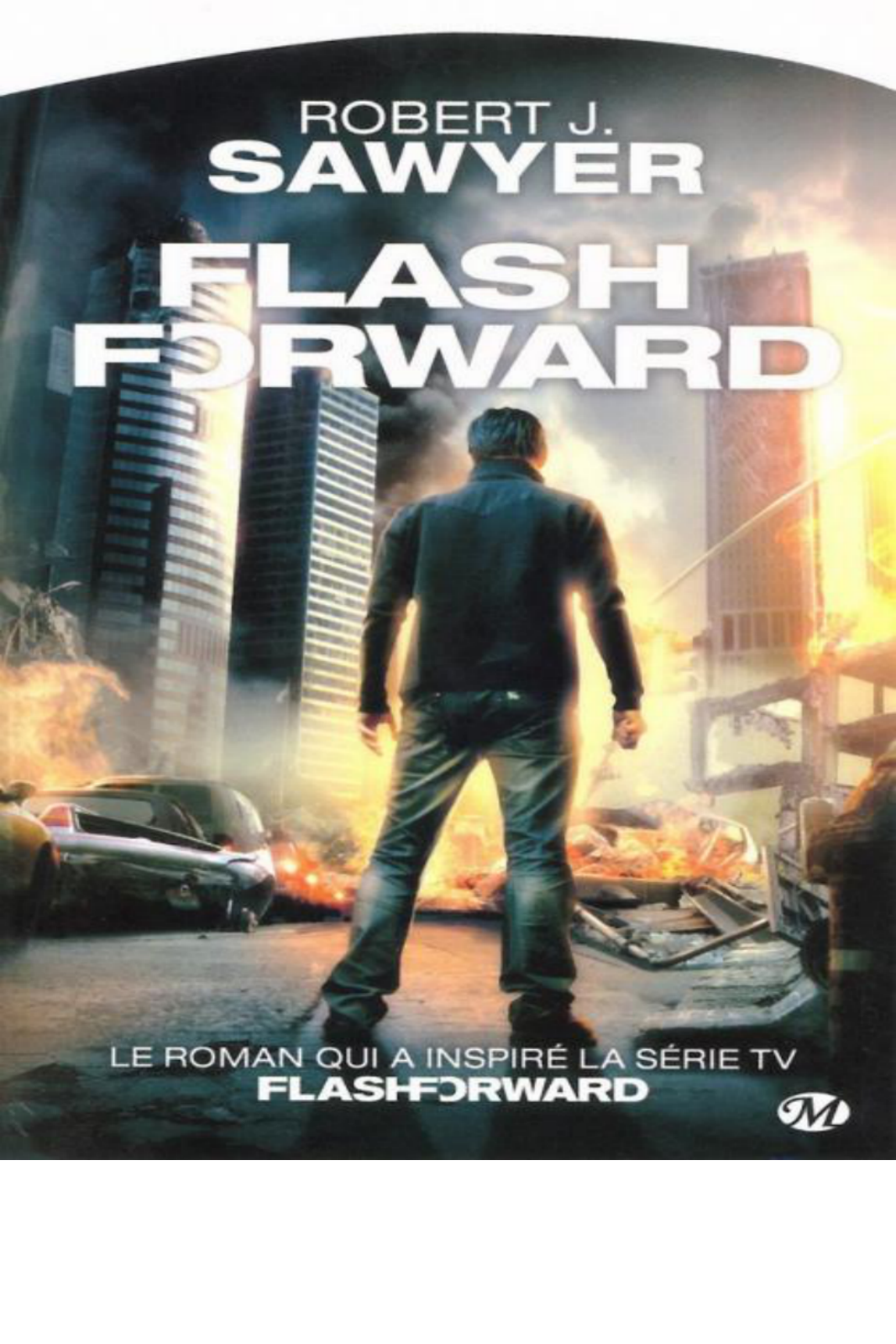


# Flashforward

Robert.J Sawyer

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



ROBERT J.  
**SAWYER**

# FLASH FORWARD

LE ROMAN QUI A INSPIRÉ LA SÉRIE TV  
**FLASHFORWARD**



Robert James Sawyer (né en 1960) est un auteur de science-fiction canadien. Il a publié une vingtaine de romans et obtenu un grand nombre de récompenses pour son oeuvre (dont un prix Nebula et un prix Hugo). Le roman *Flashforward* a été adapté pour la télévision en 2009 aux États-Unis.

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

*Expérience terminale Mutations Starplex Un procès pour les étoiles Dernière  
chance pour l'humanité Calculating God Rollback Eveil Veille*

[www.milady.fr](http://www.milady.fr)

# Robert J. Sawyer

## *Flashforward*

Traduit de l'anglais (Canada) par Thierry Arson



Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Flashforward* Copyright © 1999 by Robert J. Sawyer Tous droits réservés.

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

1<sup>re</sup> édition : avril 2010 2<sup>e</sup> tirage : septembre 2010

Illustration de couverture : Sarry Long

ISBN : 978-2-8112-0313-9

Bragelonne — Milady 35, rue de la Bienfaisance — 75008 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr) Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)

Pour Richard M. Gotlib

Richard et moi nous sommes rencontrés au lycée en 1975. À l'époque, nous nous imaginions des avenir très différents. Mais une chose semblait absolument sûre : quel que soit le nombre d'années qui passeraient, nous resterions toujours amis. Cela fait maintenant un quart de siècle et je suis ravi que cette partie au moins se soit réalisée exactement comme nous l'avions prévue.



## REMERCIEMENTS

Remerciements sincères à mon agent Ralph Vicinanza et son associé Christopher Lotts ; à mon éditeur chez Tor, David G. Hartwell, et son assistant, James Minz ; à Chris Dao et Linda Quinton, également chez Tor, l'éditeur Tom Doherty ; à Rob Howard, Suzanne Hallsworth, Heidi Winter et Harold et Sylvia Fenn chez mon distributeur canadien, H.B. Fenn & Company, Ltd. ; à Neil Calder, directeur du Service Médias, au CERN ; au docteur John Cramer, professeur de physique, à l'université de Washington : les docteurs Shaheen Hussain Azmi, Asbed Bedrossian, Ted Bleaney, Alan Bostick, Michael A. Burstein, Linda C. Carson, David Livingstone Clink, James Alan Gardner, Richard M. Gotlib, Terence M. Green, John-Allen Price, le docteur Ariel Reich, Alan B. Sawyer, Tim Slater, Masayuki Uchida et Edo van Belkom ; à mon père John A. Sawyer, pour m'avoir régulièrement laissé emprunter sa maison de vacances de Bristol Harbour Village, où ce roman a été écrit en grande partie ; et tout spécialement à mon adorable épouse, Carolyn Clink.

# *Sommaire*

## *PREMIERE PARTIE*

Chapitre Premier

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

## *DEUXIEME PARTIE*

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

## *TROISIEME PARTIE*

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

# **PREMIERE PARTIE**

**AVRIL 2009**

*Celui qui voit à l'avance les catastrophes en souffre deux fois.*

Beilby Porteus

## *Chapitre Premier*

Jour 1 : mardi 21 avril 2009

### *Une faille dans l'espace-temps...*

Le bâtiment abritant le centre de contrôle du Grand collisionneur de hadrons du CERN était flambant neuf : sa construction avait été autorisée en 2004 et achevée en 2008. Il entourait une cour intérieure centrale, bien entendu surnommée « le noyau ». Chaque bureau possédait une fenêtre donnant soit sur le noyau soit sur le reste du vaste complexe du CERN. Le quadrilatère entourant la cour était haut de deux étages, mais les ascenseurs principaux en distribuaient quatre : les deux niveaux au-dessus du sol, le sous-sol — qui abritait les chaufferies et les entrepôts — et le niveau moins cent mètres, qui ouvrait sur la zone d'embarquement pour le monorail servant à voyager le long de la circonférence de quelque vingt-sept kilomètres du tunnel du collisionneur. Le tunnel lui-même courait sous des champs, les abords de l'aéroport de Genève, et les contreforts du Jura.

Dans le centre de contrôle, le mur sud du couloir principal était divisé en vingt longues sections, chacune décorée d'une mosaïque créée par un artiste d'un des pays membres du CERN. Celle de la Grèce représentait Démocrite et l'origine de la théorie atomique, celle d'Allemagne la vie d'Einstein, celle du Danemark la vie de Niels Bohr. Ces oeuvres n'avaient pas toutes la physique pour thème, cependant. Ainsi, celui de France qui représentait la ligne d'horizon de Paris, et l'italien un vignoble avec des milliers d'améthystes polies figurant les grappes de raisin.

La salle de contrôle du Grand collisionneur de hadrons était un carré parfait, avec de larges portes coulissantes placées précisément au centre de deux de ses côtés. La salle était haute de deux étages et sa partie supérieure était vitrée, de sorte que des groupes de visiteurs pouvaient observer le travail mené en contrebas. Le CERN proposait en effet au public une visite de ses installations pendant trois heures, le lundi et le samedi, à 9 heures et 14 heures. Les drapeaux des vingt pays membres étaient accrochés aux murs sous la partie vitrée. La vingt et unième place était occupée par le drapeau bleu et

or de l'Union européenne.

La salle de contrôle contenait des dizaines de consoles. L'une était consacrée au maniement des injecteurs de particules et supervisait les débuts des expériences. Juste à côté, on en trouvait une autre avec une face pentue et dix moniteurs intégrés qui afficheraient les résultats rapportés par les détecteurs ALICE (acronyme pour « A Large Ion Collider Experiment » : expérience sur un grand collisionneur d'ions) et CMS (« Compact Muon Solenoid » : solénoïde compact à muons) : deux énormes systèmes souterrains qui enregistreraient et tenteraient d'identifier les particules produites par les expériences du LHC (pour « Large Hadron Collider », la version anglaise de « Grand collisionneur de hadrons »). Les moniteurs d'une troisième console montraient des portions légèrement courbes du tunnel du collisionneur, avec la voie du monorail rivée au plafond.

Lloyd Simcoe, un chercheur d'origine canadienne, était assis devant la console de l'injecteur. Il avait quarante-cinq ans, était grand et rasé de près. Ses yeux étaient bleus et ses cheveux en brosse d'un brun si sombre qu'on pouvait presque les qualifier de noirs, sauf aux tempes où ils grisonnaient.

Les spécialistes de la physique des particules n'étaient pas réputés pour leur élégance vestimentaire et jusqu'à récemment Lloyd n'avait pas fait exception à la règle. Mais quelques mois plus tôt il avait accepté d'offrir toute sa garde-robe à l'Armée du Salut genevoise et de laisser sa fiancée lui en constituer une toute nouvelle. À dire vrai, il trouvait ces vêtements un peu trop voyants, mais il devait reconnaître qu'il n'avait jamais eu l'air aussi chic. Aujourd'hui, il portait une chemise de soirée beige, une veste à col corail, un pantalon marron à poches extérieures cousues et des chaussures italiennes en cuir noir, petit clin d'oeil à la mode traditionnelle. Lloyd avait également adopté deux des symboles universels qui étaient aussi des incontournables locaux : un stylo à encre Mont Blanc, qu'il gardait accroché dans la poche intérieure de sa veste, et une montre à mouvement analogique de fabrication suisse, en or.

Assise à sa droite devant la console du détecteur se trouvait la créatrice de cette métamorphose, l'ingénieur Michiko Komura. De dix ans plus jeune que Lloyd, elle avait le nez petit et légèrement retroussé, et des cheveux d'un noir de jais qu'elle avait fait couper dans le style en vogue, la « coupe au bol ».

Théo Procopides, l'associé de Lloyd dans les recherches, se tenait debout derrière elle. Il n'avait que vingt-sept ans, soit dix-huit de moins que Lloyd, et plus d'un plaisantin avait comparé les deux au tandem Crick et Watson. Théo, qui venait de Grèce, avait des cheveux noirs, épais et bouclés, les yeux gris et une mâchoire inférieure proéminente. Il portait toujours un jean rouge que Lloyd n'aimait guère et un de ses innombrables tee-shirts représentant un personnage de dessin animé. Aujourd'hui, c'était le vénérable Titi. Une dizaine d'autres scientifiques et chercheurs étaient assis aux autres consoles.

*Ainsi nous remontons tous ensemble dans le cube...*

À part le bourdonnement discret de la climatisation et le bruissement des ventilateurs des différents équipements, un silence absolu régnait sur les lieux. Tout le monde était nerveux, tendu, après une longue journée de préparation pour cette expérience. Lloyd balaya la salle du regard et prit une profonde inspiration. Son pouls avait notablement accéléré et un noeud lui tordait le ventre.

La pendule au mur était analogique, celle de sa console digitale. Toutes deux approchaient rapidement de 17 heures : ce que Lloyd, après deux années passées en Europe, continuait toujours à traduire par 5 :00 P.M.

Lloyd dirigeait le groupe de presque un millier de chercheurs qui utilisaient le détecteur ALICE. Avec Théo, ils avaient consacré deux ans à mettre en place la collision de particules d'aujourd'hui ; deux ans, pour abattre un travail qui aurait pu prendre une vie entière. Ils tentaient de recréer des niveaux d'énergie qui n'avaient pas existé depuis la nanoseconde suivant le Big Bang, quand la température de l'univers avait atteint 10 000 000 000 000 000 degrés. Ils espéraient ainsi détecter le Saint Graal de la physique des hautes énergies, le boson de Higgs si longtemps recherché, cette particule dont les interactions dotaient de masse les autres particules. Si leur expérience fonctionnait, le Higgs et le Nobel qui récompenserait très certainement ses découvreurs seraient à eux.

Toute l'expérience était automatisée et réglée à la seconde près. Il n'y avait pas de grande manette à abaisser, pas de déclencheur caché sous un bouton à enfoncer. Oui, Lloyd avait défini et Théo avait codé les modules centraux du programme pour cette expérience, mais tout était maintenant sous le contrôle d'un ordinateur.

Quand l'horloge digitale afficha 16 :59 :55, Lloyd se mit à suivre le décompte à haute voix :

— Cinq.

Il regarda Michiko.

— Quatre.

Elle lui adressa un sourire d'encouragement. Bon sang, ce qu'il pouvait l'aimer...

— Trois.

Il tourna le regard vers Théo, l'enfant prodige ; le genre de jeune génie que Lloyd avait espéré être lui-même, et qu'il ne serait jamais.

— Deux.

Toujours sûr de lui, Théo ferma le poing, pouce dressé, à l'attention de Lloyd.

— Un.

*Mon Dieu, s'il vous plaît...*, songea Lloyd.

— Zéro.

Et alors...

Soudain, tout fut différent.

Il y eut un changement instantané dans l'éclairage : celui de la salle de contrôle, faible, fut remplacé par la lumière du soleil qui se déversait à travers une fenêtre. Mais sans ajustement, sans-gêne, et Lloyd n'eut pas la sensation que ses pupilles se contractaient. Comme s'il était déjà habitué à cette lumière plus vive.

Et pourtant il n'avait aucun contrôle sur ses yeux. Il voulut regarder autour de lui, pour voir ce qui se passait, mais ses yeux bougèrent de leur propre volonté.

Il était dans un lit... nu, apparemment. Il sentait maintenant les draps de coton sur sa peau, alors qu'il se dressait sur un coude. Sa tête pivota et il eut un bref aperçu de lucarnes qui ouvraient selon toute vraisemblance au premier étage d'une maison de campagne. Des arbres étaient visibles et...

Non, c'était impossible. Ces feuillages étaient brunis. Mais on était le 21 avril : le printemps, pas l'automne.

Le regard de Lloyd continua à se déplacer et soudain, avec ce qui aurait dû provoquer un sursaut, il se rendit compte qu'il n'était pas seul dans ce lit. Quelqu'un d'autre était étendu près de lui.

Il eut un mouvement de recul.

Non... Non, ça n'allait pas. Il n'avait eu aucune réaction physique. C'était comme si son corps s'était dissocié de son esprit. Mais il avait eu *l'impression* de ce mouvement de recul.

L'autre personne était une femme, mais...

Qu'est-ce qui se passait, bon sang ?

Elle était âgée, avec la peau ridée et translucide, les cheveux blancs et trop fins. Le collagène qui avait jadis empli ses joues s'était tassé en petits bourrelets aux coins de sa bouche, une bouche qui à présent souriait, les petites rides presque englouties dans les replis permanents.

Lloyd voulut rouler loin de la vieille sorcière, mais son corps refusa de coopérer.

*Mais, bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ?*

C'était le printemps, pas l'automne.

À moins que...

À moins que, bien sûr, il soit désormais dans l'hémisphère sud. Transporté mystérieusement de la Suisse à l'Australie...

Mais non. Les arbres entrevus par la fenêtre étaient des érables et des peupliers. C'était forcément l'Amérique du Nord ou l'Europe.

Sa main se tendit. La femme portait une chemise bleu marine, mais ce n'était pas le haut d'un pyjama. Avec ses épaulettes boutonnées et ses nombreuses poches, le vêtement ressemblait au genre de tenue qu'une femme adopterait pour jardiner. Lloyd sentit ses doigts qui effleuraient maintenant le tissu, éprouvaient sa douceur, son moelleux. Et ensuite...

Ses doigts trouvèrent le bouton, son plastique dur tiédi par le corps de la femme, translucide comme sa peau. Sans hésiter ils le saisirent, le tirèrent, le firent glisser de côté pour qu'il passe dans la boutonnière. Avant que le haut

de la chemise s'ouvre, le regard de Lloyd, qui agissait toujours de sa seule initiative, remonta vers le visage de la vieille femme, plongea dans ses yeux bleu pâle, avec les iris entourés d'un halo blanc.

Il sentit la peau de ses propres joues se tendre quand il sourit. Sa main glissa dans l'échancrure, trouva un sein. Une fois encore il voulut reculer, retirer sa main au plus vite. Le sein était doux, ridé, avec la peau pendante, comme un fruit trop mûr. Les doigts se réunirent pour suivre son contour et chercher le mamelon.

Il sentit une pression dans le bas de son corps. Pendant un instant horrible il pensa qu'il avait un début d'érection, mais ce n'était pas ça. Soudain, sa vessie lui semblait trop pleine et il fallait absolument qu'il la vide. Il retira sa main et vit le regard de la vieille femme devenir interrogateur. Lloyd sentit ses épaules se soulever légèrement, puis s'abaisser. Elle lui sourit d'un air compréhensif, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, comme s'il s'excusait souvent dès les préliminaires. Elle avait les dents un peu jaunies, mais en excellent état.

Enfin son corps fit ce que Lloyd désirait depuis le début : il s'écarta d'elle. Dans le mouvement, une douleur envahit son genou, semblable à une piqûre aiguë. Il avait mal, mais il n'en montra rien. Il balança ses jambes hors du lit et ses pieds touchèrent doucement le parquet froid. Alors qu'il se levait, il en vit un peu plus du monde extérieur, par la fenêtre. C'était la mi-matinée ou le début de l'après-midi, et l'ombre projetée par un arbre tombait nettement sur son voisin. Un oiseau se reposait sur une des branches. Apeuré par le mouvement soudain dans la chambre, il s'envola. Un merle américain, cette espèce d'Amérique du Nord moins menue que le rouge-gorge européen. Lloyd se trouvait donc aux États-Unis, ou au Canada. En fait, le paysage extérieur évoquait plutôt la Nouvelle-Angleterre. Lloyd adorait les couleurs de l'automne en Nouvelle-Angleterre.

Il se mit à se déplacer lentement, sans presque décoller les pieds du plancher. Les meubles dépareillés indiquaient très certainement une résidence secondaire. Cette table de nuit, basse, en aggloméré avec un vernis imitant le grain du bois sur la tablette, il la reconnut. Il l'avait achetée quand il était encore étudiant et elle avait fini dans la chambre d'ami de sa maison dans l'Illinois. Mais que faisait-elle ici, dans cet endroit inconnu ?

Il continuait à marcher. Son genou droit le faisait souffrir à chaque pas et il aurait aimé savoir ce qu'il avait. Un miroir était accroché au mur. Son cadre était en pin nouveau, recouvert d'un vernis clair. Il jurait avec le « bois » plus foncé de la table de nuit, bien sûr, mais...

*Bon Dieu.*

*Oh, Bon Dieu... !*

D'eux-mêmes, ses yeux s'étaient braqués sur le miroir alors qu'il passait devant et il avait vu son reflet...

Pendant un quart de seconde, il avait cru que c'était celui de son père.

Mais c'était bien lui. Ce qui lui restait de cheveux était entièrement gris



et les poils de sa poitrine d'un blanc neigeux.

Sa peau était distendue, ridée, et il avançait voûté.

Les radiations ? Se pouvait-il que l'expérience l'ait exposé ? Ou que...

Non. Non, ce n'était pas ça. Il le savait dans ses os. Dans ses os rongés par l'arthrite. Ce n'était pas ça.

Il était *vieux*.

Comme s'il avait pris vingt ans, ou plus...

Deux décennies de sa vie envolées, supprimées de sa mémoire.

Il avait envie de crier, de hurler, de protester contre cette injustice, cette perte, de demander des comptes à l'univers...

Mais il ne pouvait rien faire de tout cela. Il n'avait aucun contrôle sur la situation. Son corps poursuivait sa lente et pénible progression vers la salle de bains.

Alors qu'il pivotait pour y entrer, il jeta un regard en arrière, vers la femme dans le lit. Elle avait replié un bras sous sa tête et son sourire était malicieux, séducteur. La vision de Lloyd était toujours claire et il aperçut nettement le reflet doré à l'annulaire gauche de la femme. Il avait déjà assez de mal à accepter le fait qu'il couchait avec une vieille femme, mais une vieille femme *mariée*...

La porte en bois massif était entrouverte et il leva la main pour la repousser un peu plus. Du coin de l'oeil il aperçut la même alliance à son doigt.

Et d'un coup il comprit. Cette vieille sorcière, cette étrangère, cette femme qu'il n'avait jamais vue auparavant et qui ne ressemblait en rien à sa Michiko adorée, cette femme était son épouse.

Il voulut la regarder de nouveau, pour essayer de l'imaginer plus jeune de quelques dizaines d'années et reconstituer la beauté qu'elle avait peut-être été...

Mais il entra dans la salle de bains, effectua un quart de tour pour se placer face aux toilettes, se baissa pour relever l'abattant, et...

... et soudain, étonnamment, heureusement, Lloyd Simcoe se retrouva au CERN, dans la salle de contrôle du LHC. Pour une raison inconnue, il s'était affaissé dans son fauteuil en vinyle rembourré. Il se redressa et lissa sa chemise des deux mains.

Quelle hallucination incroyable ! Elle aurait des retombées, c'était évident : ils étaient censés être parfaitement à l'abri ici, avec l'anneau du collisionneur cent mètres sous eux. Mais il avait entendu dire que les décharges de très haute énergie pouvaient provoquer des hallucinations. C'était certainement ce qui venait de se produire.

Il lui fallut un moment pour retrouver ses repères. Il n'y avait eu aucune phase de transition entre *ici* et *là-bas*, pas d'éclair lumineux, aucun mal au coeur, pas de sensation que ses oreilles se bouchaient ou se débouchaient. Il s'était trouvé au CERN et, l'instant suivant, quelque part ailleurs, pour —

quoi ? — deux minutes, peut-être. Et maintenant, de la même manière instantanée, il était de retour dans la salle de contrôle.

Qu'il n'avait jamais quittée, bien évidemment. Tout cela n'avait été qu'une illusion.

Il regarda autour de lui et s'efforça de décrypter les expressions des autres. Michiko semblait choquée. L'avait-elle observé pendant qu'il hallucinait ? Qu'avait-il fait ? Avait-il agité les bras et tressauté comme un épileptique ? Tendit une main dans le vide, comme s'il caressait un sein invisible ? Ou s'était-il seulement affalé sur son siège, inconscient ? Dans ce cas, ça n'avait pas duré longtemps — bien moins que les deux minutes qu'il lui semblait — car sinon Michiko et les autres seraient maintenant penchés sur lui, ils vérifieraient son pouls et déboutonnaient son col. Il jeta un coup d'oeil sur l'horloge digitale murale : il était pourtant bien deux minutes après 17 heures.

Il se tourna alors vers Théo Procopides. Le jeune Grec semblait moins secoué que Michiko, mais il se montrait tout aussi dérouté que Lloyd et dévisageait ses collègues de la même manière qu'eux s'entre-regardaient.

Lloyd ouvrit la bouche pour parler, sans être trop sûr de ce qu'il voulait dire. Il la referma quand il perçut le gémissement qui s'élevait de l'autre côté d'une porte ouverte. Michiko l'entendit aussi et ils se levèrent tous deux simultanément. La jeune femme était plus proche de la porte et quand il l'atteignit elle était déjà sortie dans le couloir.

— Mon Dieu ! disait-elle. Vous n'avez rien ?

Un des techniciens — Sven — essayait de se remettre debout. Il avait porté la main droite à son nez, qui saignait abondamment. Lloyd repassa en hâte dans la salle de contrôle, décrocha le kit de premiers secours de son support mural et courut dans le couloir. Le kit était dans un boîtier de plastique blanc. Lloyd l'ouvrit et se mit à dérouler une longueur de gaze.

Sven se mit à parler en norvégien, s'interrompit après un instant et recommença en français :

— Je... j'ai dû m'évanouir.

Le couloir était carrelé et il y avait une trace de sang là où le visage de Sven avait heurté le sol. Lloyd tendit la gaze au technicien qui le remercia d'un signe de tête avant de se tamponner les narines.

— C'est complètement dingue, dit-il. Comme si je m'étais endormi debout. (Il réussit à imiter à peu près un petit rire.) J'ai même fait un rêve.

Lloyd sentit ses sourcils grimper à l'assaut de son front.

— Un rêve ?

— Aussi net que la réalité, dit Sven. Je me trouvais à Genève, près du Rozzel. (Lloyd connaissait bien : une crêperie bretonne, dans la Grand-Rue.) Mais c'était comme dans un film de science-fiction. Les voitures passaient sans toucher le sol et...

— Oui, oui ! Il m'est arrivé la même chose !

C'était une voix féminine provenant de la salle de contrôle, mais elle ne

répondait pas à Sven.

Lloyd revint dans la salle.

— Que s'est-il passé, Antonia ?

Une Italienne corpulente était en train de parler à deux de ses collègues et elle se retourna vers lui.

— C'était comme si j'étais soudain ailleurs. Parry a dit qu'il a vécu la même chose.

Michiko et Sven étaient maintenant immobiles à la porte, juste derrière lui.

— Moi aussi, déclara Michiko, apparemment soulagée de ne pas être la seule.

Théo se rembrunit. Lloyd le regarda.

— Et toi ?

— Rien.

— Rien ?

Le Grec secoua la tête négativement.

— Nous avons tous dû tomber dans les pommes, déclara Lloyd.

— Moi, c'est sûr, commenta Sven.

Il écarta la gaze rougie de son visage, puis la reposa sous son nez pour voir si le saignement s'était arrêté. Non.

— Combien de temps ? demanda Michiko.

— Et... Oh ! merde ! L'expérience ? s'exclama Lloyd.

Il se précipita au poste de contrôle d'ALICE et tapa quelques commandes.

— Rien, dit-il. Merde !

Michiko exprima sa déception par un soupir.

— Pourtant, ç'aurait dû marcher, fit Lloyd en abattant sa paume ouverte sur la console. Nous aurions dû choper le Higgs.

— Eh bien, il s'est passé quelque chose, remarqua Michiko. Théo, tu n'as *rien vu du tout* pendant que nous avions tous ces... visions ?

— Non, rien. Je suppose... Je suppose que j'ai tourné de l'oeil, moi aussi. Sauf qu'il n'y a pas eu de grand trou noir. Je regardais Lloyd qui effectuait le compte à rebours : cinq quatre, trois, deux, un, zéro. Et puis ç'a été comme un faux raccord dans un film, vous savez ? Subitement il était écroulé dans son fauteuil.

— Tu m'as vu m'écrouler ?

— Non, non. C'est comme je viens de le dire : tu étais assis normalement et, l'instant suivant, tu étais écroulé, sans rien entre les deux. J'imagine... J'imagine que moi aussi j'ai perdu connaissance. Et j'ai à peine eu le temps de constater que tu étais inconscient, hop, tu t'es redressé et...

Soudain le ululement d'une sirène déchira l'air — un véhicule d'urgence quelconque. Lloyd sortit en hâte de la salle de contrôle, suivi par tous les autres. La pièce de l'autre côté du couloir possédait une fenêtre. Michiko releva le store vénitien. Le soleil de cette fin d'après-midi inonda l'intérieur.

Le véhicule était un camion de pompiers du CERN, un des trois que comptait le site. Il traversait le campus à vive allure en direction du bâtiment abritant les services administratifs.

Le nez de Sven avait enfin cessé de saigner. Le technicien serrait dans son poing la gaze rougie.

— Je me demande si quelqu'un d'autre a fait une chute, dit-il.

Lloyd le regarda sans comprendre.

— Les camions de pompiers servent aussi bien pour les incendies que pour les interventions d'urgence, expliqua le Norvégien.

Michiko saisit l'ampleur de ce qu'il venait de dire.

— Nous devrions vérifier toutes les pièces ici, pour nous assurer que tout le monde va bien.

Lloyd acquiesça et retourna dans le couloir.

— Antonia, vous vous occupez de toutes les personnes présentes dans la salle de contrôle. Michiko, tu prends Jake et Sven, et vous allez par là. Théo et moi, nous irons de l'autre côté.

Il éprouva un peu de culpabilité en se séparant ainsi de Michiko, mais il avait besoin d'un moment pour comprendre ce qu'il avait vu et expérimenté.

Dans la première pièce où Théo et lui entrèrent, une femme était inconsciente. Lloyd ne se souvenait plus de son nom, mais il savait qu'elle travaillait aux relations publiques. L'écran plat de l'ordinateur devant elle affichait l'habituel bureau en 3D de Windows 2009. D'après l'hématome à son front, elle s'était assommée quand elle s'était affaissée en avant. Lloyd fit ce qu'il avait vu faire dans un nombre incalculable de films : il lui prit la main gauche dans sa droite, lui ouvrit la paume et la tapota gentiment de sa main libre pour l'aider à se réveiller.

Ce qui se produisit après quelques secondes.

— Docteur Simcoe ? dit-elle en levant les yeux vers lui. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je l'ignore.

— J'ai fait un... un rêve, dit-elle. J'étais dans une galerie d'art, quelque part, et je regardais un tableau.

— Ça va, maintenant ?

— Je... je ne sais pas. J'ai mal à la tête.

— Vous souffrez peut-être d'une commotion. Vous devriez vous rendre à l'infirmerie.

— Pourquoi ces sirènes ?

— Le camion des pompiers... Écoutez, il faut que nous partions. D'autres personnes sont peut-être blessées.

Elle acquiesça.

— Ça ira pour moi, affirma-t-elle.

Théo était déjà dans le couloir. Lloyd le rejoignit, puis le dépassa, car le Grec s'occupait de quelqu'un qui avait fait une chute. Le couloir bifurquait à droite. Lloyd arriva devant un bureau dont la porte coulissa sans bruit, mais

les gens à l'intérieur semblaient tous aller bien, même s'ils parlaient avec une agitation manifeste des différentes visions qu'ils venaient d'avoir. Ils étaient trois, deux femmes et un homme. Une des femmes l'aperçut.

— Que s'est-il passé, Lloyd ? lui demanda-t-elle.

— Je ne le sais pas encore. Il n'y a pas eu de bobo chez vous ?

— Tout le monde va bien.

— J'ai entendu ce que vous disiez. Vous avez eu des visions tous les trois, vous aussi ?

Hochements de tête.

— Et elles étaient très nettes ?

La femme qui ne lui avait pas encore adressé la parole désigna son collègue.

— Pas Raoul. Lui a fait une sorte d'expérience psychédélique, dit-elle comme si on ne pouvait attendre autre chose dudit Raoul.

— Je n'emploierais pas ce terme, corrigea le dénommé Raoul, sur la défensive. Mais ce n'était pas réaliste, ça, c'est sûr. Il y avait ce type avec trois têtes et...

Raoul avait de longs cheveux blonds serrés en une queue-de-cheval impeccable.

Lloyd l'interrompit :

— Si vous allez bien tous les trois, pourquoi ne pas vous joindre à nous ? Certaines personnes ont fait de mauvaises chutes quand ce... phénomène s'est produit. Il faut fouiller partout, au cas où il y aurait d'autres blessés.

— Pourquoi ne pas utiliser le système de comm interne pour rassembler tout le monde dans le hall d'entrée ? proposa Raoul. Ensuite nous pourrions compter les présents et voir qui manque à l'appel.

L'idée était pleine de bon sens.

— Continuez les recherches. Il se peut que des gens nécessitent une aide en urgence. Moi, je monte dans le bureau principal.

Lloyd sortit de la pièce pendant que les autres se levaient et le suivaient. Il prit l'itinéraire le plus court pour rejoindre le bureau et sprinta devant les mosaïques. Quand il arriva, quelques membres de l'équipe administrative s'occupaient d'un des leurs qui s'était apparemment cassé le bras en tombant. Une autre personne s'était brûlée en s'affaissant sur son café.

— Docteur Simcoe, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda un homme.

Lloyd commençait à en avoir assez de cette question.

— Je n'en sais rien. Vous pouvez allumer le système de sonorisation ?

— Oh, bien sûr, répondit l'homme avec un fort accent allemand. Par ici.

Il le mena à une console et enclencha quelques boutons. Lloyd saisit la longue poignée du micro.

— Ici Lloyd Simcoe, dit-il, et il entendit sa propre voix qui résonnait dans le haut-parleur du couloir, mais les filtres du système éliminaient tout effet Larsen. Il est clair qu'un incident a eu lieu. Plusieurs personnes sont blessées. Si vous-même pouvez vous déplacer, veuillez vous rendre

immédiatement dans le hall d'entrée, s'il vous plaît. Quelqu'un peut avoir fait une chute grave dans un endroit isolé et nous avons besoin de vérifier qu'il ne manque personne.

Il tendit le micro à l'homme.

— Vous pouvez répéter ce message en allemand ?

— *Jawohl*, répondit l'autre qui s'exécuta aussitôt.

Lloyd s'écarta, fit sortir tous les gens valides du bureau et les mena dans le hall d'entrée. L'endroit était décoré d'une longue plaque de laiton récupérée dans un des anciens bâtiments détruits pour céder la place au centre de contrôle du LHC. On pouvait y lire la définition de l'acronyme du CERN, « Conseil Européen pour la Recherche Nucléaire », définition qui n'était plus vraiment d'actualité, mais on tenait à honorer ses racines historiques.

Il y avait là une majorité de Blancs, quelques Noirs américains, dont Peter Carter, de Stanford, des Africains et un certain nombre d'Asiatiques parmi lesquels, bien sûr, Michiko, qui était déjà arrivée. Lloyd se dirigea vers elle et la serra dans ses bras. Grâce au ciel, elle n'avait rien eu.

— Des blessés graves ? s'enquit-il.

— Quelques bleus et un autre saignement de nez, répondit-elle. Mais rien de grave. Et de ton côté ?

Il chercha des yeux la femme qui s'était cogné le front. Elle n'était pas encore là.

— Une commotion possible, un bras cassé, une brûlure assez moche, au visage. Il faudrait faire venir quelques ambulances, pour emmener les blessés à l'hôpital.

— Je m'en occupe, dit-elle avant de disparaître dans un bureau.

Les gens continuaient à affluer et ils étaient maintenant environ deux cents.

— Votre attention, s'il vous plaît ! cria Lloyd.

Il attendit que tous les regards convergent sur lui pour poursuivre :

— Regardez autour de vous et vérifiez que tous vos collègues de travail sont bien présents. Si quelqu'un que vous avez vu aujourd'hui n'est pas là, faites-le-moi savoir. Et si l'un ou l'une d'entre vous a besoin de soins médicaux immédiats, dites-le-moi aussi. Nous avons appelé pour avoir des ambulances.

Alors qu'il disait cela, Michiko réapparut à son côté. Elle était plus pâle qu'à l'accoutumée et quand elle parla, ce fut d'une voix tremblotante.

— Il n'y aura pas d'ambulance. Pas avant un certain temps, en tout cas. La permanence téléphonique des urgences m'a dit qu'elles sont toutes à Genève. Apparemment, tous les conducteurs des véhicules qui circulaient ont perdu connaissance. Ils ne peuvent même pas donner une estimation du nombre de tués.

## *Chapitre 2*

Le CERN avait été créé cinquante-cinq ans plus tôt, en 1954. Son personnel de trois mille personnes était composé d'un tiers de physiciens et ingénieurs, d'un tiers de techniciens et d'un dernier tiers divisé également entre l'administration et les services.

Le Grand collisionneur de hadrons avait coûté quatre milliards d'euros pour être installé dans le même tunnel circulaire souterrain creusé à cheval sous la frontière franco-suisse qui abritait toujours le vieux Grand collisionneur électron-positron utilisé de 1989 à 2000. Le LHC utilisait des électroaimants supraconducteurs à double champ de dix teslas pour propulser les particules dans l'anneau géant. Le CERN possédait le système cryogénique le plus puissant au monde, avec de l'hélium liquide servant à refroidir les aimants à une température de un virgule huit degré Celsius au-dessus du zéro absolu.

Le Grand collisionneur de hadrons était en fait deux accélérateurs en un seul, l'un accélérant les particules dans le sens des aiguilles d'une montre, l'autre dans le sens opposé. On pouvait faire se percuter une particule allant dans une direction avec une autre allant dans l'autre direction, et alors...

Et alors,  $E = mc^2$ , et bingou.

L'équation d'Einstein dit simplement que la matière et l'énergie sont interchangeables. Si vous faites entrer en collision des particules à une vitesse suffisamment élevée, l'énergie cinétique dégagée par la collision peut être convertie en particules rares.

Le LHC était entré en service en 2008 et durant les premiers mois il avait effectué des collisions proton-proton, produisant des énergies qui atteignaient les quatorze billions d'électronvolts, ou quatorze TeV.

Mais il était temps maintenant de passer à la deuxième phase, et Lloyd Simcoe et Théo Procopides avaient dirigé l'équipe de la première expérience. Dans cette phase, au lieu d'opérer une collision entre protons, des noyaux de plomb — chacun deux cent dix-sept fois plus massif qu'un proton — se percuteraient. Les collisions résultantes produiraient mille cent cinquante

TeV, soit l'équivalent du niveau de l'énergie dans l'univers seulement un milliardième de seconde après le Big Bang. A ce niveau d'énergie, Lloyd et Théo auraient dû obtenir le boson de Higgs, une particule que les physiciens recherchaient depuis un demi-siècle.

Au lieu de quoi ils avaient produit la mort et la destruction à une échelle ahurissante.

Gaston Béranger, directeur général du CERN, était un homme aussi trapu que poilu, au nez long et mince. Il était assis dans son bureau quand le phénomène avait eu lieu. C'était la pièce individuelle la plus spacieuse de tout le CERN, avec une longue table de réunion en bois en face de son bureau et un bar bien garni, aux dessertes en miroir. Béranger ne buvait pas. Enfin, il ne buvait plus. Il n'y avait rien de plus pénible qu'être alcoolique en France, où le vin coulait à flots lors de chaque repas. Gaston avait habité Paris avant d'être nommé au CERN. Mais quand les ambassadeurs venaient voir comment on dépensait leurs millions, il devait pouvoir leur servir un verre sans jamais montrer combien il aurait aimé se joindre à eux.

Lloyd Simcoe et son acolyte Théo Procopides tentaient leur grande expérience cet après-midi, avec le LHC. Gaston aurait pu réorganiser son emploi du temps pour s'y rendre en observateur, mais il y avait toujours quelque chose d'incontournable à faire. S'il se mettait à aller voir chaque utilisation des accélérateurs, il n'achèverait jamais rien. Par ailleurs, il devait préparer sa réunion du lendemain matin avec des représentants de Gec Alsthom et...

— Tu me ramasses ça !

Gaston Béranger n'avait aucun doute sur l'endroit où il se trouvait : c'était sa maison, sur la rive droite, à Genève. Les étagères Billy de chez Ikea étaient les mêmes, tout comme le canapé et le fauteuil. Mais le téléviseur Sony et son support avaient disparu. A la place, un écran plat était installé sur le mur au-dessus de la place du téléviseur. Pour l'heure, il retransmettait un match international de crosse. Une équipe était manifestement celle de l'Espagne, mais Gaston ne put identifier l'autre, au maillot vert et pourpre.

Un jeune homme venait d'entrer dans la pièce. Gaston ne le reconnut pas non plus. Le jeune homme avait jeté son blouson de cuir noir sur le bord du canapé et le vêtement avait glissé sur la moquette. Un petit robot à peine plus gros qu'une boîte à chaussures roula de sous la table et se dirigea vers le blouson. Gaston pointa un index rageur sur l'engin et aboya :

— Arrêt !

Le robot s'immobilisa puis, après un moment, battit en retraite sous la table.

Le jeune homme se retourna. Il pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans. Sa joue droite s'ornait d'une sorte de tatouage animé représentant un éclair qui zigzagua en cinq sauts discrets, puis recommençait le même cycle.



Alors qu'il pivotait sur lui-même, le côté gauche de son visage apparut. Et c'était horrible, les muscles et les vaisseaux sanguins étaient clairement visibles, comme s'il avait traité sa peau avec un produit chimique l'ayant rendue transparente.

Sa main gauche était recouverte d'un gant exosquelettique qui prolongeait ses doigts en des serres mécaniques terminées par des pointes argentées.

— J'ai dit : ramasse-moi ça ! insista Gaston.

Du moins c'était sa voix, car il n'avait pas eu l'impression de vouloir prononcer ces paroles.

— Tant que je paie pour tes fringues, tu en prends soin.

Le jeune homme lui lança un regard furibond. Gaston était certain de ne pas le connaître, pourtant il avait une certaine ressemblance avec... avec qui ? Difficile à dire avec cette moitié de visage transparente, mais le front haut, les lèvres fines, ces yeux d'un gris froid, le nez aquilin...

Les pointes au bout des doigts se rétractèrent dans un ronronnement bas et le garçon ramassa son blouson entre son pouce et son index mécaniques, en le tenant maintenant comme si c'était une chose répugnante. Gaston suivit le jeune homme du regard quand celui-ci se déplaça dans le salon, et il ne put que remarquer un tas d'autres détails qui ne collaient pas du tout : le rangement des livres sur les étagères était totalement autre, comme si quelqu'un en avait réorganisé le classement. Et, de fait, il semblait bien y en avoir beaucoup moins. Avait-on opéré une purge dans la bibliothèque familiale ? Un autre robot, celui-là semblable à une araignée et de la taille d'une main humaine, s'affairait le long des étagères qu'apparemment il époussetait.

Sur un mur, là où avait été accrochée une reproduction encadrée du *Moulin de la Galette* de Monet, se trouvait maintenant une alcôve occupée par ce qui ressemblait fort à une sculpture d'Henry Moore... mais non, non, il ne pouvait pas y avoir d'alcôve là, puisque ce mur était mitoyen avec la maison voisine. C'était donc forcément une oeuvre plate, un hologramme ou quelque chose de similaire qui donnait une illusion de profondeur. En ce cas, l'illusion était absolument parfaite.

Les portes de la penderie n'étaient pas les mêmes non plus. Elles s'ouvrirent d'elles-mêmes à l'approche du jeune homme.

Celui-ci en sortit un cintre auquel il suspendit le blouson, puis replaça le tout à l'intérieur... et le cuir glissa du cintre sur le plancher de la penderie.

La voix de Gaston tempêta de nouveau :

— Bon Dieu, Marc, tu ne peux pas faire un peu plus attention ?

Marc...

*Marc !*

*Mon Dieu !*

Voilà pourquoi le garçon lui semblait familier.

Marc. Le prénom que Marie-Claire et lui avaient choisi pour l'enfant

qu'elle portait.

Marc Béranger.

Gaston n'avait pas encore tenu le bébé dans ses bras, il ne lui avait jamais fait faire son rot, n'avait jamais changé sa couche. Et pourtant Marc était là, adulte, un homme... et un homme qui montrait une hostilité effrayante.

Sa joue toujours agitée d'éclairs, Marc considéra un instant le blouson tombé, puis il s'éloigna de la penderie dont la porte coulissa.

— Bon Dieu, Marc, dit la voix de Gaston, je suis fatigué de cette attitude. Tu ne trouveras jamais de travail si tu te comportes de la sorte.

— Je t'emmerde, dit le garçon, d'une voix de basse moqueuse.

C'étaient les premiers mots de son bébé. Pas « maman » ou « papa », non : « Je t'emmerde. »

Et, comme s'il subsistait encore le moindre doute possible, Marie-Claire entra dans le champ de vision de Gaston à cet instant précis, après avoir franchi une autre porte coulissante donnant certainement sur la cuisine.

— Ne parle pas comme ça à ton père, dit-elle.

Gaston était abasourdi. C'était bien Marie-Claire, aucun doute n'était permis, mais elle ressemblait plus à sa propre mère qu'à elle-même. Ses cheveux étaient blancs, son visage creusé de rides, et elle avait pris au moins quinze kilos.

— Je t'emmerde aussi, lui dit Marc.

Gaston supputa que sa voix allait protester et il ne fut pas déçu.

— Ne parle pas à ta mère comme ça !

Avant que Marc se retourne, Gaston aperçut une zone rasée à l'arrière du crâne de son fils et un port métallique implanté là.

Il ne pouvait s'agir que d'une hallucination. Mais quelle terrible hallucination ! Marie-Claire devait accoucher très prochainement. Des années durant, ils avaient tout fait pour qu'elle tombe enceinte. Gaston dirigeait un complexe scientifique qui pouvait unir avec une précision incroyable un électron et un positron. Et pourtant, Marie-Claire et lui avaient été incapables de faire se rencontrer un ovule et un spermatozoïde, alors que chacun était des millions de fois plus gros que ces particules subatomiques. Mais enfin leurs efforts avaient été couronnés de succès et elle était tombée enceinte.

Et à présent, neuf mois plus tard, ils auraient bientôt un bébé. Tous ces cours sur la méthode d'accouchement sans douleur, tous ces préparatifs, l'arrangement de la chambre d'enfant... Tout cela allait porter ses fruits.

Et maintenant ce rêve. Ce n'était que cela, forcément : un mauvais rêve. Il avait fait le pire des cauchemars de toute son existence juste avant qu'ils se marient. Pourquoi serait-ce différent ?

Mais *c'était* différent. Ce rêve était beaucoup plus réaliste que tous ceux qu'il avait connus. Il repensa au port informatique à l'arrière du crâne de son fils, envisagea des images injectées directement dans le cerveau... La drogue du futur ?

— Lâche-moi, dit Marc. J'ai eu une sale journée.

— Oh, vraiment ? répliqua Gaston d'un ton éminemment sarcastique. Tu as eu une sale journée, hein ? A terroriser les touristes dans la Vieille Ville, c'est ça ? J'aurais dû te laisser pourrir en prison, espèce de punk ingrat...

Gaston fut choqué de s'entendre parler comme l'avait fait son propre père et répéter ce que celui-ci lui avait dit quand Gaston avait l'âge de Marc, ces choses qu'il s'était promis de ne jamais dire à ses propres enfants.

— Allons, Gaston..., commença Marie-Claire.

— S'il n'aime pas ce qu'il a ici...

— Marre de ces conneries, grinça Marc.

— Ça suffit ! s'écria Marie-Claire. Ça suffit !

— Je vous déteste, dit encore Marc. Je vous déteste tous les deux.

Gaston ouvrit la bouche pour répliquer et...

... et soudain il se retrouva dans son bureau du CERN.

Après avoir rapporté la nouvelle d'un nombre considérable de morts, Michiko Komura était immédiatement retournée dans le bureau du centre de contrôle du LHC. Elle essaya encore de contacter l'école primaire de Genève où allait Tamiko, sa fille de huit ans. La Japonaise avait divorcé de son premier mari, un cadre de Tokyo. Mais la ligne sonnait toujours occupée et la compagnie suisse des téléphones, pour une raison inconnue, ne proposait pas de la prévenir automatiquement dès que la ligne serait libérée.

Lloyd se tenait derrière elle pendant qu'elle multipliait les tentatives, mais finalement elle leva vers lui un regard désespéré.

— Je ne parviens pas à avoir l'école, dit-elle. Il faut que j'aille là-bas.

— Je t'accompagne.

Ils sortirent du bâtiment au pas de course, dans l'air doux de ce mois d'avril, alors que le soleil rougeoyant frôlait déjà l'horizon, avec les montagnes au loin.

La Toyota de Michiko était garée elle aussi sur l'aire de stationnement, mais ils prirent la Fiat de location de Lloyd, qui se mit au volant. Ils sortirent du complexe scientifique, passèrent devant les énormes citernes cylindriques d'hélium liquide et s'engagèrent sur la route de Meyrin qui leur fit traverser la localité du même nom, à l'est du CERN. S'ils aperçurent bien quelques véhicules sur le bas-côté de la route, la situation ne semblait pas pire qu'après une des rares tempêtes hivernales, sauf que bien sûr il n'y avait pas de neige au sol.

Ils traversèrent rapidement la ville. Un peu plus loin se trouvait l'aéroport Cointrin qui desservait Genève. Des colonnes de fumée noire s'élevaient dans le ciel. Un gros jet de la Swissair s'était écrasé sur l'unique piste.

— Mon Dieu, souffla Michiko en portant une main à sa bouche.

Ils continuèrent et entrèrent dans Genève proprement dite, à la pointe est du lac Léman. Ville riche forte de deux cent mille habitants, Genève était

réputée pour ses restaurants ultrachics et ses magasins proposant des articles hors de prix.

Les panneaux normalement lumineux étaient éteints et beaucoup de véhicules, dont un certain nombre de Mercedes et d'autres marques luxueuses, avaient quitté la chaussée et percuté des bâtiments. Les vitrines de plusieurs magasins avaient explosé sous le choc, mais il ne semblait pas y avoir de pillage en cours. Les touristes eux-mêmes semblaient trop stupéfaits par ce qui venait d'arriver pour profiter de la situation.

Ils aperçurent une seule ambulance arrêtée sur le bord de la route pour porter secours à un vieil homme blessé. Ils entendirent les sirènes de camions de pompiers et d'autres véhicules d'urgence. Et ils aperçurent même un hélicoptère qui s'était encastré dans la façade de verre d'une petite tour de bureaux.

Ils franchirent le pont de l'Ile qui enjambait le Rhône, avec ses mouettes qui tournoyaient au-dessus de ses eaux, et quittèrent ainsi la rive droite avec ses hôtels patriciens pour entrer dans la rive gauche historique. La route autour de la Vieille Ville était bloquée par un carambolage ayant impliqué quatre voitures, aussi durent-ils se frayer un chemin par des rues étroites et sinueuses. Ils descendirent la rue de la Cité qui donnait dans la Grand-Rue. Mais cette artère aussi était bloquée dans les deux sens par un bus des Transports Publics Genevois qui s'était mis en travers. Ils essayèrent un itinéraire alternatif, lui aussi obstrué par des véhicules accidentés.

— A quelle distance se trouve l'école ? demanda Lloyd.

— Moins d'un kilomètre.

— Allons-y à pied.

Il ramena la Fiat dans la Grand-Rue et la gara sur le côté. Ce n'était pas une place de stationnement autorisé, mais il doutait que quelqu'un s'en soucie dans les circonstances actuelles. Ils se mirent à remonter la pente des rues pavées. Après quelques mètres, Michiko fit halte et ôta ses hauts talons pour aller plus vite. Ils reprirent leur progression mais elle dut s'arrêter une nouvelle fois pour remettre ses chaussures quand ils arrivèrent sur une zone recouverte de débris de verre.

Ils parcoururent en hâte la rue Jean-Calvin, longèrent le musée Barbier-Mueller, tournèrent dans la rue du Puits Saint-Pierre et passèrent devant la Maison Tavel, la demeure privée la plus ancienne de tout Genève. Ils avaient à peine ralenti l'allure quand ils arrivèrent devant l'austère Temple de l'Auditoire où Jean Calvin et John Knox avaient jadis disserté.

Le coeur battant et le souffle court, ils continuèrent. Sur leur droite se trouvaient la cathédrale Saint-Pierre et la salle des ventes Christie's. Ils traversèrent la place du Bourg du Four, avec sa couronne de terrasses de cafés et de pâtisseries entourant la fontaine centrale. Nombre de touristes et de Genevois étaient étendus au sol, certains assis, occupés à soigner leurs ecchymoses et autres éraflures, ou aidés par d'autres piétons.

Enfin, ils approchèrent de l'école, dans la rue des Chaudronniers. L'école

Ducommun était un établissement réputé qui accueillait les enfants des étrangers travaillant dans Genève ou à sa périphérie. Les bâtiments de la partie centrale avaient deux siècles, mais de nombreuses structures avaient été rajoutées durant les dernières décennies. Les cours se terminaient à 16 heures, mais des activités extra-scolaires étaient organisées jusqu'à 18 heures afin que les parents ayant une activité professionnelle puissent laisser leurs enfants là toute la journée et, bien qu'il soit maintenant près de 19 heures, des groupes de gamins étaient toujours présents.

Michiko n'était évidemment pas le seul parent à s'être précipité ici. Diplomates et hommes d'affaires serraient leur progéniture dans leurs bras. Par respect pour une tradition déjà ancienne, l'école arborait en façade les drapeaux des pays d'origine de tous ses élèves. Tamiko était actuellement la seule Japonaise de l'établissement, mais le soleil levant claquait bien dans la brise printanière.

Ils s'engouffrèrent dans le hall d'entrée avec son magnifique dallage de marbre et ses lambris de bois sombre. L'accueil se trouvait plus loin sur la droite et Michiko ouvrit la voie dans cette direction. La porte s'ouvrit, révélant un long comptoir en bois qui séparait les secrétaires du public. Michiko s'y précipita et, entre deux sanglots, commença :

— Bonjour, je suis...

— Oh madame Komura, dit une femme qui venait d'émerger d'une pièce à l'arrière. J'ai essayé de vous appeler, mais sans réussir. (Elle marqua une pause embarrassée.) Veuillez me suivre, je vous prie.

Michiko et Lloyd contournèrent le comptoir et passèrent dans le bureau. Un PC occupait une table, avec un PDA connecté.

— Où est Tamiko ? voulut savoir Michiko.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit la femme. (Elle jeta un regard à Lloyd.) Je suis Mme Séverin, la directrice.

— Lloyd Simcoe, répondit-il à la question implicite. Le fiancé de Michiko.

— Où est Tamiko ? répéta la jeune femme.

— Madame Komura, je suis tellement désolée. Je suis... (Elle s'interrompit, déglutit, se reprit.) Tamiko était dehors. Une voiture folle a traversé le parking et... Je suis vraiment désolée...

— Comment va-t-elle ? demanda Michiko.

— Tamiko est morte, madame Komura. Nous sommes tous... Je ne sais pas ce qui s'est passé. Nous avons tous perdu connaissance, ou quelque chose comme ça. Quand nous sommes revenus à nous, nous l'avons trouvée...

Lloyd sentit une contraction horrible dans sa poitrine. La Japonaise tâtonna, toucha le haut d'un dossier et s'écroula sur la chaise. Elle s'enfouit le visage dans ses mains. Lloyd s'accroupit auprès d'elle et passa un bras autour de ses épaules.

— Je suis tellement désolée, dit Mme Séverin.

Lloyd hocha la tête.

— Vous n’y êtes pour rien.

Michiko pleura encore un temps, puis elle leva ses yeux rougis vers la directrice.

— Je veux la voir.

— Elle est toujours dans le parking. Je suis désolée... Nous avons appelé la police, mais elle n’est pas encore arrivée.

— Montrez-moi, dit Michiko d’une voix enrouée.

Mme Séverin les précéda au-dehors, à l’arrière du bâtiment. Quelques jeunes étaient là, immobiles, qui contemplaient le corps, à la fois terrifiés et fascinés par ce qui dépassait leur entendement. Le personnel était trop occupé à soigner les élèves blessés pour faire rentrer tous les autres dans l’école.

Tamiko était étendue là — simplement étendue. Il n’y avait pas de sang et son corps paraissait indemne. La voiture qui l’avait probablement percutée avait reculé de plusieurs mètres et était à l’arrêt, en travers, avec son pare-chocs cabossé.

Michiko arriva à cinq mètres de sa fille avant de s’effondrer totalement. Lloyd la prit dans ses bras et ils restèrent ainsi.

Mme Séverin s’attarda un peu, mais on l’appela bientôt pour parler à un autre parent et affronter une autre crise.

Enfin, et parce qu’elle en exprima le souhait, Lloyd mena Michiko jusqu’au corps. La vision floue et le cœur brisé, il se pencha et écarta avec douceur les cheveux du visage de la fillette.

Les mots lui manquaient. Que dire qui aurait pu reconforter une mère dans une situation aussi terrible ? Ils restèrent là, Lloyd tenant Michiko dans ses bras, une demi-heure peut-être, et pendant tout ce temps elle hoqueta et son corps se tordit sous les sanglots.

## *Chapitre 3*

D'un pas chancelant, Theo Procopides parcourut le couloir décoré de mosaïques jusqu'à son petit bureau aux murs recouverts de posters de personnages de bandes dessinées : Astérix le Gaulois ici, Ren et Stimpy là, Bugs Bunny et Fred Pierrafeu au-dessus du bureau.

Théo avait mal au coeur, comme s'il était commotionné. Il n'avait pas eu de vision, à la différence de tous les autres, apparemment. Mais le seul fait de s'être évanoui avait suffi à le perturber grandement. Sans parler de ses amis et collègues blessés, et des nouvelles de morts à Genève et dans les villes environnantes. Il était profondément choqué.

Il savait qu'on le jugeait un brin suffisant, voire même arrogant, alors qu'il ne l'était pas. Pas vraiment, pas au fond de lui-même. Il avait simplement conscience d'être doué dans sa partie et il savait que, pendant que les autres parlaient de leurs rêves, lui travaillait d'arrache-pied pour que les siens deviennent réalité. Mais ce qui venait de se passer... Il en ressortait complètement désorienté.

Les rapports arrivaient toujours. Cent onze personnes avaient péri quand un 797 de la Swissair s'était écrasé sur l'aéroport de Genève. Dans des circonstances normales, certains passagers auraient sans doute survécu au choc lui-même, mais personne n'était venu évacuer l'épave avant qu'elle prenne feu.

Théo se laissa choir dans son fauteuil en cuir noir. Au loin, il apercevait de la fumée qui s'élevait lentement. Sa fenêtre faisait face à l'aéroport : il fallait un grade un peu plus élevé pour avoir une plus jolie vue sur le Jura.

Lloyd et lui n'avaient jamais voulu cela. Diable ! Théo ne parvenait pas à imaginer ce qui avait pu provoquer cette perte de connaissance générale. Une impulsion électromagnétique géante ? Elle aurait certainement eu plus de répercussions sur le matériel informatique que sur les êtres humains. Or, tous les instruments de pointe du CERN paraissaient fonctionner normalement.

Il avait fait pivoter son siège en s'y asseyant et il tournait maintenant le dos à la porte restée ouverte. Il ne prit conscience de l'arrivée de quelqu'un

d'autre que lorsqu'il entendit un homme qui se raclait la gorge. Un demi-tour de son fauteuil et il se retrouva face à Jacob Horowitz, un étudiant diplômé qui travaillait avec Lloyd et lui. Il avait les cheveux roux et des essaims de taches de rousseur.

— Ce n'est pas votre faute, dit Jake avec gravité.

— Bien sûr que si, répliqua Théo comme si la chose était évidente. Il est clair que nous n'avons pas pris en considération un facteur crucial et...

— Non, affirma Jake avec force. Non, vraiment. Ce n'est pas votre faute. Ce qui s'est passé n'a aucun rapport avec le CERN.

— Quoi ? fit Théo comme s'il n'avait pas compris.

— Descendez avec moi dans la salle du personnel.

— Je n'ai envie de voir personne, pour l'instant, et...

— Non, venez. Ils ont CNN en bas et...

— CNN en parle déjà ?

— Vous verrez. Venez.

Théo se leva au ralenti de son siège et contourna son bureau. Dans le couloir, Jake s'élança et lui fit signe de se hâter, et enfin Théo se mit à trotter à son niveau. Quand ils arrivèrent, il y avait une vingtaine de personnes dans la salle.

— ... Helen Michaels, New York City. A vous, Bernie.

Le visage grave de Bernard Shaw emplît l'écran HD du téléviseur.

— Merci, Helen. Comme vous pouvez le constater, dit-il en s'adressant à la caméra, le phénomène semble être mondial. Ce fait suggère que les analyses initiales, qui faisaient état d'une arme étrangère, sont probablement erronées, même si l'éventualité d'un acte terroriste n'est pas à écarter totalement. Aucune revendication sérieuse pour le moment et... Ah, nous recevons à l'instant le rapport australien, comme nous vous l'avions promis.

La vue changea pour montrer Sydney et en arrière-plan les voiles de l'Opéra illuminées contre le ciel obscur. Un journaliste se tenait au centre de l'écran.

— Bernie, à Sydney il est un peu après 3 heures du matin. Je n'ai aucune image à vous montrer pour vous donner une idée de ce qui est arrivé ici. Les informations nous parviennent peu à peu, à mesure que les gens se rendent compte que ce qu'ils ont vécu est un phénomène généralisé. Les tragédies sont hélas nombreuses. Nous avons appris que dans un hôpital du centre-ville une femme était morte pendant une opération d'urgence quand chirurgiens et infirmières ont cessé toute activité pendant plusieurs minutes. Mais nous avons aussi eu écho du cambriolage raté d'une épicerie de nuit : le patron, les quelques clients et le voleur ont sombré dans l'inconscience à une heure du matin, heure locale. Le cambrioleur s'est apparemment assommé en tombant au sol et un client qui a repris connaissance avant lui a pu lui subtiliser son arme. Nous n'avons toujours aucune idée précise du nombre de décès à déplorer ici, à Sydney, et encore moins dans le reste de l'Australie.

— Paul, qu'en est-il des hallucinations ? Vous en avez entendu parler



chez vous aussi ?

Un court silence, le temps que la question rebondisse entre les satellites, d'Atlanta à l'Australie.

— Bernie, ici les gens parlent beaucoup de ça, oui. Nous ignorons quel pourcentage de la population a fait l'expérience d'hallucinations, mais il semble élevé. J'en ai moi-même eu une, très nette.

— Merci, Paul.

Le fond d'écran derrière Shaw fut remplacé par le sceau de la présidence des États-Unis.

— Le président Boulton s'adressera à la nation dans quinze minutes, vient-on d'apprendre. Bien entendu, CNN vous retransmettra son intervention en direct. En attendant, passons maintenant au rapport qui nous vient d'Islamabad, au Pakistan. Yusef, vous êtes là ?

— Vous voyez ? fit Jake à voix basse. Tout ça n'a rien à voir avec le CERN.

Théo se sentait simultanément abasourdi et soulagé. Un phénomène inexplicable avait frappé toute la planète. Leur expérience n'avait certainement pas pu avoir un tel effet.

Et pourtant...

Si le phénomène n'avait aucun rapport avec le LHC, alors qu'est-ce qui l'avait provoqué ? Shaw avait-il raison ? S'agissait-il d'une quelconque arme terroriste ? Il s'était à peine écoulé deux heures depuis le phénomène. Les équipes de CNN faisaient preuve d'un professionnalisme impressionnant, alors que Théo en était encore à essayer de se remettre.

Annihiler la conscience de toute l'humanité pendant deux minutes, et quel serait le nombre de victimes ?

Combien de véhicules avaient été accidentés ?

Combien d'avions s'étaient écrasés ? D'adeptes du Deltaplane ? Combien de parachutistes s'étaient évanouis et avaient oublié de tirer sur la sangle d'ouverture ?

Combien d'opérations chirurgicales avaient mal tourné ? Combien de naissances ratées ?

Combien de gens avaient chuté d'une échelle, ou dans les escaliers ?

Bien sûr, la plupart des avions auraient continué à voler sans problème pendant une minute ou deux, même sans intervention de leurs pilotes, tant qu'ils n'étaient pas en phase de décollage ou d'atterrissage. Sur les routes peu fréquentées, des véhicules avaient peut-être même réussi à décélérer et à s'arrêter sans casse.

Mais... Mais...

— Le plus surprenant, disait Bernard Shaw à l'écran, c'est que d'après ce que nous savons, l'état conscient de la race humaine a été interrompu à précisément midi, heure d'hiver de New York. Il a tout d'abord semblé que les heures diverses ne correspondaient pas exactement, mais nous sommes en train de vérifier les heures données par tous nos correspondants en les

comparant à l'heure présente ici sur nos horloges, au centre CNN d'Atlanta, horloges qui bien sûr sont réglées sur celle de l'Institut national des normes et de la technologie, à Boulder, dans le Colorado. Si l'on corrige les quelques heures légèrement incorrectes qu'ont notées certaines personnes, nous découvrons que le phénomène s'est produit à 11 heures, heure de New York, et ceci à la seconde près...

*A la seconde près*, songea Théo.

A la seconde.

Bon Dieu...

Le CERN utilisait une horloge atomique, bien évidemment.

— Comme depuis ces deux dernières heures, nous avons avec nous l'astronome Donald Poort, du Georgia Tech, disait Shaw. Il était l'invité de *CNN This Morning* et nous avons eu la chance qu'il soit déjà arrivé au studio. Le docteur Poort est un peu pâle, veuillez l'excuser. Nous l'avons interviewé avant qu'il ait le temps de passer par le maquillage. Docteur Poort, merci de nous avoir rejoints.

L'astronome était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage mince et aux traits tirés. Il paraissait livide sous l'éclairage cru du studio, en effet, comme s'il n'avait pas vu le soleil depuis la fin de l'administration Clinton.

— Merci, Bernie, dit-il.

— Expliquez-nous ce qui s'est passé, docteur Poort.

— Eh bien, comme vous avez pu l'observer, le phénomène s'est produit à 11 heures, à la seconde près. Bien entendu, une heure comptant trois mille six cents secondes, les chances qu'un événement se produise à l'heure juste, comme on dit, sont de une sur trois mille six cents. En d'autres termes, ridicules. Ce qui m'amène à penser que nous sommes confrontés à un événement causé par l'intervention humaine, quelque chose qui avait été *programmé*. Mais quant à ce que pourrait être cette chose, je n'en ai aucune idée...

*Bon Dieu*, songea Théo. *Bon sang de Bon Dieu*. C'était forcément l'expérience avec le LHC. Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence que la collision de particules à la plus haute énergie jamais atteinte dans l'histoire de la planète se soit produite exactement au moment du phénomène.

Non. Non, le mot ne convenait pas. Ce n'était pas un phénomène, mais un *désastre*, peut-être bien le plus grand désastre dans toute l'histoire de l'humanité.

Et d'une certaine façon, lui, Théo Procopides, l'avait provoqué.

Gaston Béranger, le directeur général du CERN, fit son entrée dans la salle de repos à cet instant.

— Ah ! vous êtes là ! s'exclama-t-il, comme si Théo avait été absent pendant des semaines.

Le jeune Grec échangea un regard nerveux avec Jake, et celui-ci se retourna vers le directeur général.

— Bonjour, docteur Béranger.

— Qu'est-ce que vous avez foutu, mon vieux ? dit Béranger avec agressivité. Et où est Simcoe ?

— Lloyd est parti avec Michiko chercher sa fille à l'école Ducommun.

— Que s'est-il passé ?

Théo écarta les mains en signe d'ignorance.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'arrive pas à imaginer ce qui a provoqué ça.

— Le... Ce qui s'est passé, quoi que ce soit, est arrivé précisément à l'heure programmée pour le début de votre expérience avec le LHC, dit Béranger.

Théo hocha la tête et désigna du pouce le téléviseur derrière lui.

— C'est justement ce que Bernard Shaw était en train de dire.

— C'est sur CNN ! gémit le Français, comme si désormais ils étaient tous condamnés. Comment ont-ils découvert, pour notre expérience ?

— Euh, non, non, Shaw n'a pas fait mention de quoi que ce soit en rapport avec le CERN. Il a juste...

— Dieu soit loué ! Écoutez tous : vous ne devez pas parler à qui que ce soit de ce que vous faisiez, compris ?

— Mais...

— Pas un mot. Les dommages se chiffrent sans aucun doute en milliards, peut-être même en dizaines de milliards. Notre assurance ne couvrira qu'une toute petite partie d'une telle somme.

Théo ne connaissait pas très bien Béranger, mais tous les administrateurs de secteurs scientifiques se ressemblaient de par le monde, à croire qu'ils étaient issus du même moule. Et entendre le directeur général pérorer sur la culpabilité remit tout en perspective pour le Grec.

— Bon Dieu, nous n'avions aucun moyen de savoir que ça se produirait. Il n'y a aucun expert nulle part qui peut affirmer que c'était une conséquence prévisible de notre expérience. Mais il s'est produit *quelque chose* qui n'avait encore jamais été vécu et nous sommes les seuls à détenir un indice sur ce qui peut l'avoir provoqué. Il faut que nous creusions le sujet. Que nous enquêtions.

— Bien sûr, nous allons enquêter, dit Béranger. J'ai déjà plus de quarante ingénieurs dans le tunnel. Mais il faut nous montrer prudents, et pas seulement pour le bien du CERN. Vous pensez peut-être qu'il n'y aura pas d'actions en justice intentées individuellement et collectivement contre chaque membre de l'équipe qui a travaillé sur le projet ? Aussi imprévisible que soit l'issue de ces poursuites, il se trouvera des gens pour dire que le phénomène résulte d'une négligence criminelle grossière et que nous devrions en être tenus pour personnellement responsables.

— Des actions en justice individuelles ?

— Exactement, dit Béranger en haussant le ton. Tout le monde ! Tout le monde, votre attention, s'il vous plaît !

Tous les visages se tournèrent vers lui.

— Voilà comment nous allons procéder dans cette affaire, dit-il au groupe. En dehors du complexe, je ne veux pas la moindre allusion à une possible implication d'un des membres du CERN. Si quelqu'un reçoit des e-mails ou des coups de fil pour l'interroger sur l'expérience avec le LHC qui devait avoir lieu aujourd'hui, il faut répondre qu'elle a été ajournée. C'est bien clair ? Par ailleurs, interdiction formelle de toute communication avec les médias. Tout passe par notre service de relations publiques, compris ? Et, pour l'amour du ciel, personne ne remet en marche le LHC sans une autorisation écrite signée de ma main. C'est bien clair pour tout le monde ?

Quelques hochements de tête.

— Nous nous en sortirons, les gars, dit encore Béranger. Mais il va falloir que nous nous serrions les coudes. (Baissant la voix, il s'adressa à Théo :) Je veux un rapport heure par heure de ce que vous trouverez.

Il tourna les talons pour sortir.

— Attendez, dit Théo. Pouvez-vous assigner à une de vos secrétaires la tâche de regarder CNN ? Quelqu'un devrait contrôler au cas où quelque chose d'important surgirait.

— Faites-moi un peu plus confiance, grogna Béranger. Je mettrai des gens à surveiller non seulement CNN, mais aussi le BBC World Service, la chaîne d'infos en continu française, CBC Newsworld et tout ce que nous pouvons capter par satellite. Nous garderons tout sur cassettes. Je veux un rapport précis de ce qui est dit au moment où c'est dit. Je ne tiens pas à ce que quelqu'un en profite pour gonfler les demandes de dommages et intérêts plus tard.

— Je m'intéresse plus aux indices concernant la cause du phénomène, avoua Théo.

— Nous nous en occuperons aussi, lui affirma le directeur général. Souvenez-vous, un point toutes les heures, à partir de maintenant.

— Compris.

Béranger sortit. Théo se massa les tempes pendant une seconde. Bon sang, il aurait aimé que Lloyd soit là.

— Eh bien, fit-il enfin à l'adresse de Jake, je pense que nous devrions commencer par un diagnostic complet de chaque système présent dans le centre de contrôle. Nous devons savoir s'il y a eu un dysfonctionnement. Et rassemblons un groupe pour voir ce que nous pouvons tirer des hallucinations des uns et des autres.

— Je peux réunir quelques personnes.

— Bien, dit Théo. Nous utiliserons la grande salle de conférence, au deuxième.

— D'accord, dit Jake. Je vous y retrouve dès que possible.

Théo acquiesça et Jake partit à son tour. Théo savait qu'il aurait dû se jeter dans l'action, mais pendant un moment il resta planté là, bras ballants. Il avait encore du mal à saisir l'ampleur de la situation.

Michiko réussit à se reprendre assez pour essayer d'appeler le père de Tamiko à Tokyo — même s'il n'était pas encore 4 heures du matin au Japon —, mais les lignes téléphoniques étaient encombrées. Ce n'était pas le genre de nouvelle qu'on voulait annoncer par e-mail, mais si un système de communications internationales était encore fonctionnel, ce serait Internet, cet enfant de la guerre froide conçu pour être totalement décentralisé, de sorte qu'aussi grand soit le nombre de ses noeuds détruits par les bombes ennemies, les messages pouvaient toujours être acheminés à leur destinataire. Elle se servit d'un des ordinateurs de l'école et rédigea un court message en anglais — elle avait un clavier *kanji* chez elle, mais aucun n'était disponible ici. Lloyd dut se charger de l'expédition du message, car elle craqua de nouveau au moment de l'envoyer.

Lloyd ne savait pas quoi dire, ou faire. En temps normal la mort d'un enfant était la pire épreuve qu'un parent pouvait avoir à endurer, mais hélas, aujourd'hui Michiko n'était certainement pas la seule à connaître cette tragédie. Il y avait tant de morts, de blessés, de destructions. Cette horreur générale ne rendait pas la perte de Tamiko plus facile à accepter, bien sûr, mais...

... mais il y avait des choses qui devaient être faites. Lloyd n'aurait peut-être jamais dû quitter le CERN. Après tout, c'était leur expérience, à Théo et lui, qui avait probablement été la cause de tout ce chaos. Il ne faisait aucun doute qu'il avait accompagné Michiko non seulement par amour pour elle et par inquiétude pour Tamiko mais aussi parce que, au moins en partie, il avait voulu fuir ce qui était allé complètement de travers, quoi que ç'ait été.

Mais maintenant... maintenant ils devaient retourner au CERN. Si des gens pouvaient deviner ce qui s'était passé — et pas uniquement ici, puisque d'après les radios et les conversations d'autres parents le phénomène avait frappé dans le monde entier —, c'étaient ceux du CERN. Ils ne pouvaient attendre qu'une ambulance vienne pour emporter le corps, des heures s'écouleraient, peut-être des jours. Par ailleurs, la loi interdisait probablement qu'ils déplacent le cadavre jusqu'à ce que la police l'ait examiné, même s'il semblait très improbable que le conducteur soit tenu pour responsable du drame.

Mme Séverin réapparut enfin et elle se porta volontaire avec son personnel pour veiller sur la dépouille de Tamiko jusqu'à l'arrivée de la police.

Le visage de Michiko était bouffi et rougi, ses yeux injectés de sang. Elle avait tant pleuré qu'il n'y avait plus une seule larme en elle, mais de temps en temps son corps tressautait comme si elle sanglotait toujours.

Lloyd aimait la petite Tamiko, qui aurait dû devenir sa belle-fille. Il avait passé tellement de temps à tenter de réconforter Michiko qu'il n'en avait pas encore eu pour pleurer lui-même, mais cela viendrait, il le savait. Et pour l'instant, là, maintenant, il fallait qu'il soit fort. De son index, il releva doucement le menton de Michiko. Il se prépara à débiter un petit discours

plein de mots grandiloquents — le devoir, la responsabilité, le travail à faire, la nécessité d'y aller au plus vite —, mais Michiko était forte aussi, à sa façon, et sage, et merveilleuse, et il l'aimait de toute son âme, et il n'eut pas besoin de prononcer ces mots. Elle réussit à hocher légèrement la tête, même si ses lèvres tremblèrent.

— Je sais, dit-elle d'une toute petite voix. Je sais, il faut que nous retournions au CERN.

Il l'aida à marcher en passant un bras autour de sa taille et en lui tenant le coude avec l'autre main. Le chœur funèbre des sirènes n'avait pas cessé : ambulances, camions de pompiers, voitures de police. Ils revinrent à la voiture de Lloyd alors que le soir tombait et roulèrent dans les rues jonchées de débris divers jusqu'au CERN. Pendant tout le trajet, Michiko resta prostrée sur son siège, les bras enserrant son torse.

Alors qu'il conduisait, Lloyd se remémora un événement dont sa mère lui avait parlé, il y avait bien longtemps. Il était alors tout juste en âge de marcher, trop jeune pour s'en souvenir lui-même plus tard. C'était cette nuit où toutes les lumières s'étaient éteintes, la nuit de la grande panne électrique qui avait touché toute la partie est de l'Amérique du Nord, en 1965. L'électricité était restée coupée pendant des heures. Cette nuit-là, sa mère était seule avec lui à la maison. Elle avait dit par la suite que toute personne qui avait survécu à ce black-out incroyable se souviendrait jusqu'à la fin de ses jours de l'endroit où elle se trouvait au moment où le courant avait été coupé.

Ce serait la même chose. Chacun se souviendrait du lieu où il était quand ce nouveau black-out, d'une nature totalement différente — s'était produit.

Chacun y ayant survécu, bien sûr.

## *Chapitre 4*

Le temps que Lloyd et Michiko reviennent au CERN, Jake et Théo avaient réuni un groupe de personnes travaillant sur le LHC dans la salle de conférences, au deuxième étage du centre de contrôle.

La majeure partie du personnel du CERN vivait soit dans la ville suisse de Meyrin, située à l'est du complexe, une dizaine de kilomètres plus loin, à Genève même, ou dans les villes françaises de Saint-Genis et de Thoiry, au nord-ouest. Mais ils venaient d'un peu partout en Europe et du reste du monde. La dizaine de visages à présent tournés vers Lloyd étaient très divers. Michiko s'était jointe au cercle, mais elle restait détachée, le regard voilé. Elle était simplement assise sur une chaise et se balançait doucement d'avant en arrière.

En sa qualité de responsable du projet, Lloyd se chargeait du débriefing. Il regarda les personnes l'une après l'autre.

— Théo m'a raconté ce qui se disait sur CNN. Je pense que la chose est très claire, il y a eu une grande variété d'hallucinations dans le monde. (Il prit le temps d'inspirer lentement. Un objectif, de la concentration, c'était ce dont il avait besoin à cet instant.) Voyons si nous pouvons comprendre ce qui nous est arrivé. Si nous faisons un tour de nos impressions ? N'entrez pas dans les détails, donnez-nous juste un aperçu de ce que vous avez vu. Si cela ne vous dérange pas, je vais prendre des notes, d'accord ? Olaf, on commence par vous ?

— Pas de problème, répondit un homme blond à la musculature impressionnante. J'étais dans la maison de vacances de mes parents. Ils possèdent un chalet près de Sundsvall.

— Autrement dit, c'était un endroit qui vous est familier ? demanda Lloyd.

— Oh, oui.

— Et quelle précision avait votre vision ?

— Une très grande précision. C'était exactement comme dans mon souvenir.

— Y avait-il quelqu'un d'autre que vous, dans la vision ?

— Non. Et c'est ça qui est un peu bizarre. Je ne vais là-bas que pour rendre visite à mes parents et ils n'étaient pas là.

Lloyd pensa à la version ratatinée de lui-même qu'il avait vue dans le miroir.

— Est-ce que... vous vous êtes vu vous-même ?

— Dans un miroir ou quelque chose comme ça, vous voulez dire ? Non.

— D'accord. Merci.

La femme assise à côté d'Olaf était une Noire d'âge moyen. Lloyd était un peu gêné. Il savait qu'il aurait dû connaître son nom, mais il l'ignorait. Finalement, il se contenta d'un sourire et dit :

— Suivante.

— J'étais dans le centre-ville de Nairobi, je pense, dit-elle. Il faisait nuit. Une nuit douce. J'ai pensé que je me trouvais dans Dinesen Street, mais l'endroit était bien trop construit pour que ce soit ça. Et puis, il y avait un McDonald's.

— Ils n'ont pas de McDonald's au Kenya ? demanda Lloyd.

— Si, bien sûr, mais... Je veux dire, l'enseigne portait le nom McDonald's, mais le logo n'était pas le bon. Vous savez, au lieu des deux arches jaunes qui figurent le M, ce n'étaient que des lignes droites, dans un style très moderne.

— Donc la vision d'Olaf était un lieu où il s'est souvent rendu, mais la vôtre un endroit que vous n'avez jamais visité, ou du moins avec quelque chose que vous n'y avez jamais vu auparavant ?

La femme hocha la tête.

— Je crois que c'est ça, oui.

Dans le cercle, Michiko était à quatre places de distance. Lloyd aurait été bien incapable de dire si elle écoutait ou non ce qui se disait.

— Et vous, Franco ? fit-il.

Franco délia Robbia fit la moue.

— Moi, c'était Rome, de nuit. Mais... je ne sais pas... ce devait être une sorte de jeu vidéo, sans rire. Un truc genre réalité virtuelle.

Lloyd se pencha légèrement en avant.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Bah ! C'était bien Rome, pas de doute. Tout près du Colisée. Et je conduisais une voiture... sauf que je ne conduisais pas, enfin, pas exactement. La voiture semblait se déplacer d'elle-même. Et je ne pouvais pas trop savoir pour celle dans laquelle je me trouvais, mais beaucoup des autres véhicules *flottaient* à peut-être vingt centimètres du sol. (Il haussa les épaules.) Comme j'ai dit, ça ressemblait à une sorte de simulation.

Sven et Antonia, qui auparavant avaient eux aussi évoqué des voitures volantes plus tôt dans la journée, opinèrent vigoureusement.

— J'ai vu la même chose, dit Sven. Pas à Rome, mais il y avait ces voitures qui flottaient.

— Moi aussi, ajouta Antonia.



— C'est fascinant, commenta Lloyd avant de se tourner vers son jeune étudiant diplômé, Jake Horowitz. Qu'avez-vous vu, Jake ?

Quand il répondit, le jeune homme le fit d'une voix flûtée, tout en passant nerveusement les doigts d'une main dans sa tignasse rousse.

— La pièce était très quelconque. Un labo quelque part. Murs jaunes. Il y avait un tableau de Mendeleïev sur un des murs, quand même, en anglais. Et Carly Tompkins était présente.

— Qui ? fit Lloyd.

— Carly Tompkins. Enfin, je pense que c'était elle. Mais elle m'a semblé bien plus âgée que la dernière fois où je l'ai vue.

— Qui est Carly Tompkins ?

Assis un peu plus loin dans le cercle, Théo répondit à la place de Jake :

— Vous devriez la connaître, Lloyd, elle est Canadienne. Carly travaille sur les mésons. La dernière fois que j'ai entendu parler d'elle, elle était au TRIUMF.

— Exact, approuva Jake. Je ne l'ai rencontrée qu'en deux ou trois occasions, mais je suis quasiment certain que c'était elle.

Antonia, qui aurait dû être la prochaine à prendre la parole, parut intriguée.

— Puisque Carly figurait dans la vision de Jake, il serait intéressant de savoir si sa vision à elle incluait Jake...

Tout le monde regarda l'Italienne.

— Il y a une façon de le savoir, dit Lloyd, c'est de lui téléphoner. Jake, vous avez son numéro ?

L'étudiant grimaça.

— Non. Comme je l'ai dit, je la connais à peine. Nous avons assisté ensemble aux mêmes séminaires lors de la dernière réunion de l'American Physical Society et j'ai entendu sa conférence traitant de la chromodynamique.

— Si elle est membre de l'APS, elle sera dans le répertoire, dit Antonia.

Elle traversa la salle et fouilla sur une étagère jusqu'à trouver un mince volume à la couverture en carton fort. Elle le parcourut.

— Et voilà, annonça-t-elle. Numéros professionnel et perso.

— Je... Euh, je n'ai pas trop envie de l'appeler, déclara Jake.

Lloyd fut un peu étonné de sa réticence, mais il ne poussa pas plus loin sur le sujet.

— Pas de problème. Il n'est pas indispensable que vous lui parliez. Je veux seulement savoir si elle vous mentionne spontanément.

— Vous aurez peut-être du mal à la joindre, fit remarquer Sven. Le réseau téléphonique est en surcharge, avec tous ces gens qui essaient d'avoir des nouvelles de leurs proches et de leurs amis...

— Ça vaut quand même le coup d'essayer, dit Théo.

Il se leva et alla prendre l'annuaire des mains d'Antonia. Puis son regard passa du téléphone à la page ouverte devant lui.

— Comment fait-on pour appeler un numéro au Canada, d'ici ?

— Pareil que pour les States, répondit Lloyd. L'indicatif du pays est le même : 01.

L'index de Théo exécuta une danse rapide sur le clavier pour entrer une longue série de chiffres. Puis, à l'attention des autres, il tendit un à un les doigts de sa main libre pour indiquer le nombre de sonneries : Une. Deux. Trois. Quatre...

— Oh, bonjour. Carly Tompkins, je vous prie... Bonjour, docteur Tompkins. Je vous appelle de Genève, du CERN. Écoutez, nous sommes quelques-uns rassemblés ici. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais brancher le haut-parleur.

Une voix ensommeillée :

— ... comme vous voulez. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous aimerions avoir une description de votre hallucination, après que vous avez perdu connaissance.

— Hein ? C'est quoi, une blague ?

Théo regarda Lloyd.

— Elle ne sait pas, murmura-t-il.

Lloyd se racla la gorge avant de parler d'une voix forte :

— Docteur Tompkins, ici Lloyd Simcoe. Je suis moi aussi Canadien, quoique j'aie été avec le groupe D-Zéro à Fermilab jusqu'en 2007, et depuis deux ans ici, au CERN. (Il marqua un temps, sans trop savoir qu'ajouter.) Quelle heure est-il, chez vous ?

— Pas loin de midi, fit-elle en étouffant un bâillement. C'est mon jour de repos. Je faisais la grasse matinée. De quoi s'agit-il ?

— Donc vous ne vous êtes pas levée, aujourd'hui ?

— Non.

— Vous avez une télé dans votre chambre ?

— Oui.

— Allumez-la. Regardez les infos.

— M'étonnerait que je capte les infos suisses, rétorqua-t-elle avec une pointe d'irritation. Ici, c'est la Colombie Britannique.

— Il n'est pas nécessaire que ce soient les infos suisses. N'importe quelle chaîne d'infos fera l'affaire.

Tous dans la salle entendirent le soupir de Tompkins qui fit crachoter le haut-parleur.

— Bon, d'accord. Une seconde.

Ils perçurent ce qui devait être CBC Newsworld en fond sonore. Après ce qui leur sembla être une éternité, Tompkins reprit le combiné.

— Oh, mon Dieu, souffla-t-elle. Mon Dieu...

— Mais vous, vous avez dormi pendant que ça se produisait ? demanda Théo.

— J'en ai bien peur, oui, dit la voix à l'autre bout du monde. Pourquoi m'avez-vous appelée ?

— Le programme d'infos que vous regardez a-t-il déjà abordé le sujet des visions ?

— Joël Gotlib est en train d'en parler, répondit-elle, et ils supposèrent qu'elle faisait référence à un journaliste canadien. Tout ça a l'air dément. En tout cas, il ne m'est rien arrivé de comparable.

— Très bien, dit Lloyd. Désolés de vous avoir dérangée, Docteur Tompkins. Nous allons vous...

— Une seconde, intervint Théo.

Lloyd dévisagea le jeune homme.

— Docteur Tompkins, je m'appelle Théo Procopides. Nous nous sommes croisés une ou deux fois, lors de conférences.

— Si vous le dites.

— Docteur Tompkins, poursuivit Théo, je suis comme vous : je n'ai eu aucune vision, moi non plus. Pas de vision, pas de rêve, rien du tout.

— Un rêve ? répéta la voix. Ah, maintenant que vous en parlez, oui, je crois bien que j'ai fait un rêve. Le plus bizarre, c'est qu'il était en couleurs, et je ne rêve jamais en couleurs. Mais je me souviens du type dans ce rêve, parce qu'il avait les cheveux roux.

Théo parut déçu. Manifestement, il avait été heureux de découvrir qu'il n'était pas un cas unique. Mais tous les autres regards s'étaient braqués sur Jake.

— Et en plus, il avait des sous-vêtements rouges, précisa Carly.

Les joues du jeune Jake adoptèrent aussitôt cette couleur.

— Des *sous-vêtements* rouges ? dit Lloyd.

— C'est ça.

— Et vous connaissiez cet homme ?

— Non, je ne crois pas.

— Il ne ressemblait à personne que vous ayez déjà rencontré ?

— Il ne me semble pas.

Lloyd se pencha un peu plus sur le téléphone.

— Et... au père de quelqu'un que vous avez connu ? Il ne ressemblait pas au père d'une connaissance ?

— Où voulez-vous en venir ? demanda Tompkins.

Avec un soupir bas, Lloyd consulta les autres du regard, pour savoir si quelqu'un n'était pas d'accord pour qu'il continue. Personne ne se manifesta.

— Est-ce que le nom de Jacob Horowitz vous dit quelque chose ?

— Je ne... euh, attendez. Oh, oui, bien sûr. C'est vrai, c'est à lui que cet homme m'a fait penser. Oui, Jacob Horowitz, mais s'il est devenu comme ça, alors il devrait prendre un peu plus soin de lui. Il donnait l'impression d'avoir vieilli de plusieurs dizaines d'années depuis notre dernière rencontre.

Antonia étouffa une exclamation. Le cœur de Lloyd s'était mis à battre un peu trop vite.

— Bon, écoutez, dit Carly, il faut que je voie si tout va bien dans ma famille. Mes parents habitent Winnipeg et... Il faut que je vous quitte.

— Nous pourrions vous rappeler un peu plus tard ? demanda Lloyd, Voyez-vous, Jacob Horowitz est ici, avec nous, et sa vision a tout l'air de correspondre à la vôtre... Enfin, par certains aspects. Il a dit qu'il était dans un labo, mais...

— Eh, c'est ça : c'était dans un labo.

L'incrédulité gagna la voix de Lloyd.

— Et il était en sous-vêtements ?

— Hem, pas à la fin du rêve... Bon, il faut que j'y aille, là...

— Merci, dit Lloyd. A bientôt.

— Salut.

Elle coupa la communication et Théo fit de même.

Jacob Horowitz avait l'air très embarrassé. Lloyd faillit lui dire que la moitié des physiciens qu'il connaissait l'avaient très probablement fait dans un labo, à l'occasion, mais le jeune homme semblait prêt à sombrer dans la crise de nerfs si on ne faisait que lui adresser seulement la parole maintenant. Lloyd jugea plus sage de revenir au cercle.

— Bon, d'accord, fit-il. Je vais le dire, parce que je sais que vous le pensez tous. Ce qui s'est passé ici, quoi que ce soit, a créé une sorte d'effet temporel. Les visions n'étaient pas des hallucinations, mais des aperçus de ce que sera notre futur. Le fait que Jacob Horowitz et Carly Tompkins aient apparemment vu la même chose tendrait à corroborer cette hypothèse.

— Mais quelqu'un n'a pas dit que la vision de Raoul était psychédélique ? remarqua Théo.

— C'est vrai, approuva Raoul. Comme un rêve, ou un truc dans le genre.

— Comme un rêve, répéta Michiko.

Ses yeux étaient toujours rougis, mais elle réagissait enfin au monde extérieur.

Ce fut tout ce qu'elle dit, cependant. Mais après un moment Antonia saisit le sens de ses paroles.

— Michiko a raison, dit la physicienne italienne. Il n'y a aucun mystère : au point temporel où se situent les visions, Raoul sera endormi et il rêvera, tout simplement.

— Mais c'est dingue, fit Théo. Moi, par exemple, je n'ai eu aucune vision.

— Quelle a été votre expérience, alors ? demanda Sven qui n'avait pas encore entendu la description du jeune homme.

— C'était... Je ne sais pas, comme une discontinuité. D'un coup je me suis retrouvé deux minutes plus tard. Je n'ai eu aucune sensation du temps qui passait et rien qui ressemble à une vision, de près ou de loin. (Il croisa les bras et prit un air de défi.) Alors, comment vous expliquez ça ?

Le silence s'établit dans la salle. Les expressions peinées de plusieurs prouvèrent à Lloyd qu'il n'était pas le seul à avoir compris, mais personne ne voulait l'exprimer. Finalement, il se tourna vers son partenaire, arrogant, brillant et âgé de seulement vingt-sept ans.

— C'est simple, fit-il avec un petit haussement d'épaules. Dans vingt ans, ou au moment de ces visions... (Il s'interrompit, écarta les mains.) Je suis désolé, Théo, mais dans vingt ans, vous serez mort.

## *Chapitre 5*

La vision que Lloyd voulait surtout connaître était bien sûr celle de Michiko. Mais elle restait en marge du présent et elle le resterait probablement pendant encore longtemps. Quand vint son tour dans le cercle, Lloyd passa directement à la personne suivante. Il aurait aimé pouvoir la ramener à la maison, mais il valait mieux qu'elle ne se retrouve pas seule en ce moment et lui-même était dans l'impossibilité de lui consacrer du temps.

Aucune des visions citées par le petit échantillon de personnes dans la salle de conférences n'en recoupait une autre et rien n'indiquait qu'elles participaient du même temps ou de la même réalité, bien qu'il paraisse que presque tout le monde profitait d'un jour de repos ou de vacances. Restait la question de Jake Horowitz et Carly Tompkins, séparés par une distance considérable et qui apparemment s'étaient mutuellement vus. Il pouvait bien entendu s'agir là d'une simple coïncidence. Cependant, si les visions concordaient non pas seulement dans leurs grands traits, mais aussi dans des détails précis, la chose pourrait être considérée comme significative.

Michiko et Lloyd s'étaient ensuite retirés dans le bureau de ce dernier. La jeune femme était pelotonnée dans un des fauteuils, avec l'anorak de Lloyd étalé sur elle en guise de couverture. Il décrocha le téléphone et composa un numéro.

— Bonjour, dit-il, la police de Genève ? Je m'appelle Lloyd Simcoe et je travaille au CERN.

— Oui, monsieur Simcoe, répondit une voix masculine. Que puis-je pour vous ?

— Je me doute que vous êtes terriblement occupés...

— C'est un euphémisme, monsieur. Nous sommes débordés.

— Mais j'espère qu'un de vos spécialistes pourra m'accorder un peu de son temps. Je m'explique : nous avons une théorie sur les visions et nous aurions besoin de l'aide de quelqu'un de qualifié dans la collecte de témoignages.

— Je vous bascule sur le service concerné, dit la voix.

Pendant que Lloyd était en attente, la tête de Théo apparut dans

l'entrebâillement de la porte.

— Le BBC World Service rapporte que de nombreuses personnes ont eu des visions concordantes, annonça le Grec. Ainsi beaucoup de maris et femmes ont décrit des expériences similaires même quand ils n'étaient pas dans le même endroit au moment du phénomène.

Lloyd accueillit cette information d'un petit signe de tête.

— Mais je suppose qu'il y a toujours la possibilité d'une connivence entre époux, pour une raison ou une autre. Et si l'on exclut le cas de Carly et Jake, la synchronisation des visions peut être un phénomène localisé. Mais...

Il laissa la phrase en suspens. Après tout, c'était à Théo qu'il parlait, et Théo n'avait eu aucune vision. Toutefois, si Carly Tompkins et Jacob Horowitz, elle à Vancouver, lui près de Genève, avaient réellement vu la même chose, alors il ne faisait guère de doute que toutes les visions concernaient un seul avenir, comme les fragments de la mosaïque du futur... un futur où Théo Procopides n'avait pas de place.

— Parlez-moi de la pièce dans laquelle vous vous trouviez, dit l'examineur de la police, une Suissesse d'une cinquantaine d'années.

Elle avait un PDA devant elle et portait un ample polo. À la mode à la fin des années 1980, ce vêtement faisait un retour en force.

Jacob Horowitz ferma les yeux et s'efforça de bloquer toute interférence pour se remémorer chaque détail de sa vision.

— C'est un labo. Les murs sont jaunes. Éclairage au néon. Plans de travail en Formica. Un tableau de Mendeleïev est accroché au mur.

— Et il y a quelqu'un d'autre dans ce labo ?

Jake acquiesça. Bon sang, pourquoi fallait-il qu'il soit interrogé par une femme ?

— Oui. Une femme... une femme blanche, aux cheveux noirs. Elle a l'air d'avoir dans les quarante-cinq ans.

— Et que porte-t-elle, cette femme ?

Jake déglutit.

— Rien...

L'examinatrice était repartie et, avec Michiko, Lloyd comparait les rapports des visions de Jacob et de Carly. Celle-ci avait accepté de participer au même genre de séance avec la police de Vancouver et le compte-rendu de cette entrevue était parvenu au CERN par Internet.

Dans les dernières heures, Michiko s'était ressaisie un peu. Elle s'efforçait visiblement de se concentrer, d'apporter son aide dans une crise d'une tout autre ampleur, mais régulièrement elle semblait avoir un moment d'absence et ses yeux se mouillaient. Cette fois, elle réussit à lire les deux transcriptions sans s'interrompre.

— Aucun doute, dit-elle, les visions concordent dans les moindres détails. Ils se trouvaient bien dans la même pièce.

Lloyd se permit un demi-sourire.

— Des gamins, fit-il.

Michiko et lui ne se connaissaient que depuis deux ans et ils n'avaient jamais fait l'amour dans un labo. Mais quand il était étudiant de troisième cycle, lui et sa petite amie du moment, Pamela Ridgley, avaient assurément chauffé quelques plans de travail à Harvard. Il secoua la tête avec une moue d'étonnement.

— Un aperçu de l'avenir. Fascinant... J'imagine que certaines personnes vont s'enrichir grâce aux visions.

— C'est possible. Ceux qui étaient en train de consulter les cours de la Bourse feront peut-être fortune, mais dans des dizaines d'années. C'est longtemps à attendre pour en tirer profit.

Lloyd resta silencieux un moment, puis :

— Tu ne m'as pas encore raconté ce que tu as vu... ta vision.

Michiko détourna le regard.

— Non, je ne l'ai pas fait.

D'une main légère, il lui effleura la joue, sans rien ajouter.

— Au moment où j'ai eu la vision, commença-t-elle, ça m'a semblé merveilleux. Je veux dire, j'étais désorientée et je ne comprenais pas ce qui se passait. Mais la vision elle-même était joyeuse. (Un sourire triste passa sur ses lèvres.) Mais maintenant, après ce qui est arrivé...

Une fois encore, Lloyd ne la poussa pas. Il afficha un air patient, tout en l'observant.

— C'était tard le soir, reprit enfin Michiko. Au Japon. Je suis certaine que c'était une maison japonaise. Je me trouvais dans la chambre d'une petite fille, sur le bord de son lit. Et cette fillette, qui pouvait avoir sept ou huit ans, était assise dans le lit et elle me parlait. Elle était très jolie, mais ce n'était pas... ce n'était pas...

Si les visions concernaient un moment situé plusieurs décennies dans le futur, ce ne pouvait pas être Tamiko, bien sûr. Lloyd acquiesça gentiment, pour l'absoudre de ne pas poursuivre dans cette voie.

— Mais... mais c'était ma fille, ce ne pouvait être que ma fille. Une fille que je n'ai pas encore eue. Elle tenait ma main et elle m'a appelée « *okaasan* », « maman » en japonais. J'ai eu l'impression que j'étais en train de la border et de lui souhaiter bonne nuit.

— Ta fille..., dit Lloyd.

— Enfin, *notre* fille, j'en suis sûre, répondit-elle. À toi et moi.

— Que faisais-tu au Japon ?

— Je n'en sais rien. Je rendais visite à ma famille, je suppose. Mon oncle Masayuki habite à Kyoto. À part le fait que nous avons une fille, je n'ai pas eu spécialement l'impression que tout ça se passait dans le futur.

— Cette enfant, est-ce qu'elle... ?

Lloyd s'interrompt. La question qu'il avait voulu poser était grossière. « Est-ce qu'elle avait les yeux bridés ? » En fait, il se moquait que leur future



filles ait le type occidental ou oriental. Ce pouvait très bien être l'un ou l'autre, ou un mélange des deux, et il l'aimerait pareillement, en admettant que ce soit vraiment sa fille.

Les visions semblaient se situer dans un futur éloigné de deux décennies, approximativement. Et dans la sienne, qu'il n'avait pas encore partagée avec Michiko, il se trouvait quelque part, peut-être en Nouvelle-Angleterre, en compagnie d'une autre femme, blanche, alors que Michiko était à Kyoto, au Japon, avec une fille qui était peut-être de type asiatique, européen ou eurasienn, selon le père.

*Cette enfant, est-ce quelle... ?*

— Quoi ? demanda Michiko. Est-ce qu'elle... quoi ?

— Non, rien, dit-il sans la regarder.

— Et toi, ta vision ? fit-elle. Qu'est-ce que tu as vu ?

Il inspira lentement, en silence. Il faudrait bien qu'il lui raconte et...

— Lloyd, Michiko, vous devriez descendre à la salle de repos, dit Théo qui venait de passer de nouveau la tête par la porte entrouverte. Nous venons d'enregistrer un truc sur CNN qui va vous intéresser.

Ils entrèrent tous trois dans la salle. Quatre autres personnes s'y trouvaient déjà. Lou Waters et ses cheveux blancs tressautaient sur l'écran. Le magnétoscope était une antiquité offerte par un membre du personnel et la fonction PAUSE n'était pas excellente.

— Ah, bien, fit Raoul quand ils arrivèrent. Regardez ça.

Il appuya sur la télécommande et Waters cessa de faire du surplace.

— ... David Houseman a des détails sur cette histoire. David ?

L'image changea pour montrer le reporter devant un mur de pendules anciennes : même avec un scoop, CNN adorait la mise en situation visuelle du sujet.

— Merci, Lou, dit Houseman. Les visions de la plupart des gens ne comportaient aucune référence à l'heure ou au jour, bien sûr, mais nous en avons trouvé un nombre suffisant dans lesquelles figurent une pendule ou un calendrier, ou bien un journal électronique qu'ils lisent — puisqu'il semble que les journaux papier aient disparu — pour que nous puissions avancer une date précise. Apparemment donc, les visions sont relatives à un futur distant de nous de vingt et une années, six mois, deux jours et deux heures. Les visions décrivent ce qui se passe le mercredi 23 octobre 2030, entre 13 h 21 et 13 h 23, heure d'été de New York. Les détails occasionnels qui ne correspondent pas sont faciles à expliquer : certaines personnes semblaient lire des journaux datés du 22 octobre 2030 ou de quelques jours plus tôt. On pense donc qu'ils s'informaient sur les derniers jours. Et les références liées au temps dépendent évidemment de la localisation de la personne à cet instant.

Nous supposons que dans vingt ans la plupart des gens vivront toujours dans la même zone géographique qu'aujourd'hui et que ceux qui ont cité une heure différente se trouveront dans un autre fuseau horaire...

Raoul suspendit l'enregistrement.

— Voilà, dit-il. Une évaluation précise du moment. Quoi que nous ayons fait, cela a propulsé la pensée consciente de l'humanité vingt et un ans dans le futur, pendant une période de deux minutes.

Théo réintégra son bureau et contempla un moment les ténèbres de la nuit par la fenêtre. Toutes ces histoires de visions étaient très troublantes, d'autant plus que lui n'en avait pas eu. Se pouvait-il que Lloyd ait raison ? Serait-il mort, dans vingt et un ans ? Bon sang, il n'avait que vingt-sept ans et au moment des visions il n'aurait même pas franchi le cap de la cinquantaine. Il ne fumait pas, ce qui n'avait rien d'extraordinaire pour les Américains, mais représentait toujours une prouesse chez les Grecs. Il faisait régulièrement du sport. Pourquoi diable devrait-il mourir si jeune ? Il devait exister une autre raison pour expliquer qu'il n'ait pas eu de vision.

Son téléphone sonna et il décrocha.

— Allô ?

— Allô, dit une voix de femme en anglais. Je parle bien à, hem, Theodosios Porcopides ?

Elle avait écorché son nom, mais il ne releva pas.

— C'est bien moi.

— Je m'appelle Kathleen DeVries, dit la femme. J'ai hésité à vous contacter. Je vous téléphone de Johannesburg.

— Johannesburg ? En l'Afrique du Sud ?

— Pour l'instant, oui, en tout cas, dit-elle. Si on doit croire les visions, le pays sera officiellement rebaptisé Azania d'ici à vingt et un ans.

Théo attendit en silence qu'elle poursuive, ce qu'elle fit après un temps.

— Et c'est justement à propos des visions que je vous contacte. Vous étiez dans la mienne.

Théo sentit son cœur s'emballer. Voilà une bonne nouvelle ! Il n'avait peut-être eu aucune vision pour une raison quelconque, mais cette femme l'avait vu dans plus de vingt ans. Il serait bien vivant alors, évidemment ! Et Lloyd s'était complètement trompé.

— Oui ? fit-il, impatient de connaître la suite.

— Euh, je suis désolée de vous avoir dérangé, dit assez curieusement DeVries. Je peux... je peux vous demander ce qu'il y avait dans votre propre vision ?

Les poumons de Théo se vidèrent d'eux-mêmes.

— Je n'en ai pas eu.

— Oh. Oh, je suis vraiment navrée de l'entendre. Mais... eh bien, je pense que ce n'était pas une erreur.

— Qu'est-ce qui n'était pas une erreur ?

— Ma propre vision. J'étais ici, chez moi, à Johannesburg, et je lisais le journal avant le dîner. Sauf que ce n'était pas un journal en papier, mais une sorte de feuille en plastique, un écran de lecture électronique, je suppose.

Bref, il se trouve que l'article que je lisais concernait... Désolée qu'il n'y ait pas d'autre façon de le dire : il concernait votre mort.

Théo avait lu une histoire de Lord Dunsany dans laquelle un homme qui rêvait de lire aujourd'hui le journal du lendemain voyait son vœu exaucé, et découvrait avec horreur sa propre notice nécrologique. Le choc de cette découverte le tuait net et, bien sûr, sa mort serait citée dans le journal du lendemain. Ce n'était qu'une simple pirouette d'écrivain, un petit paradoxe fantastique. Mais là... Il ne s'agissait pas du journal du lendemain, mais d'une édition qui sortirait dans plus de vingt ans.

— Ma mort, répéta-t-il, comme si ces deux mots ne figuraient pas dans son vocabulaire.

— Oui, c'est ça.

Théo réussit à se reprendre un peu.

— Dites-moi, comment puis-je être sûr que ce n'est pas une arnaque, ou une mauvaise blague ?

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû vous appeler. Je vais...

— Non, non, non. Ne raccrochez pas. En fait, j'aimerais que vous me donniez votre nom et votre numéro. Ce foutu téléphone affiche « hors zone ». Vous devriez me laisser vous rappeler. Cette communication doit vous coûter une fortune.

— Mon nom est Kathleen DeVries, comme je vous l'ai déjà dit. Je suis infirmière dans une maison de retraite ici. (Elle lui donna son numéro.) Mais ça ne me dérange pas du tout de payer la communication, je vous assure. Honnêtement, je ne cherche pas à vous escroquer ou à vous piéger. Mais bon... Vous savez, je vois des gens mourir tout le temps. Nous perdons en moyenne un résident par semaine, mais ils ont presque tous plus de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans. Vous, vous en aurez seulement quarante-huit quand vous mourrez, et c'est beaucoup trop jeune. J'ai pensé qu'en vous prévenant vous pourriez trouver un moyen d'éviter de mourir, peut-être.

Théo mit un temps avant de répondre :

— Et là... notice nécrologique précise de quoi je suis décédé ?

Pendant un moment assez bizarre, il fut presque heureux que sa disparition ait mérité d'être rapportée dans des journaux internationaux. Il faillit demander si parmi les premiers mots de l'annonce il y avait « lauréat du prix Nobel ».

— Je sais que je devrais surveiller mon taux de cholestérol. C'était une crise cardiaque ?

Un silence de plusieurs secondes suivit.

— Docteur Procopides, je suis vraiment désolée, j'imagine que j'aurais dû être plus claire dès le début. Je ne lisais pas la rubrique nécrologique, mais un article... Un article qui parlait de votre meurtre.

Théo ne dit rien. Il aurait pu répéter cette dernière phrase d'un ton incrédule, mais à quoi bon ?

Il avait vingt-sept ans, il était en bonne santé. Comme il l'avait pensé

quelques instants plus tôt, pourquoi serait-il décédé de causes naturelles dans seulement une vingtaine d'années ? Mais... victime d'un meurtre ?

— Docteur Procopides ? Vous êtes toujours là ?

— Oui.

Pour le moment.

— Je... je suis navrée, docteur Procopides. Je sais que ça doit vous faire un choc.

Il laissa passer quelques secondes, puis :

— L'article que vous lisiez... Précisait-il l'identité du meurtrier ?

— Je crains que non. C'était un crime non élucidé, apparemment.

— Bon, mais que disait cet article, au juste ?

— J'ai couché sur le papier tout ce dont je me souvenais. Je peux vous l'envoyer par e-mail, mais, attendez, je vais vous lire mes notes tout de suite. N'oubliez pas que je l'ai reconstitué. Je pense que c'est très proche de l'original, mais je ne peux pas vous garantir chaque mot. (Elle fit une pause, se racla la gorge et reprit.) Le titre disait : « Un physicien tué par balle ».

*Par balle*, songea Théo. Seigneur.

— Le lieu de rédaction indiquait Genève. Le texte, maintenant : « Theodosios Procopides, un physicien grec travaillant au CERN, le centre européen de physique des particules, a été retrouvé mort aujourd'hui, tué par balle. Procopides, diplômé d'Oxford, était directeur du Collisionneur tachyon-tardyon au... »

— Vous pouvez répéter ? demanda Théo.

— Le Collisionneur tachyon-tardyon, dit DeVries. Je n'avais jamais entendu ces mots auparavant.

Et cela se sentait. Elle prononçait « tachyon » avec le son « ch » au lieu du son « k ».

— Un tel collisionneur n'existe pas, dit Théo. Enfin, pas encore. Mais poursuivez, je vous en prie.

— « ... directeur du Collisionneur tachyon-tardyon au CERN. Le docteur Procopides travaillait au CERN depuis vingt-trois ans. Aucun mobile n'a été suggéré quant à son assassinat, mais on a écarté la piste d'un vol qui aurait mal tourné, puisqu'on a retrouvé le portefeuille sur le cadavre. D'après les premières constatations, le physicien aurait été abattu entre midi et 13 heures hier, heure locale. L'enquête se poursuit. Le docteur Procopides laisse... »

— Oui ? Oui ?

— Désolée, c'est tout.

— Vous voulez dire que votre vision s'est arrêtée avant que vous ayez terminé de lire l'article ?

Il y eut un court silence.

— Euh, pas exactement. Le reste de l'article n'était pas affiché sur l'écran et au lieu d'appuyer sur la touche de défilement pour avoir la suite, je suis passée à un autre article... Navrée, docteur Procopides. Personnellement, je veux dire en ce qui me concerne en 2009, je m'intéresserais à la suite, mais

en 2030 ça n'a pas semblé me passionner. J'ai bien essayé de l'influencer — de m'influencer dans le futur — pour avoir la fin de l'article, mais ça n'a pas marché.

— Donc vous ne savez pas qui m'a tué, c'est bien ça ?

— Je suis *vraiment* désolée.

— Et le journal que vous lisiez, vous êtes bien sûre que c'était celui du jour ? Vous savez, celui du 23 octobre 2030 ?

— En fait, non. Il y avait un en-tête en haut de l'écran qui indiquait « *The Johannesburg Star*, mardi 22 octobre 2030 ». J'imagine que c'était le journal de la veille...

Théo demeura silencieux un moment. Il était déjà assez difficile d'accepter le fait qu'il allait mourir dans une vingtaine d'années, mais l'idée que quelqu'un puisse le *tuer* était presque insupportable.

— Merci, mademoiselle DeVries, dit-il enfin. Si d'autres détails vous reviennent en mémoire, n'importe quoi, je vous en prie, faites-le-moi savoir. Et soyez gentille de me faxer la transcription que vous venez de lire.

Il lui donna le numéro de son fax.

— Je le ferai, dit-elle. Je suis réellement désolée de vous annoncer des nouvelles aussi sombres. Vous avez l'air d'être un jeune homme bien. J'espère que vous arriverez à savoir qui a fait ça — qui va le faire, plutôt — et que vous trouverez un moyen de l'en empêcher.

## *Chapitre 6*

Il était presque minuit. Michiko et Lloyd marchaient dans le couloir en direction de son bureau quand ils entendirent la voix de Jake Horowitz le hâler par une porte ouverte.

— Hé, Lloyd, venez donc voir ça.

Ils entrèrent dans la pièce. Le jeune Jake se tenait à côté d'un téléviseur à l'écran empli de neige.

— De la neige, dit Lloyd obligeamment en s'approchant.

— Justement.

— Quelle chaîne essayez-vous de regarder ?

— Aucune. C'est un enregistrement.

— De quoi ?

— Il se trouve que c'est la cassette de la caméra de sécurité installée à l'entrée principale du CERN.

Il l'éjecta et la remplaça par une autre.

— Et voilà celle de la caméra de sécurité au Microcosm.

Il appuya sur la touche « LECTURE ». La neige réapparut sur l'écran.

— Vous êtes sûr que c'est le magnétoscope qui convient ?

La Suisse utilisait le format PAL, et bien que le matériel soit majoritairement multistandard, il restait au CERN quelques appareils ne lisant que le format NTSC.

— Sûr et certain, affirma Jake. Et il m'a fallu un peu de temps pour en trouver un qui pourrait me montrer ce qu'il y a sur la cassette, parce que la plupart des magnétoscopes refusent de les lire quand il n'y a pas d'image.

— Eh bien, si c'est le bon type de magnétoscope, il doit y avoir un problème avec les cassettes, dit Lloyd en se rembrunissant. Peut-être qu'il y a eu une impulsion électromagnétique associée au... à ce qui est arrivé. Elle aurait pu effacer les bandes.

— C'est la première chose à laquelle j'ai pensé, dit Jake. Mais regardez.

Il appuya sur le bouton de rembobinage en lecture. La neige dansa frénétiquement sur l'écran et les lettres « REV » apparurent dans le coin supérieur droit. Après environ une minute, une image apparut subitement, qui

montrait le Microcosm, la galerie du CERN où était expliquée aux visiteurs la physique des particules. Jake remonta encore un peu puis ôta son doigt, pour reprendre la lecture normale.

— Vous voyez ? dit-il. C'est plus tôt sur la bande... Regardez l'heure.

Au bas de l'écran, centré, un affichage digital se superposait à l'image, avec le défilement du temps : « 16 h 58 min 22 s », « 16 h 58 min 23 s », « 16 h 58 min 24 s »...

— À peu près une minute et demie avant que le phénomène débute, dit Jake. S'il y avait eu quelque chose comme une impulsion électromagnétique, elle aurait aussi effacé ce qui figurait déjà sur la bande.

— Alors, quelle est votre opinion ? demanda Lloyd. La neige remplace l'image dès le commencement du phénomène, c'est ça ?

Il était curieux de connaître l'avis du jeune homme.

— Oui. Et l'image revient exactement une minute et quarante-trois secondes plus tard. C'est la même chose sur toutes les cassettes que j'ai vérifiées : une minute et quarante-trois secondes de parasites.

— Lloyd, Jake ! Venez, vite !

C'était la voix de Michiko. Les deux hommes se retournèrent et virent qu'elle leur faisait signe depuis la porte. Ils coururent pour la rejoindre dans la pièce adjacente : la salle de repos, avec son propre téléviseur toujours calé sur CNN.

— ... et bien sûr il y a eu des centaines de milliers de vidéos tournées pendant la période où l'esprit des gens se trouvait ailleurs, disait la présentatrice Petra Davies. Les caméras de surveillance, les vidéos privées, les cassettes des studios télé — dont nos propres enregistrements d'archives, ici même à CNN, que la Commission fédérale des communications nous oblige à tourner, et bien d'autres encore. Nous avons pensé que tous ces documents montreraient tous les gens perdant conscience, certains s'écroulant au sol...

Lloyd et Jake échangèrent un regard.

— ... mais, poursuivit Davies, nous n'avons rien vu de tout cela. Plus exactement, les cassettes ne montrent rien que de la neige, de petites taches noires et blanches qui fourmillent sur l'écran. Pour ce que nous en savons, toute vidéo réalisée n'importe où sur la planète pendant le Flashforward ne montre rien d'autre que de la neige pendant une minute et quarante-trois secondes. De même, nos autres systèmes d'enregistrement, tels que ceux branchés sur les instruments météorologiques que nous utilisons pour les prévisions, n'ont gardé aucune donnée pendant ces presque deux minutes où les gens sont restés inconscients du présent. Si un de nos téléspectateurs a en sa possession une cassette ou un enregistrement réalisé pendant cet intervalle de temps qui montre des images, nous aimerions qu'il nous contacte. Vous pouvez appeler le numéro gratuit suivant...

— Incroyable, dit Lloyd. On se demande vraiment ce qui s'est passé pendant ce laps de temps.

— Sûr, approuva Jake.

— Le « Flashforward », hein ? dit Lloyd, qui aimait bien le terme que la présentatrice avait utilisé. Le « bond en avant »... Pas mal, comme nom.

— Oui, fit Jake. C'est certainement beaucoup mieux que le « désastre du CERN » ou un truc de ce genre.

Lloyd grimaça.

— C'est évident.

Théo se renversa dans son fauteuil, croisa les mains derrière la tête et contempla les constellations de trous dans les panneaux insonores du plafond. Il pensait à ce que cette Kathleen DeVries avait dit.

Ce n'était pas comme savoir que vous alliez mourir dans un accident. Si l'on vous prédisait que vous seriez renversé par une voiture dans telle rue à telle heure, tel jour, alors il vous suffisait d'éviter de vous y trouver à ce moment-là, et le tour était joué ! Mais si quelqu'un voulait à tout prix vous assassiner, la chose se produirait tôt ou tard. Le fait de ne pas être ici — ou à l'endroit où le meurtre serait commis, puisque l'article du *Johannesburg Star* ne le précisait pas — le 21 octobre 2030 ne garantirait pas nécessairement qu'il aurait la vie sauve.

*Le docteur Procopides laisse...*

Il laisse quoi ? Ses parents ? Papa aurait quatre-vingt-deux ans alors, et maman soixante-dix-neuf. Le père de Théo avait eu une attaque cardiaque quelques années plus tôt, mais depuis il faisait très attention à son cholestérol. Il avait même renoncé aux *saganaki* et aux salades à la feta dont il raffolait. Oui, ils pourraient très bien être encore en vie à cette date.

Comment papa prendrait-il la nouvelle ? Un père n'est pas supposé survivre à son fils. Papa en viendrait-il à penser qu'il avait déjà vécu une vie longue et bien remplie ? Se laisserait-il aller, pour décéder quelques mois plus tard, en laissant maman continuer à se morfondre seule ? Théo espérait évidemment que ses parents seraient toujours vivants dans vingt et un ans, mais...

*Le docteur Procopides laisse...*

... une femme et un, deux, trois enfants ?

C'était généralement ce qu'on écrivait dans les notices nécrologiques. Une femme... Son épouse Anthoula, tiens, une jolie Grecque. Papa serait ravi qu'il se marie avec une compatriote.

Sauf que Théo ne connaissait aucune jolie fille grecque, ni même d'ailleurs une jolie fille de n'importe quelle autre nationalité. Du moins — une pensée lui vint, qu'il refoula aussitôt —, pas qui soit libre.

Il s'était voué à son travail. D'abord en obtenant des notes suffisantes pour entrer à Oxford. Ensuite en décrochant son doctorat. Et puis en étant pris ici. Oh, il y avait eu des filles, bien sûr, des élèves américaines à Athènes, des histoires d'une nuit avec d'autres étudiantes et même, une fois, au Danemark, une prostituée. Mais il avait toujours pensé qu'il aurait du temps plus tard pour l'amour, une femme, des enfants.



Mais quand viendrait ce temps ?

Il s'était effectivement demandé si l'article commencerait par la mention « lauréat du prix Nobel ». Bon, pas de chance, mais il s'était quand même posé la question et, s'il voulait être honnête avec lui-même, il devait reconnaître que c'était une sacrée question. Avoir le Nobel revenait à assurer son immortalité, d'une certaine manière, parce qu'on se souviendrait à jamais de lui.

L'expérience avec le LHC que Lloyd et lui avaient passé des années à concevoir aurait dû produire le Higgs. S'ils avaient réussi, le Nobel aurait certainement suivi. Mais ils n'en avaient pas fait la découverte.

*La* découverte. Comme s'il aurait pu se contenter d'une seule découverte !

Et il serait mort dans vingt et un ans. Qui se souviendrait de lui ?

Tout ça était tellement dingue. Tellement incroyable.

Il était Theodosios Procopides, bon sang. Il était immortel.

Bien sûr, il l'était. Bien sûr. Mais qui ne l'était pas, à vingt-sept ans ?

Une femme. Des enfants. L'article en avait sûrement parlé. Si seulement mademoiselle DeVries avait eu la bonne idée d'en terminer la lecture, elle aurait vu leur prénom, peut-être leur âge.

Mais... Une minute !

Combien y avait-il de pages dans un journal classique d'une mégalopole ? Deux cents, disons. Et combien de lecteurs ? La diffusion moyenne d'un gros quotidien devait frôler le demi-million d'exemplaires. D'accord, DeVries avait dit qu'elle lisait le journal *de la veille*. Mais elle n'avait pas pu être la seule à voir cet article pendant les deux minutes de cet aperçu du futur.

Et puis, selon toute vraisemblance, Théo serait assassiné en Suisse, puisque l'article faisait référence à Genève. Pourtant l'histoire était reprise dans un quotidien d'Afrique du Sud. Ce qui signifiait qu'elle avait dû être mentionnée dans d'autres journaux ou *newsgroups* à travers le monde, sans doute avec des relations différentes de l'événement. Et il était logique de penser que *La Tribune de Genève* lui avait consacré un article plus détaillé. Il devait exister des centaines, voire des milliers de gens qui avaient lu quelque chose sur sa mort.

Il pouvait passer des annonces pour les contacter, sur Internet et dans les grands journaux. Il en apprendrait plus, et surtout il apprendrait s'il y avait la moindre vérité dans ce que DeVries avait raconté.

— Regardez ça, dit Jake Horowitz.

Il posa son PDA sur le bureau de Lloyd. L'appareil affichait une page Web.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça vient du Service d'études géologiques des États-Unis. Des relevés sismographiques.

— Et ?

— Regardez, ceux d'aujourd'hui dit Jake.

— Oh ! là là...

— Exactement. Pendant presque deux minutes, à partir de 17 heures, heure locale, les enregistreurs n'ont rien détecté du tout. Soit ils ont relevé zéro perturbation, ce qui est impossible parce que la Terre tremble continuellement de façon très légère, même si c'est seulement par l'influence de la Lune sur les marées, soit ils n'ont conservé aucune donnée. C'est comme pour les caméras vidéo : pas d'enregistrement de ce qui s'est passé pendant ces deux minutes. Et j'ai vérifié auprès des divers services météo nationaux. Leurs instruments de mesure — du vent, de la température, de la pression atmosphérique, j'en passe — n'ont rien enregistré pendant le Flashforward. La NASA et l'ESA rapportent une période morte de la même durée dans la télémétrie de leurs satellites.

— Comment est-ce possible ? demanda Lloyd.

— Aucune idée, fit Jake en grattant sa tignasse rousse. Mais d'une façon ou d'une autre toutes les caméras, tous les senseurs, tous les instruments d'enregistrement sont tombés en rade durant le Flashforward.

Théo était assis à son bureau, sous l'aimable surveillance d'un Donald Duck en plastique perché au sommet du moniteur, et il réfléchissait à la meilleure façon de formuler sa requête. Il décida qu'il valait mieux être simple et direct. Après tout, le message paraîtrait dans les petites annonces de centaines de journaux de par le monde, et l'entreprise lui coûterait une fortune s'il ne faisait pas preuve de concision. Il disposait de trois claviers : un azerty français, un qwerty anglais, et un grec. Il utilisait le français.

« Theodosios Procopides, natif d'Athènes, travaillant au CERN, sera assassiné lundi 21 octobre 2030. Si votre vision est en relation avec ce crime, merci de contacter :

[procopides@cern.ch](mailto:procopides@cern.ch) »

Il se demanda s'il en resterait là, puis ajouta une dernière ligne : « J'espère empêcher mon propre meurtre. »

Il était capable de traduire lui-même ce message en grec et en anglais. En théorie, son ordinateur pouvait le traduire dans d'autres langues à sa place, mais s'il y avait une chose qu'il avait apprise depuis qu'il était au CERN, c'était l'imprécision fréquente des traductions par ordinateur. Non, il demanderait à diverses personnes du CERN de l'aider et aussi de lui conseiller les journaux les plus lus dans les divers pays.

Mais il y avait une chose qu'il pouvait faire immédiatement : poster sa note dans des *newsgroups*. Ce qu'il fit avant de rentrer chez lui se coucher.

Finalement, à une heure du matin, Michiko et Lloyd quittèrent le CERN. Une fois encore ils laissèrent la Toyota dans le parking intérieur. Il n'était pas rare que des gens passent la nuit sur les lieux.

Michiko travaillait pour Sumitomo Electric. Ingénieur spécialisé dans les technologies d'accélération par supraconductivité, elle était en mission de longue durée au CERN qui avait acheté à Sumitomo de nombreux composants du LHC. Son employeur leur avait trouvé, à Tamiko et elle, un superbe appartement sur la rive droite de Genève. Lloyd était moins bien payé et il n'avait pas d'allocation logement. Son appartement était situé dans la ville de Saint-Genis. Il aimait vivre en France tout en travaillant en Suisse. Le CERN avait son propre poste frontière qui permettait au personnel de passer de l'un à l'autre pays sans devoir montrer son passeport.

Lloyd louait un meublé. Il travaillait au CERN depuis deux ans, mais il ne considérait pas cet appartement comme sa véritable résidence et l'idée d'acheter des meubles qu'il devrait ensuite rapatrier en Amérique lui semblait insensée. Ceux qu'on lui avait alloués étaient un peu démodés et trop décorés à son goût, mais au moins ils n'étaient pas dépareillés et l'ensemble restait assez plaisant : bois sombre, moquette orange, murs rouge foncé. Le mobilier ajoutait une touche chaude et confortable, même s'il rapetissait les pièces. Mais Lloyd n'éprouvait aucun attachement personnel pour cet endroit. Il ne s'était jamais marié, n'avait jamais emménagé avec une femme et depuis vingt-cinq ans qu'il vivait seul il avait changé onze fois d'adresse. Ce soir néanmoins, il était hors de question qu'ils se rendent chez Michiko. Il y aurait trop de choses rappelant Tamiko dans l'appartement de Genève, trop de souvenirs à affronter si tôt après sa disparition.

Lloyd habitait dans un immeuble vieux de quarante ans et le chauffage était fourni par des radiateurs électriques. Ils s'assirent sur le canapé. Il avait passé un bras autour des épaules de la jeune femme et il s'efforçait de la reconforter.

— Je suis désolé, dit-il.

Le visage de Michiko était encore gonflé. Elle connaissait des plages de calme relatif, mais soudain elle fondait en larmes. Elle acquiesça doucement.

— Il n'y avait aucun moyen de le prévoir, dit-il encore. Aucun moyen de l'empêcher.

Mais elle secoua la tête.

— Quel genre de mère je fais ? J'ai emmené ma fille à l'autre bout du monde, loin de ses grands-parents, loin de chez elle.

Il ne répondit pas. Que pouvait-il dire ? Qu'il lui avait semblé que c'était une chose merveilleuse à faire ? Que venir étudier en Europe, même si Tamiko n'avait que huit ans, aurait été une expérience géniale pour n'importe quel enfant ? Malgré le drame, amener Tamiko en Suisse avait été une bonne idée à l'origine.

— Je devrais essayer de contacter Hiroshi, déclara Michiko. Pour m'assurer qu'il a bien reçu le mail.

Lloyd faillit souligner que son ex-mari ne manifesterait probablement pas plus d'intérêt pour sa fille morte que lorsqu'elle était vivante. Sans jamais

l'avoir rencontré, il détestait le Japonais, et sur divers plans. Il détestait le fait que Hiroshi ait rendu sa Michiko aussi triste ; pas une fois ou deux, mais pendant des années d'affilée. Il était peiné d'imaginer Michiko faisant son chemin dans la vie sans un sourire aux lèvres, sans joie dans le coeur. Par ailleurs, et pour être tout à fait franc, il détestait Hiroshi parce que celui-ci avait été le premier amant de Michiko. Mais Lloyd n'exprima rien de tout cela. Il se limita à caresser les cheveux si noirs de Michiko.

— Il ne voulait pas que je l'amène ici, dit-elle en reniflant. Il voulait qu'elle reste à Tokyo, qu'elle aille dans une école japonaise. (Elle s'essuya les yeux.) Une école convenable... Si seulement je l'avais écouté...

— Le phénomène s'est produit dans le monde entier, dit Lloyd avec douceur. Elle n'aurait pas été plus en sécurité à Tokyo qu'à Genève. Tu ne peux pas t'en vouloir.

— Je ne m'en veux pas, répondit-elle. Je...

Elle se tut et il ne put s'empêcher de se demander si elle n'avait pas failli dire : « C'est à toi que j'en veux. »

Michiko n'était pas venue au CERN pour être auprès de lui, mais il ne faisait aucun doute pour l'un comme pour l'autre qu'elle était restée à cause de lui. Elle avait demandé à Sumitomo de lui trouver une mission ici, après l'installation de l'équipement dont elle était responsable. Les deux premiers mois, Tamiko était encore au Japon, mais quand Michiko avait décidé de prolonger son séjour elle s'était arrangée pour faire venir sa fille en Europe.

Lloyd avait aimé Tamiko. Il savait que le rôle de beau-père n'était jamais facile, mais le courant était tout de suite bien passé entre eux. Tous les jeunes enfants ne sont pas forcément ravis quand un de leurs parents divorcés rencontre un nouveau partenaire. La propre soeur de Lloyd avait rompu avec son nouveau petit ami parce que ses deux jeunes fils ne voulaient pas de lui dans sa vie. Mais Tamiko avait dit un jour à Lloyd qu'elle l'aimait bien parce qu'il faisait sourire sa mère.

Il regarda sa fiancée. Elle était si triste qu'il se demanda si elle sourirait de nouveau un jour. Il avait envie de pleurer, lui aussi, mais il y avait en lui un verrou stupide et très masculin qui lui interdisait de se laisser aller tant qu'elle n'irait pas mieux. Alors il se retint.

Il aurait aimé savoir quel impact cette tragédie aurait sur leur mariage prochain. Il n'avait pas donné de date à sa demande, déclarant simplement à Michiko qu'il l'aimait, totalement, inconditionnellement. Et il ne doutait pas des sentiments qu'elle avait pour lui. Néanmoins, à un certain niveau, il y avait eu une raison secondaire pour que Michiko veuille l'épouser. Aussi moderne et libérée que soit une femme, et selon les critères japonais Michiko était *très* moderne, elle cherchait un substitut au père pour son enfant, quelqu'un qui l'aiderait à élever Tamiko, quelqu'un qui aurait assuré une présence masculine dans son existence.

Michiko avait-elle réellement recherché un mari ? Oh, bien sûr, elle et Lloyd étaient parfaitement heureux ensemble. Mais beaucoup de couples

connaissaient le bonheur sans souhaiter le mariage ou un engagement à long terme. Voudrait-elle encore l'épouser, à présent ?

Et, bien sûr, il y avait cette autre femme, celle de sa vision, la preuve incontournable...

La preuve que, comme ses parents qui avaient fini par divorcer, son mariage prévu avec Michiko se terminerait sur un échec.

## *Chapitre 7*

Jour 2 : mercredi 22 avril 2009

### **FLASH INFOS**

Le nombre des décès consécutifs au phénomène de Flashforward survenu hier ne cesse d'augmenter. A Caracas (Venezuela), Guillermo Garmendia, 36 ans et apparemment inconsolable après la mort de sa femme Maria, 34 ans, a tué ses deux fils, Ramon, 7 ans, et Salvador, 5 ans, avant de retourner l'arme contre lui.

\*

Le gouvernement du Queensland, en Australie, a déclaré officiellement l'état d'urgence, suite au Flashforward.

\*

La compagnie Bondplus de San Rafaël, dans l'État de Californie, connaît des troubles extrêmes. Le président-directeur général, le chef comptable et tout le conseil d'administration ont péri quand le jet de la société s'est écrasé peu après le décollage, au moment du Flashforward. Bondplus était justement l'objet d'une OPA hostile de la part de son grand rival, les adhésifs Jasmine.

\*

Un recours collectif en justice réclamant un milliard de dollars canadiens a été lancé contre la Commission de

transit de Toronto, au nom des passagers des transports publics blessés ou tués pendant le Flashforward, au prétexte que la Commission a fait preuve de négligence en n'installant pas de rembourrage de sol au bas des escaliers, mécaniques ou non, afin de protéger les voyageurs en cas de chute.

\*

Une vente massive de yens a précipité une nouvelle crise de l'économie japonaise, à la suite des données tirées du Flashforward qui indiquent qu'en 2030 le yen ne vaudra que la moitié de sa valeur actuelle face au dollar.

La course contre la montre était lancée. Tête baissée, Théo étudiait les fichiers de bord informatiques qui occupaient son bureau. Il devait bien y avoir une réponse, une explication rationnelle à ce qui était arrivé. Dans tout le CERN, les physiciens analysaient et exploraient diverses hypothèses dont ils débattaient ensuite.

La porte de la pièce s'ouvrit et Michiko Komura entra avec quelques feuillets à la main.

— J'ai entendu dire que vous cherchiez des renseignements concernant votre propre assassinat, dit-elle. Il sentit les battements de son coeur accélérer.

— Vous savez quelque chose ?

— Moi ? fit-elle, l'air perplexe. Non. Non, désolée.

— Ah. Alors pourquoi en parlez-vous ?

— Eh bien, j'ai réfléchi à la question, c'est tout. Vous ne pouvez pas être le seul à vouloir désespérément en savoir plus sur son avenir.

— J' imagine, oui.

— Eh bien, je pense qu'il faudrait mettre au point une méthode centralisée pour coordonner tout ça. Je veux dire, ce matin j'ai vu votre post dans un *newsgroup*... et ce n'était pas le seul du genre.

— Oh ?

— Il y a des tas de gens qui recherchent des renseignements sur leur avenir personnel. Tout le monde ne cherche pas à avoir des détails sur les circonstances de sa mort, bien sûr, mais... Attendez, je vais vous lire un échantillon de ces messages. Elle s'assit et consulta ses documents avant de commencer :

— « À l'attention de quiconque aurait des informations concernant la situation future de Marcus Whyte, merci de contacter... », « Étudiant recherche tuyaux sur sa carrière : si votre vision a donné des indications sur les boulots ayant la cote en 2030, faites-le-moi savoir », « Recherche renseignements sur l'avenir du Comité international de la Croix-Rouge... »

— Fascinant, lâcha Théo.

Il comprenait ce que Michiko faisait actuellement : elle s'immergeait dans une tâche — n'importe laquelle — pour ne pas penser à la perte de Tamiko.

— N'est-ce pas ? dit la Japonaise. Et le Web est aussi envahi par les encadrés de grosses sociétés qui recherchent des infos qu'elles pourraient utiliser à leur profit. J'ignorais qu'on pouvait obtenir un bandeau publicitaire aussi rapidement, mais je suppose qu'à peu près tout est possible quand on est prêt à payer pour l'avoir.

Elle se tut et son regard s'égarait. À coup sûr elle pensait à Tamiko. Hélas, certaines choses étaient impossibles, même si on était prêt à payer n'importe quel prix. Après un moment, elle reprit le fil de son discours :

— En fait, je pense que c'était peut-être une erreur d'exposer à tous cette information sur votre meurtre futur. Ce matin encore, je disais à Lloyd que les compagnies d'assurances sont sans doute déjà en train de rassembler une masse de données sur les gens morts durant les vingt prochaines années, afin de refuser des contrats à certaines personnes...

Une sensation bizarre envahit l'estomac de Théo. Il n'avait pas envisagé cet aspect des choses.

— Donc vous pensez qu'il faudrait coordonner tout ça ? dit-il.

— Enfin, pas au niveau commercial. Je ne voudrais pas que mes patrons de Sumitomo m'entendent dire ça, mais je me contrefiche de savoir quelles sociétés feront fortune. Je parle des données personnelles, des gens qui essaient de savoir ce que l'avenir leur réserve, ou de comprendre leur vision. Je pense que nous devrions les aider.

— Vous et moi ?

— Euh, pas seulement nous deux. Tout le CERN.

— Béranger n'acceptera jamais, fit Théo en secouant la tête. Il refuse que nous reconnaissions la moindre implication dans tout ça.

— Rien ne nous y oblige. Nous pouvons simplement nous porter volontaires pour mettre sur pied une base de données. Nous possédons le matériel nécessaire, c'est évident, et puis, après tout, le CERN a un passé éloquent en matière d'informatique au service de tous. Le World Wide Web a été créé ici, non ?

— C'est vrai. Alors, vous proposez quoi ? demanda Théo.

Michiko réprima un léger haussement d'épaules.

— Un dépôt central. Un site Web avec un formulaire : décrivez votre vision dans le cadre ci-dessous, en un maximum de deux cents mots », par exemple. Nous pourrions ensuite indexer toutes les descriptions pour que les gens trouvent ce qu'ils veulent par l'intermédiaire de mots-clés et d'opérateurs booléens. Vous savez, toutes les visions qui mentionnent Aberdeen, mais pas un événement sportif. Ce genre de choses. Bien entendu, le programme d'indexation raccorderait automatiquement les termes *hockey*, *baseboru*<sup>[1]</sup> et autres à des termes généraux tels qu'« événements sportifs ». Non seulement ça vous aiderait dans vos recherches, mais ça aiderait quantité



d'autres gens.

Théo se surpfit à acquiescer.

— Ça tient debout. Mais pourquoi limiter la taille des entrées ? Je veux dire, l'espace de stockage ne coûte rien, ou presque. Je serais plutôt pour encourager les gens à relater avec le plus de détails possible leur expérience du Flashforward. Quand on y pense, ce qui pour une personne n'a aucun intérêt peut se révéler d'une importance vitale pour quelqu'un d'autre.

— Remarque très intéressante, dit Michiko. Aussi longtemps que le moratoire de Béranger sur l'utilisation du LHC est en vigueur, je n'ai vraiment pas grand-chose à faire et je suis tout à fait disposée à travailler sur ce projet. Mais j'aurai besoin d'un peu d'aide. Lloyd, ça ne vaut même pas la peine d'y songer : la programmation n'est vraiment pas son domaine. Mais j'ai pensé que vous pourriez peut-être me donner un coup de main.

Le partenariat entre Lloyd et Théo avait vu le jour parce que le premier avait besoin de quelqu'un possédant une connaissance de la programmation beaucoup plus approfondie que la sienne pour encoder ses théories physiques et les transformer en expériences qui pourraient être réalisées en utilisant ALICE.

Théo réfléchissait déjà aux avantages de ce projet. Ils pouvaient l'annoncer par un communiqué de presse ; cette femme du service des relations publiques qui s'était assommée pendant sa vision pouvait le diffuser là où il aurait le plus d'impact. Et dans ce communiqué de presse, pourquoi ne pas prendre le cas de Théo comme exemple ? Ce serait le biais parfait pour s'assurer que son problème aurait un retentissement mondial.

— Bien sûr, dit-il. Bien sûr.

Après le départ de Michiko, Théo se remit à son ordinateur et consulta sa BAL. Il y avait les pollutions habituelles, dont un message publicitaire envoyé par une société installée en Mauritanie. Le gouvernement là-bas avait fait un joli coup : étant un des rares pays à ne pas interdire l'envoi des spams à partir de son territoire, il avait attiré chez lui des milliers de sociétés.

Théo fit défiler les autres mails. Un message d'un ami habitant Sorrente. Une demande de copie d'un article dont Théo était coauteur : pour au moins un chercheur du MIT, rien n'avait vraiment changé. Et...

Oui ! D'autres renseignements sur son assassinat.

Ils émanaient d'une femme habitant Montréal. Elle était née en France et bien que vivant maintenant au Canada suivait toujours l'actualité dans son pays. Le CERN étant installé à cheval sur la Suisse et la France, un meurtre dans son enceinte intéressait tout autant la presse des deux pays.

Dans sa vision, elle avait lu un compte-rendu paru dans *Le Monde* concernant l'assassinat de Théo. Les faits correspondaient à ceux relatés par Kathleen DeVries, ce qui confirmait que la Sud-Africaine n'avait pas tenté de le piéger avec un canular. Mais les termes employés dans l'article, tels que cette seconde-personne les rapportait, étaient assez différents. Il y avait surtout

un détail crucial qui manquait jusqu'alors : selon cette Française installée au Québec, l'inspecteur de la police genevoise chargé de l'enquête sur le meurtre de Théo s'appelait Helmut Drescher.

La femme concluait son e-mail par la formule : « Bonne chance ! »

De la chance... Oui, il lui en faudrait certainement. Et il espérait qu'elle serait bonne.

Théo connaissait par coeur le numéro des urgences pour Genève : c'était le 117. Pour une raison simple : il figurait sur 1 autocollant ornant tous les téléphones du CERN. En revanche Théo ignorait le numéro du central de la police. Mais il n'eut pas trop de mal à le trouver sur Internet.

— Allô, dit-il. Je voudrais parler à l'inspecteur Helmut Drescher, s'il vous plaît.

— Nous n'avons aucun inspecteur de ce nom ici, répondit le policier de permanence.

— Il est peut-être répertorié chez vous sous un autre grade. Moins élevé.

— Nous n'avons personne avec ce nom, quel que soit le grade, répondit l'autre avec une placidité tout helvétique.

Théo réfléchit une seconde.

— Vous auriez un annuaire des autres départements de police en Suisse ? Il y a moyen de vérifier ?

— Je n'ai rien de tel sous la main. Il faudrait que je fasse quelques recherches.

— Ce serait vraiment très aimable de votre part...

— C'est à propos de quoi, au fait ?

Théo décida que l'honnêteté, au moins partielle, était la meilleure solution.

— Il enquête sur un homicide et j'ai des renseignements à lui transmettre.

— D'accord. Je vais faire des recherches. Comment puis-je vous contacter ?

Théo laissa son nom et son numéro de téléphone, remercia l'officier et raccrocha. Après un moment, il décida de tenter une approche plus directe et tapa le nom de Drescher dans l'annuaire Internet.

Bingo. Il n'y avait qu'un seul Helmut Drescher à Genève. Il habitait rue Jean-Dassier.

Théo composa son numéro.

## *Chapitre 8*

### **FLASH INFOS**

En Pologne, des employés d'hôpital en grève ont voté à l'unanimité leur retour au travail. « Nos revendications sont justes et nous entreprendrons d'autres actions, mais pour l'heure notre devoir envers l'humanité prévaut », a dit le dirigeant syndical Stefan Wyszynski.

\*

Cineplex/Odeon, un grand réseau de salles de cinéma, a annoncé la distribution de places gratuites pour tous les clients qui regardaient un film quand le Flashforward s'est produit. Apparemment, les films ont continué à se dérouler pendant que le public perdait connaissance, ce qui a occulté pour tous environ deux minutes de l'action. On s'attend que d'autres chaînes de salles de cinéma suivent cet exemple. \*

Après le dépôt d'un nombre record de brevets durant ces dernières vingt-quatre heures, l'Institut américain de la propriété industrielle a fermé ses bureaux jusqu'à une date indéterminée, en attendant une décision du Congrès concernant de possibles piratages d'inventions lors des visions.

\*

Le Comité d'études scientifiques des prétendus phénomènes paranormaux a publié un communiqué de presse pour souligner qu'il n'y a aucune raison d'invoquer des causes paranormales au Flashforward, malgré le

manque d'explications pour ce phénomène.

\*

Les Mutuelles européennes, la plus importante société d'assurances de l'Union européenne, se sont déclarées en faillite.

L'heure était venue, et plus tôt qu'ils l'avaient pensé. Le choc éprouvé la veille avait déclenché le travail de Marie-Claire Béranger. Gaston conduisit son épouse à l'hôpital. Ils habitaient à Genève, mais il était important d'un point de vue émotionnel pour tous les deux que leur fils naisse sur le sol français.

En sa qualité de directeur général du CERN, Gaston touchait un salaire confortable et Marie-Claire, avocate, gagnait bien sa vie, elle aussi. Néanmoins, il était rassurant de savoir que sans considération de leurs revenus, Marie-Claire aurait de toute façon eu toute l'attention médicale nécessaire pendant sa grossesse. Gaston avait entendu dire qu'aux États-Unis nombre de femmes enceintes ne voyaient un médecin que le jour de l'accouchement. Dans ces conditions, on ne pouvait s'étonner que le taux de mortalité infantile y soit plusieurs fois supérieur à celui qu'on connaissait en Suisse ou en France. Non, ils entendaient donner le meilleur à leur fils. Gaston savait que ce serait un garçon, et pas uniquement par la vision. Marie-Claire avait quarante-deux ans et leur médecin traitant avait recommandé une série de sonagrammes pendant la grossesse. Ils avaient très clairement vu le sexe de l'enfant à naître.

Bien sûr, Gaston n'avait pu cacher le contenu de sa vision à sa femme. Il n'était pas du genre à avoir des secrets pour elle, de toute façon, et dans ce cas précis c'était impossible. Elle avait eu une vision qui correspondait — la même altercation avec Marc, mais de son point de vue à elle. Gaston était heureux que Lloyd Simcoe ait réussi à prouver le synchronisme des visions en parlant à son étudiant et à cette femme au Canada. Gaston comme sa femme s'étaient juré de garder le silence sur ce qu'ils avaient vu du futur.

Ils avaient cependant abordé certaines questions, quand bien même ils avaient tous deux participé à la même scène. Elle lui avait demandé de la décrire, pour savoir à quoi elle ressemblerait dans vingt ans. Gaston avait glosé sur certains détails, son surpoids entre autres. Pendant des mois elle s'était plainte du changement de son tour de taille à cause de la grossesse et elle était désormais déterminée à retrouver sa ligne au plus vite.

De son côté, Gaston avait été surpris d'apprendre d'elle qu'en 2030 il porterait la barbe. Il n'en avait jamais eu dans sa jeunesse et maintenant que ses moustaches grisonnaient il avait pensé qu'il n'en aurait jamais. Mais elle l'avait rassuré sur ses cheveux : pas de calvitie galopante. Si c'était la vérité, un mensonge pour le rassurer ou la preuve qu'on saurait bientôt lutter

efficacement contre la calvitie, il l'ignorait.

L'hôpital était pris d'assaut par les patients, dont beaucoup sur des chariots dans les couloirs. Selon toute vraisemblance, la plupart étaient là depuis l'événement de la veille. Cependant, les blessures avaient en grande majorité été instantanément fatales, ce qui excluait tout passage à l'hôpital, ou s'étaient limitées à des fractures et à des brûlures. Comparativement, assez peu de personnes avaient été admises. Et, par chance, le service obstétrique était à peine plus sollicité qu'à l'accoutumée. Marie-Claire y fut conduite dans un fauteuil roulant poussé par une infirmière. Gaston marchait à côté de sa femme, sans lui lâcher la main.

Béranger était physicien, bien sûr — ou du moins, il l'avait été, car ses diverses responsabilités administratives l'avaient tenu loin de toute recherche depuis plus de douze ans. Il n'avait aucune idée sur la nature exacte de ce qui avait déclenché les visions. Oh, elles avaient certainement un lien avec l'expérience du LHC, la coïncidence temporelle était trop évidente pour être ignorée. Mais quelle que soit la cause des visions et malgré le caractère déplaisant de la sienne, il ne la regrettait pas. Il l'avait prise comme une mise en garde, une incitation à se réveiller, un présage. Et il avait l'intention d'en tenir compte : il ne laisserait pas la situation dégénérer pour en arriver à ce stade. Il serait un bon père et passerait beaucoup de temps avec son fils.

Il serra un peu plus fort la main de sa femme.

Ils entrèrent dans la salle de travail.

C'était une belle maison, spacieuse et, de par sa proximité avec le lac, sans aucun doute onéreuse. Ses lignes extérieures évoquaient celles d'un chalet, mais ce n'était manifestement qu'un simulacre : les logements dans la Genève cosmopolite étaient aussi éloignés des chalets suisses que Manhattan des fermes. Théo sonna à la porte et attendit qu'on ouvre, mains dans les poches.

— Vous devez être le monsieur du CERN, dit la femme.

Bien que Genève soit située dans la partie francophone de la Suisse, la femme parlait avec un fort accent allemand. Siège de nombreuses organisations internationales, Genève attirait des gens venus des quatre coins du monde.

— C'est exact, dit Théo.

Il faillit ajouter la formule « Frau Drescher ». Elle avait environ quarante-cinq ans, était mince, très jolie, avec des cheveux d'un blond qu'il devinait naturel.

— Je m'appelle Théo Procopides. Je vous remercie de me recevoir.

Frau Drescher haussa très légèrement ses épaules menues.

— Je n'aurais pas accepté de le faire, en temps normal, bien sûr : un inconnu qui vous téléphone pour vous voir... Mais ces deux derniers jours ont été tellement étranges.

— En effet, approuva-t-il. Herr Drescher est-il là ?

— Il n'est pas encore rentré. Son travail le retient parfois jusqu'à une heure assez avancée.

Théo eut un sourire indulgent.

— Je l'imagine aisément. Le métier de policier doit être très exigeant.

La femme fronça les sourcils.

— Le métier de policier ? Vous croyez que c'est celui de mon mari ?

— Il est officier de police, non ?

— Helmut ? Il vend des chaussures. Il a un magasin rue du Rhône.

Bien sûr les gens pouvaient changer de carrière, en vingt ans, mais passer de vendeur de chaussures à inspecteur de police ? La chose lui semblait très improbable. Par ailleurs, les vitrines luxueuses de la rue du Rhône coûtaient une petite fortune. Théo lui-même ne pouvait s'offrir mieux que du lèche-vitrine quand il passait par là. Après avoir possédé un tel magasin, une personne qui deviendrait policier verrait ses revenus gravement amputés.

— Toutes mes excuses. J'ai simplement supposé... Votre mari est le seul Helmut Drescher dans l'annuaire de Genève, vous comprenez. Connaîtriez-vous une autre personne qui porte le même nom ?

— Non, à moins que vous fassiez allusion à mon fils.

— Votre fils ?

— Nous le surnommons « Moot », mais en réalité c'est Helmut junior.

Bien sûr ! Le père tenait un magasin de chaussures et le fils était dans la police. Et tout naturellement, son numéro personnel ne figurait pas dans l'annuaire.

— Ah, excusez-moi, c'est moi qui me suis trompé. Ce doit être lui, oui. Pourriez-vous me dire comment entrer en contact avec votre fils ?

— Il est là-haut, dans sa chambre.

— Vous voulez dire qu'il habite toujours ici ?

— Bien sûr. Il n'a que sept ans...

Mentalement, Théo se donna une bonne gifle. Il avait encore du mal à s'adapter à la réalité de cet aperçu du futur et peut-être son absence de vision personnelle expliquait pourquoi il ne se faisait pas au décalage. N'empêche, il avait l'impression de se conduire comme un imbécile.

Si le jeune Moot avait sept ans aujourd'hui, il en aurait vingt-huit au moment de la mort de Théo, c'est-à-dire qu'il serait plus âgé d'un an que le Théo actuel. Et il était inutile de demander s'il voulait devenir policier quand il serait adulte. À sept ans, tous les garçons en rêvent.

— Je ne voudrais surtout pas abuser de votre gentillesse, mais me serait-il possible de le voir ?

— Je ne sais pas trop... Peut-être vaudrait-il mieux attendre que mon mari rentre.

— Si vous préférez, dit Théo.

Elle semblait s'attendre qu'il insiste, qu'il soit disposé à patienter parut dissiper ses craintes.

— Très bien, dit-elle, entrez. Mais je dois vous prévenir : Moot est très

réservé depuis ce... cette chose, hier. Et comme il a très mal dormi cette nuit, il est plutôt difficile.

— Je comprends.

Il entra. L'intérieur était lumineux, spacieux, avec une vue magnifique sur le lac Léman. Helmut père devait vendre *beaucoup* de chaussures.

L'escalier était composé de marches horizontales sans support vertical. Mme Drescher s'arrêta devant les premières et appela :

— Moot ! Moot ! Il y a quelqu'un qui voudrait te voir !

Puis elle se tourna vers son visiteur.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Elle lui désigna un fauteuil bas en bois avec des coussins blancs, coordonné au canapé voisin. Il s'assit, La femme retourna au pied de l'escalier, derrière Théo à présent, et appela de nouveau son fils.

— Moot ! Descends ! Il y a quelqu'un qui veut te voir.

Elle revint dans le champ de vision de son visiteur et lui adressa une moue de mère-qui-fait-ce-qu'elle-peut.

Finalement il y eut un bruit de pas légers sur les marches en bois. Le garçon descendait rapidement. Il avait peut-être hésité à répondre à l'ordre de sa mère, mais, comme la plupart des enfants de son âge, il estimait sans doute qu'un escalier était fait pour être dévalé.

— Ah, Moot, dit Frau Drescher. Voici Herr Proco...

Théo tourna la tête pour regarder le gamin. À la seconde où celui-ci vit son visage, il hurla et remonta à l'étage si vite que les marches en tremblèrent.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui lança sa mère avant qu'il disparaisse.

Dès qu'il eut atteint l'étage, l'enfant claqua une porte derrière lui.

— Je suis vraiment désolée, dit la mère en reportant son attention sur le Grec. Je ne sais pas ce qui lui a pris.

Théo ferma les yeux une seconde.

— Je crois savoir, moi. Je ne vous ai pas tout dit, Frau Drescher. Je... Dans vingt et un ans, je serai mort. Et votre fils, Helmut Drescher, sera inspecteur dans la police genevoise. C'est lui qui enquêtera sur mon assassinat.

La femme devint aussi pâle que les neiges éternelles du Mont Blanc.

— *Mein Gott*, murmura-t-elle.

— Il faut que vous me laissiez parler à Helmut, reprit-il. Il ma reconnu, ce qui prouve que sa vision a un rapport avec moi.

— Ce n'est qu'un petit garçon.

— J'en suis bien conscient... mais il a des renseignements concernant mon meurtre. J'ai besoin de savoir tout ce qu'il sait.

— Un enfant ne peut rien comprendre à tout ça.

— Je vous en prie, Frau Drescher. S'il vous plaît... C'est de *ma vie* que nous parlons.

— Il n'a rien voulu dire de sa... de sa vision, répondit-elle. Ça l'a visiblement traumatisé, mais il ne veut pas en parler.

— S'il vous plaît. Je dois savoir ce qu'il a vu.

Elle réfléchit un long moment puis, comme si elle pensait que c'était une erreur, elle dit :

— Venez avec moi.

Elle gravit l'escalier et Théo la suivit. Al'étage, il y avait quatre pièces : une salle de bains, deux chambres dont les portes étaient ouvertes, et la dernière, avec la porte fermée ornée d'une affiche de *Rocky*. Frau Drescher fit signe à Théo de reculer un peu dans le couloir. Il s'exécuta et elle alla tambouriner doucement au visage de Stallone.

— Moot ! Moot, c'est maman. Je peux entrer ?

Pas de réponse.

Elle posa la main sur la poignée en laiton et la tourna lentement, avant de passer timidement la tête par l'embrasure.

— Moot ?

Une voix assourdie, comme si l'enfant s'était jeté à plat ventre sur son lit et avait enfoui sa tête dans l'oreiller.

— Le monsieur est toujours là ?

— Il n'entrera pas ici, je te le promets... Tu le connais ?

— J'ai vu son visage. Son menton.

— Où ?

— Dans une pièce. Il était allongé sur un lit. (Silence.) Sauf que ce n'était pas un lit, c'était tout en métal. Et il y avait une chose dedans, comme ce plat sur lequel tu sers le rôti.

— Une gouttière ? dit Frau Drescher.

— Il avait les yeux fermés, mais c'était lui et...

— Et ?

Silence.

— Tu peux me le dire, Moot. Tu peux me le dire.

— Il n'avait pas de pantalon ni de chemise. Et il y avait ce monsieur en blouse blanche, comme celles qu'on porte en classe d'art. Mais le monsieur avait un couteau et il... Il...

... *m'ouvrait le torse*-, songea Théo. Une autopsie, et Moot était l'inspecteur qui regardait le légiste la pratiquer.

— C'était trop dégueulasse, dit le garçon.

Théo s'était approché peu à peu et il se tenait maintenant dans l'encadrement de la porte, derrière Frau Drescher. Comme il l'avait pensé, le gamin était allongé sur le ventre.

— Moot..., dit doucement le Grec. Moot, je suis désolé que tu aies vu ça, mais... mais il faut que je sache. Il faut que je sache ce que l'homme te disait.

— Je ne veux pas en parler, répliqua l'enfant.

— Je sais... Je sais. Mais c'est très important pour moi. S'il te plaît, Moot. S'il te plaît. L'homme en blouse blanche, c'était un docteur. S'il te plaît, raconte-moi ce qu'il t'a dit.

— Il faut vraiment que je le fasse ? demanda le gamin à sa mère.



Théo la sentait partagée. D'un côté, elle voulait protéger son fils d'une situation désagréable, et de l'autre, elle comprenait que quelque chose de bien plus important était en jeu.

— Non, tu n'es pas obligé, dit-elle enfin, mais ça aiderait beaucoup.

Elle traversa la chambre, s'assit sur le bord du lit et caressa les cheveux blonds en brosse d'Helmut junior.

— Tu vois, Herr Procopides, qui est ici, il a beaucoup de problèmes. Quelqu'un va essayer de le tuer. Mais peut-être que tu peux empêcher que ça arrive. Tu aimerais l'empêcher, n'est-ce pas, Moot ?

Ce fut au tour du gamin de se débattre avec son dilemme.

— Je crois que oui, finit-il par marmonner.

Il releva un peu la tête, regarda Théo et détourna aussitôt les yeux.

— Moot ? dit sa mère pour le motiver.

— Il a les cheveux teints, dit l'enfant comme si c'était une abomination.

En vrai, ils sont gris.

Théo hocha la tête. Le jeune Helmut ne comprenait pas. Comment l'aurait-il pu ? Sept ans, et d'un coup il avait été transporté de l'endroit où il se trouvait : dans la cour de récréation, peut-être, ou dans une salle de classe, ou même ici, dans sa propre chambre. Transporté de là jusqu'à une morgue et confronté à un cadavre qu'on autopsiait. Il avait vu le sang épais s'écouler dans la rigole de la paillasse...

— S'il te plaît, dit Théo. Je... euh, je te promets de ne plus jamais me teindre les cheveux.

Le gamin resta silencieux encore un moment, puis il se mit à parler d'une voix hésitante.

— Ils ont dit un tas de mots bizarres. Je n'ai presque rien compris.

— Ils parlaient en français ?

— Non, en allemand. C'était bizarre, parce que je comprenais. L'autre monsieur, il n'avait pas d'accent, comme moi.

Théo sourit brièvement. D'après lui, l'accent de Moot était en fait très prononcé. Mais les deux tiers de la population suisse parlaient allemand, contre dix-huit pour cent qui s'exprimaient régulièrement en français. Certes, Genève se trouvait dans la partie francophone du pays, cependant il n'y aurait rien eu d'inhabituel à ce que deux personnes dont la langue natale était l'allemand bavardent entre eux dans cette langue. L'usage de l'anglais, en revanche...

— Ils ont dit quelque chose à propos d'une blessure d'entrée ? demanda Théo.

— Une quoi ?

— Une blessure d'entrée.

Pour le moment, ils conversaient en français. Théo espérait qu'il employait l'expression correcte dans cette langue.

— Tu sais, là où la balle est entrée dans le corps.

— *Les balles*, corrigea Helmut junior.

— Pardon ?

— Les balles. Il y en avait trois. (Il se tourna vers sa mère.) C'est ce que l'homme avec la blouse a dit.

*Trois balles, songea Théo. Quelqu'un souhaitait vraiment ma mort...*

— Et les blessures d'entrée ? insista-t-il. Ils ont dit où les balles sont entrées ?

— Dans la poitrine.

*Donc j'ai vu mon assassin.*

— Il y a autre chose que tu peux me dire ?

— J'ai dit quelque chose, répondit l'enfant.

— Quoi ?

— Je veux dire, j'ai eu l'impression que je parlais. Mais ce n'était pas ma voix. Elle était trop grave, vous comprenez ?

Une voix d'adulte. Bien sûr.

— Et qu'est-ce que tu as dit ?

— Qu'il avait été tué à courte portée.

— Comment l'as-tu su ?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Les mots sont juste sortis de ma bouche.

— Est-ce que le médecin légiste, l'homme avec la blouse, est-ce qu'il a dit quelque chose après ça ?

L'enfant s'assit sur le lit et leur fit face.

— Non, il a juste fait « oui » avec la tête. Comme s'il était d'accord avec moi.

— Bon, mais est-ce qu'il a dit quelque chose qui t'a poussé à voir que c'était à courte portée ?

— Je ne comprends pas, dit le garçon. Maman, il faut vraiment que je continue à en parler ?

— S'il te plaît, répondit Frau Drescher. Nous aurons de la glace pour le dessert. Mais aide ce gentil monsieur encore quelques minutes, d'accord ?

Helmut junior fronça les sourcils, comme s'il mettait en balance ses efforts et l'attrait d'une glace au dessert.

— Il a dit que vous avez été tué pendant un match de boxe.

Théo était très surpris. Il était peut-être arrogant, il se mettait sans doute un peu trop en avant, parfois, mais jamais dans sa vie d'adulte il n'avait frappé un autre être humain. En fait, il estimait être plutôt pacifiste et après l'obtention de son diplôme il avait refusé plusieurs offres lucratives émanant de sociétés d'armement. Il n'avait jamais assisté à un match de boxe, d'ailleurs il jugeait que c'était moins un sport qu'une activité digne des animaux.

— Tu es bien sûr que c'est ce qu'il a dit ? demanda-t-il.

Il regarda de nouveau l'affiche de *Rocky* sur la porte, et puis le mur au-dessus du lit de Moot, où s'étalait un poster du champion poids lourd Evander Holyfield. Et si l'enfant mélangeait ses rêves et sa vision ?

— Oui oui, dit le gamin.

— Mais pourquoi me tirerait-on dessus pendant un match de boxe ?

Helmut junior haussa les épaules.

— Tu te souviens d'autre chose ?

— Il a dit que quelque chose était vraiment tout petit.

— Quelque chose était tout petit ?

— Ouais. Seulement neuf millimètres.

Théo se tourna vers la mère.

— C'est un calibre. Je pense que c'est en rapport avec le diamètre du canon.

— Je déteste les armes à feu, déclara Frau Drescher.

— Moi aussi, affirma Théo avant de revenir à l'enfant. Qu'est-ce qu'ils ont dit d'autre ?

— « Glock ». L'homme n'arrêtait pas de dire ça : « Glock ».

— C'est une marque d'armes. Autre chose ?

— Un truc sur la dalistique...

— Dal... ? Tu veux dire « balistique » ?

— Peut-être. Ils allaient envoyer les balles à la dalistique. C'est une ville ?

Théo secoua la tête.

— Est-ce qu'ils ont dit autre chose à propos des balles ?

— Elles étaient américaines. L'homme a dit qu'il y avait écrit « Remington » sur les douilles, et moi j'ai dit, comme si je savais de quoi je parlais : « américaines », et il a fait « oui » de la tête.

— Est-ce qu'ils ont dit autre chose ? Quand ils examinaient ma poitrine ? L'enfant blêmit.

— Il y avait tout plein de sang et tout ça. Je...

Frau Drescher serra son fils contre elle.

— Je suis désolée, Herr Procopides, mais je pense que ça suffit.

— Mais...

— Non. Vous devriez partir, maintenant.

Théo vida lentement ses poumons de tout l'air qu'ils contenaient. Il plongea la main dans une poche, en ressortit une de ses cartes de visite et s'approcha du lit.

— Moot, c'est pour me contacter. Garde cette carte, s'il te plaît. Et si un jour, n'importe quand, même dans des années, il t'arrive quelque chose et que tu penses que je devrais être mis au courant, je t'en prie, passe-moi un coup de fil. C'est très, très important pour moi.

Le gamin baissa les yeux sur le petit rectangle de bristol. On ne lui avait probablement encore jamais donné de carte de visite.

— Prends-la. Prends la carte. Elle est à toi, garde-la.

Dans un mouvement hésitant, Helmut junior la lui prit de la main.

Théo en donna une autre à sa mère, les remercia tous deux et s'en alla.

## *Chapitre 9*

### **FLASH INFOS**

Darren Sunday, vedette de la série télévisée *Dale Rice* sur NBC, est décédé aujourd'hui des suites de ses blessures, après sa chute pendant le phénomène. Le tournage de la prochaine saison a été suspendu.

\*

La Commission autoroutière de l'État de New York indique que le carambolage impliquant soixante-douze véhicules près de la sortie 44 (Canandaigua) n'a toujours pas été dégagé. Les voies en direction de l'ouest demeurent bloquées. Les automobilistes sont priés de choisir des itinéraires alternatifs.

\*

À Londres, un groupe de dix mille musulmans, dont les prières privées ont été interrompues par le Flashforward, se sont réunis aujourd'hui à Piccadilly Circus pour se tourner vers La Mecque et prier en masse.

\*

Le pape Benoît XVI a annoncé un programme épuisant de déplacements internationaux. Il invite catholiques comme non catholiques à assister aux messes qu'il dirigera afin d'apporter la consolation à quiconque a perdu un être cher pendant le Flashforward. Questionné sur l'éventualité que

109 le Flashforward soit d'essence miraculeuse ou divine, le souverain pontife a réservé sa réponse.

\*

L'UNICEF est intervenu pour aider les agences d'adoption nationales débordées afin de trouver des foyers aux enfants devenus orphelins après le Flashforward.

Bien que le CERN soit en pleine ébullition, car chaque chercheur avait sa théorie personnelle sur ce qui était arrivé, Lloyd et Michiko rentrèrent tôt à la maison. Personne ne pouvait les critiquer après la mort de Tamiko. « La maison », une fois encore, fut sans qu'il soit nécessaire d'en discuter l'appartement de Lloyd, à Saint-Genis.

Michiko était toujours sujette à des crises de larmes, espacées maintenant de quelques heures, et Lloyd avait enfin trouvé le temps de s'enfermer à clé dans son bureau, pour poser la tête sur ses bras et pleurer son chagrin, lui aussi. Parfois les larmes aidaient à évacuer la douleur. Pas cette fois.

Ils dînèrent tôt. Lloyd prépara les côtes d'agneau qu'il avait dans le frigo. Pendant ce temps Michiko, qui visiblement voulait faire quelque chose — n'importe quoi — pour s'occuper l'esprit, entreprit de ranger l'appartement.

Alors qu'ils concluaient le repas par un thé pour elle et un café pour lui, la question qu'il redoutait lui fut enfin posée.

— Qu'as-tu vu ? demanda Michiko.

Il ouvrit la bouche pour répondre, la referma.

— Oh, allez, dit Michiko, en décryptant évidemment son expression. Ça ne pouvait pas être moche à ce point.

— Ça l'était, fit-il.

— Qu'as-tu vu ? insista-t-elle.

Il ferma les yeux.

— Je... j'étais avec une autre femme.

Elle cligna plusieurs fois des paupières, très vite. D'une voix très froide elle dit enfin :

— Tu me trompais ?

— Non... Non.

— Alors quoi ?

— J'étais... Mon Dieu, je suis tellement désolé... J'étais marié à une autre femme.

— Comment sais-tu que vous étiez mariés ?

— Nous étions ensemble au lit. Nous portions la même alliance. Et nous nous trouvions dans un cottage, en Nouvelle-Angleterre.

— C'était peut-être chez elle.

— Non. J'ai reconnu certains de mes meubles.

— Tu étais marié avec quelqu'un d'autre..., répéta-t-elle comme si elle

s'efforçait de se faire à ce concept.

Elle avait subi un tel choc récemment que, peut-être, elle n'avait pas pour l'instant la capacité intellectuelle d'en accepter un autre.

Lloyd hochait lentement la tête.

— Nous... Je veux dire : toi et moi, nous avons dû divorcer. Ou alors...

— Ou alors ?

— Eh bien, ou alors nous ne nous sommes jamais mariés.

— Tu ne m'aimes plus ? demanda-t-elle.

— Si, bien sûr. Bien sûr, je t'aime. Mais... Écoute, je ne voulais pas avoir cette vision. Elle ne m'a pas du tout plu. Tu te souviens de ce que nous avons dit, à propos de nos serments de mariage ? Quand nous avons discuté pour décider si nous garderions ou non la formule « Jusqu'à ce que la mort nous sépare » ? Tu as affirmé que c'était démodé et que plus personne ne le disait. Et, bon, toi tu as déjà été mariée. Moi, j'étais d'avis qu'on garde la phrase. C'était ce que je voulais. Je voulais un mariage qui dure éternellement. Pas comme celui de mes parents... et pas comme ton premier.

— Tu étais en Nouvelle-Angleterre, dit Michiko, qui s'efforçait toujours de comprendre. Et moi... j'étais à Kyoto.

— Avec une fillette, précisa Lloyd.

Il se tut, parce qu'il ne savait trop comment formuler la question qui l'obsédait. Mais quand il le fit, ce fut sans regarder Michiko.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Elle avait de longs cheveux noirs, dit Michiko.

— Et... ?

Elle détourna les yeux à son tour.

— Et des traits asiatiques. Elle paraissait japonaise... Mais ça ne veut rien dire : il arrive souvent que les enfants de couples mixtes ressemblent beaucoup plus à un parent qu'à l'autre.

Lloyd sentit son cœur se serrer.

— Je pensais que nous étions faits l'un pour l'autre, dit-il à mi-voix. Je pensais...

Il ne termina pas. Il était incapable d'articuler « Je pensais que nous étions des âmes soeurs ». Un picotement avait envahi ses yeux. Apparemment, le même phénomène affectait Michiko. Elle les frotta du dos de ses mains.

— Je t'aime, Lloyd, dit-elle.

— Moi aussi, je t'aime, mais...

— Oui, fit-elle. Mais...

Il tendit le bras et toucha sa main, qu'elle avait reposée sur la table. Elle agrippa ses doigts. Ils restèrent assis sans parler, pendant un très long moment.

Théo demeura assis quelques minutes dans sa voiture, devant le domicile des Drescher, pour réfléchir. Il avait été abattu avec un Glock 9 mm. D'après

les séries télévisées qu'il avait pu voir, il était presque certain que le Glock était un pistolet semi-automatique très prisé des forces de police un peu partout dans le monde. Mais les balles étant américaines, peut-être un Américain avait-il pressé la détente. Bien sûr,

Théo n'avait sans doute pas encore rencontré celui qui un jour voudrait le voir mort. Il était probable qu'entre son cercle actuel d'amis, de connaissances et de collègues, et celui qu'il aurait dans vingt ans, il y aurait peu de doublons.

Quoi qu'il en soit, il connaissait déjà beaucoup d'Américains.

Mais aucun n'était vraiment proche de lui. À l'exception de Lloyd Simcoe.

Bon, Lloyd n'était pas un véritable Américain. Il était né au Canada et les Canadiens n'aimaient pas les armes à feu. Ils n'avaient pas de deuxième amendement à leur Constitution, ni aucune de ces foutues lois qui faisaient croire aux Américains qu'ils pouvaient se balader avec un flingue dans la poche.

Mais Lloyd avait vécu aux États-Unis pendant dix-sept ans avant de venir au CERN, d'abord à Harvard en tant qu'expérimentateur sur le Tevatron de Fermilab, près de Chicago. Et, selon son propre aveu, il vivrait de nouveau aux États-Unis au moment des visions. Il aurait pu aisément se procurer une arme.

Mais non... Lloyd avait un alibi. Il se trouvait en Nouvelle-Angleterre quand Théo se faisait descendre.

Oui, mais...

Mais Théo était/serait tué le 21 octobre et la vision de Lloyd, comme toutes les autres, concernait le 23 octobre.

Lloyd lui avait raconté sa vision et il avait précisé qu'il n'en avait pas encore parlé à Michiko, mais Théo avait insisté et son ami avait fini par céder, même s'il avait fait jurer le secret au Grec. D'après lui, dans sa vision il faisait l'amour avec une femme âgée, laquelle devait être son épouse dans le futur.

Les gens âgés ne faisaient certainement pas l'amour très souvent, se dit Théo. Il était même probable qu'ils réservent leurs ébats pour des occasions particulières. Comme lorsque l'un des d'eux revenait après une longue absence. Le vol entre la Nouvelle-Angleterre et la Suisse ne prenait que six heures aujourd'hui. Dans vingt ans, il pourrait bien être encore moins long.

Non, Lloyd pouvait très bien s'être trouvé au CERN le lundi et chez lui, dans le New Hampshire par exemple, le mercredi. Même si Théo ne voyait aucune raison suffisante pour que son collègue et ami veuille le tuer.

Sauf que, bien sûr, en 2030, Théo, et non Lloyd, était directeur de ce qui semblait bien être un accélérateur de particules très avancé au CERN : le Collisionneur tachyon-tardyon. La jalousie professionnelle et académique en avait déjà poussé plus d'un au meurtre...

Et puis il y avait le fait que Lloyd et Michiko ne seraient plus ensemble. En toute franchise, Théo n'était pas indifférent à la beauté de la Japonaise. Quel homme normalement constitué y serait resté insensible ? Elle était

splendide, intelligente, chaleureuse et drôle. Et, hem, elle était d'un âge plus proche du sien que de celui de Lloyd. Se pouvait-il qu'il ait joué un rôle dans leur rupture ?

Tout comme il avait poussé Lloyd à lui faire partager sa vision, il avait poussé Michiko à lui révéler la sienne. Il était avide de ce que tous les autres avaient eu la chance d'expérimenter. Dans la vision de Michiko, elle se trouvait à Kyoto, peut-être, comme elle l'avait dit, pour rendre visite à son oncle en compagnie de sa fille. Lloyd aurait-il attendu qu'elle soit temporairement loin de Genève pour régler ses comptes avec Théo ?

Le Grec s'en voulait de seulement échafauder ces hypothèses. Lloyd avait été son mentor, il le traitait maintenant comme son partenaire, d'égal à égal. Ils avaient toujours parlé de partager le prix Nobel. Mais...

La mère de Théo était diabétique. Quand on lui avait diagnostiqué cette maladie, le jeune homme avait entrepris des recherches sur l'histoire des diabètes. Les noms de Banting et Best revenaient constamment. C'étaient ceux des deux chercheurs canadiens qui avaient découvert l'insuline. Théo et Lloyd étaient parfois comparés à eux. Comme Crick et Watson, Banting et Best avaient une différence d'âge importante, Banting étant manifestement celui qui dirigeait les recherches. Mais alors que Crick et Watson avaient conjointement reçu le Nobel, Banting avait partagé le sien non pas avec Best, son véritable partenaire de recherches, mais avec J.R.R. McLeod, son patron. Lloyd décrocherait peut-être le Nobel : pas pour la découverte du Higgs, qu'ils n'avaient pas réussi à matérialiser, mais plutôt pour une explication de l'effet de déplacement temporel. Et peut-être qu'il ne le partagerait pas avec son jeune partenaire, mais plutôt avec son patron, Béranger, ou avec une autre personne haut placée dans la hiérarchie du CERN. Quels seraient les effets d'une telle décision sur leur amitié, sur leur partenariat ? Quelles jalousies, quelles haines pouvaient se développer entre maintenant et 2030 ?

C'était de la folie. De la paranoïa. Et pourtant...

Si Théo était assassiné dans l'enceinte du CERN — la suggestion de Moot Drescher qu'il serait tué dans une arène sportive lui semblait toujours douteuse —, alors il serait tué par quelqu'un qui avait réussi à s'introduire dans le complexe. Le CERN n'était pas un établissement de sécurité maximale, mais n'importe qui n'était pas autorisé à y pénétrer.

Non, c'était certainement une personne ayant accès au CERN qui l'avait tué. Quelqu'un que Théo rencontrerait face à face. Et quelqu'un qui non seulement le voulait mort, mais qui désirait clairement se venger, au point de lui loger coup sur coup trois balles dans la poitrine.

Lloyd et Michiko s'étaient installés sur le canapé, dans le salon. La vaisselle pourrait attendre.

*Bon sang*, se disait Lloyd, *pourquoi ce truc s'est-il produit ? Tout allait si bien, et maintenant...*

Maintenant, il semblait que tout était sur le point de s'effondrer.



Il n'était plus un jeune homme. Il n'avait jamais eu l'intention d'attendre aussi longtemps pour se marier, mais son travail l'avait accaparé et...

*Non, non, ce n'était pas ça. Soyons honnêtes. Voyons les choses en face.*

Il estimait être un homme estimable, gentil et prévenant, mais il devait reconnaître qu'il n'était pas très policé et pas très chic. Michiko n'avait eu aucun mal à améliorer sa garde-robe parce que n'importe quel changement était forcément un mieux.

Oh, bien sûr les femmes — et les hommes d'ailleurs — disaient de lui qu'il possédait l'art d'écouter, mais lui savait que c'était moins une preuve de sagesse qu'une hésitation naturelle à prendre la parole. Alors il restait assis et il absorbait, il prenait tout, les pics et les vallées des existences d'autrui, les hauts et les bas, les épreuves et les vicissitudes de tous ces gens dont la vie connaissait plus de variations, plus de nouveautés excitantes, plus d'anxiétés que la sienne.

Lloyd Simcoe n'était pas un homme à femmes, il n'avait pas la réputation de captiver son auditoire par ses histoires en fin de dîner. Ce n'était qu'un scientifique, un spécialiste des quarks, le ringard classique qui avait commencé enfant en étant nul pour lancer la balle, avait passé son adolescence le nez dans les livres alors que d'autres de son âge peaufinaient leurs talents relationnels dans mille et une situations différentes.

Et les années avaient passé : ses vingt ans, ses trente ans et maintenant, aujourd'hui, il approchait la quarantaine. Oh, il avait réussi dans son métier et il était sorti avec des femmes, de temps en temps, et il y avait eu Pam, toutes ces années auparavant, mais aucune relation qui semblait pouvoir durer et affronter l'épreuve du temps.

Jusqu'à celle-ci, avec Michiko.

Tout avait semblé parfait. La façon dont elle riait de ses plaisanteries et lui des siennes. Alors même qu'ils avaient grandi dans des sociétés très différentes — lui dans la campagne conservatrice de Nouvelle-Ecosse, elle dans le cosmopolitisme et la frénésie de Tokyo —, ils partageaient sans difficulté aucune les mêmes opinions morales et politiques, les mêmes croyances, comme s'ils étaient réellement des âmes soeurs et étaient faits pour se rencontrer. Oui, elle avait été mariée et elle avait divorcé, oui, elle était — avait été — mère, mais ils avaient toujours semblé évoluer en une synchronisation totale et naturelle qui profitait aux deux.

Mais à présent, il semblait que tout cela n'était aussi qu'une illusion. Le monde continuerait peut-être à lutter pour décider quelle réalité les visions reflétaient, en admettant qu'elles en aient reflété une, mais Lloyd les avait déjà acceptées comme des faits, des descriptions vraies de ce que demain serait, ce continuum spatio-temporel unique et immuable dans lequel il avait toujours su qu'il vivait.

Et pourtant il fallait qu'il lui explique ce qu'il ressentait, lui, Lloyd Simcoe, à qui toujours les mots faisaient défaut, l'auditeur attentif, le roc, celui vers lequel les autres se tournaient quand ils avaient des doutes. Il devait

lui exposer ce qui se passait dans sa tête, pourquoi cette vision d'un mariage dissous vingt et un ans plus tard — vingt-et-un ans ! — le paralysait tant maintenant, empoisonnait dans son esprit tout ce qu'ils avaient ensemble.

Il regarda Michiko, baissa les yeux, voulut les reporter sur son adorable visage sans y parvenir et les riva plutôt sur un endroit quelconque des murs lie-de-vin de l'appartement.

Il n'en avait jamais parlé à personne, pas même à sa soeur Dolly, du moins pas depuis qu'ils n'étaient plus des enfants. Il inspira à fond et se lança, le regard toujours rivé au mur.

— J'avais huit ans quand, un jour, mes parents nous ont dit de descendre au rez-de-chaussée, ma soeur et moi. C'était un samedi après-midi. Il y avait beaucoup de tension à la maison 117 depuis quelques semaines. C'est une façon d'adulte d'exprimer la situation : « Il y avait beaucoup de tension. » En tant qu'enfant, tout ce que je savais, c'était que mes parents ne se parlaient plus. Oh, ils s'adressaient encore la parole quand il le fallait, mais toujours sur un ton cinglant et souvent ils ne terminaient pas leurs phrases. « Puisque c'est comme ça... », « Alors là... », « Si tu crois que je vais... », ce genre de choses. Ils s'efforçaient de rester polis quand ils savaient que nous pouvions les entendre, mais nous entendions bien plus qu'ils le pensaient.

Il risqua un regard rapide en direction de Michiko, pour aussitôt revenir au mur.

— Bref, ce jour-là ils nous ont fait descendre dans le salon. C'est mon père qui nous a appelés en criant et, quand il criait après nous, en général ça voulait dire que les ennuis n'étaient pas loin. Nous n'avions pas rangé nos jouets, un des voisins s'était plaint de ce que nous avions fait, n'importe. Je suis donc sorti de ma chambre, Dolly de la sienne, et nous nous sommes regardés et chacun a vu l'appréhension de l'autre.

Il avait posé les yeux sur Michiko, exactement comme il les avait posés sur sa soeur, tant d'années plus tôt.

— Nous avons descendu l'escalier et ils étaient là, debout. Nous sommes tous restés debout, comme si nous attendions un putain de bus. Ils étaient calmes tous les deux, au moins au début, et ils m'ont donné l'impression de ne pas savoir par où commencer. Et puis ma mère a pris la parole et elle a dit : « Votre père quitte la maison. »

Ensuite, c'est lui qui a dit : « Je vais m'installer pas très loin d'ici. Vous pourrez venir me voir les week-ends. »

Lloyd se tut. Michiko eut un sourire compréhensif.

— Tu l'as vu souvent, après qu'il a déménagé ? demanda-t-elle après quelques secondes.

— Il n'a pas déménagé.

— Mais tes parents ont divorcé, non ?

— Oui... six ans plus tard. Mais après la grande annonce, il n'a pas déménagé. Il n'est pas parti.

— Alors tes parents se sont raccommodés ?

— Non, non. Les disputes ont continué. Mais ils n'ont plus jamais évoqué son déménagement. Dolly et moi, nous attendions qu'il s'en aille. Pendant des mois, en fait pendant ces six années, nous avons pensé qu'il pouvait partir à tout moment. Il n'y avait jamais eu de date précisée pour son départ, après tout : ils n'avaient jamais dit *quand* il s'en irait. Quand enfin ils se sont séparés, ça presque été un soulagement. J'aime mon père, et ma mère, mais c'était trop dur à supporter. (Il s'interrompt un instant.) Et un mariage comme celui-là, un mariage qui tourne mal... Je suis désolé, Michiko, mais je ne pense pas que je pourrais revivre quelque chose de semblable.

## ***Chapitre 10***

Jour 3 : jeudi 23 avril 2009

### **FLASH INFOS**

Le procureur général du bureau de Los Angeles a abandonné toutes les procédures relatives aux délits en instance afin de libérer le personnel judiciaire et lui permettre de faire face au flot d'inculpations liées aux pillages qui ont eu lieu après le Flashforward.

\*

Le département de philosophie de l'université de Witwatersrand, en Afrique du Sud, a enregistré un nombre record de demandes de calendrier des cours.

\*

Amtrak aux États-Unis, Via Rail au Canada et British Rail annoncent une augmentation importante du volume de passagers. Aucun des trains de ces compagnies n'a eu d'accident pendant le Flashforward.

\*

L'Église des Saintes visions, ouverte hier à Stockholm, en Suède, revendique déjà douze mille adhérents dans le monde entier, ce qui fait d'elle la religion à plus forte croissance de la planète.

L'Association du barreau américain évoque un accroissement spectaculaire des demandes de rédaction et de réécriture de testaments.

Le lendemain, Théo et Michiko travaillèrent à la mise sur pied de leur site Web destiné à accueillir le récit des visions. Ils avaient décidé de le baptiser « projet Mosaïque », à la fois en l'honneur du premier navigateur public du Web, depuis longtemps abandonné, et comme une reconnaissance du fait maintenant clairement établi, grâce aux efforts des chercheurs et des journalistes du monde entier, que chaque vision individuelle constituait une petite pierre dans l'immense portrait mosaïque de l'année 2030.

Sa chope à la main, Théo but une gorgée de café avant de demander :

— Je peux vous poser une question en rapport avec votre vision ?

Michiko regarda les montagnes par la fenêtre.

— Bien sûr.

— Cette fillette avec qui vous vous trouviez. C'est votre fille, vous pensez ?

Il avait presque failli dire « votre nouvelle fille », mais heureusement il s'était censuré à temps.

Elle haussa très légèrement les épaules.

— Apparemment.

— Et... et c'est la fille de Lloyd, aussi ?

La question sembla étonner la Japonaise.

— Bien sûr, répondit-elle, mais sa voix était hésitante.

— Parce que Lloyd...

Michiko se raidit.

— Il vous a raconté sa vision, c'est ça ?

Théo se rendit compte qu'il venait de mettre le doigt dans l'engrenage.

— Non, pas exactement. Seulement qu'il se trouvait en Nouvelle-Angleterre...

— ... avec une autre femme. Oui, je suis au courant.

— Je suis sûr que ça ne veut rien dire. D'ailleurs j'ai la certitude que ces visions ne se réaliseront pas.

De nouveau, Michiko se plongea dans la contemplation des montagnes. Théo se surprenait à le faire de plus en plus souvent, lui aussi. Elles offraient un spectacle rassurant, solide, une permanence, une absence de changement. Il trouvait leur vue apaisante et tout autant l'idée qu'elles étaient là non pas depuis des décennies, mais depuis des millénaires.

— Vous savez, dit-elle, j'ai déjà divorcé une fois. Je ne suis pas assez naïve pour croire que tous les mariages durent éternellement. Peut-être que Lloyd et moi nous séparerons, à un moment ou un autre. Qui sait ?

Théo détourna la tête. Il était incapable de soutenir son regard et

incertain quant à sa réaction s'il formulait les paroles qui fusaient dans son esprit.

— Il serait fou de vous laisser partir, fit-il platement.

Sa main libre était posée sur la table. Soudain il sentit celle de Michiko qui la tapotait affectueusement.

— Eh bien, merci, dit-elle.

Il osa alors la regarder et il vit qu'elle lui souriait.

— C'est la chose la plus gentille qu'on m'ait jamais dite.

Elle rompit le contact... mais seulement après quelques instants délicieux.

Lloyd Simcoe sortit du centre de contrôle du LHC et se dirigea vers le bâtiment abritant l'administration centrale. En temps normal il fallait compter un quart d'heure pour effectuer le trajet, mais cette fois il mit une demi-heure car il fut arrêté à trois reprises par des physiciens qu'il croisait. Ils lui demandèrent si l'expérience avec le LHC avait pu provoquer ce déplacement temporel, ou lui proposèrent des modèles théoriques pour expliquer le Flashforward. C'était une très belle journée de printemps, fraîche, avec de majestueuses montagnes de cumulonimbus dans le ciel d'un bleu vif qui rivalisaient avec les pics visibles à l'est.

Il pénétra enfin dans les locaux de l'administration et s'orienta pour trouver le bureau de Béranger. Bien entendu, il avait pris rendez-vous, d'ailleurs il avait déjà quinze minutes de retard. Mais le CERN était une structure complexe et en aucune manière vous ne pouviez passer voir le directeur général sur une simple envie.

La secrétaire de Béranger lui dit d'entrer immédiatement, ce que Lloyd fit. Dans la vaste pièce située au troisième étage, la baie vitrée donnait sur le campus du CERN. Béranger se leva de son bureau et alla s'installer à la longue table de conférence en grande partie occupée par les comptes-rendus, fichiers et documents consacrés au Flashforward. Lloyd s'assit face à lui.

— Oui ? dit Béranger.

— Je veux rendre la chose publique, déclara le visiteur sans préambule. Il faut dire au monde entier quel a été notre rôle dans ce qui s'est passé.

— Absolument pas. C'est hors de question.

— Mais enfin, Gaston, nous devons clarifier la situation !

— Vous n'avez aucune certitude que c'est notre faute, Lloyd. Vous ne pouvez pas le prouver, d'ailleurs personne ne le peut. Les téléphones n'arrêtent pas de sonner, bien sûr. J'imagine que chaque scientifique au monde reçoit des appels des médias pour lui demander son opinion sur ce qui est arrivé. Mais personne n'a établi de lien avec nous, pour l'instant. Et avec un peu de chance, personne ne le fera.

— Allons ! Théo m'a dit que vous étiez arrivé en trombe dans le centre de contrôle du LHC juste après le Flashforward. Dès le premier instant, vous avez su que c'était nous.

— Parce que je pensais qu'il s'agissait d'un phénomène localisé. Mais quand j'ai appris qu'il était mondial, j'ai révisé ma position. Vous pensez que nous étions la seule installation scientifique à faire quelque chose d'intéressant à ce moment précis ? J'ai vérifié. Le Kôh Ene Ken au Japon menait une expérience qui avait débuté cinq minutes avant le Flashforward. Le Stanford Linear Accelerator Center expérimentait une collision de particules, lui aussi. Le Sudbury Neutrino Observatory a relevé une éruption de neutrinos juste avant 17 heures. Au même moment, en Italie, on a enregistré une secousse sismique d'amplitude 3,4 sur l'échelle de Richter. Un nouveau réacteur nucléaire a été mis en service à 17 heures précises. Et Boeing menait une série de tests sur un moteur de fusée.

— Ni le KEK ni le SLAC ne peuvent produire des niveaux d'énergie approchant ce que nous faisons avec le LHC, dit Lloyd. Quant au reste, ce ne sont pas vraiment des événements inhabituels. Vous vous raccrochez à de faux espoirs.

— Non, lâcha Béranger. Je conduis une enquête impartiale. Vous n'êtes pas certain, je parle moralement, que ce soit nous. Et jusqu'à ce que vous le soyez, vous n'en dites pas un mot.

Lloyd secoua la tête.

— Je sais que vous passez vos journées dans la paperasse, mais j'aurais pensé que dans votre cœur vous étiez resté un scientifique.

— *Je suis* un scientifique. Il est précisément question de science, et de la méthode qu'on est censé appliquer pour la pratiquer. Vous êtes prêt à faire une annonce avant de disposer de tous les faits. Pas moi. (Il s'interrompit, reprit son souffle.) Écoutez, la foi des gens en la science a déjà été ébranlée de nombreuses fois. Trop d'histoires scientifiques se sont révélées être des canulars ou des fraudes.

Lloyd le dévisageait.

— Percival Lowell, qui avait seulement besoin de meilleures lentilles et d'une imagination moins active, a affirmé avoir vu des canaux à la surface de Mars. Mais il n'y avait pas de canaux.

Nous devons toujours nous occuper des retombées qu'a créées cet imbécile à Roswell, quand il a décidé de déclarer que ce qu'il regardait était l'épave d'un vaisseau spatial, au lieu d'un simple ballon météo.

Et vous vous souvenez des Tasaday ? Cette tribu de l'âge de pierre découverte en Nouvelle-Guinée, dans les années 1970, qui n'avait pas de mot pour « guerre » ? Les anthropologues se sont battus pour les étudier. Un seul petit problème : c'était un canular. Mais les scientifiques étaient trop pressés de courir les plateaux de télévision et ils ont négligé d'examiner les preuves.

— Je ne cherche pas à passer à la télé, dit Lloyd.

— Ensuite nous avons annoncé la fusion froide au monde ébahi, poursuivit Béranger sans lui prêter attention. Vous vous souvenez ? La fin de la crise de l'énergie, la fin de la pauvreté ! Plus de puissance que l'humanité en aurait jamais besoin. Sauf que ce n'était pas réel, ce n'étaient que

Fleischmann et Pons qui brûlaient les étapes.

Et puis nous avons commencé à parler de vie sur Mars, avec cette météorite retrouvée dans l'Antarctique et contenant de supposés microfossiles, preuve que l'évolution avait commencé sur une autre planète que la Terre. Mais une fois de plus les scientifiques avaient parlé trop vite et les fossiles n'en étaient pas du tout, c'étaient simplement des formations naturelles dans la roche.

Gaston reprit son souffle.

— Nous devons nous montrer prudents avec cette affaire, Lloyd. Vous avez déjà écouté quelqu'un de l'Institut pour la recherche sur la Création ? Ils dégoisent des tas d'âneries à propos de l'origine de la vie et pourtant il y a des gens dans le public qui sont d'accord avec eux. Les créationnistes disent que les scientifiques ne savent pas de quoi ils parlent et ils ont raison, parce que c'est le cas la moitié du temps. Nous ouvrons la bouche trop tôt, pour être les premiers, pour nous attribuer tout le mérite. Mais chaque fois que nous nous trompons, chaque fois que nous disons avoir fait une découverte majeure dans la lutte contre le cancer, ou quand nous affirmons avoir résolu un des mystères fondamentaux de l'univers, une semaine, un an ou dix ans plus tard nous devons faire marche arrière et dire : « Oups ! Nous nous sommes trompés, nous n'avions pas assez vérifié les données et les faits, nous ne savions pas de quoi nous parlions. » Et chaque fois que ça se produit, nous donnons un coup de pouce aux astrologues et aux créationnistes, aux tenants du New Âge et à tous les artistes de l'escroquerie et autres charlatans, sans parler de ceux qui sont tout bonnement cinglés. Nous sommes des scientifiques, Lloyd. Nous sommes supposés représenter le dernier bastion de la pensée rationnelle, basée sur des preuves vérifiables, reproductibles, irréfutables. Et pourtant nous sommes nous-mêmes nos pires ennemis. Vous voulez tout dire, vous voulez affirmer que le CERN est responsable, que nous avons déplacé la conscience humaine à travers le temps, que nous pouvons voir le futur et donner à tous le cadeau de savoir de quoi demain sera fait ? Mais je ne suis pas convaincu, moi. Vous pensez que je ne suis qu'un administrateur qui cherche à se couvrir, ou plutôt à nous couvrir tous, avec en prime nos assureurs. Mais ce n'est pas ça — ou, pour être tout à fait honnête, ce n'est pas entièrement ça. Bon sang, Lloyd, je suis désolé, plus désolé que vous pouvez l'imaginer, pour ce qui est arrivé à l'enfant de Michiko. Marie-Claire a accouché hier. Je ne devrais même pas être ici, mais il y a trop à faire. Dieu merci, sa soeur séjourne chez nous. J'ai un fils, à présent, et même si ce n'est que depuis quelques heures, je ne pourrais pas supporter de le perdre. L'épreuve que Michiko endure, que vous endurez, je ne peux même pas l'imaginer. Mais je veux un monde meilleur pour mon fils. Je veux un monde où la science est vraiment respectée, où les scientifiques parlent d'après des données vérifiées et non en partant de spéculations échevelées, un monde où quand quelqu'un exposera une avancée scientifique les gens l'écouteront avec attention parce qu'ils apprendront quelque chose sur la façon dont l'univers fonctionne. Je ne



veux pas que ces gens lèvent les yeux au ciel et disent : « Je me demande ce qu'ils vont nous raconter cette semaine ! » Vous n'avez pas la preuve, la preuve irréfutable, que le CERN ait quelque rapport que ce soit avec ce qui est arrivé... Et jusqu'à ce que vous l'ayez, jusqu'à ce que *moi* je l'aie, personne ne donnera de conférence de presse. C'est bien clair ?

Lloyd voulut protester, se reprit, mais ne put garder le silence.

— Et si je peux prouver que le CERN a un rapport direct avec le phénomène ?

— Vous ne devez pas réactiver le LHC, pas à des niveaux de mille cent cinquante TeV. Je réorganise l'échéancier des expériences. Si quelqu'un veut utiliser le LHC pour des collisions proton-proton, d'accord, mais seulement quand nous aurons fini tous les diagnostics. Et personne ne se sert de l'accélérateur pour des collisions nucléaires tant que je n'ai pas donné le feu vert.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », Lloyd, coupa Béranger. Bon, maintenant, écoutez, j'ai un boulot monstre à abattre. S'il n'y a rien d'autre...

Lloyd secoua la tête et sortit du bureau, puis du bâtiment, pour rebrousser chemin.

Encore plus de gens l'arrêtèrent pendant son retour. Il semblait qu'une nouvelle théorie voyait le jour toutes les cinq minutes, tandis que les précédentes étaient abandonnées tout aussi rapidement. Enfin il arriva à son bureau. Il y trouva le rapport initial de l'équipe d'ingénieurs qui avaient passé au crible les vingt-sept kilomètres du tunnel du LHC à la recherche d'une anomalie dans l'équipement qui aurait pu expliquer le déplacement temporel. Jusque-là, rien d'inhabituel n'avait été décelé. Les détecteurs ALICE et CMS avaient eux aussi été mis hors de cause, après avoir été soumis à tous les tests possibles.

Il y avait aussi une photocopie de la une du quotidien *La Tribune de Genève* que quelqu'un avait placée sur son bureau, après avoir entouré un article en rouge.

« Un homme ayant eu une vision décède  
*Le futur n'est pas fixe, dit un professeur*

MOBILE, ALABAMA (AP) : James Punter, quarante-sept ans, est mort dans un accident automobile aujourd'hui, sur l'Interstate 65. Punter avait auparavant relaté le contenu de sa vision à son frère Dennis Punter, quarante-quatre ans. « Jim m'a raconté sa vision en détail a déclaré Dennis. « Il se trouvait chez lui, dans la même maison où il habitait, mais la scène se passait dans le futur. Il se rasait et il a eu la peur de sa vie en se voyant

dans le miroir, vieilli et ridé. » La mort de Punter a des implications très vastes, selon Jasmine Rose, professeur de philosophie à l'université d'État de New York, à Brockport : « Depuis les visions, nous avons débattu pour savoir si elles reflétaient le futur réel ou seulement un futur possible, voire même si elles n'étaient pas de simples hallucinations », a-t-elle dit.

« Le décès de Punter indique clairement que le futur n'est pas fixe. Il a eu une vision et pourtant il n'est plus là pour voir un jour sa vision devenir réalité. »

Lloyd était encore énervé par son entretien avec Béranger et il se surprit à froisser la feuille en boule pour la jeter ensuite à travers la pièce. *Un prof de philo !*

La mort de Punter ne prouvait rien, bien évidemment. Son récit était purement anecdotique, sans aucune preuve pour l'étayer, aucun journal ou programme télé aperçu qu'on aurait pu comparer aux autres témoignages ayant un lien avec les mêmes faits, et personne d'autre ne semblait l'avoir vu dans sa vision. Un homme de quarante-sept ans pouvait facilement être mort dans vingt et un ans. Il pouvait avoir inventé cette vision — qui de plus ne nécessitait pas une imagination folle — plutôt que d'avouer n'en avoir eu aucune. Michiko l'avait dit, Théo avait sans doute anéanti toutes ses chances de signer une assurance-vie quand il avait révélé son absence de vision. Punter avait peut-être décidé qu'il valait mieux prétendre en avoir eu une, plutôt qu'admettre qu'il serait mort dans vingt et un ans.

Lloyd soupira. Ils n'auraient pas pu s'adresser à un scientifique pour commenter ce sujet ? Quelqu'un qui comprenait réellement ce qu'était une preuve ?

*Un prof de philo. Arrêtez de dire n'importe quoi, bordel...*

Michiko se concentrait sur l'installation du site Web, pendant que Théo effectuait des simulations informatisées de la collision du LHC sur un autre ordinateur, tout en se libérant dès que la jeune femme avait besoin de son aide. Le CERN disposait bien sûr des derniers outils-auteurs, mais il demeurait beaucoup à faire manuellement, y compris la rédaction de descriptions de différentes longueurs à soumettre aux centaines de moteurs de recherche disponibles dans le monde. Elle estimait que tout serait fonctionnel dans un jour ou deux.

Une fenêtre s'ouvrit sur le moniteur de Théo, annonçant l'arrivée d'un mail. En temps normal il aurait attendu une meilleure occasion pour en prendre connaissance, mais le titre accrocha instantanément son attention : « *Betreff Ihre Ermordung* », c'est-à-dire, en allemand : « *Re : Votre meurtre* ».

Théo afficha le message. Celui-ci était rédigé en allemand, mais le jeune

homme ne rencontra aucune difficulté pour le lire. Il songea que Michiko ne parlait pas l'allemand et il le traduisit pour elle.

— C'est une femme qui habite à Berlin, expliqua-t-il. Elle écrit quelque chose comme : « J'ai vu votre post sur un *newsgroup* que je lis souvent. Vous cherchez des gens qui pourraient savoir quelque chose concernant votre assassinat. Justement, une personne qui vit dans le même immeuble que moi est dans ce cas. Nous nous sommes tous rassemblés dans le hall après la chose qui est arrivée à tout le monde et nous avons échangé nos visions. Dans la sienne, un homme que je ne connais pas très bien et qui habite à l'étage au-dessus du mien regardait les infos à la télé, et on parlait du meurtre d'un physicien. J'ai cru qu'il a dit que ça s'était passé à Lucerne, mais en lisant votre post je me suis rendu compte qu'il avait dit : CERN. Jamais entendu parler, j'avoue. Bref, je lui ai fait suivre une copie de votre message, mais je ne sais pas s'il vous contactera. Il s'appelle Wolfgang Rusch et vous pouvez l'appeler au... » Suit son numéro. Voilà, c'est tout ce qu'elle dit.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Michiko.

— Contacter ce type.

Il décrocha son téléphone et tapa son code personnel de débit pour les appels à longue distance, puis il composa le numéro qui brillait toujours sur l'écran.

## *Chapitre 11*

### **FLASH INFOS**

Une journée de deuil national a été décrétée aux Philippines en hommage au président Maurice Maung et à tous les autres Philippins qui ont péri pendant le Flashforward.

\*

Un groupe se faisant appeler « Coalition du 21 avril » a entamé une vaste opération de lobbying auprès du Congrès afin que soit approuvée la création d'un mémorial sur le *mail* de Washington en l'honneur des Américains décédés durant le Flashforward. Il propose une mosaïque géante représentant une vue sur Times Square à New York, tel qu'il sera apparemment en 2030, d'après les visions de milliers de personnes qui ont décrit ce lieu. Il y aurait une tuile de mosaïque pour chaque victime de l'événement, avec son nom gravé au laser.

\*

Castle Rock Entertainment a annoncé que la sortie de son très attendu blockbuster de l'été, *Catastrophe*, était reportée à une date plus appropriée.

\*

Le sentiment séparatiste au Québec n'a jamais été aussi faible, selon un sondage réalisé par la revue *Maclean's* :

« L'apparente certitude que le Québec fera toujours partie du Canada dans vingt-et-un ans a poussé nombre de séparatistes jusque-là irréductibles à jeter l'éponge », observe un éditorial de *Maclean's*,

\*

Dans l'intention de soulager les médecins qui soignent les personnes blessées physiquement pendant le Flashforward, la Food and Drug Administration américaine a autorisé la vente libre de onze antidépresseurs qui nécessitaient auparavant une ordonnance, et ce pour une période d'une année.

Ce soir-là, ils s'installèrent une nouvelle fois sur le canapé, dans l'appartement de Lloyd. Un paquet d'imprimés et de dossiers épais de cinq centimètres qu'il avait rapporté à la maison était posé sur la table basse. Michiko n'avait pas pleuré depuis qu'ils étaient arrivés ici, mais elle craquerait sans doute avant de s'endormir, comme les deux dernières nuits. Il s'efforçait de faire au mieux : il ne tentait pas d'éviter le sujet de Tamiko — ce qui serait revenu à nier qu'elle ait jamais existé, il le savait —, mais il n'en parlait que si Michiko elle-même mentionnait son prénom.

Et il voulait encore plus éviter le sujet de leur mariage au regard de leurs visions, et de tous les doutes qui dansaient une sarabande effrénée dans leurs esprits. C'est pourquoi ils restaient assis là, qu'il la prenait dans ses bras quand elle en avait besoin et qu'ils parlaient d'autres choses.

— Gaston Béranger m'a gratifié d'un exposé magistral sur le rôle de la science, aujourd'hui, disait Lloyd. Et, bon sang, il a fini par me convaincre qu'il était dans le vrai. Nous avons dit des trucs aberrants, nous autres scientifiques. Nous avons sciemment utilisé un vocabulaire insidieux pour faire croire aux gens que nous faisons des choses qu'en réalité nous ne savons pas faire.

— Je reconnais que nous nous sommes assez mal débrouillés pour ce qui est de présenter des vérités scientifiques au public, répondit Michiko. Mais... si le CERN est responsable..., Si tu es...

*Si tu es responsable...*

C'était évidemment ce qu'elle aurait dit si elle ne s'était pas interrompue. Si tu es responsable...

Oui, s'il était responsable — si son expérience, enfin la sienne et celle de Théo, avait d'une façon ou d'une autre provoqué toutes ces morts, toute cette destruction, le décès de Tamiko...

Il s'était juré de ne jamais rendre Michiko triste, de ne jamais lui infliger ce que Hiroshi lui avait fait subir. Mais si cette expérience avait été le déclencheur qui avait abouti, indirectement certes, sans le vouloir bien sûr, à

la mort de Tamiko, alors il avait fait bien plus de mal à Michiko que l'indifférence et la négligence de Hiroshi.

Wolfgang Rusch avait paru assez peu enclin à se livrer au téléphone, tant et si bien que Théo avait fini par lui annoncer tout à trac qu'il allait venir le voir en Allemagne. Berlin n'était qu'à huit cent cinquante kilomètres de Genève. Il pouvait couvrir cette distance en une journée de voiture, mais il décida d'appeler une agence de voyage, au cas où il resterait une place de dernière minute et donc pas trop chère sur un vol quelconque.

Il se trouva qu'il restait *beaucoup* de places.

Oui, il y avait bien eu une légère réduction de la flotte aérienne. Certains appareils s'étaient écrasés, même si la grande majorité des trente-cinq mille avions commerciaux en vol avaient poursuivi tranquillement leur route, sans intervention du pilote. Et oui, il y avait un afflux de gens qui n'avaient d'autre choix que ce moyen de transport pour satisfaire à des urgences familiales.

Mais, selon l'agent de voyage, tous ceux qui le pouvaient préféraient rester chez eux. Des centaines de milliers de passagers refusaient d'embarquer alors qu'ils avaient réservé des places sur ces vols. Qui aurait pu leur en vouloir ? Si le black-out se reproduisait, d'autres avions s'écraseraient. La Swissair avait renoncé aux restrictions habituelles : pas de réservation nécessaire, aucune durée minimum pour le séjour, et elle avait quadruplé le nombre des points fidélité. Les premiers clients de classe économique à embarquer étaient même invités à occuper les sièges libres en classe affaires, sans surcoût. Théo n'eut donc aucune difficulté à prendre le premier vol disponible et quatre-vingt-dix minutes plus tard il atterrissait à Berlin. Il avait occupé cette heure et demie à simuler des collisions de noyaux de plomb sur son ordinateur portable.

Quand il arriva à l'appartement de Rusch, il était un peu plus de 20 heures.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, dit-il.

Rusch était un homme de trente-cinq ans environ, mince, blond, avec des yeux de la couleur du graphite. Il fit un pas de côté pour laisser entrer le Grec dans son petit appartement, mais il ne paraissait pas du tout enchanté de cette visite.

— Je dois vous avouer que j'aurais préféré que vous ne veniez pas, dit-il en anglais. Je passe par une période très difficile.

— Ah ?

— J'ai perdu ma femme pendant le... bah, je ne sais pas comment vous l'appeler. La presse allemande l'a baptisé « *Der Zwischenfall* », « l'incident », et je trouve le terme totalement inadapté.

— Je suis désolé.

— J'étais ici, à la maison, quand ça s'est produit. Je n'enseigne pas le mardi.

— Vous enseignez ?

— Je suis maître de conférences en chimie. Mais ma femme... elle a été tuée alors qu'elle rentrait de son travail.

— Je suis vraiment désolé, dit Théo, avec sincérité.

— Ça ne la fera pas revenir, bougonna Rusch.

Théo acquiesça. Il ne pouvait que lui concéder ce point. Cependant il était content que Béranger ait jusqu'ici réussi à empêcher Lloyd de faire une déclaration publique impliquant le CERN dans l'accident. Il doutait que Rusch ait accepté de lui parler s'il avait *été* au courant du rapport.

— Comment m'avez-vous trouvé ?

— Un tuyau. J'en ai reçu pas mal. Les gens ont l'air intrigué par ma... ma quête. Quelqu'un m'a envoyé un e-mail disant que dans une réunion de locataires vous aviez parlé de votre vision et que dans celle-ci vous aviez entendu parler de ma mort, à la télévision.

— Qui ?

— Un de vos voisins. Je ne pense pas que son identité soit importante.

Si Théo n'avait pas juré de garder secrète l'identité de sa source, il ne lui semblait pas non plus très prudent de la révéler.

— S'il vous plaît, dit-il, j'ai fait un long voyage qui m'a coûté cher, uniquement pour m'entretenir avec vous. Vous pouvez certainement m'en apprendre plus que ce que vous m'avez dit au téléphone.

Rusch lui donna l'impression de se radoucir un peu.

— Je suppose que oui. Bon, je suis désolé. Vous n'avez pas idée à quel point j'aimais ma femme.

Théo survola la pièce du regard. Il y avait une photo encadrée sur un rayonnage bas. Rusch y paraissait dix ans de moins que maintenant et il était en compagnie d'une belle brune.

— C'est elle ? demanda-t-il.

Rusch sursauta légèrement, comme s'il croyait que Théo lui désignait sa femme, en chair et en os, miraculeusement revenue à la vie. Puis ses yeux se posèrent sur la photo.

— Oui.

— Elle est très jolie.

— Merci.

Théo patienta quelques instants avant d'aborder le sujet qui lui tenait à cœur.

— J'ai parlé avec quelques personnes qui dans leur vision lisaient des articles de journaux ou des infos sur le Net concernant mon... mon meurtre, mais vous êtes le premier que je trouve à avoir vu quelque chose à la télé. S'il vous plaît, vous pouvez me dire ce que vous avez vu ?

Rusch invita enfin son visiteur à s'asseoir et c'est ce que fit Théo, à côté de la photo de feu Frau Rusch. Sur la table basse il y avait un bol débordant de raisin. Probablement la nouvelle variété génétiquement modifiée qui restait succulente même sans réfrigération.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, commença Rusch. Sauf un truc assez

bizarre, maintenant que j'y pense. Les infos n'étaient pas en allemand, mais en français. Et ici, on n'a pas beaucoup de nouvelles en français.

— Il y avait un indicatif d'appel ou le logo d'une chaîne ?

— Sûrement... mais je n'y ai pas prêté attention.

— Le présentateur, vous l'avez reconnu ?

— La présentatrice. Non. Elle était très pro. Très précise. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je ne l'aie pas reconnue : elle n'avait pas trente ans, ce qui veut dire qu'aujourd'hui elle n'en a même pas dix.

— Ils n'ont pas précisé son nom en incrustation ? Si je pouvais la retrouver aujourd'hui, dans sa vision elle serait en train de présenter les infos et elle pourrait se rappeler quelque chose qui vous a échappé.

— Je ne regardais pas les infos en direct. C'était une rediff. Quand ma vision a commencé, je faisais défiler l'enregistrement. Mais je n'utilisais pas de télécommande : en fait, la magnéto réagissait à ma voix. Et ce n'était pas une cassette vidéo. L'image accélérée était parfaite, très stable, sans tressautements... Bref, dès qu'une image est apparue derrière la présentatrice, une image de vous, même si vous étiez plus vieux que maintenant, évidemment, j'ai arrêté le défilement rapide et je me suis mis à regarder. Il y avait une légende sous la photo : « Un savant tué » ; je crois que ce titre m'a intrigué, vu que je suis moi aussi un savant, vous comprenez.

— Et vous avez vu le sujet dans son intégralité ?

— Oui.

Une pensée s'imposa d'un coup à Théo. Si Rusch avait vu le sujet dans son entier, cela signifiait que celui-ci avait duré moins de deux minutes. Bien sûr, trois minutes dans un JT, c'était proche de l'éternité, mais toute son existence résumée en moins d'une minute quarante-trois secondes...

— Qu'a dit la journaliste ? demanda Théo. Tout ce dont vous pourrez vous souvenir me sera d'une grande aide.

— Franchement, je ne me souviens pas de grand-chose. Mon futur moi était peut-être intéressé, mais, bon, je suppose que je paniquais. Je veux dire... Qu'est-ce qui m'arrivait, vous comprenez ? J'étais assis à la table de la cuisine, là-bas, et je buvais mon café en lisant des copies d'élèves quand d'un coup tout a changé. La dernière chose qui m'intéressait était de prêter attention aux détails d'un fait divers sur un inconnu.

— Je comprends bien que vous avez dû vous sentir complètement désorienté, affirma Théo sans certitude de ce qu'il disait, puisque lui n'avait pas eu de vision. Mais, comme je vous l'ai dit, le plus petit détail qui vous reviendrait pourrait m'être très précieux.

— Eh bien, la présentatrice a dit que vous étiez un scientifique... Un physicien, il me semble. C'est ça ?

— Oui.

— Et aussi que vous aviez — enfin, vous aurez — quarante-huit ans.

— Exact.

— Et puis elle a dit que vous aviez été abattu.



— Elle a précisé où ?

— Euh... dans la poitrine, je crois.

— Non, non. Où j'ai été abattu... dans quel endroit ?

— J'ai bien peur que non.

— Au CERN, peut-être ?

— Elle a dit que vous y travailliez, oui, mais... je ne me rappelle pas qu'elle ait dit que c'était là qu'on vous avait tué.

— Elle a mentionné une salle de sport ? Un match de boxe ?

La question sembla surprendre Rusch.

— Non.

— Vous vous souvenez d'autre chose ?

— Désolé, non.

— Et le sujet qui a suivi ?

Il ne savait pas pourquoi il posait cette question. Peut-être pour savoir quelle était la place de son assassinat dans la hiérarchie de l'information.

— Aucune idée. Je n'ai pas regardé le reste du journal. Quand le sujet s'est terminé, il y a eu un écran publicitaire. Pour une société qui vous permet de créer votre bébé sur mesure. Et ça, ça m'a fasciné — enfin, le moi de 2009, parce que ça n'a pas du tout intéressé le moi de 2030. Il ajuste éteint. Ce n'était pas vraiment une télé, bien sûr, mais une sorte d'écran plat suspendu, et il a suffi qu'il dise « éteint », et l'écran est devenu noir, comme ça, d'un coup. Ensuite il — moi —, enfin nous, je ne sais plus, bon : je me suis retourné et j'ai vu deux grands lits. Je devais être dans une chambre d'hôtel. Je suis allé m'étendre sur un des lits, sans me déshabiller, et j'ai passé le reste du temps à regarder le plafond. Et puis ma vision a pris fin et j'étais de retour à la table de la cuisine, ici... J'avais une sale bosse au front. J'ai dû me cogner contre le plateau de la table quand ma vision a commencé. Et j'avais renversé du café sur ma main, aussi : j'avais fait tomber ma tasse. J'ai eu de la chance de ne pas m'être brûlé sérieusement. Il m'a fallu un peu de temps pour me remettre les idées en place et ensuite j'ai découvert qu'il était arrivé le même genre de trucs à tous les gens de l'immeuble. Et puis j'ai essayé d'appeler ma femme et j'ai découvert que... que... (Il eut une grimace douloureuse et déglutit.) Ils ne l'ont pas trouvée tout de suite, enfin, pour me contacter. Elle était en train de sortir du métro et elle était presque arrivée au niveau de la rue, d'après des témoins, quand cette saloperie a eu lieu. Elle est tombée à la renverse et elle a chuté sur soixante ou soixante-dix marches. Elle s'est brisée la nuque.

— Mon Dieu, souffla Théo. Je suis désolé.

Rusch hocha la tête, comme pour accepter ce commentaire.

Ils n'avaient rien d'autre à se dire et Théo était pressé de retourner à l'aéroport, pour économiser le prix d'une chambre d'hôtel.

— Merci beaucoup de m'avoir reçu, dit-il. Si quelque chose vous revient, même un simple détail, je vous serais réellement reconnaissant de me passer un coup de fil ou de m'envoyer un e-mail...

Il sortit une carte de visite de sa poche et la tendit à Rusch. Celui-ci la prit sans la regarder. Théo sortit.

Le lendemain, Lloyd revint voir Béranger dans son bureau. Cette fois le trajet prit encore plus longtemps que précédemment. Un groupe de théoriciens de la grande unification l'assaillit. Quand enfin il se présenta devant le directeur général, il entra immédiatement dans le vif du sujet :

— Je suis désolé, Gaston, vous pouvez essayer de me virer si vous le voulez, mais je vais faire une annonce publique.

— J'avais pourtant cru être clair...

— Il *faut* que nous parlions. Je viens de m'entretenir avec Théo. Vous saviez qu'il s'est rendu en Allemagne, hier ?

— Je ne peux pas surveiller les allées et venues de trois mille collaborateurs.

— Eh bien, il s'est donc rendu en Allemagne. Sur un coup de tête, et il a eu une place sur le premier vol, avec réduction. Pourquoi ? Parce que les gens ont peur de prendre l'avion. La planète entière est encore paralysée, Gaston. Tout le monde redoute que le déplacement temporel se reproduise. Lisez les journaux, regardez la télé, si vous ne me croyez pas. Je viens de le faire. Ils évitent de faire du sport, ils ne prennent leur voiture ou un transport que lorsque c'est absolument nécessaire et ils ne veulent plus embarquer dans un avion. C'est comme si... comme s'ils attendaient que la catastrophe fasse un retour en force. (Lloyd repensa à l'annonce de la séparation de ses parents et aux six ans qui avaient suivi.) Mais ça n'arrivera pas, n'est-ce pas ? Tant que nous ne refaisons pas l'expérience, il n'y a aucune raison que le déplacement temporel se reproduise. Nous ne pouvons pas laisser le monde entier dans cet état d'angoisse. Nous avons déjà fait assez de dégâts. Nous devons permettre aux gens effrayés de reprendre le cours normal de leur existence.

Béranger parut réfléchir à la question.

— Allons, Gaston. Quelqu'un finira par vendre la mèche, tôt ou tard.

Le directeur général du CERN soupira longuement.

— Je le sais. Vous croyez que je ne suis pas conscient de la situation ? Je ne tiens pas à faire de l'obstruction systématique, figurez-vous. Mais nous devons réfléchir aux conséquences, aux implications légales.

— Il est sûrement préférable de tout dire de notre propre gré plutôt que d'attendre que quelqu'un révèle tout et nous cloue au pilori.

Béranger contempla le plafond pendant de longues secondes.

— Je sais que vous ne m'aimez pas, dit-il sans croiser le regard de Lloyd, et quand celui-ci voulut protester Béranger leva la main pour le faire taire. Inutile de le nier. Nous ne nous sommes jamais entendus. C'est en partie naturel, bien sûr : on constate ce genre de choses dans tous les labos. Les scientifiques pensent que les administrateurs n'existent que pour leur mettre des bâtons dans les roues. Et les administrateurs se comportent comme si les scientifiques constituaient un inconvénient majeur, et non le coeur et l'âme du

labo. Mais entre nous, ça va au-delà, pas vrai ? Même si nos fonctions étaient complètement différentes, vous ne pourriez pas me sentir. Je n'ai jamais cessé de penser à ce genre de choses, j'ai toujours su que des gens ne m'aimaient pas et ne m'aimeraient jamais, mais je n'avais pas imaginé que ça pouvait être ma faute. (Il s'interrompt, eut une moue songeuse.) Et c'est peut-être bien ma faute. Je ne vous ai jamais parlé de ce qu'il y avait dans ma vision. Et je ne vais pas vous le révéler maintenant. Mais ça m'a fait réfléchir. Peut-être que je vous ai un peu trop combattu. Vous pensez que vous devriez convoquer une conférence de presse ? Bon sang, je ne sais pas si c'est la chose à faire et je ne sais pas s'il vaut mieux ne pas la faire...

Il se tut un moment.

— Nous avons trouvé une analogie, à propos, reprit-il. Quelque chose à donner en pâture aux médias s'il y a des fuites, une analogie pour démontrer que nous ne sommes pas coupables.

Lloyd attendit la suite.

— L'effondrement du pont de Tacoma Narrows, dit Béranger.

Lloyd comprit aussitôt. Tôt le 7 novembre 1940, le tablier du pont suspendu de Tacoma Narrows, dans l'Etat de Washington, s'était mis à onduler. Très vite tout l'ouvrage avait été pris d'oscillations verticales de plus en plus prononcées, jusqu'à ce qu'il s'effondre. Tous les étudiants en physique de par le monde avaient vu une vidéo du phénomène et pendant des dizaines d'années on leur avait donné l'explication la plus plausible : le vent avait sans doute généré une résonance naturelle avec le pont, ce qui avait provoqué ces ondulations.

Les concepteurs auraient certainement dû le prévoir, avaient dit les gens à l'époque. Après tout, la résonance était aussi ancienne que le diapason. Mais cette explication était erronée. La résonance nécessite une grande précision — sinon, n'importe quel chanteur pourrait faire éclater un verre à vin — et des vents par définition aléatoires n'auraient pu produire cet effet. Non, il fut démontré en 1990 que le pont de Tacoma Narrows s'était écroulé à cause de la non-linéarité fondamentale des ponts suspendus, comme conséquence de la théorie du chaos, une branche de la science qui n'existait pas encore quand le pont avait été construit. Les ingénieurs qui l'avaient conçu à l'époque n'étaient pas coupables : dans l'état des connaissances d'alors, ils n'avaient aucun moyen de prévoir ou de prévenir la catastrophe.

— S'il s'était simplement agi de visions, dit Béranger, vous savez, nous n'aurions pas à nous couvrir. Je pense même que la plupart des gens nous remercieraient. Mais il y a eu tous ces accidents de voiture, les personnes qui sont tombées d'une échelle, et tout le reste. Vous êtes prêt à en assumer la responsabilité ? Parce que ce n'est pas moi qui serai désigné comme coupable, ni le CERN. En fin de compte, on pourra citer à n'en plus finir l'exemple de Tacoma Narrows et parler des conséquences imprévisibles, les gens voudront toujours qu'on leur désigne un bouc émissaire humain. Et vous savez pertinemment que ce sera vous, Lloyd. C'était votre expérience.

Le directeur général fit silence. Pendant un moment, Lloyd réfléchit à tout ce qui venait d'être dit et sous-entendu, puis il déclara :

— Je peux faire face.

Béranger hocha la tête. Une seule fois.

— Bien. Nous allons donc organiser une conférence de presse, dit-il en regardant par la fenêtre. J'imagine qu'il est temps pour nous de faire les choses comme il faut.

## **DEUXIEME PARTIE**

**PRINTEMPS 2009**

*Le libre arbitre est une illusion.  
Il est synonyme de perception incomplète.*

Walter Kubilius

## *Chapitre 12*

Jour 5 : samedi 25 avril 2009

Le bâtiment administratif du CERN offrait toutes sortes de salles de séminaires et autres espaces de rencontre. Pour la conférence de presse, ils choisirent un amphithéâtre de deux cents places, qui furent toutes très vite occupées. Il avait suffi au service de relations publiques de faire savoir aux médias que le CERN allait faire une annonce majeure sur la cause du déplacement temporel pour que les journalistes accourent de toute l'Europe, du Japon et d'Amérique du Nord.

Béranger avait tenu parole. Il laissait Simcoe occuper le centre de la scène. S'il devait y avoir un bouc émissaire, ce serait lui. Lloyd s'approcha du pupitre et se racla la gorge avant de prendre la parole.

— Bonjour tout le monde, dit-il. Je m'appelle Lloyd Simcoe. (Un des conseillers en relations publiques du CERN lui avait recommandé d'épeler son nom, et c'est ce qu'il fit.). Ça s'écrit S-I-M-C-O-E, et « Lloyd » avec deux L.

On distribuerait à tous les journalistes un DVD comportant les commentaires et la biographie de Lloyd, mais nombre d'entre eux écriraient leurs articles immédiatement, sans prendre le temps de consulter ces documents.

— Ma spécialité est l'étude des quarks. Je suis citoyen canadien, mais j'ai travaillé de longues années aux États-Unis, au Fermi National Accelerator Laboratory. Depuis deux ans je suis au CERN où je développe une expérience majeure pour le Grand collisionneur de hadrons.

Il marqua une pause. Il gagnait du temps, avec l'espoir que le noeud à son estomac allait se desserrer un peu. Non qu'il ait des difficultés à s'exprimer en public, il avait été professeur d'université trop longtemps pour cela. Mais il n'avait aucun moyen de savoir comme on accueillerait ce qu'il allait dire.

— Voici mon partenaire, le docteur Theodosios Procopides, poursuivit-il.

Le Grec se leva à demi de la chaise qu'il occupait à un mètre du pupitre.

— Théo, dit-il avec un petit sourire à l'auditoire. Appelez-moi Théo.

*Nous sommes une grande famille unie*, songea Lloyd. Il épela les nom et prénom de Théo lentement, puis il passa aux choses sérieuses :

— Le 21 avril, à précisément 15 heures, heure de Greenwich, nous conduisions une expérience ici même.

Il se tut et regarda les visages attentifs. Cela ne prit pas longtemps. Les journalistes se mirent à lancer des questions et le mitraillage des flashes agressa les yeux de Lloyd. Il leva les deux mains ouvertes et attendit que le calme revienne dans l'amphithéâtre.

— Oui, dit-il. Oui, je crains que vous soyez dans le vrai. Nous avons des raisons de croire que le phénomène de déplacement temporel avait un rapport avec le travail que nous faisons avec le Grand collisionneur de hadrons.

— Comment est-ce possible ? demanda Klee, un reporter de CNN.

— Vous en êtes sûr ? lança Jonas, de la BBC.

— Pourquoi ne pas en avoir parlé avant ? voulut savoir le correspondant de l'agence Reuters.

— Je vais d'abord répondre à cette dernière question, déclara Lloyd. Ou plutôt, je vais laisser le docteur Procopides le faire.

Théo se leva et le remplaça au micro.

— Merci. La, hum, raison pour laquelle nous n'avons rien dit plus tôt tient au fait que nous ne disposions pas d'un modèle théorique pour expliquer ce qui s'est passé... Pour tout dire, nous n'en avons toujours pas. Mais n'oubliez pas que quatre jours seulement se sont écoulés depuis le Flashforward. Le fait est que nous avons déclenché la collision de particules dégageant le plus d'énergie dans l'histoire de cette planète, et cela s'est produit précisément au moment où le phénomène a commencé. Nous ne pouvons éliminer une relation de cause à effet.

— Comment êtes-vous sûrs que les deux choses sont liées ? demanda une journaliste de *La Tribune de Genève*.

— Nous n'avons rien trouvé dans notre expérience qui aurait pu provoquer le Flashforward. Mais, d'un autre côté, nous ne voyons pas non plus ce qui aurait pu le causer, en dehors de notre expérience. Il semble simplement que notre travail soit le candidat le plus probable.

Lloyd glissa un regard en direction du docteur Béranger dont le visage demeurerait impassible. Quand ils avaient répété cette conférence de presse, Théo avait employé la formule « le coupable le plus probable », et Béranger s'était emporté. Mais ce choix différent ne fit aucune différence.

— Vous reconnaissez donc votre responsabilité ? demanda Klee. Vous reconnaissez que toutes ces morts sont survenues par votre faute ?

— Nous reconnaissons que notre expérience semble être la cause la plus probable, dit Lloyd qui était revenu se placer à côté de Théo. Mais nous soutenons qu'il n'y avait aucun moyen, absolument aucun, d'envisager un phénomène ressemblant même de loin à ce qui est arrivé. Le phénomène était

totalement imprévu, et totalement imprévisible.

— Mais toutes ces morts..., s'écria un journaliste.

— Tous ces dommages aux biens..., lança un autre.

Une nouvelle fois, Lloyd leva les mains pour réclamer le silence.

— Oui, nous savons. Croyez-moi, nous sommes de tout coeur avec chaque personne qui a été blessée ou qui a perdu un être cher. Une petite fille que j'aimais beaucoup est morte, percutée par une voiture folle. Je donnerais n'importe quoi pour la faire revenir. Mais tout cela ne pouvait être empêché.

— Bien sûr que si, vous auriez pu l'empêcher ! cria Jonas. Si vous n'aviez pas fait cette expérience, rien de tout ça ne serait arrivé.

— Pour parler poliment, monsieur, ce que vous dites est irrationnel, répondit Lloyd. Les scientifiques effectuent des expériences tout le temps et nous prenons toutes les précautions nécessaires. Le CERN, comme vous le savez, est réputé pour les mesures de sécurité qu'il s'impose. Mais les gens ne peuvent tout simplement pas cesser de faire des choses parce qu'elles pourraient comporter un risque, et la science ne peut stopper sa marche en avant. Nous ignorions que ce qui s'est produit se produirait. Nous ne pouvions pas le savoir. Mais nous ne nous cachons pas. Nous en parlons au monde entier. Je sais que les gens redoutent que la chose arrive de nouveau et qu'à tout moment leur être conscient se trouve transporté dans le futur. Mais cela n'arrivera pas. Nous étions la cause du phénomène et nous pouvons vous affirmer qu'il n'y a aucun risque qu'un phénomène similaire se reproduise.

Il y eut bien sûr des articles outrés dans la presse, des éditoriaux fustigeant ces savants qui jouaient avec des choses auxquelles les humains n'étaient pas supposés toucher. Mais même les tabloïds les plus vils ne purent dénicher un physicien crédible qui accuse le CERN d'avoir prévu que l'expérience entraînerait un déplacement temporel de la conscience humaine. Bien entendu, cela engendra quelques commentaires venimeux sur les physiciens qui se protégeaient les uns les autres.

Mais l'opinion passa rapidement de la critique du CERN à l'acceptation du caractère imprévisible de l'ensemble.

Ce fut toutefois une période difficile pour Lloyd et Michiko, sur le plan personnel. La jeune femme était repartie pour Tokyo avec la dépouille de Tamiko. Lloyd avait proposé de l'accompagner, mais il ne parlait pas japonais. En temps normal toute personne anglophone aurait poliment fait en sorte de mettre à l'aise le Canadien, mais dans ces circonstances très particulières il semblait évident qu'il serait mis en quarantaine par tous. Sans compter la singularité de sa situation : il n'était pas le beau-père de Tamiko, il n'était pas marié à Michiko. Ce voyage concernait la jeune femme et son ex-mari, en dépit des différends qu'ils avaient pu avoir, réunis pour pleurer et mettre en terre leur fille. S'il était lui aussi anéanti par la disparition de Tamiko, Lloyd devait admettre qu'au Japon il ne serait pas d'une grande aide pour la mère de la fillette décédée.



Aussi, alors qu'elle s'envolait pour retourner dans son pays natal, il resta au CERN et s'efforça de faire comprendre à un monde déconcerté ce que la physique pouvait expliquer du Flashforward.

— Docteur Simcoe, dit Bernard Shaw, peut-être pouvez-vous nous expliquer ce qui s'est passé ?

— Bien sûr, dit Lloyd en se calant dans son fauteuil.

Il se trouvait dans la salle de téléconférences du CERN, avec en face de lui une caméra pas plus grosse qu'un dé à coudre montée sur un trépied. Naturellement, Shaw l'interrogeait depuis le CNN Center d'Atlanta. Lloyd avait cinq autres interviews similaires prévues pour plus tard dans la journée, dont une en français.

— La plupart d'entre nous ont déjà entendu le terme « espace-temps » ou « continuum spatio-temporel ». Il fait référence à la combinaison des trois dimensions que sont la longueur, la largeur et la hauteur, avec une quatrième dimension, qui est le temps.

Il adressa un petit signe de tête à la technicienne qui se tenait en retrait de la caméra et l'image fixe d'un homme brun apparut sur l'écran derrière lui.

— Voici Hermann Minkowski, dit-il. C'est lui qui le premier a proposé le concept du continuum spatio-temporel. Il est difficile d'illustrer directement le concept de quatre dimensions, mais si nous le simplifions en ôtant une des trois dimensions spatiales, c'est beaucoup plus facile.

Un nouveau signe et l'image changea.

— Voici une carte de l'Europe. L'Europe est tridimensionnelle, bien sûr, mais nous sommes tous habitués à nous servir de cartes en deux dimensions. Et Hermann Minkowski est né à Kaunas, en 1864, dans ce qui est maintenant la Lituanie.

Un point lumineux apparut à l'intérieur de la Lituanie.

— Voilà où se situe Kaunas. Mais nous allons dire que ce point lumineux ne représente pas Kaunas, mais Minkowski lui-même, né donc en 1864.

La légende « 1864 » s'afficha dans le coin inférieur droit de la carte.

— Si nous remontons de quelques années, nous constatons qu'il n'y a pas de Minkowski avant cette date.

La date sur la carte passa à 1863, puis à 1862, et à 1861, et il n'y avait pas de Minkowski pour ces années.

— Maintenant, revenons en 1864.

La carte obéit, avec le point lumineux de Minkowski brillant aux latitude et longitude de Kaunas.

— En 1878, dit Lloyd, Minkowski s'installa à Berlin pour suivre ses études.

La carte de 1864 tomba comme une feuille de calendrier et celle qui était dessous portait la mention 1865. Dans une succession rapide, d'autres cartes passèrent, chacune avec une année, de 1866 à 1877, chacune avec la lumière de Minkowski à Kaunas ou dans ses environs immédiats, mais quand celle de

1878 emplît l'écran, le point lumineux s'était déplacé de quatre cents kilomètres à l'ouest, jusqu'à Berlin.

— Minkowski n'est pas resté à Berlin, dit Lloyd. En 1881, il fut transféré à Königsberg, près de la frontière polonaise actuelle.

Trois autres cartes tombèrent une à une, et quand celle de 1881 s'afficha le point lumineux avait changé de position.

— Pendant les dix-neuf années suivantes, notre Hermann passa d'université en université, revenant à Königsberg en 1894, puis allant à Zurich en 1896, et enfin à l'université de Göttingen, dans le centre de l'Allemagne, en 1902.

Les différentes cartes illustrèrent ces mouvements.

— Il demeura dans cette ville jusqu'à sa mort, le 12 janvier 1909.

D'autres cartes tombèrent, mais le point lumineux resta stationnaire.

— Et, bien sûr, après 1909 il n'exista plus.

Les cartes « 1910 », « 1911 » et « 1912 » se succédèrent, sans plus de point lumineux.

— Maintenant, que se passe-t-il si nous reprenons nos cartes et que nous les empilons chronologiquement, avant de les pencher un peu afin de les voir obliquement ?

Sur l'écran derrière lui, les graphismes générés par ordinateur obéirent à ses ordres.

— Comme vous pouvez le constater, le point lumineux représentant les déplacements de Minkowski forme un tracé à travers le temps. Il commence ici, dans le bas de la Lituanie, se déplace en Allemagne et en Suisse, et vient s'éteindre ici, à Göttingen.

Les cartes superposées formaient un cube et on voyait le chemin de Minkowski durant sa vie qui serpentait à l'intérieur, comme le terrier d'un lapin qui remonterait vers la surface.

— Ce genre de cube, qui montre le chemin de vie d'une personne à travers l'espace-temps, est appelé « cube de Minkowski ». Ce bon vieux Hermann en personne a été le premier à en créer un. On peut bien sûr en faire un pour n'importe qui. Voici le mien.

La carte changea pour montrer le monde entier.

— Je suis né en Nouvelle-Écosse, au Canada, en 1964, j'ai séjourné à Toronto puis à Harvard pendant mes études, j'ai travaillé quelques années à Fermilab, dans l'Illinois, pour finir ici, sur la frontière franco-suisse, au CERN.

Les cartes s'empilèrent et formèrent le cube avec l'itinéraire ondulant à l'intérieur.

— On peut aussi représenter le parcours d'autres personnes dans un seul cube.

Quatre autres serpentins lumineux, chacun d'une couleur différente, s'entrecroisaient maintenant dans le cube. Certains débutaient plus tôt que celui de Lloyd et d'autres se terminaient avant d'avoir atteint le sommet.

— Le haut du cube, ici, représente aujourd'hui, le 25 avril 2009. Bien sûr, nous sommes tous d'accord pour dire qu'aujourd'hui est aujourd'hui. Nous nous souvenons tous d'hier, mais nous reconnaissons qu'hier est passé. Et nous ignorons tous ce que sera demain. Collectivement, nous regardons tous cette tranche particulière du cube.

La face supérieure du cube s'illumina.

— Vous pouvez imaginer le regard mental collectif de l'humanité qui est rivé sur cette tranche.

Le dessin d'un oeil humain apparut en dehors du cube à hauteur de son sommet.

— Mais voilà ce qui est arrivé avec le Flashforward : le regard mental collectif a remonté le cube dans le futur et, au lieu de contempler la tranche représentant 2009, s'est retrouvé à voir 2030.

Le cube s'étira en hauteur pour former un bloc et la plupart des chemins de vie colorés grimperent d'autant. L'oeil flottant fit un bond et la tranche éclairée était maintenant toute proche du sommet.

— Pendant deux minutes, nous avons contemplé un autre point de notre chemin de vie.

Bernard Shaw se tortilla sur son siège.

— Donc vous nous dites que l'espace-temps est comme un tas d'images de film empilées et que « maintenant » est l'image actuellement illuminée ?

— C'est une bonne analogie, fit Lloyd. En fait, elle va m'aider à passer au point suivant : disons que vous regardez *Casablanca*, qui, entre parenthèses, est mon film préféré. Et disons que ce moment particulier correspond à ce qu'il y a sur l'écran.

Derrière Lloyd, Humphrey Bogart disait :

*« Tu l'as joué pour elle, tu peux le jouer pour moi. Si elle peut le supporter, je peux le supporter. »*

Dooley Wilson évitait de croiser le regard de Bogart.

*« Je ne me rappelle plus les paroles. »*

Et Bogart, sans desserrer les dents, ordonna :

*« Joue-le ! »*

Wilson levait les yeux vers le plafond et commençait à chanterai *Time Goes By* pendant que ses doigts dansaient sur les touches du piano.

— Maintenant, reprit Lloyd, ce n'est pas parce que vous regardez actuellement *cette* image (quand il dit « cette », Dooley Wilson se figea sur l'écran) que cet autre extrait n'est pas aussi réel ou aussi défini.

Soudain la scène changea. Un avion disparaissait dans le brouillard. Un Claude Rains tiré à quatre épingles regardait Bogart.

*« Ce serait une bonne idée que vous disparaissiez de Casablanca quelque temps »,* disait-il. *« Il y a une garnison de la France libre à Brazzaville. »*

*« Je pourrais être persuadé de vous arranger le voyage. »*

Bogart souriait légèrement.

« *Ma lettre de transit ? J'aurais bien besoin d'un voyage. Mais ça ne change rien à notre pari. Vous me devez toujours dix mille francs.* »

Rains avait un mouvement de sourcils éloquent.

« *Et ces dix mille francs devraient payer nos frais.* »

« *Nos frais ?* » disait Bogart, surpris.

Rains acquiesçait.

« *Oui oui !* »

Lloyd se tourna pour les regarder qui s'éloignaient de dos dans la nuit.

« *Louis* », disait Bogart en voix off que Lloyd savait avoir été enregistrée en post-production, « *ce pourrait être le début d'une belle amitié.* »

— Vous voyez ? fit Lloyd en se remettant face à la caméra. Vous avez regardé Sam qui joue *As Time Goes By* pour Rick, mais la fin *est déjà déterminée*. La première fois que vous visionnez *Casablanca*, vous êtes pris dans l'histoire et vous vous demandez si Ilsa ira avec Victor Laszlo ou si elle restera avec Rick Blaine. Mais la réponse a toujours été et sera toujours la même : les problèmes de deux personnes ne comptent quasiment pour rien dans ce monde de dingues.

— Vous dites donc que le futur est aussi immuable que le passé ? dit Shaw, l'air encore plus sceptique que d'habitude.

— Exactement.

— Mais, docteur Simcoe, avec tout le respect qui vous est dû, ça ne semble pas avoir de sens. Je veux dire, que faites-vous du libre arbitre ?

Lloyd croisa les bras.

— Le libre arbitre n'existe pas.

— Bien sûr que si !

Lloyd eut un fin sourire.

— Je savais que vous alliez réagir ainsi. Ou, plus précisément, n'importe qui regardant nos cubes de Minkowski de l'extérieur savait que vous alliez réagir ainsi... parce que c'était déjà gravé dans le marbre.

— Mais comment est-ce possible ? Nous prenons un million de décisions par jour et chacune d'entre elles influence notre avenir.

— Vous avez pris un million de décisions hier, mais elles sont immuables : impossible de les modifier, même si vous en regrettez certaines amèrement. Et vous prendrez un million de décisions demain. Il n'y a aucune différence. Vous *pensez* que vous avez votre libre arbitre, mais c'est faux.

— Bon, voyons si je vous ai bien compris, docteur Simcoe. Vous soutenez que les visions ne sont pas juste un futur possible. Ou plutôt, qu'elles sont le futur, le seul qui existe.

— Absolument. L'univers dans lequel nous vivons est un bloc de Minkowski et le concept de « moment présent » est vraiment une illusion. Passé, présent et futur sont également réels et également immuables.

## *Chapitre 13*

— Docteur Simcoe ?

En ce début de soirée, Lloyd avait enfin conclu sa dernière interview de la journée et, bien qu'il ait encore un tas de rapports à lire avant de se mettre au lit, il marchait maintenant dans une des rues tristes de Saint-Genis. Son objectif était une boulangerie et le magasin d'un fromager où il voulait acheter du pain et un morceau d'Appenzeller pour le petit déjeuner du lendemain.

Un homme trapu de trente-cinq ans peut-être s'approcha de lui. Il portait des lunettes et un sweat-shirt bleu sombre, et avait la même coupe de cheveux courte que Lloyd.

Celui-ci sentit une vive appréhension l'envahir. Il était sûrement fou de marcher seul dans la rue, après que la moitié de la planète eut vu son visage à la télévision. Il regarda à droite et à gauche, pour juger des possibilités de fuite. Il n'y en avait pas.

— Oui ? fit-il, d'une voix mal assurée.

— Docteur Lloyd Simcoe ? dit l'homme en anglais, mais avec un accent français.

Lloyd déglutit péniblement.

— C'est bien moi.

Demain, il demanderait à Béranger de lui fournir une escorte de sécurité.

Soudain la main de l'homme saisit la sienne et se mit à la secouer avec vigueur.

— Docteur Simcoe, je tenais à vous remercier !

L'inconnu leva la main gauche comme pour empêcher toute objection.

— Oui, oui, je sais que vous ne vouliez pas ce qui s'est produit et je suppose que certaines personnes en ont souffert. Mais il faut que je vous dise, cette vision a été la meilleure chose qui me soit jamais arrivée. Elle a changé ma vie du tout au tout.

— Ah, dit prudemment Lloyd en récupérant enfin sa main. C'est... bien.

— Oui, monsieur, avant cette vision j'étais un homme différent. Je n'avais jamais cru en Dieu. Jamais, même pas quand j'étais petit. Mais ma vision... ma vision m'a montré que j'étais dans une église et que je priais avec

toute une assemblée de fidèles.

— Vous étiez occupé à prier, un mercredi soir ?

— C'est bien ce que je viens de dire, docteur Simcoe ! Voyez-vous, je n'ai pas compris la portée de ce détail au moment de ma vision, mais plus tard, quand ils ont annoncé aux infos à quelle heure elle avait eu lieu. Prier un mercredi soir ! Moi ! Mais bon, je ne pouvais pourtant pas nier que c'était ce qui se passerait, qu'à un moment ou à un autre, entre maintenant et cette date éloignée, je trouverais ma voie. C'est pourquoi je me suis procuré une Bible. Je me suis rendu dans une librairie et j'en ai acheté une. Je n'avais jamais remarqué qu'il en existait autant de versions différentes ! J'ai choisi une de celles avec les paroles de Jésus imprimées en rouge et je me suis mis à la lire. Je me suis dit, « bon, un jour ou l'autre je m'y mettrai, alors autant savoir tout de suite de quoi il retourne ». Et je n'ai pas pu m'arrêter de lire. J'ai même lu ces généalogies, avec tous ces noms merveilleux : Abadiah, Jebediah... Ils formaient comme une musique ! Oh, c'est sûr, docteur Simcoe, si je n'avais pas eu la vision, dans vingt et un ans j'aurais découvert tout ça, mais vous m'avez fait commencer maintenant, en 2009. Je n'ai jamais ressenti une telle paix intérieure, un tel amour. Vous m'avez vraiment rendu un grand service.

Lloyd ne savait que dire.

— Merci.

— Non, monsieur : merci à vous !

Il saisit la main de Simcoe, la secoua encore, puis il reprit son chemin d'un pas alerte.

Lloyd arriva à l'appartement vers 21 heures. Michiko lui manquait beaucoup et il songea à lui téléphoner, mais il était tout juste 4 heures à Tokyo et c'était vraiment trop tôt. Il rangea le pain et le fromage et s'assit pour regarder la télévision. Il voulait se détendre un peu avant d'attaquer la lecture des rapports.

Il zappa jusqu'à ce qu'un programme d'informations diffusé sur une chaîne suisse retienne son attention. Le thème en était une discussion sur le Flashforward. Une journaliste établissait une liaison satellite avec les États-Unis. Il reconnut l'homme qu'elle interviewait à sa crinière rousse : l'Incroyable Alexander, maître illusionniste et grand pourfendeur des prétendus pouvoirs psychiques. Il avait souvent vu ce type au cours des ans, y compris dans le *Tonight Show*. Son véritable nom était Raymond Alexander et il était professeur à l'université de Duke.

L'interview avait manifestement bénéficié des services de doublage : la journaliste parlait en français, mais Alexander répondait en anglais et la voix d'un interprète supplantait la sienne pour donner la version française de ses propos.

— Vous avez sans doute entendu ce scientifique du CERN qui a affirmé que les visions montraient le seul et unique futur réel ?

Lloyd se redressa sur le canapé.

— Oui, dit la voix de l'interprète. Mais c'est absurde, de toute évidence. On peut aisément démontrer que le futur est malléable.

Dans ma propre vision, je me trouvais dans mon appartement. Et sur mon bureau, comme maintenant, il y avait ceci.

Dans le studio, une table était placée devant lui. Il tendit la main et prit un presse-papiers. La caméra zooma sur l'objet, un bloc de malachite surmonté d'un petit triceratops doré.

— Bon, ç'a peut-être l'air un peu tape-à-l'oeil, dit Alexander, mais en fait j'aime bien cet objet. C'est un souvenir d'une visite au Dinosaur National Monument qui m'avait beaucoup intéressé. Mais je l'aime moins que la rationalité.

Il passa une main sous la table et la ramena avec un carré de toile à sac qu'il déploya devant lui. Il plaça le bibelot en son centre. Ensuite, il exhiba un marteau et il entreprit de pulvériser son souvenir. La malachite se fendit et s'émietta, tandis que le petit dinosaure s'aplatissait sous les coups.

Alexander cessa son acte de vandalisme et sourit triomphalement à la caméra.

— Ce presse-papiers figurait dans ma vision. Or il n'existe plus. En conséquence, quoi que la vision ait pu montrer, ce n'est en aucune manière un aperçu d'un futur immuable.

— Bien entendu, nous n'avons que votre parole quant à la présence de ce presse-papiers dans votre vision, fit remarquer la journaliste.

Alexander parut agacé qu'on puisse mettre en doute son honnêteté intellectuelle. Mais une seconde plus tard il changea d'attitude et acquiesça.

— Vous avez raison de vous montrer sceptique. Le monde serait un endroit meilleur si nous étions tous un peu moins crédules. L'important, c'est que chaque personne qui nous regarde peut reproduire cette expérience. Si dans votre vision vous avez vu un objet actuellement en votre possession, détruisez-le, ou vendez-le. Si votre propre main est apparue dans votre vision, ornez-la d'un tatouage. Si d'autres vous ont vu et que vous portiez la barbe, faites vous faire une électrolyse faciale pour que plus un poil ne pousse à votre menton.

— Une électrolyse faciale ! s'exclama la journaliste. C'est aller un peu loin, non ?

— Si votre vision vous a perturbé, et que vous voulez avoir l'assurance qu'elle ne deviendra jamais réalité, ce serait une manière de parvenir à vos fins. Évidemment, la meilleure solution pour réfuter les visions sur une grande échelle serait de choisir un point de repère que des milliers de gens ont vu, disons la statue de la Liberté, et de la détruire. Mais je ne pense pas que les Monuments historiques nous laissent faire.

Lloyd se renversa au fond du canapé. Quel tas de conneries ! Aucune des suggestions d'Alexander ne constituait une preuve réelle, toutes étaient subjectives, elles dépendaient de la façon dont les gens racontaient leur vision. Et, ah, quelle manière astucieuse de passer à la télé — pas seulement pour

Alexander, mais pour n'importe quelle personne rêvant d'être interviewée. Il vous suffisait de déclarer que vous réfutiez l'immuabilité du futur. Lloyd consulta la pendule posée sur une des étagères fixées aux murs rouge sombre de son appartement. Il était 21 h 30, ce qui signifiait qu'il n'était que 13 h 30 à la frontière du Colorado et de l'Utah, où s'étendait Dinosaur National Monument. Lloyd le savait, il l'avait visité. Il réfléchit encore quelques minutes, puis décrocha le téléphone, contacta les renseignements et après un nouvel appel parla à une femme qui travaillait dans la boutique cadeaux de Dinosaur Monument.

— Allô, dit-il, je recherche un objet particulier... un presse-papiers en malachite.

— De la malachite ?

— C'est une pierre verte, vous savez, ornementale.

— Oh, oui, bien sûr. Celles que nous proposons sont décorées d'un petit dinosaure sur le dessus. Nous avons un modèle avec un tyrannosaure, un autre avec un stégosaure, et un avec un tricératops.

— Combien pour le tricératops ?

— Quatorze dollars quatre-vingt-dix cents.

— Vous faites de la vente par correspondance ?

— Aucun problème.

— J'aimerais en acheter un et l'expédier..., (Il s'interrompit pour réfléchir : où diable se trouvait l'université de Duke ?) en Caroline du Nord.

— Très bien. Quelle est l'adresse ? — Je n'en suis pas sûr. Mettez simplement « Professeur Raymond Alexander, université de Duke, Durham, Caroline du Nord ». Je suis sûr que le colis lui parviendra.

— Envoi par UPS ?

— Ce serait parfait.

Il entendit les touches d'un clavier d'ordinateur qui cliquetaient.

— Les frais d'expédition se montent à huit dollars cinquante. Comment souhaitez-vous régler ?

— Par carte Visa.

— Votre numéro, je vous prie ?

Il sortit son portefeuille et lui lut la série de chiffres, ainsi que la date d'expiration et son nom. Puis il raccrocha, se remit à l'aise sur le canapé, bras croisés sur la poitrine, assez content de lui.

« Cher docteur Simcoe,

Pardonnez-moi de vous ennuyer avec un e-mail que vous n'avez pas sollicité. J'espère qu'il franchira votre filtre antispams. Je me doute que vous devez être inondé de messages depuis que vous êtes passé à la télé, mais il fallait que je vous écrive pour vous faire connaître l'impact que ma vision a eu sur moi.

J'ai dix-huit ans et je suis enceinte. Pas de beaucoup — seulement



deux mois. Je n'en avais pas encore parlé à mon petit ami, ni à mes parents. Je pensais que tomber enceinte était la pire chose qui puisse m'arriver. Je suis encore au lycée et mon petit ami entrera à l'université cet automne. Nous ne pouvions pas avoir un bébé maintenant, c'est ce que je me disais... et donc j'avais pensé à me faire avorter. J'avais déjà pris un rendez-vous.

Et puis j'ai eu ma vision... et c'était incroyable ! C'était moi et Brad (c'est le prénom de mon petit ami), et notre fille, et nous habitions tous ensemble une jolie maison, dans vingt et un ans. Ma fille était adulte — et même un peu plus âgée que moi aujourd'hui — et elle était très jolie. Elle nous parlait de ce garçon qu'elle fréquentait à l'université, et elle demandait si elle pourrait l'inviter à dîner un de ces soirs, et elle était sûre que nous allions l'adorer, et bien sûr nous avons accepté, parce que c'était notre fille et que c'était important pour elle, et...

Excusez-moi, je parle trop. J'en reviens au point important : ma vision m'a permis de savoir que tout allait bien se passer. J'ai annulé l'avortement, et Brad et moi cherchons un petit appartement pour vivre ensemble et, à ma grande surprise, mes parents n'ont pas été catastrophés et ils sont même prêts à nous aider un peu, pour les dépenses. Je sais que beaucoup de gens vous raconteront comment leur vision a détruit leur existence. Je voulais juste vous dire qu'elle a amélioré la mienne énormément et qu'elle a sauvé la vie de la petite fille que je porte en ce moment. Merci... pour tout.

Jean Alcott »

« Docteur Simcoe,

Aux infos, on entend parler de gens qui ont eu une vision extraordinaire. Ce n'est pas mon cas. Dans la mienne, j'habitais exactement la même maison où je vis actuellement. J'étais tout seul, ce dont j'ai l'habitude parce que mes enfants sont grands et que ma femme est souvent absente pour son travail. En fait, à part quelques petites choses qui ont changé — un ou deux meubles, et une nouvelle peinture sur un mur — il n'y avait rien pour m'indiquer que c'était mon futur.

Et vous savez quoi ? J'aime ça. Je suis un homme heureux, je mène une vie agréable. Savoir que je vais profiter d'au moins vingt ans de plus de cette même vie est une pensée qui me ravit. Toute cette histoire de visions a mis la vie de pas mal de gens sens dessus dessous, apparemment, mais pas la mienne. Je voulais juste que vous le sachiez.

Cordialement,  
Tony DiCiccio »

# E-MAILS SUR LE SITE WEB DU PROJET MOSAÏQUE

Brooklyn, New York : Bon, il y avait ce drapeau américain dans mon rêve et il avait cinquante-deux étoiles : une rangée de sept, une rangée de six, ensuite sept, et puis six, comme ça, pour un total de cinquante-deux. J'imagine que le cinquante et unième Etat doit être Puerto Rico, non ? Mais je deviens dingue à essayer de trouver ce que le cinquante-deuxième peut bien être. Si vous le savez, merci de me le dire par e-mail...

\*

Edmonton, Alberta : Je ne suis pas intelligent. J'ai la maladie de Down, mais je suis quelqu'un de gentil. Dans ma vision, je parlais en utilisant des mots compliqués, alors je devais être intelligent. Je veux redevenir intelligent.

\*

Indianapolis, Indiana : Merci d'arrêter l'envoi des e-mails disant que je serai président des États-Unis en 2030, ils inondent ma boîte à lettres. Je sais bien que je serai président et quand je viendrai au pouvoir, je balancerai un contrôle fiscal à tous ceux qui me disent encore que...

\*

Islamabad, Pakistan (autotraduction du texte d'origine en arabe) : Dans ma vision, j'ai mes deux bras. Mais aujourd'hui je n'en ai qu'un (je suis un vétéran de la guerre terrestre Inde-Pakistan). Je n'ai pas eu l'impression que c'était une prothèse. Je serais intéressé par entrer en contact avec toute personne détenant des informations sur les membres artificiels ou même sur la régénération des membres dans vingt et un ans.

\*

Chagzhou, Chine (autotraduction du texte d'origine en mandarin) : Apparemment je suis morte, dans vingt et un ans, ce qui ne me surprend pas parce que je suis déjà très âgée. Mais je serais intéressée par toute nouvelle concernant la réussite de mes enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Leurs noms sont...

\*

Buenos Aires, Argentine : Presque toutes les personnes à qui j'ai parlé étaient en vacances ou en congé pendant le Flashforward. Mais dans les pays d'Amérique du Sud que je connais le troisième mercredi d'octobre n'est pas un jour férié et il ne tombe pas dans une période de vacances. Alors j'ai pensé que peut-être on est passé à une semaine de travail de quatre jours, avec le mercredi de repos. Personnellement, je préférerais un week-end de trois jours. Quelqu'un sait ce qu'il en est ?

\*

Auckland, Nouvelle-Zélande : Je connais quatre des numéros gagnants du tirage du Super Huit néo-zélandais du 19 octobre 2030. Dans ma vision, j'encaissais 200 dollars avec le ticket où j'avais ces quatre numéros gagnants. Si vous connaissez d'autres chiffres gagnants pour la même date, j'aimerais que nous fassions équipe pour jouer.

\*

Genève, Suisse (posté en quatorze langues) : Si quelqu'un a des renseignements concernant l'assassinat de Theodosios (« Théo ») Procopides, merci de me contacter à l'adresse suivante...

## *Chapitre 14*

Jour 6 : dimanche 26 avril 2009

Lloyd et Theo déjeunaient ensemble dans la grande cafétéria du centre de contrôle du LHC. Les fenêtres donnaient sur la cour où les fleurs de printemps étaient toutes écloses. Autour d'eux, d'autres physiciens discutaient de théories et d'interprétations en rapport avec le Flashforward ; une piste prometteuse mettant en cause la défaillance supposée d'un des aimants quadripolaires venait d'être torpillée une heure auparavant. L'aimant fonctionnait parfaitement. C'était le matériel de test qui était défaillant.

Lloyd mangeait une salade, Théo la brochette qu'il avait préparée la veille et qu'il venait de réchauffer au micro-ondes.

— Les gens semblent se faire à la situation mieux que je l'aurais pensé, dit Lloyd. Toutes ces morts, toutes ces destructions, et les gens s'époussettent, ils retournent au travail et à leur train-train quotidien.

Théo acquiesça.

— Ce matin, j'ai écouté la radio. Un type disait qu'il y avait eu beaucoup moins de recours aux cellules d'aide psychologique qu'on l'avait prévu. En fait, un tas de gens ont apparemment annulé les séances de thérapie qu'ils avaient retenues, depuis le Flashforward.

— Pourquoi ? fit Lloyd, surpris.

— Il a dit que c'était à cause de la catharsis, répondit Théo avec un sourire. Je vous le dis, ce bon vieil Aristote savait de quoi il parlait : donnez aux gens une occasion de se purger de leurs émotions et ils en ressortent en meilleure santé. Beaucoup ont perdu un être cher pendant le Flashforward : l'épanchement de chagrin a été très positif sur le plan psychologique. Le type de la radio disait que quelque chose de comparable s'était produit il y a une dizaine d'années avec la mort de la princesse Diana : pendant les mois suivants, les thérapeutes ont été notablement moins sollicités. Naturellement, le plus gros de la catharsis s'est déroulé en Angleterre, mais, juste après la mort de Lady Di, vingt-sept pour cent des Américains ont dit avoir l'impression qu'ils avaient perdu quelqu'un qu'ils connaissaient

personnellement..

Bien sûr, on ne se remet pas facilement de la perte d'une épouse ou d'un enfant, mais de celle d'un oncle ? D'un lointain cousin ? D'un acteur qu'on aimait bien ? D'un collègue de travail ? C'est une grosse délivrance.

— Mais si tout le monde traverse la même épreuve...

— C'était justement ce qu'il soulignait, dit Théo. Vous voyez, en temps normal, si vous perdez quelqu'un dans un accident, vous vous effondrez, et ça dure des semaines, des mois... et tout le monde autour de vous renforce votre droit à la tristesse. On vous dit : « Il faut le temps qu'il faut pour faire son deuil ». Tout le monde vous apporte son soutien émotionnel. Mais si tous les autres ont eux aussi à affronter une perte, il n'y a plus cet effet béquille. Il n'y a personne pour vous tenir un discours apaisant. Vous n'avez pas d'autre choix que de vous ressaisir et de vous remettre au boulot. C'est la même chose pour les gens qui traversent une guerre. N'importe quelle guerre est bien plus dévastatrice en termes quantitatifs que la pire tragédie personnelle, mais quand la paix revient la plupart des gens reprennent simplement le cours de leur vie. Tout le monde a enduré les mêmes épreuves. Il faut juste isoler la période, l'oublier et continuer. C'est ce qui se passe en ce moment, apparemment.

— Je ne pense pas que Michiko se remettra de la perte de Tamiko.

Elle devait rentrer du Japon dans la soirée.

— Non, non, bien sûr que non. Pas dans le sens où ça ne cessera jamais d'être douloureux pour elle. Mais elle a déjà repris le cours de sa vie. Et que peut-elle faire d'autre ? Il n'y a vraiment pas d'autre choix.

Franco della Robbia, le physicien barbu d'une cinquantaine d'années, s'arrêta devant leur table, son plateau en mains.

— Ça ne vous dérange pas si je me joins à vous ?

Lloyd leva les yeux de son assiette.

— Salut, Franco. Pas du tout, non.

Théo décala sa chaise sur la droite et della Robbia s'assit.

— Vous faites fausse route avec Minkowski, vous savez, dit-il. Les visions ne peuvent pas être celles d'un futur réel.

Lloyd piqua dans sa salade.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, reprenons votre prémisse. Dans vingt et un ans, j'aurai une connexion entre ma personne future et ma personne passée. En clair, ma personne passée verra exactement ce que fait ma personne future. Bon, ma personne future n'a peut-être aucune indication manifeste de cette connexion, mais c'est sans importance : il saura à la seconde près quand la connexion commencera et quand elle s'achèvera. J'ignore ce que votre vision vous a montré, mais dans la mienne je me trouvais à Sorrente, enfin je pense que c'était Sorrente. J'étais assis sur un balcon surplombant la baie de Naples. Très joli, très agréable, mais ce n'est pas du tout ce que je ferais le 23 octobre 2030 si je savais que mon être passé allait entrer en contact avec moi. Je me

trouverais plus probablement dans un endroit dépourvu de tout détail risquant de détourner l'attention de mon être passé. Disons que je m'enfermerais dans une pièce vide ou que je regarderais un mur nu. Et à précisément 17 h 21, heure de Greenwich, je me mettrais à réciter les faits que je voudrais que mon être passé connaisse, du genre : « Le 11 mars 2012, sois prudent quand tu traverseras la Via Colombo, sinon tu feras une chute et tu te casseras la jambe », « A ton époque, l'action Bertelsmann est à 42 euros, mais en 2030 elle sera à 690, alors achètes-en un paquet pour financer ta retraite », « Voici les vainqueurs des coupes du monde successives entre ton époque et la mienne ». Vous m'avez compris. J'aurais tout écrit sur un morceau de papier et je me contenterais de le réciter, pour me donner le plus d'informations utiles pendant cette fenêtre d'une minute et quarante-trois secondes. (L'Italien se tut un instant, pour donner plus d'emphase à sa conclusion.) Or le fait que personne n'ait fait le récit d'une vision de ce genre signifie que ce que nous avons vu ne peut pas être le futur réel de la ligne temporelle que nous suivons actuellement.

Lloyd se rembrunit.

— Il est possible que certaines personnes aient fait exactement ça. En réalité, le public ne connaît qu'une infime partie de ce que contenaient les milliards de visions. Si j'avais l'intention de donner à ma personne passée un tuyau boursier et que je ne savais pas le futur immuable, la première chose que je lui dirais serait : « Ne partage cette info avec personne ». Peut-être que ceux qui ont fait ce que vous suggérez évitent simplement d'en parler.

— S'il n'y avait eu que quelques dizaines de personnes à avoir une vision, ce serait possible, répondit délia Robbia. Mais avec des milliards ? Quelqu'un aurait forcément vendu la mèche. En fait, j'ai la ferme conviction que presque tout le monde aurait tenté de communiquer avec son alter ego du passé.

Lloyd regarda Théo, puis délia Robbia.

— Pas s'ils savaient que ça ne servirait à rien, et que rien de ce qu'ils pourraient dire ne changerait ce qui est déjà inscrit dans le marbre.

— Ou peut-être que tout le monde a oublié, dit Théo. Peut-être qu'entre maintenant et 2030 les souvenirs des visions disparaîtront. On oublie ses rêves, après tout. On peut s'en rappeler juste après le réveil, mais quelques heures plus tard, il n'y a plus rien. Donc les visions pourraient s'effacer d'elles-mêmes au cours des prochaines vingt et une années.

Délia Robbia secoua la tête avec gravité.

— Même en retenant cette hypothèse — et il n'y a aucune raison de penser qu'elle puisse se réaliser — tous les médias ayant parlé des visions existeraient toujours en 2030. Tous les bulletins d'informations, toutes les couvertures télé, tout ce que les gens pourraient écrire sur eux-mêmes dans leur journal intime ou dans des courriers à des amis, à des proches... La psychologie n'est pas mon domaine et je ne débattrai pas de la nature faillible de la mémoire humaine. Mais les gens disposeraient d'innombrables moyens

de savoir ce qui va se produire le 23 octobre 2030 et nombre d'entre eux tenteraient de communiquer avec le passé.

— Attendez une minute..., fit Théo. Attendez une minute ! (Lloyd et délia Robbia tournèrent vers lui des regards intrigués.) Vous ne voyez donc pas ? C'est la loi de Niven !

— Quoi ? dit Lloyd.

— Qui est Niven ? voulut savoir l'Italien.

— Un écrivain de science-fiction américain. Il a dit que dans tout univers où le voyage dans le temps est une possibilité, aucun engin temporel ne sera jamais inventé. Il a même écrit une nouvelle sur le sujet : un scientifique met au point une machine à voyager dans le temps et juste au moment où elle est achevée, il lève les yeux et voit le soleil se transformer en nova. L'univers va l'anéantir plutôt que d'autoriser les paradoxes inhérents au voyage temporel.

— Et alors ? dit Lloyd.

— Alors la communication avec soi-même venu du passé est une forme de voyage temporel, puisque ça revient à envoyer des informations à rebours dans le temps. Et pour les gens qui ont essayé de le faire, l'univers peut avoir bloqué la tentative. Pas par quelque chose d'aussi grandiose que l'explosion du soleil, mais simplement en empêchant la communication de fonctionner. (Son regard passa plusieurs fois de Lloyd à della Robbia.) Vous ne comprenez pas ? C'est ce que j'ai dû essayer de faire en 2030 : communiquer avec le Theo venu du passé, mais au lieu d'y parvenir, je me suis retrouvé sans vision.

Lloyd s'efforça d'adopter un ton doux :

— Il semble qu'il y ait dans les visions d'autres personnes un certain nombre de preuves que vous êtes réellement mort en 2030...

Théo voulut répondre, hésita, et finalement il accepta sa défaite.

— Vous avez raison. Vous avez raison, désolé.

Lloyd préféra ne pas s'appesantir sur le sujet. Jusqu'à cet instant il ne s'était pas rendu compte que la situation devait être très difficile à vivre pour son ami. Il se tourna vers della Robbia.

— Eh bien, Franco, si ce n'étaient pas des visions de notre futur, que représentaient-elles ?

— Une ligne temporelle alternative, bien sûr. C'est tout à fait raisonnable, selon l'IMM.

En physique quantique, l'interprétation des mondes multiples disait que chaque fois qu'un événement pouvait prendre deux directions, au lieu qu'il n'y en ait qu'une des deux qui se réalise, chacune se réalise, mais dans un univers distinct de l'autre.

— Plus précisément, les visions décrivent un univers qui s'est détaché de l'univers présent, que nous connaissons, au moment de votre expérience avec le LHC. Elles montrent le futur tel qu'il sera dans un univers où l'effet de déplacement temporel ne s'est *pas* produit.

Mais Lloyd n'était pas convaincu.

— Vous ne croyez toujours pas à l'IMM, hein ? L'IT démolit ça.

Un argument classique en faveur de l'interprétation multimondes est l'expérience hypothétique du chat de Schrödinger : mettez un chat dans une boîte hermétiquement scellée avec un poison fulgurant qui a cinquante pour cent de chances d'être activé sur une période d'une heure. À la fin de ladite heure, ouvrez la boîte et voyez si le chat est toujours vivant. Selon l'interprétation de Copenhague — la version classique de la mécanique quantique —, tant que personne n'a regardé à l'intérieur de la boîte, le chat est supposé n'être ni mort ni vivant, mais plutôt dans un état équivalent à une superposition des deux états possibles. L'acte qui consiste à regarder dans la boîte — donc l'observation — fait s'effondrer la fonction d'onde, forçant le chat à se résoudre à l'une ou l'autre des alternatives. À cela près que, puisque l'observation pouvait aller dans deux sens, ce que les tenants de l'IMM disent s'être réellement produit est que l'univers s'est scindé au moment de l'observation. Un univers continue à se développer avec le chat mort, un autre avec le chat vivant.

John G. Cramer, un physicien qui avait souvent travaillé au CERN, mais qui d'habitude travaillait avec l'université de Washington, n'aimait pas du tout l'importance que l'interprétation de Copenhague donnait à l'observateur. Dans les années 1980, il proposa une explication alternative : l'IT, l'interprétation transactionnelle. Pendant la décennie suivante et la première du deuxième millénaire, l'IT gagna en popularité parmi les physiciens.

L'idée était la suivante : on considère le pauvre chat de Schrödinger au moment où la boîte est scellée autour de lui, et l'oeil de l'observateur, au moment où, une heure plus tard, il se pose sur le chat. Dans l'interprétation transactionnelle, le chat émet une « onde de reconnaissance » réelle, physique, qui se déplace en avant dans le futur et en arrière dans le passé. Lorsque l'onde de reconnaissance atteint l'oeil, celui-ci émet une « onde de confirmation », laquelle se déplace en arrière dans le passé et en avant dans le futur. L'onde de reconnaissance et l'onde de confirmation s'annulent mutuellement partout dans l'univers sauf sur la ligne directe entre le chat et l'oeil, où elles se renforcent l'une l'autre, produisant une transaction. Le chat et l'oeil ayant communiqué à travers le temps, il n'y a pas d'ambiguïté et aucun besoin que la fonction d'onde s'effondre : le chat existe dans la boîte exactement comme il sera ultérieurement observé. Il n'y a pas non plus de scission de l'univers en deux univers : puisque la transaction couvre l'intégralité de la période signifiante, il n'y a aucune nécessité de division. L'oeil voit le chat tel qu'il a toujours été, soit vivant, soit mort.

— Vous aimeriez que ce soit conforme à l'interprétation transactionnelle, dit della Robbia. Ça démolirait le libre arbitre. Tout photon émis sait ce qui finira par l'absorber.

— Bien sûr, dit Lloyd. Je reconnais que l'interprétation transactionnelle renforce le concept de l'univers considéré comme un bloc... Mais c'est votre interprétation multimondes qui démolit vraiment le concept de libre arbitre.

— Comment pouvez-vous dire ça ? s'exclama della Robbia avec une



exaspération très italienne.

— Il n'existe pas de hiérarchie parmi les mondes multiples, répondit Lloyd. Disons que je me promène sur une route et que j'arrive à une fourche. Je pourrais aller à droite, ou à gauche. Quelle direction vais-je choisir ?

— Celle que vous voulez ! dit della Robbia d'un air fanfaron. Le libre arbitre !

— N'importe quoi ! fit Lloyd. Selon l'interprétation multimondes, je choisis la direction que l'autre version de moi-même a rejetée. S'il va à droite, je dois aller à gauche ; si je vais à droite, il doit aller à gauche. Et seule l'arrogance m'amènerait à penser que ç'a toujours été mon choix dans cet univers qui a été retenu, et que ç'a toujours été l'autre choix, qui était simplement l'alternative, qui devait s'exprimer dans un autre univers. L'interprétation multimondes donne *l'illusion* du choix, alors qu'en fait elle est totalement déterministe.

L'Italien se tourna vers Théo, bras écartés en un appel au bon sens.

— Mais l'interprétation transactionnelle dépend d'ondes qui voyagent à rebours dans le temps !

— Je pense que nous avons maintenant suffisamment démontré la réalité de l'information voyageant à rebours dans le temps, Franco, dit Théo d'un ton aimable. Par ailleurs, ce que Cramer a réellement dit, c'est que la transaction s'opère de façon atemporelle : en dehors du temps.

Lloyd commençait à s'enthousiasmer pour le débat, d'autant qu'il avait maintenant un allié.

— Et votre version de ce qui est arrivé est celle qui exige le voyage dans le temps, fit-il remarquer.

Délia Robbia parut abasourdi.

— Quoi ? Comment ? Les visions sont simplement l'aperçu d'un univers parallèle.

— Dans l'interprétation des mondes multiples, tous les univers parallèles qui pourraient exister évolueraient certainement au même rythme que le nôtre. Si vous pouviez regarder dans un univers parallèle, vous verriez toujours la journée présente, le 26 avril 2009. En fait, tout le concept de calcul quantique dépend d'univers parallèles évoluant exactement à la même vitesse que le nôtre. Donc, oui, si vous pouviez voir dans un univers parallèle, vous verriez peut-être un monde où vous seriez allé vous asseoir à la table de Michael Burr, là-bas, au lieu d'être avec nous, mais ce serait toujours *maintenant*. Ce que vous suggérez, c'est d'ajouter un contact avec un univers parallèle *en plus* d'une vision du futur. Il est déjà assez difficile d'accepter une de ces idées sans devoir en plus accepter l'autre, et...

Jake Horowitz s'approcha de leur table.

— Excusez-moi d'interrompre votre conversation, dit-il, mais il y a un appel pour vous, Théo. Le type dit que c'est en rapport avec votre message sur le site Mosaïque.

Théo quitta la table sans hésiter, abandonnant derrière lui sa brochette à

demie grignotée.

— Ligne 3, dit Jacob qui le suivait.

Il y avait un bureau désert juste à la sortie de la cafétéria et Théo s'y engouffra. Le téléphone n'affichait pas l'identité du correspondant, seulement la mention « hors zone ». Théo prit le combiné.

— Allô. Ici Théo Procopides.

— Mon Dieu, fit une voix masculine en anglais, à l'autre bout. C'est zarbi, parler à quelqu'un alors que vous savez qu'il va mourir...

Théo n'avait aucune réponse à ce genre de remarque, aussi alla-t-il directement au coeur du sujet :

— Vous avez des renseignements sur mon assassinat ?

— Oui, je crois. Dans ma vision, j'ai lu quelque chose à ce sujet.

— Qu'est-ce que ça disait ?

L'homme relata l'essentiel de ce qu'il avait lu. Il n'y avait pas de faits nouveaux.

— Est-ce que l'article parlait des gens que j'ai pu laisser derrière moi ? Vous savez, si j'avais une femme, des enfants...

— Oh, ouais. Attendez, j'essaie de m'en souvenir...

*J'essaie de m'en souvenir.* Son futur était chose accessoire. Personne ne s'en souciait vraiment. Ce n'était pas important, ni réel. Juste un type cité dans un journal.

— Ouais, fit la voix. Ouais, vous laisserez une femme et un fils.

— L'article donnait leurs prénoms ?

L'autre souffla dans le microphone tout en réfléchissant.

— Le fils, c'était... Constantin ; enfin, il me semble.

*Constantin.* Le prénom de son père. Oui. Théo avait toujours pensé à ce prénom si un jour il avait un fils.

— Et la mère du garçon ? Ma femme ?

— Désolé. Me souviens pas.

— S'il vous plaît, essayez...

— Non, vraiment désolé, hein. Je ne me rappelle pas du tout.

— Sous hypnose, tout pourrait vous revenir...

— Eh, vous êtes dingue ? Pas question que je fasse ce genre de truc. Écoutez, je vous ai appelé pour vous aider un peu. Je me suis dit que j'allais faire ma BA, vous piguez ? Juste être sympa, quoi. Mais je ne veux pas me faire hypnotiser, ni qu'on me bourre de drogues ou un truc du genre.

— Mais ma femme... ma veuve... J'ai besoin de savoir qui elle est.

— Pourquoi ? Je ne sais pas à qui je serai marié dans vingt ans, moi. Pourquoi vous, vous devriez savoir ?

— Elle pourrait avoir des pistes qui expliquent pourquoi j'ai été tué.

— Mouais, possible. Mais j'ai fait tout ce que je pouvais pour vous.

— Mais vous avez vu son nom ! Vous connaissez son nom !

— Je viens de vous le dire, ça ne me revient pas. Désolé.

— Je vous en prie... Je vous donnerai de l'argent.

— Sérieux, mec, je ne me souviens pas. Mais si ça me revient, d'accord, je vous rappelle. C'est tout ce que je peux vous promettre.

Théo se força à ne pas protester encore. Il serra les dents, inspira, expira, puis :

— D'accord. Merci. Merci pour ce que vous avez fait. Est-ce que je pourrais avoir votre nom ?

— Désolé, mec. Comme j'ai dit, si un truc me revient, je vous rappelle. Et son correspondant coupa la communication.

## *Chapitre 15*

Ce soir-là, Michiko revint de Tokyo. Si elle n'était pas en paix, elle semblait au moins ne plus être au bord de l'effondrement.

Après avoir passé l'après-midi à examiner une nouvelle série de simulations par ordinateur, Lloyd alla la prendre à l'aéroport et conduisit la dizaine de kilomètres jusqu'à son appartement de Saint-Genis, et...

Et ils firent l'amour, pour la première fois en cinq jours depuis le Flasbforward. C'était en début de soirée, l'éclairage dans la pièce n'était pas encore allumé, mais le soleil filtrait à travers les volets. Lloyd avait toujours montré plus d'inventivité qu'elle, même si elle se mettait rapidement au diapason. Au début, peut-être avait-il eu des goûts trop excessifs, trop occidentaux pour elle, mais au fil du temps elle s'était adaptée et il s'efforçait toujours d'être un amant attentionné. Mais aujourd'hui ils avaient joué la simplicité : la position du missionnaire et rien de plus. D'habitude, les draps étaient trempés de sueur quand ils en avaient fini, cette fois ils demeurèrent secs. Ils restaient même bordés d'un côté du lit.

Étendu sur le dos, Lloyd contemplait le plafond enténébré. Michiko était allongée à côté de lui, un bras passé en travers de sa poitrine. Ils restèrent silencieux et immobiles un long moment. Chacun était perdu dans ses pensées.

Finalement, elle prit la parole :

— Je t'ai vu sur CNN, quand j'étais à Tokyo. Tu crois vraiment que nous n'avons aucun libre arbitre ?

La question l'étonna un peu.

— Eh bien, nous pensons l'avoir, ce qui revient au même, je suppose. Mais l'inévitabilité est une constante dans un grand nombre de systèmes de croyances. Prenons la Cène. Jésus a dit à Pierre — Pierre, souviens-toi, qui sera justement la pierre sur laquelle il avait dit qu'il construirait son église —, Jésus a donc dit à Pierre que celui-ci le renierait trois fois. Pierre a protesté et a affirmé que jamais cela ne se produirait, mais, bien sûr, il l'a fait. Et Judas Iscariote, en qui j'ai toujours vu un personnage tragique, était destiné à livrer le Christ aux autorités, qu'il le veuille ou pas. Le concept du rôle qu'on a à

jouer, une destinée à accomplir, est bien plus ancien que le concept de libre arbitre... Oui, je crois vraiment que le futur est aussi immuable que le passé. Et le Flashforward le confirme : si le futur n'était pas immuable, comment chacun pourrait avoir des visions de lendemains cohérents ? Est-ce que la vision de chacun ne serait pas différente des autres ? Ou plutôt, est-ce qu'il ne serait possible à personne d'avoir la moindre vision ?

Michiko réfléchit un moment.

— Je ne sais pas. Je ne suis pas sûre. Je veux dire, quel intérêt de continuer si tout est déjà fixé ?

— Quel intérêt de lire un roman dont la fin a déjà été écrite ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Le concept d'univers sous forme d'un bloc est la seule chose qui ait un sens dans un univers relativiste, dit Lloyd. Effectivement, c'est seulement la relativité avec un R majuscule : la relativité pose qu'aucun point dans l'espace n'a plus d'importance qu'un autre, qu'il n'y a aucun cadre fixe de référence à partir duquel mesurer les autres positions. Eh bien, l'univers-bloc dit qu'aucun moment n'est plus important qu'un autre : le « moment présent » est une illusion complète et s'il existe une chose telle qu'un présent universel, si le futur est déjà écrit, alors le libre arbitre est également une illusion, de toute évidence.

— Je n'en suis pas aussi certaine que toi, dit Michiko. J'ai l'impression d'avoir mon libre arbitre.

— Même après ça ? fit Lloyd d'une voix qui devenait un peu tranchante. Même après le Flashforward ?

— Il y a d'autres explications pour la version cohérente du futur, dit-elle.

— Oh ? Par exemple ?

— Par exemple, ce n'est qu'*un* des futurs possibles, un lancer de dés. Si le Flashforward venait à se reproduire, nous verrions un futur complètement différent.

Lloyd secoua la tête et ses cheveux bruissèrent contre l'oreiller.

— Non. Non, il n'y a qu'un seul futur, tout comme il n'y a qu'un seul passé. Aucune autre interprétation n'a de sens.

— Mais vivre sans libre arbitre...

— C'est comme ça, d'accord ? l'interrompit-il d'un ton sec. Pas de libre arbitre. Pas de choix.

— Mais...

— *Il n'y a pas de, mais.*

Michiko se tut. La poitrine de Lloyd se soulevait et s'abaissait sur un rythme rapide, et sans aucun doute Michiko pouvait sentir les battements du cœur de son amant. Ils restèrent sans bouger pendant un long moment puis, enfin, elle dit :

— Ah.

Lloyd arqua les sourcils même si Michiko ne pouvait pas voir son expression. Mais elle sentit que son expression faciale s'était modifiée.

— Je comprends, ajouta-t-elle.

Il était irrité et il ne chercha pas à le cacher.

— Quoi donc ?

— Je comprends que tu n'en démordes pas, en ce qui concerne le futur immuable. Pourquoi tu crois que le libre arbitre n'existe pas.

— Et pourquoi, d'après toi ?

— À cause de ce qui est arrivé. À cause de tous ces gens qui sont morts, de tous les autres qui ont été blessés. (Elle se tut, comme si elle attendait qu'il termine son raisonnement. Devant son mutisme, elle poursuivit.) Si nous disposions du libre arbitre, tu te culpabiliserais pour ce qui est arrivé, tu devrais en endosser la responsabilité. Tout ce sang serait sur tes mains. Mais si nous n'avons pas de libre arbitre, alors ce n'est pas ta faute. Ce qui sera est déjà. Tu as appuyé sur le bouton qui a déclenché l'expérience parce que tu as toujours appuyé sur ce bouton, et que tu appuieras toujours dessus. C'est un moment figé dans le temps, comme tous les autres.

Lloyd ne dit rien. Il n'y avait rien à dire. Elle avait raison, bien sûr. Il sentit une brusque chaleur envahir ses joues.

Était-il à ce point superficiel ? À ce point désespéré ?

Rien, dans aucune théorie physique, n'aurait permis de prévoir le Flashforward. Il n'était pas un quelconque médecin qui avait oublié de se renseigner sur les derniers effets secondaires découverts pour tel traitement. Il ne s'agissait pas d'une faute professionnelle. Personne — ni Newton, ni Einstein, ni Hawking — n'aurait pu prédire le résultat de l'expérience avec le LHC.

Il n'avait commis aucune faute.

*Aucune.*

Et pourtant il aurait donné n'importe quoi pour changer ce qui s'était produit. N'importe quoi.

Et il savait que s'il admettait ne serait-ce qu'une seconde la possibilité que tout aurait pu être différent, qu'il aurait pu éviter tous ces accidents de voiture, ces crashes d'avions, ces chutes dans les escaliers et ces opérations chirurgicales ratées, qu'il aurait pu empêcher que la petite Tamiko perde la vie, alors il passerait le restant de son existence à être écrasé par la culpabilité pour ce qui était arrivé. Minkowski l'absolvait de cette torture.

Ceux qui souhaitaient que les visions ne décrivent pas le véritable futur avaient espéré que, prises collectivement, elles se contrediraient : que dans la vision d'une personne, un démocrate serait président des États-Unis en 2030, alors que dans une autre ce serait un républicain qui occuperait le Bureau ovale. Dans l'une, il y aurait des voitures volantes partout ; dans une autre, tous les véhicules individuels auraient été bannis au profit des transports publics. Dans celle-ci, des extraterrestres étaient venus en visite sur Terre ; dans celle-là, nous avions eu confirmation d'être seuls dans l'univers.

Mais le projet Mosaïque de Michiko rencontrait un succès énorme, avec

plus de cent mille messages par jour, qui se combinaient pour dépendre un 2030 cohérent, plausible, chaque vision apportant sa pierre à l'édifice général.

En 2017, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, Elizabeth II, reine d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande du Nord, du Canada, des Bahamas et d'innombrables autres contrées, s'éteignait. Son fils Charles, alors âgé de soixante et un ans et complètement insane, choisissait de ne pas monter sur le trône, sur l'insistance de ses conseillers. William, le fils aîné de Charles, stupéfiait le monde en renonçant à la couronne, ce qui menait le Parlement à déclarer la dissolution de la monarchie.

Le Québec faisait toujours partie du Canada. Les sécessionnistes étaient maintenant une toute petite minorité, mais ils donnaient toujours de la voix.

En 2019, l'Afrique du Sud concluait enfin ses procès pour crimes contre l'humanité intentés après la fin de l'apartheid et plus de cinq mille personnes étaient condamnées. Le président Desmond Tutu, quatre-vingt-huit ans, leur pardonnait et les amnistiait tous, pour mettre un terme à cette sombre période.

Personne n'avait encore posé le pied sur Mars — les visions qui avaient suggéré le contraire se révélant n'être que des simulations de réalité virtuelle proposées à Disney World.

Le président des États-Unis était un Afro-Américain et apparemment il n'y aurait pas de femme à ce poste d'ici à 2030. Mais l'Église catholique avait enfin décidé d'ordonner prêtres des femmes.

Cuba n'était plus communiste. La Chine était le dernier pays communiste au monde et son emprise sur son peuple paraissait aussi ferme dans vingt et un ans qu'en 2009. Sa population atteignait presque les deux milliards d'individus.

La raréfaction de l'ozone avait des effets visibles : même par temps nuageux, les gens portaient des chapeaux et des lunettes à verres fumés.

Les voitures ne pouvaient pas voler, mais elles pouvaient léviter à environ deux mètres du sol. L'entretien des routes avait été sérieusement réduit. Les voitures n'avaient plus besoin d'une surface plane et dure pour se déplacer. En certains endroits, on avait même supprimé les routes pour les remplacer par des ceintures vertes. Le Christ n'était pas revenu sur Terre.

Le rêve de l'intelligence artificielle n'était toujours pas devenu réalité. Quoique les ordinateurs parlants soient légion, aucun ne montrait la moindre étincelle de conscience.

La fertilité du sperme masculin continuait à baisser dans le monde entier. Dans les régions développées, l'insémination artificielle était maintenant chose commune, et couverte par des programmes médico-sociaux au Canada, dans toute l'Union européenne et même aux États-Unis. Dans le tiers-monde, la natalité chutait pour la première fois.

Le 6 août 2030 — pour le quatre-vingt-cinquième anniversaire de la bombe atomique de Hiroshima — une cérémonie se tint dans cette ville, au cours de laquelle fut annoncée l'interdiction mondiale du développement des armes nucléaires.

En dépit de l'interdiction de les chasser, les cachalots n'existaient plus en 2030. Plus d'une centaine se suicidaient en 2022 en s'échouant sur les plages, dans diverses régions du globe. Personne n'avait pu expliquer pourquoi.

Dans une victoire du bon sens, quatorze grands journaux d'Amérique du Nord s'accordaient pour cesser de publier des horoscopes, déclarant qu'imprimer de telles absurdités était contraire à leur mission première, la propagation de la vérité.

Un remède au SIDA était découvert en 2014 ou 2015. Le nombre total de décès dus à cette maladie était estimé à soixante-quinze millions d'individus, soit l'équivalent des ravages que la peste noire avait causés sept siècles plus tôt. On n'avait toujours pas trouvé de remède au cancer, mais la plupart des formes de diabètes pouvaient être diagnostiquées et corrigées avant la naissance.

La nanotechnologie n'était toujours pas au point.

George Lucas n'avait pas terminé de tourner les neufs volets de la saga *Star Wars*.

Il était maintenant interdit de fumer dans tous les lieux publics, y compris extérieurs, aux États-Unis et au Canada. Une coalition de pays du tiers-monde poursuivait en justice les États-Unis devant la Cour internationale de justice de La Haye pour avoir sciemment promu la consommation du tabac dans les pays en voie de développement.

Bill Gates était ruiné : l'action Microsoft dévissait sévèrement en 2027, suite à une nouvelle version du bug de l'an 2000. Les vieux logiciels de Microsoft enregistraient les dates sous forme de chaînes de trente-deux bits représentant le nombre de secondes écoulées depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1970. Or, en 2027 ils arrivaient à bout de leur capacité de stockage. Quand des cadres supérieurs de la compagnie avaient essayé de revendre leurs propres actions, le titre avait plongé encore plus bas. La société finissait par faire une demande de redressement judiciaire en 2029.

Le revenu moyen aux États-Unis semblait s'établir aux alentours de 157 000 dollars l'an. Une baguette coûtait 4 dollars.

Le film le plus rentable de tous les temps était le remake de 2026 de *La Guerre des mondes*.

À la Harvard Business School, l'apprentissage du japonais était maintenant obligatoire pour tous les étudiants en maîtrise de gestion.

Pour 2030, les couleurs dominantes de la mode étaient le jaune pâle et l'orange foncé. Les femmes portaient de nouveau les cheveux longs.

Les rhinocéros étaient maintenant élevés dans des fermes, pour leurs cornes toujours très prisées en Orient. Ils n'étaient plus menacés d'extinction.

Au Zaïre, tuer un gorille était devenu un crime capital.

Donald Trump faisait construire une pyramide destinée à accueillir sa dépouille, dans le Nevada. Achievée, elle serait de dix mètres plus haute que la grande pyramide de Gizeh.

L'équipe des Volcanoes de Honolulu seraient les vainqueurs de la série



mondiale de base-ball en 2029.

Les îles Turques-et-Caïques étaient devenues partie du Canada en 2023 ou 2024.

Après que des tests ADN eurent prouvé cent cas d'erreurs judiciaires après l'exécution des prisonniers, les États-Unis abolissaient la peine de mort.

Pepsi gagnait la guerre des sodas.

Il y aurait un autre krach financier. Ceux qui savaient en ^quelle année gardaient apparemment cette information pour eux.

Les États-Unis finissaient par adopter le système métrique.

L'Inde établissait la première base permanente sur la Lune.

Une guerre se profilait entre le Guatemala et l'Équateur.

En 2030, la population mondiale atteignait les onze milliards d'êtres humains, dont quatre milliards nés après 2009 qui n'avaient donc jamais eu de vision.

Michiko et Lloyd prenaient un dîner tardif dans l'appartement de celui-ci. Il avait préparé une raclette, plat traditionnel suisse qu'il avait appris à aimer, et ils l'arrosèrent d'une bouteille de *Blauburgunder*. Lloyd n'avait jamais beaucoup bu, mais le vin coulait si facilement en Europe et il arrivait à un âge où un ou deux verres par jour étaient salutaires pour son cœur.

— Nous ne saurons jamais, n'est-ce pas ? dit Michiko après avoir mangé un petit morceau de pomme de terre. Nous ne saurons jamais qui était cette femme que tu as vue dans ta vision, ni qui était le père de mon enfant dans la mienne.

— Oh si, nous le saurons, dit Lloyd. D'ici à douze ou treize ans, avant la naissance de ta fille, tu sauras qui est le père. Et je saurai qui est cette femme le jour où je la rencontrerai. Je la reconnaitrai certainement, même si elle est plus jeune de plusieurs années qu'elle m'est apparue dans la vision.

Michiko acquiesça, comme si la chose était évidente.

— Mais je veux dire, nous ne saurons pas à temps, pour notre propre mariage, dit-elle d'une petite voix.

— Non, nous ne saurons pas.

Elle soupira.

— Que veux-tu faire ?

Il leva les yeux de son assiette et la regarda. Elle serrait les lèvres, peut-être pour les empêcher de trembler. Elle portait sa bague de fiançailles, bien moins belle qu'il l'aurait souhaitée, bien plus coûteuse qu'il pouvait réellement se le permettre.

— Ce n'est pas juste, fit-il. Je veux dire, bon sang, même Elizabeth Taylor devait penser que c'était « jusqu'à ce que la mort nous sépare » chaque fois qu'elle se mariait. Personne ne devrait aller au mariage en sachant que celui-ci est condamné à finir en échec.

— Alors, quelle est ta décision ? demanda-t-elle. Tu veux annuler nos fiançailles ?

— Je t'aime vraiment, dit-il enfin. Tu le sais.

— Alors quel est le problème ?

Quel *était* le problème ? Était-ce l'idée du divorce qui le terrifiait — ou seulement celle d'un divorce douloureux, comme celui que ses parents avaient enduré ? Qui aurait pensé qu'une chose aussi simple que le partage des biens puisse dégénérer en une guerre totale, avec des accusations vicieuses de chaque côté ? Qui aurait imaginé que deux personnes qui avaient économisé et s'étaient sacrifiées des années durant pour acheter à l'autre de somptueux cadeaux de Noël comme gages de leur amour finiraient par faire appel à la loi pour reprendre ces présents à la seule personne au monde pour qui ils avaient de l'importance ? Qui aurait cru qu'un couple qui avait si malicieusement choisi pour ses enfants des prénoms qui étaient en fait des anagrammes — Lloyd et Dolly — utiliserait ces mêmes enfants comme des pions, des armes ?

— Je suis désolé, chérie, dit Lloyd. Ça me déchire le coeur, mais je ne sais pas ce que je veux faire.

— Tes parents ont depuis longtemps réservé leurs places d'avion pour venir à Genève, ma mère aussi, dit Michiko. Si nous ne devons pas aller jusqu'au mariage, il faut prévenir les gens. Tu dois prendre une décision.

Elle ne comprenait pas. Elle ne comprenait pas que sa décision était déjà prise, que quoi qu'il fasse/ait fait était décrit pour l'éternité dans l'univers-bloc. Ce n'était pas qu'il devait prendre une décision, mais plutôt que cette décision qui avait toujours été prise soit révélée, tout simplement.

Et donc...

## *Chapitre 16*

Il était temps pour Théo de rentrer chez lui. Non pas à l'appartement de Genève qui avait été son lieu de résidence ces deux dernières années, mais chez lui, à Athènes. Là où se trouvaient ses racines.

Et en toute franchise, il valait mieux pour lui ne pas se trouver à proximité de Michiko, au moins pendant quelque temps. Il ne cessait d'avoir des idées folles quand il pensait à elle.

Il n'imaginait pas que quelqu'un de sa famille ait un rapport avec sa mort ; même si, quand il s'était documenté sur le sujet, il était devenu manifeste que c'était généralement le cas, depuis que Caïn avait massacré Abel, Livia empoisonné Auguste, O.J. Simpson tué sa femme, et cet astronaute à bord de la Station spatiale internationale été arrêté, malgré un alibi apparemment parfait, pour le meurtre de sa propre soeur.

Mais non, Théo ne soupçonnait aucun membre de sa famille. Et pourtant, si des visions pouvaient jeter un peu de lumière sur sa mort, ce seraient sûrement celles de ses proches parents. Certains d'entre eux auraient sans doute mené des recherches pour chercher à savoir qui avait tué leur cher Théo.

Il prit un vol de la compagnie aérienne Olympic pour Athènes. Les réductions étaient terminées, car les gens reprenaient l'avion comme avant, assurés que le déplacement temporel de la conscience ne se reproduirait pas. Il passa le temps du vol à trouver les failles dans un modèle théorique pour expliquer le Flashforward reçu par e-mail d'une équipe du DESY, le Deutsches Elektronen-Synchrotron, l'autre grand site d'accélérateurs de particules en Europe.

Théo n'était pas revenu au pays depuis quatre ans et il le regrettait. Il serait peut-être mort dans vingt et un ans et il avait laissé s'écouler l'équivalent d'un cinquième de ce temps sans serrer sa mère dans ses bras et savourer sa cuisine, sans revoir son frère, sans profiter de la beauté de sa terre natale. Certes, les Alpes étaient d'une beauté à couper le souffle, mais il y avait quelque chose de stérile dans ces paysages. À Athènes, vous pouviez toujours lever les yeux et apercevoir l'Acropole qui dominait la ville, le soleil à son zénith qui miroitait sur le marbre restauré du Parthénon. Des êtres

humains habitaient là depuis des milliers d'années, des millénaires de pensée, de culture, d'art.

Bien sûr, enfant, il avait visité tous ces célèbres sites archéologiques. H se souvenait, à dix-sept ans, d'un voyage de classe en bus à Delphes. Il pleuvait des cordes et il n'avait pas voulu descendre du bus. Mais son professeur, Mme Megas, avait insisté. Ils avaient escaladé des rochers sombres et glissants pour atteindre une forêt luxuriante et arriver à l'endroit où l'on pensait que l'oracle s'asseyait pour dispenser ses visions énigmatiques du futur.

Ce genre d'oracle avait été bien meilleur, songea-t-il. Ces avenir étaient prétextes à interprétations et débats, pas comme les réalités froides et dures que le monde avait connues récemment.

Ils s'étaient également rendus à Épidaure, un grand cirque creusé dans le paysage, avec ses gradins en cercles concentriques. Ils y avaient vu jouer *OEdipe Tyrannos*. Il avait refusé de faire comme les touristes qui appelaient la pièce *Oedipus Rex*. C'était la traduction latine du texte, et en tant que Grec cela l'irritait.

La pièce se jouait en grec ancien. Elle aurait aussi bien pu être déclamée en chinois, pour ce que Théo comprenait des dialogues. Mais ils avaient étudié l'histoire en classe et il savait ce qui se passait. Le futur d'OEdipe lui avait été révélé : il épouserait sa mère et assassinerait son père. Et OEdipe, comme Théo, avait pensé qu'il pourrait changer sa destinée. Préparé par la connaissance de ce qu'il était supposé faire, eh bien, il avait simplement évité de commettre ces horreurs et il avait connu une vie longue et paisible avec sa reine, Jocaste.

Mais Jocaste était en vérité sa propre mère et l'homme qu'OEdipe avait tué des années plus tôt lors d'une querelle sur la route de Thèbes, cet homme n'était autre que son père.

Sophocle avait écrit sa version de l'histoire d'OEdipe deux mille quatre cents ans plus tôt, mais les élèves continuaient à l'étudier car c'était le plus grand exemple d'ironie tragique dans la littérature occidentale. Et que pouvait-il y avoir de plus ironique qu'un Grec confronté au dilemme des anciens : un futur prophétisé, une fin tragique déjà connue, un destin inévitable ? Dans la tragédie grecque, chaque héros avait une *hamartia* — un défaut fatal — qui rendait sa chute inévitable. Chez certains, l'*hamartia* était évidente : cupidité, concupiscence ou une inaptitude à respecter la loi.

Mais quel avait été le défaut fatal d'OEdipe ? Quelle facette de son personnage l'avait mené à sa perte ?

En classe, ils en avaient discuté longuement. La forme narrative qu'employaient les tragédiens de la Grèce antique était assez rigide : il y avait *toujours* une *hamartia*.

Et OEdipe était... Qu'était-il ?

Pas cupide, stupide ou lâche...

Non, s'il avait un défaut, c'était l'arrogance, cette conviction intime qu'il

pouvait contrecarrer la volonté des dieux.

Mais, avait protesté le jeune Théo de l'époque, c'était là un argument faussé. Théo avait toujours été le logicien, avec assez peu de goût pour les lettres classiques, il devait l'admettre. Donc, selon lui, l'arrogance d'OEdipe n'était prouvée que dans la volonté de ce dernier d'échapper à son destin. Si celui-ci avait été moins terrible, il n'aurait jamais eu à se rebeller contre lui et, en conséquence, OEdipe n'aurait jamais été taxé d'arrogance.

Non, avait répondu son professeur, son arrogance était perceptible dans mille petites choses qu'il faisait pendant la pièce. En fait, avait-elle dit d'un ton sarcastique, bien que son nom signifie « Pieds gonflés » — allusion aux séquelles persistantes après que son père lui eut ligoté les pieds et l'eut abandonné, alors qu'il n'était qu'un enfant, en espérant sa mort —, on pouvait aussi bien l'appeler « Tête gonflée ».

Mais Théo ne le voyait pas ainsi. Il ne voyait pas l'arrogance, pas plus que la condescendance. Pour lui OEdipe, qui avait résolu l'énigme vexante du Sphinx, était une intelligence imposante, un grand penseur. Exactement ce que Théo estimait être.

L'énigme du Sphinx : « quel est l'animal qui a quatre pieds au matin, deux à midi et trois au soir ? » Mais l'homme, bien sûr, qui dans son enfance se traîne sur ses pieds et ses mains, à l'âge adulte se tient debout, et s'aide d'un bâton dans sa vieillesse. Quel bel exemple de raisonnement incisif de la part d'OEdipe !

Mais à présent Théo ne vivrait jamais assez vieux pour avoir besoin d'une canne et il ne verrait jamais le crépuscule de son espérance de vie normale. Non : il serait assassiné en pleine force de l'âge... comme le véritable père d'OEdipe, Laïos, qui avait été laissé mort sur le bord d'une route.

À moins, bien sûr, qu'il parvienne à modifier le futur. À moins qu'il puisse se jouer des dieux et éviter sa destinée.

De l'arrogance ? songea-t-il. De l'arrogance ? Quelle blague.

L'avion entama sa descente dans le ciel nocturne d'Athènes.

— Tes parents ont depuis longtemps réservé leurs places d'avion pour venir à Genève, ma mère aussi, dit Michiko. Si nous ne devons pas aller jusqu'au mariage, il faut prévenir les gens. Tu dois prendre une décision.

— Que veux-tu faire ? demanda Lloyd pour gagner du temps.

— Qu'est-ce que je veux faire ? répliqua Michiko, qui semblait abasourdie par cette question. Je veux me marier. Je ne crois pas en un futur immuable. Les visions ne deviendront réalité que si nous faisons en sorte qu'il en soit ainsi. Si tu en fais des prophéties défaitistes qui se réaliseront forcément.

La balle était de nouveau dans le camp de Lloyd. Il haussa les épaules.

— Je suis tellement désolé, chérie. Vraiment, je le suis, mais...

— Écoute, coupa-t-elle pour qu'il ne prononce pas des mots qu'elle

refusait d'entendre. Je sais que tes parents ont commis une erreur. Mais pas nous.

— Les visions...

— *Pas nous*, dit-elle avec fermeté. Nous nous convenons parfaitement. Nous sommes *faits* l'un pour l'autre.

Lloyd resta silencieux quelques secondes. Finalement, d'un ton doux, il revint à la charge :

— Tu as déjà dit que peut-être j'acceptais trop facilement l'idée que le futur est immuable. Mais ce n'est pas vrai. Je ne cherche pas un moyen d'éviter de me culpabiliser et certainement pas un moyen d'éviter de me marier avec toi. Mais d'après mes connaissances en physique la seule conclusion possible est que ces visions sont réelles. Les mathématiques sont bien absconses, je te l'accorde, mais elles constituent une excellente base théorique pour soutenir l'interprétation de Minkowski.

— La physique peut évoluer en vingt et un ans, répliqua-t-elle. Il y avait beaucoup de choses auxquelles on croyait en 1988 et qu'aujourd'hui nous savons fausses. Un nouveau paradigme, un nouveau modèle pourraient remplacer Minkowski ou Einstein.

Lloyd ne savait que répondre.

— Ça peut arriver, insista Michiko.

Il s'efforça de conserver un ton posé.

— J'ai besoin... j'ai besoin de plus que la ferveur de ton souhait. Il me faut une théorie solide qui puisse expliquer pourquoi les visions sont autre chose que le seul futur immuable... Un futur dans lequel nous ne sommes pas censés être ensemble.

— Bon, d'accord, dit-elle d'une voix où commençait à percer le désespoir, d'accord, peut-être que les visions concernent un futur réel — mais pas en 2030.

Lloyd savait qu'il ne devrait pas pousser le sujet plus avant, que Michiko était vulnérable, et *lui aussi*, bon sang ! Mais il fallait qu'elle voie la réalité en face.

— Les preuves puisées dans les journaux semblent très concluantes, dit-il doucement.

— Non... non, pas du tout, répondit-elle, de plus en plus inflexible. Elles ne le sont pas vraiment. Les visions pourraient appartenir à un futur beaucoup plus lointain.

— Que veux-tu dire ?

— Tu sais qui est Frank Tipler ?

Il fronça les sourcils sans répondre.

— Il a écrit *Physique de l'immortalité*, précisa-t-elle.

— Physique de *quoi* ?

— De l'immortalité. La vie éternelle. C'est ce que tu as toujours voulu, non ? Disposer de tout le temps au monde pour faire toutes les choses que tu veux faire. Eh bien, Tipler dit qu'au point Oméga — la fin du temps — nous

serons tous ressuscités et que nous vivrons éternellement.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

— Je reconnais que ç'a l'air d'un bien gros bobard, dit-elle. Mais il présente un très bon argumentaire en appui.

— Oh ? fit Lloyd, et cette seule syllabe exprimait à merveille l'étendue de son scepticisme.

— Il dit que la vie fondée sur l'informatique finira par supplanter la vie biologique et que les aptitudes à traiter l'information continueront à se développer année après année, jusqu'à un certain point, situé dans un lointain futur, où aucun problème informatique concevable ne sera impossible à solutionner. Il n'y aura rien que cette future vie informatisée n'aura pas la puissance et les ressources de calculer.

— Ben, supposons...

— Or, prends une description exacte, spécifique de chaque atome composant un corps humain : de quel type il est, à quelle place il se trouve, et quelles sont ses relations avec les autres atomes du corps. Si tu possédais ce savoir, tu pourrais ressusciter une personne dans son intégralité : un double parfait, jusqu'aux souvenirs uniques stockés dans le cerveau et la séquence exacte de nucléotides qui constituent son ADN. Tipler dit que, dans un lointain futur, un ordinateur suffisamment perfectionné pourra aisément te recréer, simplement en construisant un simulacre qui soit le reflet des mêmes informations : les mêmes atomes à la même place.

— Mais il n'y a aucun enregistrement des composants de ma personne. Tu ne peux pas me reconstruire sans, je ne sais pas, une sorte de scan de moi... quelque chose comme ça.

— C'est sans importance. Tu pourrais être reproduit sans aucune info spécifique te concernant.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— D'après Tipler, un être humain est constitué d'environ cent dix mille gènes actifs. Ce qui signifie que toutes les permutations possibles de ces gènes — tous les êtres humains biologiquement distincts qui pourraient exister — s'élèveraient à un nombre d'individus différents d'environ dix puissance dix puissance six...

— Une simulation de dix puissance dix puissance six êtres humains ? fit Lloyd. Allons !

— Tout découle du fait que tu as des aptitudes de traitement de l'information essentiellement infinies, dit Michiko. Il peut y avoir des tas d'humains possibles, mais leur nombre est un nombre fini.

— *A peine* fini.

— Il existe aussi un nombre fini d'états possibles de la mémoire. Avec une capacité de stockage suffisante, non seulement tu pourrais reproduire n'importe quel être humain, mais aussi tous les souvenirs possibles que chacun d'entre eux pourrait avoir.

— Mais il faudrait un humain simulé pour chaque état possible de la

mémoire, dit Lloyd. Un dans lequel j'ai mangé une pizza hier soir ; ou au minimum qui se souvient d'avoir fait ça. Un autre dans lequel j'ai mangé un hamburger. *Et cetera, et cetera, adnauseum.*

— Exactement. Mais Tipler dit que tu pourrais reproduire tous les humains qui pourraient jamais exister et tous les souvenirs possibles qu'ils pourraient jamais avoir, dans dix puissance dix puissance vingt-trois différents exemplaires.

— Dix puissance dix puissance...

— Dix puissance dix puissance vingt-trois.

— C'est de la démente, dit Lloyd.

— C'est une quantité finie. Et tout pourrait être reproduit sur un ordinateur suffisamment perfectionné.

— Mais pourquoi quelqu'un ferait-il ça ?

— Eh bien, Tipler dit que le point Oméga nous aime et que...

— Nous *aime* ?

— Tu devrais réellement lire son bouquin. Il rend sa théorie beaucoup plus raisonnable que je sais le faire.

— Il a foutrement intérêt, fit Lloyd, pince-sans-rire.

— Et souviens-toi que l'écoulement du temps se ralentit à mesure que l'univers approche de la fin, s'il doit finir par s'effondrer dans un Big Crunch...

— La plupart des études indiquent que ça ne se produira pas, tu sais. Il n'y a pas assez de masse, même si l'on prend en compte la matière noire, pour clore l'univers.

— Mais s'il s'effondre bien, le temps sera tellement prolongé que l'univers semblera prendre une éternité pour le faire. Et ça signifie que les humains ressuscités sembleront vivre éternellement. Ils seront immortels.

— Oh, allons donc. Un jour, si j'ai de la chance, je décrocherai peut-être le Nobel. Mais c'est à peu près ce qui se rapproche le plus de l'immortalité qu'on puisse espérer.

— Pas selon Tipler, dit Michiko.

— Et tu gobes sa théorie ?

— Pas dans son intégralité. Mais même si tu mets de côté les sous-entendus religieux, ne pourrais-tu envisager un futur très, très lointain dans lequel... je ne sais pas, un étudiant qui s'ennuie en cours décide de simuler tous les humains possibles et tous les états de mémoire possibles ?

— Je suppose. Peut-être.

— En fait, il n'a pas à simuler tous les états possibles. Il pourrait en simuler un seul, pris au hasard.

— Oh, je vois. Et tu vas me dire que ce dont nous avons fait l'expérience — les visions — ne sont pas le futur réel dans vingt et un ans, mais plutôt qu'elles viennent d'une expérience scientifique menée dans ce lointain futur. Une simulation, un enregistrement possible. Un seul parmi les futurs infinis... excuse-moi : parmi les futurs presque infinis.



— Exactement !

Lloyd eut une moue ouvertement sceptique.

— C'est très difficile à avaler.

— Ça l'est réellement ? Est-ce plus difficile à avaler que l'idée que nous avons entrevu notre futur, et que ce futur est immuable, que même le fait de le connaître à l'avance ne suffira pas à nous permettre d'empêcher ce futur de se réaliser ? Enfin, voyons ! Si dans ta vision tu te vois en Mongolie dans vingt et un ans, pour annuler la réalité de cette vision il suffit de *ne pas* te rendre en Mongolie. Tu ne prédis quand même pas que tu seras obligé d'aller là-bas, contre ton gré ? Tu as sûrement un peu de volonté.

Lloyd fournissait de gros efforts pour conserver son calme. Il était habitué aux débats scientifiques houleux avec d'autres personnes, mais pas avec Michiko. Même un débat intellectuel avait une dimension personnelle.

— Si la vision te situe en Mongolie, tu finiras par te retrouver là. Oh, tu peux tout à fait avoir la ferme intention de ne pas t'y rendre, mais ça arrivera, et sur le moment ça te paraîtra très naturel. Tu le sais aussi bien que moi, les êtres humains sont très peu doués pour la réalisation de leurs désirs. Tu peux faire aujourd'hui le serment que tu vas te mettre au régime et avoir l'intention de le continuer dans un mois, mais, curieusement et sans que tu aies l'impression de n'avoir aucun libre arbitre, tu peux très bien te retrouver à ne plus faire ce régime dans un mois.

Michiko prit un air soucieux.

— Tu penses que je devrais faire un régime ? (Mais elle sourit.) Je plaisante.

— Mais tu comprends ce que je veux dire. Il n'y a aucune preuve, même à court terme, que nous puissions éviter les choses par un simple acte de volonté. Alors pourquoi devrions-nous penser que dans plusieurs décennies nous aurons plus de détermination personnelle ?

— Parce qu'il le faut, répondit Michiko avec sérieux. Parce que si nous ne le faisons pas, il n'y a pas moyen de nous en sortir. (Elle chercha à aimer son regard.) Tu ne vois donc pas ? Il faut que Tipler ait raison. Et s'il se trompe, il doit y avoir une autre explication. Ce futur ne peut pas être notre futur.

Lloyd soupira. Il l'aimait, oui, mais... *bon sang, bon sang, bon sang*. Il se rendit compte qu'il secouait la tête en signe de négation.

— Je ne veux pas plus que toi de ce futur.

— Alors ne le laisse pas arriver, dit Michiko en lui prenant la et en entrelaçant leurs doigts. Ne le laisse pas arriver.

## *Chapitre 17*

— Allô ?

Une voix féminine au timbre agréable.

— Hem, bonjour, c'est... c'est le docteur Tompkins ?

— Elle-même.

— Ah. Ici, c'est... c'est Jake Horowitz. Vous savez, du CERN ?

Jake ne savait pas trop à quoi il s'était attendu. De l'affection ? Du soulagement parce qu'il prenait contact ? De l'étonnement ? Mais aucune de ces émotions n'habitait la voix de Carly quand elle parla :

— Oui ? dit-elle d'un ton égal.

C'était tout : juste « oui ? »

Il sentit son coeur se serrer. Peut-être qu'il devrait raccrocher, lâcher ce foutu téléphone. Ça ne changerait rien. Si Lloyd avait raison, ils étaient destinés à se retrouver ensemble. Mais il ne put se résoudre à cette petite lâcheté.

— Je... je suis désolé de vous déranger, bredouilla-t-il.

Il n'avait jamais été très doué pour téléphoner aux femmes. Et, à la réflexion, il n'en avait pas appelé — pas de cette façon — depuis le lycée, depuis ce jour où il avait rassemblé assez de courage pour contacter Julie Cohan et lui proposer de sortir avec lui. Il lui avait fallu des jours de préparation et il se remémorait encore le tremblement de son index quand il avait composé le numéro sur le téléphone, dans le sous-sol de la maison parentale. Il entendait son frère aîné qui se déplaçait au-dessus de sa tête et chacun de ses pas pesants faisait craquer le plancher. Il avait été terrifié à l'éventualité que David descende alors qu'il était en communication.

C'était le père de Julie qui avait décroché et qui ensuite avait crié à sa fille de prendre l'appel sur un autre poste. Il n'avait pas jugé utile de couvrir le microphone de sa main et Jake avait noté qu'il parlait avec une certaine rudesse à la jeune fille. Pas du tout comme lui l'aurait fait. Et puis elle avait obéi, son père avait raccroché et elle avait dit, de sa voix merveilleuse :

— Allô ?

— Euh, salut, Julie. C'est Jake... Tu sais, Jake Horowitz. (Silence total.)

De ta classe d'histoire américaine.

— Oui ?

Un ton perplexe, comme s'il venait de lui demander de calculer le dernier chiffre du nombre pi.

— Je me demandais..., avait-il dit en essayant de paraître nonchalant, sans laisser percevoir que toute sa vie dépendait de ces quelques secondes et que son coeur était proche de l'explosion tant il battait fort. Je me demandais si tu... si ça te dirait de, tu sais, de sortir avec moi, peut-être samedi... si tu es libre, évidemment.

Nouveau silence. Dans sa prime enfance, les lignes téléphoniques crachouillaient à cause des parasites. Ce bruit de fond lui avait beaucoup manqué, à cet instant.

— Pour voir un film, peut-être..., avait-il ajouté pour meubler le vide.

Quelques battements de coeur de plus, et puis :

— Qu'est-ce qui te fait penser que je pourrais avoir envie de sortir avec toi ?

Sa vision s'était troublée, il avait senti son estomac se contracter horriblement, l'air s'enfuir de ses poumons. Il ne se souvenait plus de ce qu'il avait dit ensuite, mais il s'était débrouillé pour abréger la conversation et il avait raccroché.

Il avait même réussi à ne pas pleurer. Et il était resté assis là, dans le sous-sol, à écouter les pas de son frère aîné.

C'était la dernière fois qu'il avait téléphoné à une femme pour lui proposer de sortir avec lui. Oh, il n'était pas vierge ; bien sûr que non, bien sûr que non : cinquante dollars avaient effacé ce handicap particulier, une nuit à New York. Après la séance il s'était senti minable et sale. Mais un jour il serait avec une femme qui lui plairait et d'une certaine façon il devrait être... eh bien, peut-être pas *très* talentueux, mais au moins *assez* averti pour ne pas *trop* tâtonner.

Et maintenant, maintenant il semblait bien qu'il serait avec une femme : Carly Tompkins. Il se souvenait du fait qu'elle était jolie, avec des cheveux châains et des yeux verts. Ou gris. Il avait aimé la regarder, aimé l'écouter quand elle avait fait sa présentation à la conférence sur l'APS. Mais les détails exacts de son apparence lui échappaient un peu. Il conservait le souvenir de taches de rousseur, ça oui, elle en avait sûrement, mais pas autant que lui, juste un léger saupoudrage sur l'arête de son nez et ses pommettes bien dessinées. Il n'imaginait certainement pas ça...

Le « oui ? » perplexe de Carly résonnait toujours à son oreille. Elle devait pourtant connaître la raison de son appel...

— Nous allons être ensemble, lâcha-t-il subitement, en le regrettant aussitôt. Dans vingt ans, nous serons ensemble.

Elle resta silencieuse un moment, puis :

— Il paraît, oui.

Jake fut soulagé, car il avait redouté qu'elle nie la vision.

— Alors j'ai pensé, peut-être que nous pourrions apprendre à nous connaître, poursuivit-il. Vous savez, prendre un café, par exemple.

Son coeur battait la chamade, son estomac s'était noué. Il avait dix-sept ans de nouveau.

— Jacob...dit-elle.

Personne ne s'apprêtait à lui révéler de bonnes choses quand son prénom venait en premier. « Jacob », pour lui rappeler qui il était réellement. « Jacob, qu'est-ce qui vous fait penser que je pourrais... »

— Jacob, je vois quelqu'un.

Et voilà, songea-t-il. Bien sûr elle voyait quelqu'un. Une telle beauté brune, avec ces taches de rousseur... Rien de plus normal.

— Je suis désolé.

Il voulait qu'elle comprenne qu'il était désolé de l'avoir dérangée. Mais il était aussi désolé au sens littéral du terme.

— Et puis, fit Carly, je suis ici, à Vancouver, et vous êtes en Suisse.

— Je dois me rendre à Seattle dans le courant de la semaine prochaine. Ici, je suis juste diplômé, mais mon domaine c'est la modélisation informatique des réactions entre particules de haute énergie, et le CERN m'envoie chez Microsoft pour un séminaire. J'aurais pu... enfin, j'avais pensé arriver en Amérique du Nord un ou deux jours en avance, peut-être par Vancouver. J'ai un tas de points de fidélité, le vol ne me coûterait rien.

— Quand ? demanda-t-elle.

— Je... je pourrais être là dès après-demain, répondit-il en adoptant un ton léger qui sonnait faux. Mon séminaire commence jeudi. Vous savez, le monde peut bien être en crise, Microsoft continue malgré tout.

*Au moins pour l'instant*, ajouta-t-il en pensée.

— D'accord, dit Carly.

— D'accord ?

— D'accord. Venez au TRIUMF, si vous voulez. Je serai heureuse de faire votre connaissance.

— Et votre copain ?

— Qui a dit que c'était un garçon ?

— Oh... Oh.

Carly se mit à rire.

— Mais non, je plaisante. Oui, c'est un garçon. Il s'appelle Bob. Mais ce n'est pas si sérieux que ça, et...

— Oui ?

— Et je suppose que nous *devrions* effectivement apprendre à nous connaître.

Jacob fut heureux que le grand sourire qui fendait son visage ne produise aucun son. Ils convinrent d'une heure de rendez-vous, puis se dirent au revoir et raccrochèrent.

Son coeur battait trop vite. Il avait toujours su que la femme qui lui convenait croiserait son chemin, un jour ou l'autre. Il n'avait jamais perdu

espoir. Il ne lui apporterait pas de fleurs ; jamais il ne passerait la douane avec un bouquet. Non, il choisirait quelque chose de franchement décadent chez Micheli. Après tout, la Suisse était le pays du chocolat.

Mais, avec la chance qu'il avait, elle allait lui dire qu'elle était diabétique.

Dimitrios, le jeune frère de Théo, vivait avec trois autres colocataires dans la banlieue d'Athènes, mais, quand Théo arriva tard ce soir-là, Dim était seul à la maison.

Il étudiait la littérature européenne à l'université nationale capodistrienne d'Athènes. Depuis qu'il était petit, il avait toujours voulu être écrivain. Il maîtrisait l'alphabet avant son entrée à l'école et il ne cessait de monopoliser l'ordinateur familial pour taper ses histoires. Théo lui avait promis des années plus tôt de transférer sa production littéraire des disquettes trois pouces et demi sur des clés USB. Il songea à réitérer son offre, mais il ne savait pas s'il ne valait pas mieux que Dim pense qu'il avait tout bonnement oublié, plutôt que de se rendre compte que des années — des années ! — s'étaient écoulées sans que son grand frère trouve trois minutes pour lui rendre ce service.

Le Dim qui ouvrit la porte était en blue-jean et tee-shirt jaune portant le logo d'*Anaheim*, une série télé américaine à succès. Apparemment, même un étudiant en littérature européenne succombait au charme de la culture populaire américaine.

— Salut, Dim, dit Théo.

Il n'avait jamais embrassé son frère auparavant, mais il éprouvait maintenant l'envie de le faire. Être confronté à la perspective de sa propre mort favorisait grandement ce genre de pulsions. Mais Dim ne saurait comment réagir, Théo le savait. Leur père, Constantin, n'avait jamais été un homme ni un père très affectueux. L'ouzo pouvait bien avoir coulé à flots, il pincerait peut-être les fesses d'une serveuse, mais jamais il ne lui viendrait à l'idée d'ébouriffer les cheveux d'un de ses fils.

— Eh, Théo, répondit Dimitrios, comme s'ils s'étaient vus la veille.

Il fit un pas de côté pour le laisser entrer.

La maison ressemblait à ce qu'on pouvait attendre du foyer de quatre garçons d'une vingtaine d'années : une porcherie avec des vêtements jetés sur les meubles, des emballages de plats à emporter empilés sur la table de la salle à manger et toutes sortes de gadgets, dont une stéréo haut de gamme et des jeux de réalité virtuelle.

Il était agréable de pouvoir parler de nouveau le grec. Théo en avait assez du français et de l'anglais.

— Comment tu vas ? demanda-t-il. Et l'école ?

— L'université, tu veux dire, corrigea Dim.

Théo acquiesça. Il avait toujours fait référence à ses études supérieures en employant le terme d'« université », mais pour son frère, qui suivait une voie artistique, c'était toujours l'école. Peut-être l'affront implicite n'était-il

pas une simple erreur. Huit ans les séparaient, un écart assez grand, mais pas suffisant pour assurer l'absence de rivalité entre frères.

— Excuse-moi : comment ça se passe, à l'université ?

— Ça va, fit Dim en le regardant droit dans les yeux. Un de mes professeurs est mort pendant le Flashforward et un de mes meilleurs amis a dû partir pour s'occuper de sa famille parce que ses parents ont été blessés.

Il n'y avait rien à dire.

— Désolé. C'était totalement inattendu.

Dim détourna la tête.

— Tu as déjà vu papa et maman ?

— Non, pas encore. Plus tard.

— Ça été dur pour eux, tu sais. Tous leurs voisins savent que tu travailles au CERN... Papa n'arrêtait pas de dire : « Mon fils le scientifique », « Mon fils le nouvel Einstein ». Il ne le dit plus. Ils ont dû supporter la colère des gens qui ont perdu quelqu'un.

— Désolé, dit Théo une fois de plus.

Il laissa son regard errer sur le champ de bataille qu'était la pièce, à la recherche de quelque chose qui lui permettrait de changer de sujet.

— Tu veux un verre ? proposa Dimitrios. Bière ? Eau minérale ?

— Non, merci.

Son frère ne dit rien pendant un moment. Il passa dans le salon et Théo le suivit. Dim s'assit sur le canapé après avoir posé papiers et vêtements sur la moquette, pour libérer un peu de place. Théo trouva un fauteuil épargné par le désordre et s'y installa.

— Tu as bousillé ma vie, déclara Dim, dont les yeux passèrent sur son frère presque sans s'arrêter. Je veux que tu le saches.

Théo avait soudain du mal à respirer.

— Comment ?

— Ces... ces visions. Bordel, Théo, tu sais à quel point il est difficile d'affronter le clavier chaque jour ? Tu sais comme il est facile de se laisser aller au découragement ?

— Mais tu es un écrivain génial, Dim. J'ai lu ce que tu écris. La façon dont tu manies la langue est superbe. Ce texte que tu as fait sur l'été que tu as passé en Crête... tu rends parfaitement Cnossos.

— Ça n'a pas d'importance. Rien de tout ça n'a d'importance. Tu ne vois donc pas ? Dans vingt et un ans, je ne serai pas célèbre. Je n'aurai pas réussi. Dans vingt et un ans, je travaillerai dans un restaurant et je servirai des *souvlaki* et du *tzatziki* aux touristes.

— Peut-être que c'était un rêve... Peut-être que tu rêvais, en 2030.

— Non. J'ai trouvé le restaurant, il est près de la tour des Vents. J'ai rencontré le patron : c'est le même type que dans vingt et un ans. Il m'a reconnu d'après sa vision et je l'ai reconnu d'après la mienne.

Théo tenta de l'amadouer :

— Beaucoup d'écrivains ne gagnent pas leur vie avec leur plume. Tu le

sais.

— Mais combien persévéraient, année après année, s'ils ne pensaient pas qu'un jour, peut-être pas demain, peut-être pas l'année prochaine, mais *un jour*, ils allaient percer ? Qu'ils atteindraient leur but ?

— Je ne sais pas. Je ne me suis jamais posé cette question.

— C'est le rêve qui pousse les artistes à continuer. Combien d'acteurs baissent les bras, aujourd'hui, en ce moment même, parce que leurs visions leur ont démontré que ça ne marcherait jamais pour eux ? Combien de peintres dans les rues de Paris ont mis leur palette dans la première poubelle parce qu'ils savent que dans plus de vingt ans ils seront toujours inconnus ? Combien de groupes de rock qui répétaient dans le garage des parents se sont sabordés ? Tu as enlevé le rêve à des millions d'entre nous. Certaines personnes ont eu de la chance : elles dormaient, dans le futur. Et parce qu'elles dormaient au moment de la vision, leurs vrais rêves n'ont pas été brisés.

— Je... je n'avais pas vu les choses sous cet angle.

— Bien sûr ! Tu es tellement obsédé par la découverte de ton assassin que tu ne vois plus rien d'autre. Mais j'ai une grande nouvelle pour toi, Théo. Tu n'es pas le seul à être mort en 2030. Je suis mort, moi aussi — un serveur dans un restaurant pour touristes ! Je suis mort, oui, ainsi que des millions d'autres. Et c'est toi qui les as tués : tu as tué leurs espoirs, leurs rêves, leur futur.

## *Chapitre 18*

Jour 8 : mardi 28 avril 2009

Jake et Carly Tompkins auraient pu se rencontrer au TRIUMF, mais ils décidèrent d'un autre endroit que le labo canadien et lui préférèrent une grande librairie de la chaîne Chapters à Burnaby, dans la banlieue de Vancouver. Celle-ci consacrait encore la moitié de sa surface aux livres préimprimés : des succès de Stephen King, John Grisham et Coyote Rolf. Mais le reste du magasin était occupé par les copies de titres qui pouvaient être imprimés à la demande. Il fallait environ un quart d'heure pour produire un exemplaire de n'importe quel livre, en édition de poche ou reliée. Les éditions grand format étaient disponibles aussi, ainsi que les traductions par ordinateur dans vingt-quatre langues différentes, avec un délai d'attente de quelques minutes supplémentaires. Et aucun titre n'était jamais en rupture de stock.

Dans un exemple brillant de préadaptation à l'évolution, les grandes librairies incluaient des cafés depuis déjà vingt ans, ce qui offrait aux clients l'endroit parfait où passer le temps en attendant que leurs livres soient imprimés. Jake arriva au Chapters en avance, entra dans le Starbucks intégré au magasin, commanda un grand Sumatra décaféiné et alla s'asseoir dans un coin.

Carly arriva avec dix minutes de retard sur l'heure convenue. Elle portait un trench-coat London Fog dont la ceinture bien serrée mettait en valeur la finesse de sa taille, un pantalon bleu et allait en chaussures à talons plats. Jake se leva pour l'accueillir. Alors qu'il s'approchait, il eut la surprise de constater qu'elle n'était pas aussi jolie que dans son souvenir.

Mais c'était bien elle, aucun doute. Ils se dévisagèrent un moment, lui se demandant comment il convenait de saluer quelqu'un avec qui vous saviez que vous feriez l'amour un jour. Elle devait se poser la même question. Mais ils se connaissaient déjà et en maintes occasions il avait rencontré des gens moins proches avec qui il avait échangé une bise sur la joue, spécialement en France, bien sûr... Carly décida pour lui et tendit sa main droite. Il réussit à



sourire et la serra. Elle avait la poigne ferme et la peau fraîche au toucher.

Une employée du Chapters vint prendre la commande de la jeune femme. Jake se souvenait de l'époque où les Starbucks n'offraient que le service au comptoir, mais de toute façon quelqu'un devait bien vous apporter vos livres une fois qu'ils étaient imprimés. Carly choisit un grand Ethiopia Sidamo.

Elle ouvrit son sac à main et y chercha son portefeuille. Jake glissa un oeil à l'intérieur. Tout le café était non-fumeur, bien sûr. Dans toute l'Amérique du Nord, les restaurants l'étaient et même à Paris de telles lois entraient en vigueur. Il fut quand même soulagé de voir qu'il n'y avait pas de paquet de cigarettes dans son sac. Il ne savait pas ce qu'il aurait fait si elle avait été fumeuse.

— Eh bien, dit-elle, placide.

Jake se força à sourire. La situation était vraiment bizarre. Il savait à quoi elle ressemblait quand elle était nue. Dans plus de vingt ans, évidemment. Elle avait à peu près son âge, vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle aurait donc franchi le cap de la quarantaine et elle serait encore très appétissante, pas du tout décatie. Et pourtant...

Dans sa vision, elle était attirante. Donc elle devait l'être encore plus maintenant...

Oui, oui, il y avait encore du désir, encore de l'émerveillement, et de la tension.

Bien sûr, elle l'avait vu nu lui aussi, avec vingt ans de plus. Il savait comment elle serait. Ses cheveux étaient naturellement châains, à moins qu'elle ait teint les deux endroits. Elle avait les mamelons lie-de-vin, ces mêmes taches de rousseur adorables parsemaient sa poitrine. Mais lui ? À quoi ressemblerait-il dans vingt ans ? Maintenant il n'était pas ce qu'on pouvait appeler un athlète, loin de là. Et s'il prenait du poids ? Si les poils sur son torse viraient au gris ?

Peut-être que sa réticence actuelle était due à ce qu'elle avait vu qu'il deviendrait. Il ne pouvait pas promettre de faire du sport et d'ailleurs il ne pouvait rien promettre : elle *savait* comment il serait en 2030, même si lui n'en avait pas la plus petite idée.

— C'est bon de vous revoir, dit-il en espérant qu'il ne paraissait pas trop emprunté, mais plutôt calme et chaleureux.

— Vous aussi, dit Carly.

Et elle sourit.

— Quoi ?

— Non, rien.

— Allez, dites-moi...

Elle sourit encore, puis baissa les yeux.

— Je nous revoyais nus...

Il sentit sa bouche s'étirer sur un sourire.

— Moi aussi.

— C'est étrange, fit-elle, avant d'ajouter : Autant que vous le sachiez

tout de suite, je ne couche jamais dans la foulée du premier rendez-vous. Je veux dire...

Jake leva les mains comme si elle le menaçait avec une arme.

— Eh, moi non plus !

Sa réflexion accentua le sourire de la jeune femme. Peut-être qu'elle était aussi belle que dans le futur, finalement.

Le projet Mosaïque n'eut pas pour seul résultat de révéler le futur d'êtres humains individuels. Il en dévoila également beaucoup sur l'avenir des gouvernements, des entreprises et des organisations, dont le CERN.

Il semblait qu'en 2022 une équipe du CERN — dont Théo et Lloyd étaient membres — développerait un appareil de physique de toute nouvelle génération : le Collisionneur tachyon-tardyon, connu sous son sigle anglais : le TTC. Les tachyons étaient des particules qui voyageaient plus rapidement que la vitesse de la lumière, et plus ils transportaient d'énergie, plus ils se rapprochaient de la vitesse de la lumière. Quand leur énergie décroissait, leur vitesse croissait — pour atteindre des vitesses presque infinies.

Les tardyons, par contre, étaient de la matière ordinaire : ils voyageaient à des vitesses inférieures à la lumière. Plus vous mettiez d'énergie dans un tardyon et plus il allait vite. Mais, comme l'avait dit Einstein, plus il va vite et plus le tardyon devient massif. Les accélérateurs de particules tels que le Grand collisionneur de hadrons, du CERN, fonctionnaient en transmettant de hautes énergies aux tardyons, les propulsant ainsi à des vitesses élevées et les faisant se percuter entre eux, ce qui dégageait toute cette énergie quand les particules entraient en collision. De tels appareils étaient énormes.

Mais imaginez que nous prenions un tardyon stationnaire — un proton, disons, maintenu immobile par un champ magnétique — et que nous faisions en sorte qu'un tachyon entre en collision avec lui. Il n'y aurait pas besoin d'un immense anneau d'accélération pour donner de la vitesse au tachyon, puisque celui-ci se déplace naturellement à des vitesses dépassant celle de la lumière. Tout ce que vous auriez à faire serait de vous assurer qu'il percute le tardyon.

Et c'était ainsi que le TTC était né. Il n'avait pas besoin d'un tunnel de vingt-sept kilomètres de circonférence, comme le LHC.

Il ne coûta pas des milliards à construire.

Il n'exigeait pas des milliers de personnes pour l'utiliser et pour le garder en état.

Un TTC avait à peu près la taille d'un gros four à microondes. Les premiers modèles — ceux qui furent disponibles en 2030 — coûtaient environ quarante millions de dollars et il n'y en avait que neuf dans le monde entier. Mais on prédisait qu'il finirait par devenir assez peu onéreux pour que toutes les universités en possèdent un exemplaire.

L'effet sur le CERN fut dévastateur : plus de deux mille quatre cents personnes furent licenciées. L'impact sur les villes de Saint-Genis et de Thoiry fut également énorme : soudain un millier de maisons et

d'appartements furent disponibles quand les gens quittèrent la région. Le LHC resterait opérationnel, apparemment, mais on s'en servirait rarement. Il était tellement plus facile de faire et de refaire des expériences avec le TTC.

— Vous savez que c'est dingue, dit Carly Tompkins après avoir bu une petite gorgée de son café éthiopien.

Jake la regarda, l'air étonné.

— Ce qui s'est passé dans cette vision, dit-elle en baissant les yeux une nouvelle fois. C'était *passionné*. Pas comme ce qui se passe entre deux personnes vivant ensemble depuis vingt ans.

Jake fit la moue.

— Je ne veux pas que ça devienne routinier. Les gens peuvent avoir une vie amoureuse très satisfaisante pendant des dizaines d'années.

— Pas comme ça. Pas au point de s'arracher mutuellement les vêtements sur leur lieu de travail.

Jake fronça les sourcils pour exprimer son désaccord.

— On ne sait jamais.

Carly prit le temps de la réflexion avant de demander :

— Vous voulez venir chez moi ? Vous savez, juste pour prendre un café...

Ils étaient assis dans un établissement spécialisé dans la vente de cafés et la proposition n'avait pas grand sens, sauf si elle en avait un bien précis. Le coeur de Jake s'était mis à cogner dans sa poitrine.

— Bien sûr, répondit-il. Avec plaisir.

## Chapitre 19

Une autre nuit à l'appartement de Lloyd, lui et Michiko assis sur le canapé, qui n'échangeaient pas un mot.

Il pinçait les lèvres, plongé dans ses réflexions. Pourquoi ne pouvait-il tout simplement se décider et s'engager avec cette femme ? Il l'aimait sincèrement. Pourquoi ne parvenait-il pas à ignorer ce qu'il avait vu ? Des millions de gens faisaient la même chose, après tout : pour la majeure partie du monde, l'idée d'un futur immuable était ridicule. On l'avait vu cent fois dans les séries télévisées et les films : Jimmy Stewart se rend compte que la vie est merveilleuse après avoir vu le monde continuer sans lui. Rendu furieux par la mort de Lois Lane, Superman vole autour de la Terre si vite qu'il la fait tourner à l'envers, ce qui lui permet de revenir avant le drame et de la sauver. César, fils des scientifiques chimpanzés Zira et Cornélius, mène le monde sur la voie de la fraternité entre les espèces, dans l'espoir de sauver la Terre de la destruction par l'holocauste nucléaire.

Les scientifiques eux-mêmes parlaient en termes d'évolution contingente. Empruntant une métaphore au film de Jimmy Stewart, Stephen Jay Gould affirmait à la face du monde que si vous parveniez à remonter le temps aux origines et à recommencer tout, la vie sur Terre se déroulerait sans aucun doute différemment, avec en fin de compte des créatures prédominantes autres que les êtres humains.

Mais Gould n'était pas physicien. Ce qu'il proposait comme expérience par la pensée était impossible à réaliser.

Le mieux qu'on pouvait faire était une redite sur ce qui s'était passé pendant le Flashforward — déplacer le curseur « moment présent » sur un autre instant. Le temps était bien immuable. Dans la boîte, chaque photo déjà prise. Le futur n'était pas un travail en cours. Il était déjà fixé et quel que soit le nombre de fois que Stephen Jay Gould regardait *La vie est belle*, Clarence gagnerait toujours ses ailes...

Lloyd caressa les cheveux de Michiko et il se demanda quelle était la légende inscrite sur cette tranche dans le bloc spatio-temporel.

Jake était étendu sur le dos, un bras replié derrière la tête. Pelotonnée

contre lui, Carly jouait avec les poils de sa poitrine. Ils étaient nus tous les deux.

— Tu sais, dit-elle, nous avons une chance de vivre quelque chose de vraiment merveilleux.

— Ah oui ?

— Combien de couples ont ça, aujourd'hui ? La garantie qu'ils seront toujours ensemble dans vingt ans ! Et pas simplement ensemble, mais toujours passionnément...

Elle ne termina pas sa phrase. C'était une chose de discuter du futur, c'en était une autre, apparemment, de prononcer prématurément le mot « amoureux ».

Ils restèrent silencieux un moment.

— Il n'y a personne d'autre, hein ? demanda-t-elle d'une petite voix. À Genève ?

Jake secoua la tête négativement et ses cheveux roux frottèrent contre l'oreiller.

— Non, dit-il, puis il déglutit et rassembla tout son courage. Mais il y a quelqu'un d'autre ici, non ? Ton petit ami... Bob.

Carly exhala lentement.

— Je suis désolée, dit-elle. Je sais qu'un mensonge est une très mauvaise manière d'entamer une relation. Je... écoute, je ne savais rien de toi. Et les médecins sont de vrais boucs en rut. Je ne plaisante pas, c'est la vérité. Au point que je porte souvent une vieille alliance quand je vais à des conférences. Il n'y a pas de Bob. Je l'ai inventé uniquement pour avoir une porte de sortie, tu comprends, si la situation n'avait pas évolué dans le bon sens.

Jake ne savait pas s'il devait se vexer ou pas. Une fois, il avait seize ans, peut-être dix-sept, il avait bavardé avec la petite amie de son cousin Howie, juste devant la maison de ce dernier. C'était une nuit de juillet claire et il y avait un tas de gens alentour. Ils se régalaient d'un barbecue dans le jardin, derrière la maison. Elle avait engagé la conversation avec lui après avoir remarqué qu'il observait les étoiles. Elle n'en connaissait aucune par son nom et il l'avait impressionnée en lui désignant Polaris, puis Vega, Deneb et Altaïr qui formaient le Triangle des nuits d'été. Il voulait lui montrer Cassiopée, mais celle-ci était difficile à voir à cause des arbres qui s'élevaient derrière la maison. Et pourtant il tenait à ce qu'elle l'admire, ce grand W dans le ciel, une des constellations les plus faciles à repérer une fois que vous saviez où la chercher. C'est pourquoi il lui avait proposé de traverser la rue avec lui, pour apercevoir Cassiopée de l'autre côté. C'était une petite rue de banlieue, sans circulation à cette heure du soir, avec des maisons aux fenêtres éclairées et précédées de pelouses soigneusement entretenues.

Elle l'avait regardé dans les yeux et avait dit :

— Non.

Pendant une demi-seconde, il n'avait pas saisi. Puis tout était devenu clair : elle craignait qu'il essaie de la culbuter derrière un buisson. Les

émotions avaient déferlé en lui : la vexation de ce qu'elle suggérait — il était le cousin d'Howie, quand même ! — et une tristesse diffuse devant l'attitude que devait avoir une femme, toujours sur ses gardes, toujours apeurée, toujours à chercher comment fuir.

Jake avait fait la moue et s'était éloigné, trop abasourdi pour trouver quelque chose à dire. Les nuages avaient envahi le ciel peu après et caché les étoiles.

— Ah, fit-il à l'attention de Carly, parce qu'il n'avait pas d'autre commentaire sur son mensonge au sujet de Bob.

Elle se colla un peu plus contre lui.

— Désolée. Une femme doit se montrer prudente.

Il n'avait pas songé à vivre avec elle, mais... quel cadeau ! Elle était là, une femme belle, intelligente, qui travaillait dans la même branche que lui, et ils partageaient l'assurance qu'ils seraient toujours ensemble et heureux dans plus de vingt ans.

— À quelle heure tu commences demain, au boulot ? demanda-t-il.

— Je pensais à me faire porter pâle, répondit Carly.

Il se dressa sur un coude et se tourna vers elle.

Dimitrios Procopides était assis sur le canapé encombré de choses diverses, et il regardait le mur en face de lui. Il y pensait depuis la visite de son frère, deux jours plus tôt. Que des milliers, peut-être même des millions de personnes soient en train d'envisager la même chose ne la lui rendait pas plus facile.

Ce serait tellement simple à faire : il avait acheté les somnifères à la pharmacie et il n'avait eu aucun mal à trouver sur Internet les renseignements quant à la dose exacte de ce produit à ingérer pour arriver au résultat voulu. Pour quelqu'un de soixante-quinze kilos, comme lui, dix-sept cachets suffiraient peut-être, et vingt-deux certainement, mais trente provoqueraient probablement des vomissements et l'échec de la manoeuvre.

Oui, il pouvait réussir. Et ce serait sans douleur : il tomberait simplement dans un profond sommeil dont il ne ressortirait jamais.

Mais c'était une situation sans issue, comme dans *Catch-22*, un des rares romans américains qui l'aient introduit à ce concept. En se suicidant — il n'avait pas peur du mot — il prouverait que son futur n'était pas fixé. Après tout, dans sa vision, mais aussi dans celle du patron de restaurant, il était toujours vivant dans vingt et un ans. Donc, s'il se tuait aujourd'hui — s'il avalait ces cachets *tout de suite* — il démontrerait de façon concluante que son futur n'était pas immuable. Mais ce serait une victoire à la Pyrrhus, avec un coût exorbitant. Car s'il pouvait effectivement se suicider, alors l'avenir qui le déprimait tant n'était pas inévitable. Mais bien sûr il ne serait plus là pour poursuivre son rêve.

Il existait peut-être des façons moins radicales de mettre à l'épreuve la réalité de cet avenir. Il pouvait s'arracher un oeil, se couper un bras, se faire

tatouer la joue, toute chose qui rendrait son apparence différente de ce que les autres avaient vu de lui dans leurs visions.

Mais non. Ça ne marcherait pas.

Ça ne marcherait pas parce que la permanence de ces altérations n'était pas certaine. On pouvait faire enlever un tatouage, fixer une prothèse à la place d'un bras et placer un oeil de verre dans une orbite vide.

À la réflexion, pour l'oeil de verre, non. Dans sa propre vision de ce maudit restaurant, il avait une vue normale, stéréoscopique. Donc se rendre borgne constituerait un test probant pour savoir si le futur était immuable.

Oui, mais on progressait tous les jours dans le domaine des prothèses et de la génétique. Qui pouvait affirmer que dans vingt ans on ne serait pas capable de lui cloner un nouvel oeil, ou un nouveau bras ? Et qui pouvait affirmer qu'il refuserait une chance d'annuler le handicap qu'il se serait infligé dans l'impétuosité extrémiste de la jeunesse ?

Son frère Théo voulait à toute force croire que le futur n'était pas déterminé. Mais le partenaire de Théo — ce grand type, le Canadien... ah, oui, Simcoe — disait exactement le contraire. Dim l'avait vu à la télé, quand il expliquait que le futur était déjà « gravé dans le marbre ».

Et si le futur était bien gravé dans le marbre, ou la pierre, si Dim devait ne jamais réussir comme écrivain, alors il ne voulait pas continuer. Les mots étaient son seul amour, sa seule passion et, pour être honnête, son seul talent. Il était nul en maths — il avait beaucoup souffert de passer dans les mêmes écoles après Théo, avec ces professeurs qui l'espéraient aussi doué que son frère ! — mauvais en sport, il chantait comme une casserole, ne savait pas dessiner et l'informatique restait pour lui un mystère.

S'il devait mener une vie aussi misérable, autant l'écourter.

Mais à en croire les apparences, il ne l'avait pas fait.

Non, bien sûr. Les jours et les semaines s'écoulaient sans heurt et il était facile de ne pas remarquer qu'on stagnait, qu'on ne devenait pas ce dont on avait rêvé. Le genre d'existence qu'il avait découverte dans sa vision s'imposait à vous insidieusement, jour après jour.

Mais il était né avec un don. Ce Simcoe avait comparé la vie à un film déjà tourné. Or, lors du Flashforward, le projectionniste avait diffusé la mauvaise bobine et il avait mis deux minutes à se rendre compte de son erreur. Il y avait eu un saut de montage, un passage brutal d'aujourd'hui à un lointain futur, puis un retour tout aussi abrupt au présent. Cette perspective était différente de l'existence considérée comme un film se déroulant image après image. Dim voyait maintenant avec une clarté impitoyable que ce qui l'attendait ne correspondait en rien à ses espoirs et que, dans un sens très réel pour lui, alors qu'il servirait de la moussaka, il serait déjà mort.

Il regarda le flacon de pilules. Oui, en ce moment même beaucoup d'autres personnes de par le monde réfléchissaient pareillement à leur avenir et se demandaient si, maintenant qu'elles savaient ce qui les attendait, continuer valait le coup.

Si une seule d'entre elles passait à l'acte et mettait fin à sa vie, alors cela prouverait que le futur n'était pas immuable. Il était certain que cette pensée était venue à d'autres. Certain que beaucoup attendaient que quelqu'un d'autre ose, pour apprendre la nouvelle aux infos : « Un homme vu par d'autres en 2030 retrouvé mort », « Le suicidé prouve que le futur n'est pas déterminé ».

Une fois de plus Dim prit le flacon en plastique ambré et le fit rouler dans sa paume. Il écouta les pilules qui dans le mouvement glissaient les unes sur les autres, à l'intérieur.

Il serait si facile de soulever le couvercle — ce qu'il faisait maintenant — et de libérer les pilules.

*De quelle couleur sont-elles ?* se demanda-t-il. C'était insensé, ça : il pensait à se suicider et il n'avait aucune idée de la couleur qu'avait l'agent de sa fin.

Il ouvrit le flacon. Il y avait un petit tampon de coton, qu'il ôta.

Les pilules étaient vertes. Qui aurait pu l'imaginer ? Des pilules vertes. Une mort verte.

Il inclina lentement le flacon et tapota sa base jusqu'à ce qu'une pilule tombe dans sa paume. Il y avait une rainure qui la traversait en son centre et une pression de l'ongle du pouce suffirait à la casser en deux, pour prendre une dose plus réduite.

Mais il ne voulait pas d'une dose réduite.

Il avait une bouteille d'eau minérale à portée, plate contrairement à sa préférence habituelle, pour que le gaz n'interfère pas avec les effets du somnifère. Il mit la pilule dans sa bouche. Il s'attendait presque à un parfum citronné, ou mentholé, mais elle n'avait aucun goût. Il prit la bouteille et but une gorgée. La pilule fut emportée et glissa sans problème au fond de sa gorge.

Il renversa une nouvelle fois le flacon, fit tomber trois autres pilules vertes et les avala avec une bonne quantité d'eau minérale.

Cela faisait quatre. D'après ce qui était inscrit sur le flacon, la dose maximale pour un adulte était de deux et il était déconseillé de la prendre plusieurs soirs de suite.

Les trois étaient passées sans problème. Il ajouta un deuxième trio, procéda de même.

Sept. Un chiffre qui portait chance. Enfin, c'est ce qu'on disait.

Est-ce qu'il désirait vraiment faire ça ? Il était encore temps d'arrêter. Il pouvait appeler le numéro des urgences, s'enfoncer deux doigts dans la gorge...

Ou bien... il pouvait y réfléchir encore un peu. S'accorder quelques minutes de plus pour étudier la question.

Sept pilules ne suffiraient certainement pas pour le mettre vraiment en danger. Ce genre de surdose mineure devait se produire souvent. Et puis, d'après le site Web il aurait fallu qu'il en prenne au moins dix...



Il en versa quelques-unes dans sa paume et observa ce petit tas de minuscules pierres vertes.

## *Chapitre 20*

Jour 9 : mercredi 29 avril 2009

Je veux te montrer quelque chose, dit Carly.

Jake sourit et d'un geste de la main lui donna son accord. Ils se trouvaient au TRIUMF — pour « Tri-University Meson Facility » —, le premier labo canadien spécialisé dans la physique des particules.

Elle s'engagea dans un couloir et il la suivit. Ils passèrent devant des portes sur lesquelles étaient scotchés des dessins humoristiques en rapport avec les sciences. Ils croisèrent aussi quelques personnes qui portaient des dosimètres cylindriques. Ceux-ci, bien que totalement différents d'aspect, avaient le même rôle que les badges en usage au CERN.

Enfin, Carly fit halte devant une porte. D'un côté de l'encadrement se trouvait un tuyau d'incendie enroulé, derrière un verre protecteur, de l'autre une fontaine à eau. La jeune femme frappa doucement à la porte. Il n'y eut pas de réponse, et elle tourna le bouton et ouvrit. Elle entra et de l'index replié accompagné d'un sourire elle invita Jake à la suivre. Ce qu'il fit. Dès qu'il fut à l'intérieur, Carly referma la porte.

— Alors ? dit-elle.

Il eut une moue d'incompréhension.

— Tu ne reconnais pas ? fit-elle.

Il regarda autour de lui. C'était un labo de belle taille, aux murs beiges, et...

*Oh !mon Dieu !*

Oui, les murs étaient beiges actuellement, mais d'ici à vingt ans on les aurait repeints en jaune.

C'était la pièce de sa vision. Il y avait le tableau de Mendeleïev, exactement à la place où il l'avait vu. Et ce plan de travail, juste là... celui où ils avaient fait l'amour.

Il sentit une chaleur subite envahir son visage.

— Chouette, hein ? dit-elle.

— Ça, c'est sûr, répondit-il.

Évidemment, ils ne pouvaient pas inaugurer la pièce maintenant. On était en plein milieu d'une journée de travail...

Mais dans la vision... eh bien, si l'heure estimée était la bonne, il était 19 h 21 à Genève, soit 13 h 21 à New York et — voyons... — 10 h 21 ici, à Vancouver. Presque dix heures et demie du matin... un *mercredi*. Le TRIUMF serait très certainement en pleine effervescence, comme aujourd'hui. Comment pourraient-ils faire l'amour ici, à cette heure, un jour de semaine ? Oh, il ne faisait aucun doute que les mœurs en la matière continueraient à se libéraliser au cours des vingt prochaines années comme elles l'avaient fait pendant les cinquante précédentes, mais même en 2030 il était peu probable qu'elles auraient permis des galipettes en plein boulot. Mais peut-être que ce 23 octobre 2030 tomberait pendant des vacances ou serait un jour férié. Jake avait bien l'impression que le Thanksgiving canadien survenait pendant le mois d'octobre.

Il fit le tour de la pièce et compara sa réalité présente avec ce que sa vision lui avait révélé. Il y avait une douche d'urgence, installation assez commune dans les labos où l'on maniait des produits chimiques, et des casiers pour ranger le matériel, ainsi qu'un poste de travail informatisé. Dans la vision, il y avait eu un PC à la même place, mais d'un modèle très différent, bien sûr. Et juste à côté...

À côté de l'ordinateur, il avait vu un appareil de forme cubique, de cinquante centimètres de côté environ, avec deux feuilles plates parallèles qui saillaient de la partie supérieure.

— Ce boîtier qu'il y avait là, fit Jake, enfin qu'il y *aura* là, plutôt, tu as une idée de ce que ça peut être ?

— Pourquoi pas un Collisionneur tachyon-tardyon ?

— Tu crois vraiment que...

La porte s'ouvrit et un Canadien massif entra.

— Oh, excusez-moi, dit-il. Je ne voulais pas vous interrompre.

— Pas du tout, affirma Carly, qui sourit ensuite à Jake. Nous reviendrons plus tard.

— Tu veux une preuve ? dit Michiko. Tu veux savoir avec certitude si nous devrions nous marier ? Il y a un moyen pour être fixés.

Lloyd tourna vers elle un regard étonné. Il s'était trouvé seul dans son bureau du CERN, à étudier les résultats des expériences menées l'année précédente avec le LHC à quatorze TeV, à la recherche de toute indication d'une instabilité antérieure à la première expérience à mille cent cinquante TeV : celle qui avait provoqué le déplacement temporel. Michiko venait d'entrer dans la pièce et c'étaient ses premières paroles.

— Un moyen d'être fixés ? répéta-t-il. Comment ?

— Répète l'expérience. Pour voir si tu obtiens les mêmes résultats.

— Nous ne pouvons pas faire ça, répondit Lloyd après un instant de stupéfaction.

Il pensait à tous les gens qui étaient morts la dernière fois. Il n'avait jamais été adepte de la philosophie « Il y a certaines choses que l'humanité n'est pas censée savoir », mais s'il y avait une expérience qu'il ne fallait surtout pas réitérer, c'était indubitablement celle qui avait engendré le Flashforward.

— Il faudrait que tu annonces ce nouvel essai à l'avance, bien sûr, poursuit Michiko. Prévenir tout le monde, pour qu'il n'y ait pas d'avions en vol, que personne ne conduise de véhicule, ne nage ou ne soit perché sur une échelle. Il faudrait faire en sorte que tout le monde soit assis ou allongé quand l'expérience aura lieu.

— Impossible de parvenir à ce résultat.

— Bien sûr que si, dit-elle. CNN. NHK. La BBC. La CBC.

— Il y a des endroits sur cette planète où l'on ne reçoit toujours pas la télé, ou même la radio. Nous ne pourrions pas prévenir tout le monde.

— Nous ne pourrions pas le faire *facilement*, corrigea-t-elle, mais nous pourrions y arriver, avec un taux de réussite de l'ordre de 99%.

Lloyd fronça les sourcils.

— 99 %, hein ? Nous sommes sept milliards sur cette Terre. Si nous en rations seulement 1 %, il resterait quand même soixante-dix millions de personnes qui n'auraient pas été prévenues.

— Nous pourrions faire mieux que ça. J'en ai la conviction. Nous pourrions abaisser ce nombre à quelques centaines de milliers. Et puis, soyons réalistes, ces gens-là se trouveraient dans des zones non technologiques, de toute façon. Aucune chance qu'ils conduisent des voitures ou pilotent des avions.

— Ils pourraient se faire dévorer par des animaux sauvages.

— Vraiment ? L'hypothèse est intéressante. J'imagine que les animaux n'ont pas perdu connaissance pendant le Flashforward, n'est-ce pas ?

Lloyd se gratta la tête.

— En tout cas nous n'avons pas vu le sol jonché d'oiseaux qui seraient tombés du ciel. Et, d'après les infos, personne n'a mentionné de girafes s'étant brisé les pattes en s'écroulant.

Le phénomène semble n'avoir atteint que les êtres doués de conscience. J'ai lu dans *La Tribune de Genève* que les gorilles et les chimpanzés qu'on avait interrogés grâce au langage des signes avaient rapporté certains effets — plusieurs s'étaient retrouvés en un endroit différent —, mais ils n'avaient pas le vocabulaire et le cadre de référence psychologique pour confirmer ou infirmer qu'ils aient entrevu leur avenir.

— Peu importe. La plupart des animaux sauvages ne dévoreraient pas des proies inconscientes, de toute façon. Ils les croiraient mortes et la sélection naturelle a depuis longtemps interdit à la plupart des formes de vie de se nourrir de cadavres. Non, je suis sûre que nous pourrions contacter presque tout le monde et les quelques-uns qui nous échapperaient ne courraient que très peu de risques de se trouver dans une situation dangereuse.

— Tout ça est bien gentil, fit Lloyd, mais nous ne pouvons pas annoncer simplement que nous allons répéter l'expérience. Pour commencer, les autorités françaises ou suisses s'y opposeraient.

— Pas si nous avons leur permission. Pas si nous avons la permission de tout le monde.

— Oh ! allons ! Les scientifiques peuvent bien être curieux de savoir si le résultat est reproductible, mais qui d'autre s'en soucierait ? Pourquoi le monde l'autoriserait ? À moins, bien sûr, qu'ils aient besoin de reproduire les résultats afin de pouvoir accuser le CERN, ou moi.

— Tu ne réfléchis pas, Lloyd, dit Michiko. *Tout le monde* veut voir de nouveau dans le futur. Nous sommes loin d'être les seuls à avoir un tas de questions sans réponses après la première vision. Les gens veulent savoir ce que demain leur réserve. Si tu leur dis que tu peux leur permettre d'entrevoir l'avenir une nouvelle fois, personne ne s'opposera à toi. Au contraire, on remuera ciel et terre pour que tu puisses le faire.

Il resta calme, à envisager cette hypothèse.

— Tu le penses vraiment ? dit-il enfin. J'aurais plutôt cru qu'il y aurait de multiples oppositions.

— Non, tout le monde est curieux. Toi, tu ne veux pas savoir qui était cette femme ? (Une pause.) Tu ne veux pas savoir avec certitude qui est le père de la fillette avec qui je me trouvais ? Par ailleurs, si tu te trompes sur l'immuabilité du futur, alors nous verrons peut-être tous quelque chose de complètement différent, un futur dans lequel Théo ne se fait pas assassiner. Ou bien nous entrapercevrons un autre moment, à une autre date, dans cinq ans, ou cinquante. Mais le fait est qu'il n'y a pas une personne sur cette planète qui ne souhaiterait pas avoir une deuxième vision.

— Je n'en suis pas si sûr...

— Alors envisage les choses sous cet angle : tu laisses la culpabilité te torturer. Si tu essaies de reproduire le Flashforward et que tu échoues, alors le LHC n'y est pour rien, finalement. Et tu peux te détendre.

— Tu as peut-être raison, dit Lloyd. Mais comment obtenir l'autorisation de renouveler l'expérience ? Et qui serait en mesure de la donner ?

Michiko haussa les épaules.

— La ville la plus proche est Genève. Elle est célèbre pour quoi ?

Le visage de Lloyd se ferma pendant qu'il passait en revue les différentes réponses possibles. Et la bonne s'imposa très vite à lui : la Société des Nations, ancêtre des Nations unies, avait été créée là en 1920.

— Tu suggères que nous portions l'affaire devant les Nations unies ?

— Oui. Tu pourrais te rendre à New York et présenter ton projet.

— Les Nations unies n'arrivent jamais à se mettre d'accord sur quoi que ce soit, fit-il remarquer.

— Ils seront d'accord sur ta proposition, affirma Michiko. Elle est trop séduisante pour être repoussée.

Théo avait parlé à ses parents et aux voisins de sa famille, mais personne ne semblait avoir de renseignement utile concernant sa future mort. Aussi prit-il le vol 7117 d'Olympic vers l'aéroport international de Genève, à Cointrin. À l'aller, Franco délia Robbia l'avait déposé, mais pour le retour il prit un taxi et regagna directement le CERN. On ne lui avait rien servi à bord et il décida d'aller à la cafétéria du centre de contrôle du LHC afin de manger un bout. Dès qu'il entra dans la salle, il repéra Michiko Komura assise seule à une table, au fond. Il prit une petite bouteille de jus d'orange, un plat de saucisses, et se dirigea vers elle. Au passage il entendit plusieurs groupes de physiciens qui grignotaient en discutant des différentes théories qui pouvaient expliquer le Flashforward et il comprit pourquoi la jeune femme préférait s'isoler : la dernière chose qu'elle pouvait souhaiter était d'entendre parler de l'événement qui avait causé la mort de sa fille.

— Salut, Michiko, fit-il.

Elle leva les yeux vers lui.

— Oh, salut, Théo. Content de vous revoir.

— Merci. Je peux m'asseoir ?

Elle lui désigna la chaise vide qui lui faisait face.

— Comment s'est passé le voyage ?

— Je n'ai pas appris grand-chose, dit-il, et il se serait volontiers cantonné à cette réponse, mais c'était elle qui avait posé la question. Dimitrios, mon frère... il dit que la vision a ruiné ses rêves. Il veut devenir un grand écrivain, mais il semble qu'il ne percera jamais.

— C'est triste, commenta-t-elle.

— Et vous, comment va ? dit Théo. Vous tenez le coup ?

Elle écarta un peu les bras, comme s'il n'y avait pas de réponse facile à cette question.

— Je survis. Il m'arrive de passer plusieurs minutes d'affilée sans penser à Tamiko.

— Je suis vraiment désolé, lui dit Théo, pour la centième fois peut-être. Et sinon ?

— Ça va.

— Ça va, c'est tout ?

Michiko mangeait une quiche au bleu de Gex. Elle avait à moitié bu son gobelet de thé. Elle en avala une autre gorgée pour prendre le temps de rassembler ses esprits.

— Je ne sais pas. Lloyd... il n'est plus sûr de vouloir que nous nous mariions.

— Vraiment ? Mon Dieu !

Elle regarda aux alentours pour s'assurer qu'ils étaient hors de portée d'oreilles indiscretes. La personne la plus proche était séparée d'eux par quatre tables et elle était absorbée dans sa lecture. Avec un soupir, la Japonaise fit une petite moue.

— J'aime Lloyd et je sais qu'il m'aime. Mais il ne peut pas se remettre

de la possibilité que notre mariage ne dure pas.

Théo ne fit rien pour dissimuler son étonnement.

— Eh bien, il vient d'une famille brisée. Le divorce a été assez dur, à ce qu'il paraît.

Elle acquiesça.

— Je sais. Je m'efforce de le comprendre. Vraiment... Comment a été le mariage de vos parents ?

La question le prit au dépourvu et il lui fallut un temps pour répondre.

— Réussi, je suppose. Ils semblent être toujours heureux ensemble. Mon père n'a jamais été très démonstratif, mais ça n'a pas l'air de gêner ma mère.

— Le mien est mort, dit Michiko. C'était le Japonais typique de sa génération. Il gardait tout à l'intérieur et son travail était toute sa vie... Une crise cardiaque à quarante-sept ans. J'en avais vingt-deux.

Théo chercha les mots qui convenaient.

— Je suis sûr qu'il serait très fier de vous s'il avait vécu pour voir ce que vous êtes devenue.

La jeune femme lui donna l'impression de prendre ce commentaire au sérieux et non comme une platitude polie.

— Peut-être. Mais il était très traditionaliste dans sa façon de voir les choses et pour lui les femmes ne pouvaient pas embrasser une carrière d'ingénieur.

Théo ne répondit pas immédiatement. Il ne savait pas grand-chose de la culture japonaise. Il y avait des congrès au Japon auxquels il aurait pu assister, mais s'il avait voyagé dans toute l'Europe, aux États unis une fois et à Hong Kong pendant son adolescence, il n'avait jamais éprouvé l'envie de visiter ce pays. Mais Michiko était tellement fascinante : le moindre de ses gestes, de ses expressions, sa façon de parler, son sourire et la manière dont elle plissait son petit nez, son rire mélodieux... Comment pouvait-il être fasciné par elle et indifférent à sa culture ? Ne devrait-il pas désirer en savoir plus sur son peuple, sur son pays, sur tous les aspects du creuset dont elle était issue ?

Ou devait-il seulement être honnête et voir la vérité en face : son intérêt était purement sexuel. Michiko était indéniablement séduisante, mais le CERN comptait trois mille employés, dont la moitié étaient des femmes. Ce n'était pas la seule jolie fille qu'il croisait ici.

Et pourtant il y avait quelque chose de spécial chez elle, quelque chose de différent. Et puis, elle était manifestement attirée par les Occidentaux...

Non, ce n'était pas cela. Ce n'était pas ce qui la rendait fascinante. Pas quand il allait au fond des choses, sans chercher d'excuses. Le plus fascinant chez elle, c'était qu'elle ait jeté son dévolu sur Lloyd Simcoe, le partenaire de Théo. Ils étaient tous les deux célibataires et disponibles. Lloyd avait dix ans de plus que la jeune femme. Théo huit de moins qu'elle.

Ce n'était pas comme si Théo avait été une sorte de drogué du travail alors que Lloyd s'arrêtait dès qu'il y avait le parfum d'une rose à humer. Le Grec louait souvent un dériveur pour faire de la voile sur le lac Léman. Il

jouait au croquet et au badminton dans les équipes du CERN. Il prenait le temps d'aller écouter du jazz au *Chat Noir* de Genève, et allait voir des pièces de théâtre à *L'Usine*. Parfois même il faisait un tour au *Grand Casino*.

Et cette femme fascinante, belle, intelligente avait choisi Lloyd, l'archétype de l'homme rangé.

Et à présent, il semblait bien que ce même Lloyd n'était pas décidé à se marier avec elle.

Ce n'était certainement pas une raison suffisante pour la désirer lui-même. Mais le coeur n'entrait pas dans le cadre de la physique et-on ne pouvait prédire ses réactions. Il la désirait, oui, et si Lloyd la laissait lui échapper, eh bien...

Théo finit par répondre à la remarque de la jeune femme sur les réticences de son père à la voir devenir ingénieur.

— Il devait quand même admirer votre intelligence, non ?

— Bah, pour ce que j'ai pu constater dans son comportement, je suppose que oui. Mais il n'aurait pas approuvé mon mariage avec un Occidental.

Le coeur de Théo s'arrêta de battre pendant une seconde. Mais il n'aurait pu dire si c'était pour Lloyd ou lui-même.

— Oh, souffla-t-il.

— Il n'avait pas confiance en l'Occident. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais c'est très à la mode au Japon, ces jeunes qui portent des vêtements décorés de phrases imprimées en anglais. Peu importe quel sens elles ont, l'important est qu'elles donnent l'impression qu'on est au diapason de la culture américaine. En fait ces slogans sont plutôt amusants quand on parle couramment l'anglais. « Consommer avant : voir date sur le fond de la boîte », « Manier avec précaution », « En vue de former un oignon plus parfait »<sup>[2]</sup>. (Elle sourit et son nez adorable se plissa.) « Oignon ». Je n'ai pas pu m'arrêter de rire la première fois que j'ai vu celle-là. Mais un jour je suis revenue à la maison avec une chemise décorée de mots anglais — juste des mots, même pas une phrase, des mots de couleurs variées sur un fond noir : « ketchup », « sait », « pepper », « mustard », et « delicious ». Mon père m'a punie.

Théo s'efforça de donner l'impression qu'il sympathisait, mais il se demandait surtout quelle forme avait prise la punition. Plus d'argent de poche ? Mais les Japonais en donnaient-ils à leurs enfants ? Elle avait été consignée dans sa chambre ? Il décida de ne pas poser la question.

— Lloyd est quelqu'un de bien, dit-il.

Il avait parlé sans penser avant au sens des mots. Peut-être provenaient-ils d'un sentiment inné de fair-play chez lui, en quel cas il était heureux d'apprendre qu'il le possédait.

Michiko réfléchit un moment. Elle avait cette façon très personnelle de chercher en chaque commentaire la vérité qu'il pouvait recéler.

— Oh oui, dit-elle, c'est quelqu'un de très bien. Il s'inquiète parce que cette vision stupide semble prouver que notre mariage ne durera pas



éternellement. Mais il y a tant de choses dont je sais que je n'aurai jamais à me soucier si je suis avec lui. Il ne me frappera pas, c'est sûr. Il ne m'humiliera jamais, ne me mettra jamais dans l'embarras. Et il a un véritable don pour se souvenir des détails. Il y a des mois, je lui ai dit les prénoms de mes nièces, en passant. Ils sont revenus dans la conversation la semaine dernière et il les a cités instantanément. Alors je peux être certaine qu'il n'oubliera pas la date à laquelle nous nous sommes mis ensemble, ni celle de mon anniversaire. J'ai déjà connu des hommes, japonais et étrangers, mais il n'y en a jamais eu un avec lequel je me suis sentie autant en confiance, avec la certitude qu'il sera toujours gentil et affectueux.

Théo n'était pas très à l'aise. Il estimait être quelqu'un de bien, lui aussi, et il n'aurait jamais levé la main sur une femme. Mais bon, il avait hérité du mauvais caractère de son père, il ne pouvait le nier. Et dans une discussion, il lui arrivait de dire des choses destinées à blesser son contradicteur. D'ailleurs, un jour quelqu'un le haïrait suffisamment pour vouloir le tuer. Est-ce que Lloyd, Lloyd le gentil garçon, éveillerait jamais ce genre de sentiments chez un autre être humain ?

Théo secoua la tête doucement, pour chasser ces pensées.

— Vous avez fait le bon choix, dit-il.

Michiko inclina la tête pour montrer qu'elle le remerciait du compliment.

— Lloyd aussi, ajouta-t-elle.

La réflexion surprit Théo. Cette immodestie ne ressemblait pas à la Japonaise. Mais ses paroles suivantes dissipèrent le malentendu.

— Il n'aurait pas pu choisir meilleur partenaire.

*Je n'en suis pas aussi sûr*, songea le jeune homme, mais il se garda bien de le dire.

Il ne pouvait poursuivre Michiko de ses assiduités, bien sûr. Elle était fiancée à Lloyd.

Et puis...

Ce n'était pas à cause de ses yeux magnifiques, ensorcelants.

Ce n'était même pas par jalousie ou fascination née de son choix de Lloyd et non de lui.

Au plus profond de lui-même, il connaissait la raison de l'intérêt soudain qu'il ressentait pour elle. Il imaginait que s'il s'embarquait dans une vie complètement nouvelle, s'il prenait un tournant décisif, qu'il faisait quelque chose de complètement imprévisible, comme de s'enfuir et de se marier avec la fiancée de son partenaire, alors d'une certaine façon ce serait comme adresser un bras d'honneur au destin et cela changerait son futur de manière tellement radicale que jamais il ne finirait face au canon d'une arme chargée.

Michiko possédait une intelligence incroyable et elle était très, très belle. Mais il ne chercherait pas à la séduire. Agir ainsi serait une folie.

Théo fut surpris quand un rire bas monta dans sa gorge ; mais c'était très amusant, d'une certaine façon. Peut-être Lloyd avait-il raison : peut-être l'univers entier n'était-il qu'un bloc solide, avec un temps immuable. Oh,

Théo avait envisagé un acte délirant, mais après une très courte réflexion il en était arrivé au même point que si l'idée ne lui était jamais venue.

Le film de sa vie continuait à se dérouler, image après image déjà enregistrée.

## Chapitre 21

Michiko et Lloyd avaient prévu de ne pas s'installer ensemble avant le mariage, mais, à part pendant le séjour de la jeune femme à Tokyo, elle avait passé toutes les nuits chez lui depuis la mort de Tamiko. De fait, elle n'était allée chez elle que deux fois, et brièvement, depuis le Flashforward. Tout ce qu'elle avait vu là-bas était prétexte à pleurer : les petites chaussures de Tamiko sur la natte près de la porte, sa poupée Barbie perchée sur un des fauteuils, dans le salon (la fillette laissait toujours sa Barbie installée confortablement), ses peintures faites avec les doigts, collées à la porte du frigo par des aimants, et même l'endroit du mur où elle avait inscrit son nom au Magic Marker, et que Michiko n'avait jamais réussi à effacer totalement.

Ils étaient donc restés chez Lloyd, pour éviter tous ces souvenirs douloureux.

Mais il arrivait toujours à la Japonaise de se laisser aller et de regarder dans le vide. Lloyd ne supportait pas de la voir aussi triste, mais il n'y pouvait rien, il en avait conscience. Elle continuerait à avoir de la peine, probablement à jamais.

Et, bien sûr, il n'était pas ignare. Il avait lu quantité d'articles sur la psychologie et sur les relations humaines, et il avait même vu pas mal d'émissions télévisées consacrées à ces sujets. Il savait qu'il n'aurait pas dû dire cela, mais parfois les mots sortaient de sa bouche sans qu'il réfléchisse. Il avait seulement voulu meubler le silence qui pesait entre eux.

— Tu sais, dit-il, tu vas avoir une autre fille. Ta vision...

Elle le fit taire d'un simple regard.

Elle ne répondit rien, mais dans ses yeux il comprit ce qu'elle aurait pu dire. On ne peut pas remplacer un enfant par un autre. Chaque enfant est spécial.

Lloyd le comprenait, même s'il n'avait — encore — jamais été père. Des années plus tôt, il avait vu un vieux film de Mickey Rooney, *La Comédie humaine*, qui n'avait en réalité rien de drôle et, vers la fin, rien de très humain non plus, à son avis. Rooney incarnait un soldat américain de la Seconde Guerre mondiale parti à l'étranger. Il n'avait pas de famille, mais il aimait les

contacts indirects avec les gens pour qui il combattait à travers les lettres des siens reçues par son camarade de chambrée. Rooney finissait par les connaître tous : le frère de son ami, sa mère, sa fiancée aux États unis. Puis son camarade était tué au combat et Rooney retournait dans la ville de celui-ci avec ses affaires personnelles. Il rencontrait le jeune frère du mort devant la maison familiale et c'était comme s'il l'avait toujours connu. Le frère finissait par rentrer dans la maison en lançant : « Maman... le soldat est de retour ! »

Et le générique de fin défilait.

Les spectateurs étaient supposés croire que Rooney prendrait la place du fils aîné<sup>4</sup> de cette femme, tué en France.

C'était une tromperie grotesque. Même à son jeune âge — il avait seize ans quand il avait vu le film à la télévision —, Lloyd avait su qu'une personne ne pouvait jamais en remplacer une autre.

Et à présent, sottement, pendant un court instant, il avait donné à penser que d'une certaine façon la future fille de Michiko pourrait prendre dans le coeur de celle-ci la place de la pauvre Tamiko.

— Je suis désolé, dit-il.

Elle ne sourit pas, mais eut un hochement de tête presque imperceptible.

Il ignorait si c'était le bon moment. Toute sa vie il avait été tourmenté par son incapacité à sentir quand arrivait le bon moment : quand déclarer sa flamme à une fille au lycée, quand demander une augmentation, quand interrompre la conversation de deux personnes lors d'une soirée, afin de se présenter, quand s'excuser lorsque les gens désiraient être seuls. Certains avaient un sens inné pour ces choses. Pas lui.

Pourtant le sujet devait être abordé, et résolu.

Le monde s'était relevé. Les gens reprenaient le cours de leur existence. Certes, beaucoup marchaient avec des béquilles et quelques compagnies d'assurances s'étaient déjà déclarées en faillite. Le nombre de morts était encore inconnu. Mais la vie devait continuer et les gens allaient au travail, rentraient chez eux, sortaient au restaurant et au cinéma, et essayaient de se remettre en route, avec plus ou moins de succès.

— En ce qui concerne le mariage..., dit-il sans terminer.

— Oui ?

Lloyd souffla silencieusement.

— Je ne sais pas qui est cette femme... celle de ma vision. Je n'ai aucune idée de qui elle peut bien être.

— Et tu penses qu'elle pourrait être mieux que moi, c'est Ça ?

— Non, non, non. Bien sûr que non. C'est juste que...

Il s'interrompit. Mais Michiko le connaissait trop bien.

— Tu penses qu'il y a sept milliards d'êtres humains sur cette planète, n'est-ce pas ? Et que c'est pur hasard si nous nous sommes rencontrés.

Il acquiesça. Reconnu coupable.

— Peut-être, dit-elle. Mais quand tu réfléchis aux probabilités que nous ne nous soyons pas rencontrés, je pense qu'il y a plus que ça. Ce n'est pas

comme si tu t'étais retrouvé avec moi sur les bras, ou le contraire. Tu vivais à Chicago, moi à Tokyo, et nous avons fini ensemble, ici, sur la frontière franco-suisse. Est-ce le hasard, ou notre destin ?

— Je ne suis pas certain qu'on puisse croire au destin et en même temps au libre arbitre, dit-il doucement.

Elle baissa les yeux.

— Je suppose que tu n'as pas tort. Eh bien, peut-être que tu n'es pas prêt pour le mariage. Il y a tant de mes amies qui se sont mariées parce qu'elles pensaient que c'était leur dernière chance. Tu sais : elles avaient atteint un certain âge et elles se sont dit que si elles ne se mariaient pas rapidement elles ne le feraient jamais. S'il y a une chose que ta vision a démontrée, c'est que je ne suis pas ta dernière chance. J'imagine que ça te retire la pression, non ? Plus besoin de prendre une décision dans l'urgence.

— Ce n'est pas ça, dit-il, mais sa voix était mal assurée.

— Non ? Alors décide-toi, maintenant. Prends un engagement. Est-ce que nous allons nous marier ?

Elle avait raison. Sa croyance en un futur immuable l'aidait à modérer la culpabilité qu'il éprouvait pour ce qui s'était passé, mais c'était toujours la position qu'il avait eue en tant que physicien : l'espace-temps est un cube de Minkowski immuable. Ce qu'il allait faire, il l'avait déjà fait : le futur était aussi indélébile que le passé.

Pour ce qu'ils en savaient, personne n'avait eu de vision corroborant le fait que Michiko Komura et Lloyd Simcoe s'étaient seulement mariés. Personne n'avait déclaré s'être trouvé dans une pièce décorée d'une photo de mariage encadrée montrant un grand Occidental aux yeux bleus et une petite et ravissante Asiatique.

Pourtant ce qu'il dirait maintenant avait toujours été dit, et le serait toujours. Mais il n'avait aucune idée de la réponse que l'espace-temps avait enregistrée. Sa décision, à cet instant, sur cette image du film, était inconnue, non révélée. Pour autant, elle n'était pas plus facile à prononcer, même s'il savait inévitable qu'il la fasse/l'ait faite.

— Alors ? insista Michiko. Est-ce que nous allons nous marier ?

Théo était encore au travail, tard ce soir-là, occupé à orchestrer une autre simulation de leur expérience avec le LHC, quand il reçut le coup de fil.

Dimitrios était mort.

Son petit frère. Mort. Suicidé.

Il refoula ses larmes et sa colère.

Les souvenirs déferlèrent en lui. Ces occasions où il s'était montré gentil avec Dim, celles où il avait fait preuve de méchanceté. La terreur de la famille, toutes ces années plus tôt, quand ils s'étaient rendus à Hong Kong et que Dim s'était perdu. Théo n'avait jamais été aussi heureux de voir quelqu'un que lorsqu'il avait aperçu Dim, perché sur l'épaule d'un policier qui avançait vers lui dans la foule.

Mais aujourd'hui Dim était mort. Théo devrait faire un autre voyage à Athènes pour les funérailles.

Une partie de lui-même — une très grande partie — était incroyablement attristée par le décès de son frère.

Mais une autre partie était... euphorique.

Pas parce que Dim n'était plus, bien sûr.

Mais parce que le fait de sa mort changeait tout.

Car Dimitrios avait eu une vision pendant le Flashforward, une vision authentifiée par celle d'une autre personne. Or, pour avoir cette vision, il fallait qu'il soit toujours en vie dans vingt et un ans.

S'il était mort maintenant, en 2009, il était impossible qu'il soit vivant en 2030.

Ainsi donc l'univers-bloc s'était fracassé. Ce que les gens voyaient constituait certes une description cohérente de l'avenir... mais ce n'était qu'un avenir parmi d'autres. Et puisque cet avenir avait inclus Dimitrios Procopides, il n'était même plus possible.

Selon la théorie du chaos, une modification infime dans les conditions initiales pouvait avoir des effets considérables avec le temps. Sûrement le monde de 2030 ne serait pas tel qu'il avait été décrit dans les milliards d'aperçus que les gens en avaient déjà eus.

Théo arpenta les couloirs du centre de contrôle du LHC. Il passa devant la grande mosaïque, la plaque sur laquelle figurait le nom intégral de l'institution, les bureaux, les laboratoires, les toilettes.

Si le futur était maintenant incertain, et en tout cas différent de ce que les visions en avaient révélé, alors Théo pourrait peut-être abandonner la recherche de son assassin. Oui, dans un futur qui avait été possible, quelqu'un avait jugé bon de le tuer. Mais tant de choses changeraient pendant les deux décennies à venir que cette conséquence ne se produirait certainement jamais. De fait, il pouvait très bien ne jamais rencontrer la personne qui l'avait tué, n'avoir aucun contact avec elle. Cette personne pouvait elle-même mourir avant 2030. D'une façon comme d'une autre, le meurtre de Théo n'avait plus rien d'inéluctable.

Néanmoins il pouvait toujours se produire. Certaines choses arriveraient certainement comme les visions l'avaient montré. Ceux qui ne mourraient pas de causes non naturelles vivraient le même laps de temps. Ceux qui avaient des emplois sûrs aujourd'hui les conserveraient peut-être. Ceux dont les mariages étaient solides n'avaient aucune raison de se séparer.

*Non.*

Assez de doutes, assez de temps perdu.

Théo décida de continuer sa vie sans plus se soucier de cette quête stupide. Il ferait face au lendemain, quoi qu'il arrive. Bien entendu, il se montrerait prudent, parce qu'il n'avait aucune envie qu'un des points de convergence entre le 2030 des visions et le 2030 réel soit sa propre mort. Mais il poursuivrait son chemin et ferait en sorte de tirer le maximum du temps

dont il disposait, quelle que soit sa durée.

Si seulement Dimitrios avait eu la volonté de faire de même...

Ses pas l'avaient ramené à son bureau. Il y avait quelqu'un qu'il devait appeler, quelqu'un qui avait besoin de l'entendre de la bouche d'un ami avant que la nouvelle fasse la une de tous les médias du monde.

Les paroles de Michiko étaient comme suspendues entre eux : « Est-ce que nous allons nous marier ? »

L'heure était donc venue. L'heure d'éclairer l'image appropriée : le moment de vérité, l'instant auquel la décision que l'espace-temps avait déjà enregistrée serait révélée. Il regarda Michiko dans les yeux, ouvrit la bouche et...

Le téléphone sonna.

Lloyd jura et posa un regard furieux sur l'appareil. Le petit écran à cristaux liquides affichait la provenance de l'appel : CERN LHC. Personne n'appellerait du bureau à cette heure tardive si ce n'était pas une urgence. Il décrocha.

— Allô ?

— Lloyd, c'est Théo.

Il allait lui dire que ce n'était pas le moment, lui demander de rappeler plus tard, mais le Grec le prit de vitesse.

— Lloyd, je viens de recevoir un coup de fil. Mon frère Dimitrios est mort.

— Oh, mon Dieu..., balbutia Lloyd.

— Que se passe-t-il ? chuchota Michiko, les yeux agrandis par l'inquiétude.

Il couvrit le microphone de sa paume.

— Le frère de Théo est mort.

Michiko porta une main à sa bouche.

— Il s'est tué, disait Théo. Une surdose de somnifères.

— Je suis désolé, Théo, fit Lloyd. Est-ce que je peux... faire quelque chose ?

— Non. Non. Rien. Mais j'ai pensé que vous deviez le savoir au plus tôt.

Lloyd ne comprenait pas où le jeune homme voulait en venir.

— Ah, merci, répondit-il d'un ton incertain.

— Lloyd, Dimitrios avait eu une vision.

— Quoi ? Oh... (Un long silence.) *Oh*.

— Il m'en a parlé lui-même.

— Il a dû l'inventer de toutes pièces.

— Lloyd, c'est *mon frère*. Il n'a rien inventé.

— Mais il est impossible...

— Vous savez qu'il n'est pas le seul. On a déjà signalé d'autres morts. Mais celle-ci... celle-ci est corroborée. Il travaillait dans un restaurant, en Grèce. Le patron de l'établissement en 2030 est le même en 2009. Il a vu Dim

dans sa vision, et Dim l'a vu dans la sienne. Quand ils en parleront à la télé...

— Je... Ah, merde, grogna Lloyd dont le coeur venait de s'emballer. Merde !

— Désolé, dit Théo. La presse va s'en donner à coeur joie... Comme j'ai dit, j'ai pensé qu'il fallait vous prévenir.

Lloyd essaya de se calmer. Comment avait-il pu se tromper à ce point ?

— Merci, dit-il enfin. Bon, écoutez, ce n'est pas important. Vous, comment ça va ?

— Ça va.

— Parce que si vous ne voulez pas rester seul, Michiko et moi pouvons venir.

— Non, ça va aller. Franco délia Robbia est toujours ici, au CERN. Je vais aller le voir.

— D'accord. D'accord... Écoutez, il faut que je...

— Je sais, dit Théo. Au revoir.

— Au revoir.

Lloyd raccrocha.

Il n'avait jamais rencontré Dimitrios Procopides. En fait, Théo parlait peu de son frère. Rien de très surprenant. Pour sa part, Lloyd mentionnait rarement sa soeur Dolly dans le cadre du travail. À bien y réfléchir, ce n'était qu'un décès de plus dans une semaine qui en avait connu un nombre gigantesque, mais...

— Pauvre Théo, dit Michiko en secouant doucement la tête. Et son frère... Le pauvre...

Il la regarda. Elle avait perdu sa propre fille, mais à cet instant elle trouvait la place dans son coeur pour regretter un homme quelle n'avait jamais connu.

Lloyd était toujours très tendu. Les paroles qu'il allait prononcer quand le téléphone avait sonné roulaient toujours dans sa tête. Que pensait-il, à présent ? Qu'il tenait à continuer à avoir autant de liaisons amoureuses qu'il voulait ? Qu'il n'était pas prêt à se ranger ? Qu'il devait absolument connaître cette Occidentale, la trouver, et faire un choix sensé entre elle et Michiko ?

Non.

Non, ce n'était pas ça. Ce ne pouvait être ça.

Ce qu'il pensait maintenant, c'était : *Je suis un imbécile.*

Et il pensait aussi : *Elle s'est montrée d'une patience incroyable.*

Et il se disait aussi que l'avertissement que le mariage ne durerait pas automatiquement était la meilleure chose qui lui était arrivée. Comme n'importe quel couple, ils penseraient s'aimer jusqu'à ce que la mort les sépare. Mais maintenant il savait, à partir du premier jour, d'une façon que personne n'avait jamais connue, pas même ceux qui comme lui étaient issus d'un foyer brisé, que l'amour n'était pas nécessairement éternel. Qu'il ne serait permanent que s'il luttait et travaillait pour le rendre ainsi à chaque instant de sa vie. Il savait que s'il venait à se marier, cela deviendrait sa



priorité. Pas sa carrière, pas l'obtention hypothétique du Nobel, pas son poste de chercheur.

Elle.

Michiko.

Michiko Komura.

Ou... Michiko Simcoe.

Quand il était encore adolescent, dans les années 1970, il semblait que les femmes se débarrasseraient définitivement de cette idiotie consistant à prendre le nom de quelqu'un d'autre. Pourtant, jusqu'à ce jour, la plupart d'entre elles adoptaient le nom de leur époux. Ils en avaient déjà discuté, et Michiko avait déclaré qu'elle faisait partie de cette majorité. Certes, Simcoe ne sonnait pas aussi bien que Komura, mais c'était un petit sacrifice.

Mais non.

Non, il ne fallait pas qu'elle prenne son nom. Combien de divorcées portaient non pas leur nom de naissance, mais celui de leur ex-mari dont elles s'étaient séparées des années auparavant, comme le rappel quotidien des erreurs de jeunesse, d'un amour déçu, d'une période douloureuse ? D'ailleurs ce n'était pas Komura le nom de jeune fille de Michiko, mais Okawa. Elle traînait avec elle le patronyme de son ex-mari, Hiroshi.

Il n'empêche, il fallait qu'elle le conserve. Elle devait rester une Komura, de sorte qu'il soit rappelé à Lloyd, chaque jour, qu'elle ne lui appartenait pas, qu'il devait oeuvrer sans cesse à la réussite de leur union et que demain était entre ses mains.

Il la regarda : son teint sans défaut, son regard envoûtant, ses cheveux si noirs...

Tout cela changerait peu à peu avec le temps, et il voulait être auprès d'elle pour le voir, et savourer chaque instant, profiter des saisons de la vie avec elle.

Oui, avec *elle*.

Lloyd Simcoe fit alors quelque chose qu'il n'avait pas fait la première fois. Oh, il y avait bien pensé, mais il avait rejeté l'idée en la jugeant stupide, démodée et inutile.

Mais c'était maintenant ce qu'il voulait faire, ce qu'il avait besoin de faire.

Il mit un genou au sol.

Et il prit la main de Michiko dans la sienne.

Et il leva les yeux vers son ravissant visage.

Et il dit :

— Veux-tu m'épouser ?

Et le moment s'étira, avec une Michiko manifestement stupéfaite.

Et puis un sourire envahit lentement son visage.

Et elle répondit, presque dans un murmure :

— Oui.

Lloyd battit des paupières plusieurs fois, car sa vision se brouillait un

peu.

L'avenir allait être radieux.

## *Chapitre 22*

Dix jours plus tard : mercredi 6 mai 2009

De façon assez surprenante, Gaston Béranger n'avait eu aucun mal à convaincre le CERN de réitérer l'expérience avec le LHC. Mais, bien entendu, il estimait qu'ils n'avaient rien à perdre et tout à gagner, même si la tentative échouait : il serait très difficile de démontrer la responsabilité du CERN dans le premier déplacement temporel si la seconde expérience n'en provoquait pas.

Et le moment de vérité était arrivé.

Lloyd s'avança sur l'estrade en bois ciré. Le grand emblème des Nations unies, avec son globe terrestre flanqué des deux branches de laurier, s'étalait derrière lui. L'air était trop sec. Lloyd eut un choc quand il toucha de la main le bord métallique du pupitre. Il prit une profonde inspiration, pour se calmer. Puis il se pencha vers le micro.

— J'aimerais tout d'abord remercier...

Il fut surpris du manque d'assurance perceptible dans sa voix. Mais, bon sang, il s'adressait à certains des hommes politiques les plus puissants du monde. Il s'interrompit, déglutit et reprit d'un ton plus ferme.

— Je disais donc que j'aimerais tout d'abord remercier le secrétaire général Stephen Lewis pour m'avoir permis de m'adresser à vous aujourd'hui.

Il constata avec satisfaction qu'au moins la moitié des délégués présents écoutaient la traduction de ses propos dans leur casque sans fil.

— Mesdames et messieurs, je suis le docteur Lloyd Simcoe, un Canadien qui vit actuellement en France et travaille pour le compte du CERN, le centre européen d'étude de la physique des particules. Comme vous l'avez sans doute appris, c'est selon toute probabilité une expérience menée au CERN qui a provoqué le phénomène de déplacement temporel de la conscience. Et, mesdames et messieurs, je sais qu'en première analyse la chose pourra vous sembler assez folle, mais je suis venu solliciter de vous, en tant que représentants de vos gouvernements respectifs, la permission de réitérer cette expérience.

Il y eut une éruption de discussions croisées, une cacophonie de langues encore plus diverses que ce qu'on pouvait entendre à la cafétéria du CERN. Bien évidemment, tous les délégués savaient à l'avance ce que Lloyd allait dire, au moins dans les grandes lignes : on ne s'exprimait pas devant l'assemblée des Nations unies sans un tas de discussions préliminaires qui vendaient forcément la mèche sur la teneur générale du discours. La salle de l'Assemblée générale était une sorte de caverne aux proportions monstrueuses, au point que la vue de Lloyd n'était pas assez bonne pour distinguer tous les visages. Il remarqua cependant la colère sur ceux des délégués russes et ce qui ressemblait fort à de la terreur sur ceux des délégués allemands et japonais. Il se tourna alors vers le secrétaire général, un Occidental à la prestance certaine, âgé de soixante-douze ans. Lewis lui adressa un petit sourire d'encouragement et Simcoe se lança :

— Il n'y a peut-être aucune raison valable de faire cela, admit-il. Il semble que nous ayons maintenant des preuves multiples et concluantes que ce qui nous est apparu comme étant le futur dans la première série de visions ne devienne jamais réalité. Du moins, pas exactement. Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que beaucoup de gens ont tiré des enseignements cruciaux de cet aperçu de leur avenir.

Il marqua un temps de pause.

— Cela me rappelle une histoire de Charles Dickens, *Un chant de Noël*. Son personnage Ebenezer Scrooge a une vision du Noël à venir, dans laquelle le résultat de ses actes a poussé nombre d'autres personnes à la misère et lui-même à être détesté et méprisé jusque dans la mort. Et, bien sûr, une telle vision aurait été une chose terrible, si elle avait été celle d'un futur immuable. Mais il fut dit à Scrooge que, non, l'avenir qu'il voyait n'était que l'extrapolation logique de sa vie, s'il continuait sur la voie qu'il avait empruntée jusque-là. Il pouvait changer en mieux sa vie, et la vie de ceux qui l'entouraient. Cet aperçu du futur était donc un cadeau merveilleux.

Il but une gorgée d'eau avant de poursuivre :

— Mais la vision de Scrooge concernait un moment très spécifique : le jour de Noël. Nous n'avons pas tous eu des visions d'événements significatifs. Nombre d'entre nous ont vu des scènes très banales, d'une ambiguïté frustrante parfois, ou même, pour presque un tiers d'entre nous, nous avons vu nos rêves ou simplement l'obscurité, parce que nous étions endormis durant ces deux minutes situées dans vingt et un ans. (Il s'interrompit et haussa les épaules, comme s'il ignorait lui-même quelle était la bonne chose à faire.) Nous croyons que nous pouvons reproduire l'expérience de ces visions. Nous pouvons offrir à l'humanité un autre aperçu du futur. (Il leva une main.) Je sais que certains gouvernements ont montré une grande méfiance envers ces visions, qu'ils n'ont pas apprécié certaines des choses qu'elles révélaient, mais maintenant que nous savons que le futur n'est pas fixe, j'espère que vous nous autoriserez à donner ce cadeau, et les bénéfices de l'effet Ebenezer, aux peuples du monde une nouvelle fois. Avec la coopération de vous tous et

toutes, et celle de vos gouvernements, nous pensons pouvoir répéter l'expérience en toute sécurité. C'est à vous de décider.

Lloyd franchit les grandes portes vitrées du building de l'Assemblée générale. L'air de New York lui piqua les yeux. Le ciel était gris, lacéré par les traînées de condensation des avions. Une petite foule de journalistes — peut-être une cinquantaine en tout — se précipita vers lui, caméscopes et micros brandis.

— Docteur Simcoe ! cria un homme d'une cinquantaine d'années. Docteur Simcoe ! Que se passera-t-il si la conscience ne revient pas au jour présent ? Que se passera-t-il si nous sommes tous coincés vingt et un ans dans le futur ?

Lloyd était las. Il ne s'était pas senti aussi nerveux devant un public depuis son oral pour le doctorat. Il ne désirait qu'une chose : rentrer à son hôtel, savourer un scotch bien tassé et se mettre au lit.

— Nous n'avons aucune raison de penser qu'une telle chose pourrait arriver, répondit-il. Le phénomène a paru totalement temporaire, il a commencé à l'instant où nous avons provoqué la collision des particules, et a cessé au moment où nous avons arrêté cette collision.

— Et les familles des gens qui risquent de mourir, cette fois encore ? Assumerez-vous une responsabilité personnelle dans leur décès ?

— Et les gens qui sont déjà morts ? Vous n'estimez pas avoir une dette envers eux ?

— Tout ça n'est-il pas simplement de votre part la recherche d'une certaine gloriole ?

Lloyd inspira lentement, à fond. Il était vraiment las, et il avait une migraine infernale.

— Mesdames et messieurs, vous avez apparemment l'habitude d'interviewer des politiques qui ne peuvent se permettre de perdre leur sang-froid devant vous, et vous vous permettez de leur poser des questions sur ce même ton agressif.

Pour ma part, je ne fais pas de politique. Je suis, entre autres choses, professeur d'université, et je suis habitué à des échanges plus civilisés. Si vous ne pouvez pas poser vos questions poliment, je mettrai un terme à cet échange.

— Mais, docteur Simcoe... n'est-il pas vrai de dire que toutes ces morts et ces destructions sont votre faute ? N'êtes-vous pas celui qui a mis au point l'expérience qui a dérapé ?

— Je ne plaisante pas, dit Lloyd d'un ton égal. J'ai déjà eu plus que ma part d'exposition aux médias. Une autre question de cet acabit et je m'en vais.

Il y eut un moment de silence stupéfait. Les journalistes s'entre-regardèrent, puis se tournèrent de nouveau vers lui.

— Mais toutes ces morts..., commença l'un d'eux.

— C'est bon, interrompit sèchement Lloyd. Je m'en vais.

Il commença à s'éloigner d'un pas décidé.

— Attendez ! cria un reporter.

— Stop ! lança un autre.

Lloyd se retourna.

— Seulement si vous arrivez à poser des questions intelligentes.

Après un moment d'hésitation une femme leva la main, presque timidement.

— Oui ? fit-il.

— Docteur Simcoe, quelle décision les Nations unies vont-elles prendre, d'après vous ?

Il hocha la tête à son adresse, approuvant ainsi la validité de sa question.

— Honnêtement, je n'en suis pas sûr. J'ai l'intime conviction que nous devrions essayer de reproduire les résultats. Mais je suis un scientifique et la reproduction de résultats fait partie de mon quotidien. Je pense que les habitants de cette planète le souhaitent aussi, mais reste à savoir si leurs dirigeants seront d'accord avec eux.

Théo était à New York, lui aussi, et le soir venu les deux chercheurs profitèrent de l'extravagant buffet de fruits de mer de l'Ambassador Grill, dans l'hôtel Plaza-Park Hyatt des Nations unies.

— L'anniversaire de Michiko approche, dit Théo en cassant une pince de homard.

— Je sais, fit Lloyd.

— Vous allez organiser une petite fête à son insu ?

Lloyd mit un moment à répondre.

— Non.

Théo lui lança un regard qui disait « Si vous l'aimiez vraiment, c'est ce que vous feriez ». Lloyd n'avait pas envie de s'expliquer. Il n'avait pas encore vraiment réfléchi à la question, mais la réponse lui était venue naturellement, comme s'il l'avait toujours connue. Ce genre de fête surprise était une tromperie. Vous laissez croire à une personne supposément chère à votre cœur que vous avez oublié la date de son anniversaire. Vous la déprimez sciemment, en lui donnant l'impression qu'elle est négligée, que vous ne l'appréciez pas à sa juste valeur. Puis vous lui mentez — vous mentez ! — pendant des semaines afin de préparer l'événement. Tout ça pour qu'au moment où les invités crieraient « Surprise ! », cette personne se sente aimée.

Dans le mariage qui allait les réunir, Lloyd n'aurait pas besoin de mettre en scène de telles situations pour que Michiko se sente aimée. Elle en aurait la preuve chaque jour, à chaque minute, et jamais elle n'en douterait. L'amour de Lloyd l'accompagnerait constamment, jusqu'au dernier jour.

Et, bien sûr, il ne lui mentirait jamais, pas même pour son bien.

— Vous en êtes bien certain ? dit Théo. Je serais heureux de vous aider à organiser une petite fête inattendue.

Le Grec était si jeune, si naïf... Lloyd secoua doucement la tête.

— Non. Non, merci.

## *Chapitre 23*

Les débats aux Nations unies se poursuivaient. Pendant qu'il se trouvait à New York, Théo reçut une autre réponse à ses annonces sollicitant des renseignements sur sa propre mort. Il allait rédiger quelques lignes de remerciements polis — il avait l'intention de mettre un terme à ces recherches, de toute façon —, mais le message était trop alléchant pour ne pas essayer d'en savoir plus. « Je ne vous ai pas contacté auparavant, » disait-il entre autres choses, « parce que j'ai été amené à penser que le futur était fixe et que ce qui allait se produire, y compris mon rôle dans cette histoire, était inévitable. Mais je lis maintenant un peu partout qu'il n'en sera pas ainsi et c'est pourquoi je me dois de vous demander votre aide. »

Le message provenait de Toronto, à tout juste une heure d'avion de la Grosse Pomme. Théo décida de s'y rendre pour rencontrer l'homme qui lui avait écrit. C'était sa première visite au Canada et il ne s'était pas préparé à la chaleur qui y régnait en été. Rien à voir avec la chaleur méditerranéenne, car la température dépassait rarement les trente-cinq degrés, mais elle le surprit quand même.

Pour bénéficier d'un tarif moins élevé, Théo devait passer une nuit à Toronto au lieu de faire l'aller-retour dans la journée, comme il en avait eu l'intention. C'est ainsi qu'il se trouva avec une soirée à tuer dans cette ville. Son agent de voyage lui suggéra de choisir un hôtel au long du Danforth, une partie de l'axe principal est-ouest. C'est là qu'était réunie la communauté grecque, assez importante à Toronto. Théo suivit ce conseil et fut ravi de constater que dans ce quartier les enseignes et les panneaux de signalisation étaient rédigés dans les alphabets latin et grec.

Son rendez-vous ne se trouvait pas sur le Danforth, mais plus haut, dans North York, une zone qui apparemment avait jadis été une agglomération distincte, avant d'être englobée dans Toronto, à présent forte de trois millions d'habitants. Le métro l'y mena le lendemain. Il fut amusé de découvrir que ce réseau était appelé le « TTC » (pour « Toronto Transit Commission »), la même abréviation qui s'appliquerait sans doute aucun en langue anglaise au Tachyon-Tardyon Collider, le Collisionneur tachyon-tardyon dont Théo était

censé diriger les essais un jour futur.

Les voitures du métro étaient spacieuses et propres, même s'il avait entendu dire qu'elles étaient bondées aux heures de pointe. Il fut particulièrement impressionné par le passage au-dessus de la Don Valley Parkway. Ici la rame filait à cent mètres au-dessus du sol, et la vue était spectaculaire. Mais le plus étonnant était que le pont enjambant Don Valley avait été construit des dizaines d'années avant que Toronto ait sa première ligne de métro, et pourtant on l'avait conçu pour qu'il puisse accueillir deux séries de rails. On ne voyait pas souvent la preuve de villes qui avaient pensé aussi loin dans le futur.

Il changea à Yonge Station en direction de North York Centre. Il fut surpris de découvrir qu'il n'avait pas besoin de sortir dans la rue pour rejoindre la tour d'appartements qu'on lui avait indiquée, car on y accédait directement depuis la station. Le même complexe abritait une librairie — d'une chaîne appelée « Indigo » —, un cinéma multisalles et un grand magasin d'alimentation baptisé « Loblaws », qui diffusait une ligne de produits nommée « Le Choix du Président ». Théo en fut quelque peu étonné. Dans ce pays, il se serait plutôt attendu au Choix du Premier ministre.

Il se présenta à l'accueil et on lui indiqua les ascenseurs, à l'autre extrémité du grand hall au dallage de marbre. Il monta au trente-cinquième étage et trouva sans difficulté l'appartement qu'il recherchait.

Il frappa à la porte qui s'ouvrit presque aussitôt, révélant un Asiatique âgé.

— Bonjour, dit celui-ci dans un anglais parfait.

— Bonjour, monsieur Cheung, dit Théo. Merci d'avoir accepté de me recevoir.

— Entrez donc.

L'homme, qui pouvait avoir soixante-cinq ans, s'effaça pour laisser passer son visiteur. Théo ôta ses chaussures et pénétra dans un appartement splendide. Cheung le mena dans le salon. La baie vitrée ouvrait sur le sud. Au loin on apercevait le centre de Toronto avec ses gratte-ciel, la pointe effilée de la CN Tower et, au-delà, le lac Ontario qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

— Je tiens à vous remercier pour votre e-mail, déclara Théo. Comme vous pouvez l'imaginer, tout ça n'a pas été très facile pour moi.

— Je n'en doute pas, dit Cheung. Puis-je vous offrir un thé ? Un café ?

— Non, rien, merci.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Théo s'installa sur un canapé tendu de cuir orange. Sur la table basse trônait un vase en porcelaine peinte.

— Il est magnifique, fit Théo.

Cheung acquiesça.

— Dynastie Ming. Il a presque cinq cents ans. La sculpture est le plus grand des arts. Un texte écrit ne signifie plus rien lorsque la langue n'est plus parlée, mais un objet physique qui reste le même pendant des siècles ou des



millénaires... voilà quelque chose qu'il faut chérir. Aujourd'hui, n'importe qui peut apprécier la beauté des objets anciens des civilisations chinoise, égyptienne ou aztèque. Je collectionne les trois. Les artistes qui les ont créés vivent toujours à travers eux.

Théo approuva poliment. Sur le mur en face de lui était accrochée une huile représentant le port de Kowloon. Il la désigna.

— Hong Kong, dit-il.

— Oui. Vous connaissez ?

— En 1996, quand j'avais quatorze ans, mes parents nous y ont emmenés en vacances. Ils voulaient que mon frère et moi voyions la ville avant sa rétrocession à la Chine communiste.

— Oui, ces deux dernières années ont connu une affluence de touristes exceptionnelle, dit Cheung. Mais ce fut aussi une très bonne période pour quitter le pays. C'est précisément à ce moment que je suis parti de Hong Kong pour venir m'établir ici. Plus de deux cent mille citoyens de Hong Kong sont venus au Canada avant que les Britanniques rendent notre pays à la Chine.

— Je pense que j'aurais fait la même chose, commenta Théo.

— Ceux d'entre nous qui pouvaient se le permettre n'ont pas hésité. Et, d'après les visions qu'ont eues les gens, la situation ne va pas s'améliorer pendant les vingt et une prochaines années, aussi suis-je très heureux d'être parti. Je ne pouvais supporter l'idée de perdre ma liberté... Mais vous, mon jeune ami, vous risquez de perdre encore plus, n'est-ce pas ? Pour ma part, je pensais être mort dans vingt ans et j'ai été ravi de ma vision, qui impliquait évidemment que je sois toujours en vie alors. En fait, comme je me sens raisonnablement alerte, je commence à soupçonner que j'ai encore bien plus que vingt et une années à vivre. Toutefois une vie peut toujours se trouver abrégée. Dans ma vision, comme je vous l'ai dit dans mon e-mail, votre nom était mentionné. Je n'avais jamais entendu parler de vous auparavant, vous m'excuserez de vous le dire. Mais ce nom, Theodosios Procopides, était suffisamment mélodieux pour marquer mon esprit.

— Vous avez dit que dans votre vision quelqu'un vous avait parlé de son projet de m'assassiner.

— C'est inquiétant, pour le moins. Mais comme je l'ai précisé, je n'en sais guère plus.

— Je ne mets pas en doute votre parole, monsieur Cheung. Mais si je parvenais à localiser la personne avec qui vous parliez dans votre vision, il est évident qu'elle serait en mesure de m'en apprendre beaucoup plus.

— Mais, comme je l'ai dit, je ne sais pas qui est cet homme.

— Si vous pouviez me le décrire...

— Bien sûr. C'est un Blanc. Blanc comme un Européen du Nord, pas avec le teint olivâtre comme vous-même. Dans ma vision, il n'avait pas plus de cinquante ans, ce qui veut dire qu'il devrait avoir à peu près votre âge aujourd'hui. Nous conversions en anglais, et il avait l'accent américain.

— Il existe de nombreux accents américains, remarqua Théo.

— Oui, c'est vrai. Je veux dire par là qu'il s'exprimait comme quelqu'un de Nouvelle-Angleterre. De Boston, peut-être.

La vision de Lloyd l'avait apparemment situé en Nouvelle-Angleterre, lui aussi. Mais ce ne pouvait être avec lui que Cheung avait parlé, puisqu'au moment du Flashforward Lloyd était au lit avec cette vieille sorcière...

— Que pouvez-vous me dire d'autre concernant la façon de parler de cet homme ? Il vous a semblé cultivé ?

— Oui, maintenant que vous le dites, c'est l'impression qu'il m'a donnée. Il a utilisé le mot « appréhension ». Ce n'est pas un terme spécialement recherché, mais quelqu'un manquant d'un minimum de culture ne l'aurait sans doute pas prononcé.

— Qu'a-t-il dit, exactement ? Pourriez-vous me relater votre conversation ?

— Je vais m'y efforcer. Nous étions à l'intérieur, quelque part. C'était en Amérique du Nord. Je l'ai su à cause de la forme des prises de courant. Ici, j'ai toujours trouvé qu'elles ressemblent au visage d'un bébé étonné... Enfin, bref. Donc cet homme m'a dit : « Il a tué Théo. »

— L'homme avec qui vous parliez m'a tué ?

— Non, non. Je vous cite ses propos. Il a dit « il » —quelqu'un d'autre — « a tué Théo. ».

— Vous êtes certain qu'il a dit « il » ?

— Oui.

Eh bien, c'était déjà ça. D'un mot quatre milliards de suspectes potentielles avaient été écartées.

— Il a dit : « Il a tué Théo », reprit Cheung, et j'ai demandé : « Théo qui ? » Et l'homme a répondu : « Vous savez, Theodosios Procopides. » Et j'ai dit : « Ah, ouais. » C'est très précisément ce que j'ai dit : « Ah, ouais. » Je crains que ma maîtrise de la langue anglaise n'ait pas encore atteint ce degré de spontanéité, mais dans vingt et un ans il semble que ce sera le cas. Quoi qu'il en soit, en 2030 je vous connaîtrai, ou je saurai au moins qui vous êtes.

— Poursuivez.

— Eh bien, ensuite mon interlocuteur m'a dit : « Il nous a pris de vitesse. »

— Je... je vous demande pardon ?

— Il a dit : « Il nous a pris de vitesse », fit Cheung en baissant la tête. Oui, je sais ce qu'on serait en droit de déduire de cette phrase : que moi et mon associé avions également pour projet d'attenter à votre vie. (Le vieil homme écarta les bras.) Docteur Procopides, je suis riche, très riche, même. Je ne prétendrai pas qu'on atteint mon niveau de vie sans jamais se montrer impitoyable, car nous savons tous les deux ce qu'il en est. J'ai connu des affrontements très durs avec mes adversaires, pendant toutes ces années, et il se peut même que j'aie plus ou moins contourné la loi, à l'occasion. Mais je ne suis pas qu'un homme d'affaires, je suis aussi un chrétien. (Il leva une main.) Je vous en prie, n'ayez pas d'inquiétude, je ne vais pas vous faire la

leçon. Je sais que dans certains milieux occidentaux le fait de déclarer sa foi aussi franchement engendre une certaine gêne, comme si on venait d'aborder un sujet dont il vaut mieux ne jamais discuter en bonne compagnie. Je ne mentionne ma religion que pour établir un fait important : il se peut que je sois un homme dur, surtout en affaires, mais je suis aussi un homme qui craint Dieu. Et jamais je n'approuverais un meurtre. À mon âge, vous pouvez aisément imaginer que j'ai des convictions solides. Je ne peux pas croire que dans les dernières années de mon existence j'enfreindrai le code moral qui est le mien depuis l'enfance. Je sais ce que vous pensez. L'interprétation évidente des mots « il nous a pris de vitesse » implique que quelqu'un d'autre vous a tué avant que mes associés aient pu le faire. Mais, je le répète, je ne suis pas un assassin. Par ailleurs, je sais que vous êtes physicien et mon principal domaine d'investissement, en dehors de l'immobilier, est la recherche biologique : produits pharmaceutiques, génétiques, ce genre de choses. Je ne suis pas un scientifique moi-même, comprenez-moi bien, simplement un capitaliste. Mais je pense que vous l'admettez, un physicien ne peut constituer un obstacle aux buts que je poursuis et, comme je l'ai dit, je ne suis pas un tueur. Restent ces mots, que je vous cite avec la plus grande exactitude : « Il nous a pris de vitesse. »

Théo observait cet homme et réfléchissait. Il finit par prendre la parole, en choisissant avec soin ses mots :

— Si c'est bien le cas, pourquoi me racontez-vous tout ça ?

Cheung eut l'ombre d'un sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

— Bien entendu, on ne discute pas de projets de meurtre avec la victime visée. Mais, comme je l'ai dit, monsieur Procopides, je suis chrétien. En conséquence je crois que non seulement votre vie est en jeu, mais aussi le salut de mon âme. Je ne vois aucun intérêt à être impliqué, même indirectement, dans un péché tel que l'homicide. Et puisque le futur peut être changé, je souhaite qu'il le soit. Vous êtes sur la piste de la personne qui vous tuera. Si vous réussissez à empêcher votre mort des mains de cette personne, quelle qu'elle soit, eh bien, mes associés ne seront pas pris de vitesse. Je vous mets dans la confidence dans l'espoir que non seulement vous éviterez de tomber sous les balles — il s'agissait d'une mort par arme à feu, si je ne me trompe pas ? —, non seulement de cette personne, mais aussi de quiconque aurait un rapport avec moi. Je ne veux pas avoir sur les mains votre sang, ni celui de personne d'ailleurs.

Théo souffla bruyamment. Il était déjà assez ahurissant de penser qu'un jour quelqu'un voudrait sa mort, mais apprendre que plusieurs personnes différentes auraient ce même souhait était pour le moins choquant.

Peut-être ce vieil homme était-il fou — bien qu'il ne semble pas du tout l'être. Pourtant, dans vingt et un an il aurait... quel âge exactement ?

— Pardonnez mon impertinence, dit Théo, mais puis-je me permettre de vous demander votre date de naissance ?

— Certainement : le 29 février 1932. Et donc, à la date qui nous occupe, j'aurai quatre-vingt-dix-neuf ans.

Théo sentit qu'il écarquillait les yeux. Pas de doute, il avait devant lui un aimable dingue...

Mais Cheung sourit.

— Parce que je suis né un 29 février, vous comprenez ? Ce qui n'arrive que tous les quatre ans... Pour parler sérieusement, j'ai aujourd'hui soixante-dix-sept ans.

Il était nettement plus vieux que Théo l'avait supposé, et en 2030 il aurait... quatre-vingt-dix-huit ans. *Mon Dieu !*

Une idée vint au Grec. Il avait discuté avec de nombreuses personnes qui rêvaient en 2030. Généralement, il était facile de distinguer un rêve de la réalité. Mais si Cheung avait alors quatre-vingt-dix-huit ans, se pouvait-il qu'il soit atteint d'Alzheimer ? Quelles seraient les pensées d'un esprit malade ?

— Je vais vous éviter de poser la question, dit Cheung. Je n'ai pas le gène de la maladie d'Alzheimer. Je suis aussi étonné que vous à l'idée que je serai toujours en vie dans vingt et un ans, et aussi choqué de me dire que, bien qu'ayant déjà vécu une existence bien remplie, je survivrai apparemment à un homme aussi jeune que vous.

— Vous êtes réellement né un 29 février ?

— Oui. Mais ce n'est pas si rare qu'on le croit. Il y a environ cinq millions de personnes qui partagent actuellement cette date d'anniversaire avec moi.

Théo revint au sujet qui l'intéressait :

— Donc cet homme vous a dit : « Il nous a pris de vitesse. » Et vous, qu'avez-vous dit ensuite ?

— Une fois encore, je vous demande de pardonner mes propos. J'ai dit : « C'est aussi bien. »

Théo fronça les sourcils.

— Et j'ai ajouté : « Qui est le prochain ? », poursuivit Cheung. Ce à quoi mon associé a répondu : « Korolov. » Korolov, qui je suppose s'écrit K-O-R-O-L-O-V. Un nom russe, non ? Il vous est familier ?

— Non, fit Theo. Donc vous alliez — vous allez — éliminer ce Korolov aussi ?

— C'est l'interprétation la plus évidente, oui. Mais je n'ai aucune idée de qui est cet homme, ou cette femme.

— Cet homme.

— Je croyais que vous ne connaissiez pas cette personne ?

— Je ne la connais pas. Mais Korolov est un nom masculin. En Russie, les noms féminins se terminent par « ova », les noms masculins par « ov ».

— Ah, dit Cheung. Quoi qu'il en soit, après que mon interlocuteur eut dit : « Korolov », j'ai répondu : « Eh bien, je n'imagine pas que quelqu'un d'autre soit après lui. » Et mon associé a dit : « Aucune raison d'avoir de

l'appréhension, Ubu... » — Ubu est un surnom que seuls mes amis très proches utilisent, même si, comme je l'ai déjà précisé, je n'ai pas encore rencontré cet homme. « Aucune raison d'avoir de l'appréhension, Ubu... », a-t-il dit. « Le type qui a eu Procopides ne peut pas s'intéresser à Korolov, impossible. » Et j'ai dit : « Très bien. Occupe-t'en, Darryl. » Je suppose que c'était le nom de la personne avec qui je parlais. Il a ouvert la bouche pour ajouter quelque chose, mais je me suis subitement retrouvé ici, en 2009.

— Et donc c'est tout ce que vous savez ? Que vous et ce dénommé Darryl traquerez différentes personnes pour les assassiner, dont moi et un certain Korolov, mais que quelqu'un d'autre, un homme qui ne s'intéresse nullement à Korolov, me tuera avant que vous puissiez le faire ?

Cheung eut un haussement d'épaules pour s'excuser, mais Théo n'aurait pu dire si c'était de regret à cause des renseignements qui manquaient ou parce qu'un jour il souhaiterait apparemment la mort de son visiteur actuel.

— C'est tout, oui.

— Ce Darryl... Ressemblait-il à un boxeur ? Vous savez, un boxeur professionnel ?

— Non. Je dirais qu'il était trop enrobé pour être un athlète quelconque.

Théo restait perplexe.

— Merci de m'avoir mis au courant de ce que vous savez, dit-il enfin.

— C'était le moins que je pouvais faire, déclara Cheung. Les âmes sont en relation directe avec la vie éternelle, docteur Procopides, et la religion traite seulement de récompenses. J'ai le sentiment que de grandes choses vous attendent, et que vous serez récompensé comme vous le méritez — mais seulement si vous réussissez à vivre assez longtemps, bien sûr. Alors rendez-vous service, rendez-nous service à tous les deux : n'abandonnez pas votre quête.

## Chapitre 24

Théo revint à New York et raconta tout de son entrevue avec Cheung à Lloyd. Celui-ci se montra aussi déconcerté que le Grec par les propos du vieil homme. Ils restèrent à New York encore huit jours, pendant que les Nations unies débattaient avec vigueur de leur proposition.

La Chine se déclara en faveur de la motion autorisant une reproduction de l'expérience. Bien qu'il soit maintenant établi que le futur n'était pas immuable, le fait qu'au cours de la première série de visions le gouvernement totalitaire de Chine régnait toujours d'une main de fer avait beaucoup calmé les dissidents de ce pays. Pour la Chine, c'était là le sujet principal. Il n'y avait que deux versions possibles de l'avenir : soit la dictature communiste perdurait, soit elle n'existait plus. Les premières visions avaient prouvé qu'elle se poursuivait. Si les visions suivantes révélaient la même chose, alors la dissidence serait anéantie par le désespoir. Parfait exemple de ce que *Libération* appelait « Un avenir Diminué », calembour d'un goût douteux faisant allusion au jeune Dimitrios Procopides et à sa vie brisée par des lendemains qui ne l'enchantaient guère.

Mais si dans la deuxième série de visions le système communiste s'était écroulé ? Alors la Chine ne serait pas plus mal qu'elle l'était avant le premier Flashforward, avec son avenir en question. Pour Pékin, c'était un pari qui valait d'être tenté.

Les ambassadeurs de l'Union européenne allaient manifestement voter en bloc pour la reproduction, et ce pour deux raisons. Si l'expérience se soldait par un échec, alors le flot sans fin des procès intentés au CERN et à ses pays membres se tarirait peut-être. Et si la reproduction était un succès, eh bien, ce second aperçu du futur serait gratuit, mais d'autres expériences du même type seraient vendues à l'humanité contre des milliards d'euros chacune. Certes, d'autres nations pourraient construire des collisionneurs capables de produire les mêmes énergies que celles provoquées par le LHC, mais la première série de visions avait montré un monde plein de Collisionneurs tachyon-tardyon, et pourtant il semblait que les visions ne pouvaient être déclenchées aisément. Si le CERN était responsable, il était

apparemment dans une configuration unique, avec une combinaison spécifique de paramètres qui avait rendu possible le Flashforward, et qu'un autre accélérateur aurait bien du mal à imiter.

Les objections les plus véhémentes à la reproduction du phénomène vinrent des populations de l'hémisphère occidental, de ces pays où les gens étaient pour la plupart éveillés quand leur conscience avait été projetée en 2030 et, par conséquent, où il y avait eu le plus de morts et de blessés. Ces objections se fondaient surtout sur la colère qu'avaient engendrée les dégâts commis la première fois, et la peur qu'un carnage et des destructions similaires accompagnent la deuxième série de visions.

Dans l'hémisphère est, les dommages avaient été comparativement réduits. Dans nombre de pays, 90 % des gens dormaient quand le Flashforward s'était produit, et on n'avait dénombré que des dommages négligeables aux biens. Pour eux, une reproduction organisée et annoncée à l'avance ne ferait pas courir de risques à beaucoup de monde. Ils dénonçaient les arguments contre la reproduction du phénomène comme étant plus de nature émotionnelle que rationnelle. De fait les études effectuées à l'échelle planétaire démontraient que ceux qui avaient eu une vision en étaient plus que satisfaits, même s'ils savaient maintenant que le futur n'était pas immuable. Et puisque justement l'avenir pouvait être modifié, ceux qui avaient découvert un futur personnel négatif à leurs yeux étaient en moyenne encore plus satisfaits que ceux ayant eu une vision qu'ils qualifiaient de positive.

Bien que n'ayant pas un droit d'expression reconnu au sein des débats des Nations unies, le pape Benoît XVI pesa de tout son poids en annonçant que les visions étaient parfaitement compatibles avec la doctrine catholique. La fréquentation des églises, en très nette hausse depuis le Flashforward, n'était sans doute pas étrangère à la position du souverain pontife.

De la même manière, le Premier ministre canadien soutint les visions puisqu'elles montraient que le Québec faisait toujours partie du pays. Le président des États-Unis, pour sa part, afficha un enthousiasme beaucoup plus modéré. Même si dans vingt ans l'Amérique demeurerait toujours la puissance dominante, les conseillers du président s'inquiétaient des dommages que le premier Flashforward avait infligés à la sécurité nationale, avec des gens — des enfants, parfois — qui avaient eu accès à toutes sortes d'informations secrètes. Et, bien sûr, le président démocrate en exercice digérait très mal que le républicain Franklin Hapgood, actuellement professeur de sciences politiques à Purdue, soit apparemment destiné à occuper sa place en 2030.

Pour toutes ces raisons, la délégation américaine continuait à ferrailler contre la reproduction. « Nous n'avons pas encore fini d'enterrer nos morts », déclara un de ses représentants. Mais les Japonais ripostèrent en expliquant que, si les visions n'avaient pas décrit le futur tel qu'il serait, elles avaient révélé un futur qui *fonctionnait*. Selon eux, les États-Unis, où un grand nombre de personnes avaient bénéficié de visions diurnes très intéressantes, essayaient tout simplement d'accaparer les bénéfices de la technologie

aperçue dans les visions. Le premier Flashforward avait projeté les consciences en avant vers le 23 octobre 2030, à 10 h 21 heure locale à Los Angeles et 13 h 21 à New York, mais à 2 h 21 heure locale à Tokyo. Dans leur grande majorité, les Japonais avaient eu des visions d'eux-mêmes rêvant. L'Amérique comptait capitaliser sur les nouvelles technologies et les inventions détaillées dans les visions de ses citoyens. Le Japon et le reste de l'hémisphère est s'estimaient injustement lésés.

La délégation chinoise exploita au maximum ce prétexte. Elle semblait avoir attendu que quelqu'un aborde ce sujet. Le Flashforward s'était déroulé à 1 h 21 heure de Pékin. Comme pour les Japonais, les Chinois avaient pour la plupart eu des visions d'eux-mêmes en plein rêve. Si un autre Flashforward était organisé, il devrait être déclenché avec un décalage de douze heures par rapport au premier. De cette manière, si le bond des consciences humaines était également de vingt et un ans, deux jours et deux heures, alors les habitants de l'hémisphère est tireraient le plus grand bénéfice de leurs visions, et ainsi l'équilibre serait rétabli.

Le gouvernement japonais annonça aussitôt qu'il soutenait la proposition chinoise sur ce point. L'Inde, le Pakistan et les deux Corées s'alignèrent sur cette position.

L'Asie avait sans doute raison de penser que l'Amérique cherchait à reprendre la main dans le domaine technologique. S'il devait y avoir une reproduction du phénomène, les États-Unis insistaient pour qu'elle ait lieu à la même heure du jour. Ils habillèrent leur exigence d'arguments scientifiques : une reproduction était une reproduction, et autant qu'il était humainement possible elle se devait de réunir les mêmes paramètres expérimentaux que son modèle.

On fit revenir Lloyd Simcoe devant l'Assemblée générale, pour qu'il s'exprime sur ce point.

— Je tiens à mettre en garde contre toute modification non indispensable d'un des facteurs, déclara-t-il, mais puisque nous ne disposons pas d'un modèle pleinement opérationnel pour le phénomène, je ne peux pas affirmer catégoriquement que la reproduction de l'expérience en pleine nuit plutôt que de jour changerait quoi que ce soit au résultat. Après tout, le tunnel du LHC est entouré d'un épais bouclier destiné à empêcher toute fuite de radiations, et ce bouclier a aussi pour effet d'arrêter les radiations externes et solaires. Cependant, je serais d'avis de ne pas modifier l'heure de l'expérience.

Un délégué d'Éthiopie fit remarquer que Simcoe était Américain et par conséquent susceptible de vouloir protéger les intérêts de son pays. Lloyd répondit qu'en fait il était Canadien, ce qui ne parut pas impressionner l'Africain, car le Canada avait également profité de façon disproportionnée de l'aperçu que ses citoyens avaient eu du futur.

Pendant ce temps, le monde musulman avait majoritairement estimé que les visions étaient un *ilham* (un conseil divin s'exerçant directement sur l'esprit et l'âme de l'être humain) plutôt qu'un *wahy* (une révélation divine de



l'avenir) puisque, par définition, seuls les prophètes pouvaient avoir ce dernier. Que les visions soient celles d'un futur malléable confirmait apparemment la position des musulmans et, même si les grandes autorités de l'Islam n'invoquèrent pas la métaphore de Scrooge, le concept de visions qui permettaient à chacun de s'améliorer dans les domaines religieux et spirituel était interprété par la plupart comme parfaitement en phase avec le Coran.

Certains toutefois estimaient que les visions étaient d'origine démoniaque et préfiguraient la destruction prochaine du monde plutôt qu'elles prouvaient une intervention divine. Mais dans les deux cas, les leaders musulmans rejetèrent l'idée qu'une expérience de physique ait pu avoir ce résultat : c'était là une position profane erronée, une interprétation typiquement occidentale des faits. Les visions étaient évidemment d'essence spirituelle et les ordinateurs ne jouaient aucun rôle dans ce genre d'expérience.

Lloyd avait craint que les nations islamiques s'opposent à la reproduction sur cette base. Mais d'abord le Wilayat al-Faqih en Iran, puis le cheik al-Azhar en Égypte, et ensuite cheik après cheik et imam après imam dans tout le monde musulman se prononcèrent en faveur de la reproduction du phénomène, précisément parce que lorsque l'expérience aurait échoué les infidèles auraient la preuve que le Flashforward avait été de nature spirituelle, et non pas scientifique.

Bien entendu, les gouvernements des nations islamiques se trouvèrent souvent en opposition avec les plus croyants au sein de leur peuple. Pour les pays qui faisaient des courbettes à l'Occident, soutenir la reproduction à la condition qu'elle soit décalée de douze heures, comme l'exigeaient les Asiatiques, était un scénario gagnant-gagnant : si l'expérience était un échec, les scientifiques occidentaux seraient ridiculisés et le monde séculier prendrait une bonne raclée ; si elle était couronnée de succès, les économies des nations musulmanes seraient dopées car leurs citoyens auraient des visions identiques à celles que les Américains avaient déjà connues concernant les technologies futures. Lloyd avait pensé que ceux qui n'avaient pas eu de vision la première fois — et qui donc, selon toute hypothèse, étaient morts dans vingt et un ans — seraient farouchement contre une redite de l'expérience. Dans les faits, ils se déclarèrent en majorité favorables à un nouvel essai. Les plus jeunes citaient souvent un désir de prouver qu'une autre explication que leur mort expliquait leur absence de vision lors du Flashforward. Les plus âgés, souvent résignés à l'idée de ne plus être de ce monde dans vingt et un ans, étaient simplement curieux d'en savoir plus, par l'intermédiaire des visions d'autrui, sur un avenir qu'eux-mêmes ne connaîtraient pas.

Certaines nations, parmi lesquelles le Portugal et la Pologne, demandèrent que la reproduction de l'expérience n'ait pas lieu avant un an. Trois contre-arguments convaincants furent avancés. Premièrement, fit remarquer Lloyd, plus le temps passait et plus croissait la possibilité qu'un

facteur externe change suffisamment pour empêcher une reproduction satisfaisante. Deuxièmement, le besoin d'une sécurité absolue pendant la reproduction était évident pour le public actuellement. Mais plus la sévérité des accidents survenus pendant le Flashforward s'estomperait dans les mémoires et plus les gens se montreraient négligents dans leurs préparatifs. Troisièmement, les gens désiraient avoir de nouvelles visions qui confirmeraient ou infirmeraient les événements décrits dans leurs premières visions, ce qui permettrait à ceux ayant eu un aperçu déplaisant du futur de savoir s'ils étaient maintenant sur la bonne voie pour y remédier. Si les nouvelles visions concernaient également un moment situé vingt et un ans, six mois, deux jours et deux heures plus tard, chaque jour qui passait diminuait les chances que la seconde vision soit assez liée à la première pour rendre possible une comparaison entre les deux.

Il existait également un excellent argument économique qui jouait en faveur d'une reproduction rapide, si elle devait jamais se produire. Nombre de secteurs d'activité travaillaient actuellement à un rythme réduit à cause des dommages que le Flashforward avait infligés au matériel ou au personnel. Un arrêt total du travail dans un futur proche aurait pour répercussion une perte de productivité moindre que dans quelques mois, quand toutes les activités auraient repris à plein.

Les débats abordèrent d'innombrables sujets : l'économie, la sécurité nationale (que se passerait-il si une nation lançait une attaque nucléaire contre une autre juste avant que le monde entier perde conscience ?), la philosophie, la religion, les sciences, les principes démocratiques. Une décision affectant chaque personne sur la planète devait-elle être prise sur la base d'un vote par nation ? Les votes devaient-ils reproduire l'importance démographique de chaque pays, en quel cas celle de la Chine serait prépondérante ? Pourquoi ne pas confier la décision à un référendum global ?

Finalement, après bien des prises de bec et des arguties, les Nations unies arrêtaient leur décision : l'expérience avec le LHC serait bien réitérée, avec un décalage de douze heures par rapport à la première, comme beaucoup de pays l'avaient demandé.

Les ambassadeurs de l'Union européenne insistèrent tous sur une condition avant que le CERN soit autorisé à reproduire l'expérience : il n'y aurait aucune poursuite au niveau des États contre le CERN, les pays qui participaient au programme ou n'importe quel membre de son personnel. Une résolution des Nations unies fut adoptée interdisant toute poursuite devant une instance mondiale. Bien entendu, rien ne pouvait empêcher les procès au civil, même si les gouvernements suisse et français avaient tous deux déclaré que leurs cours respectives ne tiendraient pas de tels procès, et même s'il était difficile d'établir la compétence de toute autre cour.

Le tiers-monde posait le plus gros problème logistique, avec ses régions primitives ou sous-développées, où les nouvelles arrivaient et se diffusaient lentement, voire pas du tout. Il fut donc décidé que la date de l'expérience

serait repoussée de six semaines. Ce délai paraissait suffisant pour que tout le monde soit contacté et averti.

Et c'est ainsi que l'humanité se prépara à jeter un autre coup d'oeil sur son futur.

Michiko surnomma l'expérience l'« opération Klaatu ». Dans le film *Le Jour où la Terre s'arrêta*, Klaatu, un extraterrestre, neutralise toute source électrique dans le monde entier, pendant trente minutes, à midi pile, heure de Washington, pour démontrer le besoin d'une paix mondiale, mais il le fait avec un soin remarquable, pour que personne ne soit blessé. Les avions restent en vol, tout le matériel des salles d'opération continue à fonctionner. Cette fois ils allaient s'efforcer de se montrer aussi prudents que Klaatu, même si, comme Lloyd le glissa à la Japonaise, dans le film Klaatu avait été abattu en récompense de ses efforts. Heureusement, étant extraterrestre, il avait pu revenir à la vie...

Lloyd se sentait frustré. La première fois, pour une raison qui lui échappait, l'expérience n'avait pas réussi à produire un boson de Higgs. Il aurait aimé modifier très légèrement certains paramètres dans l'espoir de produire enfin cette particule insaisissable. Mais il savait qu'il devait tout reproduire à l'identique. Il n'aurait probablement jamais d'autre occasion de peaufiner sa technique, et jamais il ne générerait pas le Higgs. Ce qui signifiait qu'il n'aurait sans doute jamais le prix Nobel.

À moins...

À moins qu'il trouve une explication physique à ce qui s'était passé. Mais même si c'était bien son expérience qui avait provoqué ce bond de vingt et un ans dans le futur, et même s'il s'était creusé les méninges, comme tous les autres scientifiques du CERN, pour déterminer la cause du phénomène, il n'en avait toujours aucune idée. Il était tout aussi probable que quelqu'un d'autre — quelqu'un qui ne soit pas un spécialiste de la physique des particules — devine ce qui était arrivé.

## *Chapitre 25*

Jour j.

Presque tout était identique. Bien évidemment, il était maintenant 5 heures et non 17 heures, mais comme la salle de contrôle du LHC n'avait aucune fenêtre donnant sur l'extérieur, l'heure était impossible à définir ici. Il y avait aussi beaucoup plus de gens présents. Il avait toujours été difficile de faire venir un nombre correct de journalistes pour une expérience de physique, mais pour celle-ci le service médias du CERN avait dû tirer au sort pour déterminer la dizaine de journalistes présents. Les caméras retransmettaient la scène en direct, et dans le monde entier.

Sur toute la planète, les gens s'étaient allongés dans leur lit, sur leur canapé, à même le sol, sur leur pelouse. Personne ne buvait de breuvage chaud. Aucun avion n'était en vol, qu'il soit des lignes commerciales, de l'armée ou de quelque milliardaire. La circulation dans les grandes agglomérations s'était arrêtée. En réalité, elle avait cessé depuis déjà plusieurs heures, pour avoir la certitude qu'il n'y aurait besoin d'aucune intervention d'urgence — d'ailleurs hypothétique — pendant la reproduction du Flashforward. Les autoroutes et les échangeurs étaient vides, quand ils ne s'étaient pas transformés en parkings géants.

Deux navettes spatiales — une américaine, l'autre japonaise — étaient actuellement en orbite, mais il n'y avait aucune raison de penser qu'elles couraient le moindre risque, puisque les astronautes à bord s'étaient réfugiés sur leurs couchettes. Les neuf personnes présentes dans la Station spatiale internationale avaient fait de même.

Aucune intervention chirurgicale n'était en cours. Pas une seule pizza n'était en train de cuire. Aucun appareil n'était en marche. À tout moment et en temps normal, environ un tiers de l'humanité dort. Mais à cet instant précis la presque totalité des sept milliards d'êtres humains sur la planète étaient éveillés. De façon assez ironique, d'ailleurs, leur activité n'avait jamais atteint un niveau aussi bas.

Comme lors de la première expérience, la collision était contrôlée par ordinateur. Dans les faits, Lloyd n'avait pas grand-chose à faire. Les

journalistes avaient monté leurs caméras sur les trépieds, mais ils étaient maintenant étendus sur le sol ou sur les tables. Théo s'était déjà allongé par terre, comme Michiko — un peu trop près l'un de l'autre, au goût de Lloyd. Il restait de la place devant la console principale. Lloyd s'y installa. D'où il se trouvait maintenant, il voyait une des horloges, et il entama à haute voix le compte à rebours :

— Quarante secondes.

Se retrouverait-il en Nouvelle-Angleterre ? La vision ne reprendrait certainement pas au moment où elle s'était interrompue, des mois plus tôt, et il ne serait pas au lit avec... Seigneur, il ne connaissait même pas son prénom. Elle n'avait pas dit un mot. Elle pouvait être américaine, canadienne, australienne, britannique, Scandinave, française... Comment savoir ?

— Trente secondes, dit-il.

Où s'étaient-ils rencontrés ? Depuis combien de temps étaient-ils mariés ? Avaient-ils des enfants ?

— Vingt secondes.

Leur mariage était-il heureux ? Il l'avait semblé, pendant ce bref aperçu. Mais il lui était aussi arrivé de voir ses parents se montrer de l'affection, à l'occasion...

— Dix secondes.

Cette femme n'apparaîtrait peut-être même pas dans sa prochaine vision...

— Neuf secondes.

Il était très possible qu'il dorme — sans même rêver — dans vingt et un ans.

— Huit secondes.

Les chances étaient à peu près nulles qu'il voie une nouvelle fois à quoi il ressemblait — que ce soit dans un miroir ou sur un circuit vidéo fermé.

— Sept.

Mais il remarquerait certainement un détail révélateur...

— Six.

Quelque chose qui apporterait au moins quelques réponses aux questions qui le taraudaient.

— Cinq.

Quelque chose qui l'aiderait à en finir avec ce qu'il avait vu la première fois.

— Quatre.

Il aimait Michiko, c'était une évidence.

— Trois.

Et elle et lui se seraient mariés, quoi que la première vision, ou celle-ci, puisse afficher.

— Deux.

Mais quand même, il aurait aimé savoir qui était cette autre femme...

— Un.

Il ferma les yeux, comme si cette attitude lui permettrait d'avoir une vision plus claire.

— Zéro.

Rien. Les ténèbres. Bon sang, il dormait à cet instant, dans le futur ! Ce n'était pas juste. C'était *son* expérience, quand même ! Si quelqu'un méritait d'avoir une seconde vision, c'était bien lui, et...

Il ouvrit les yeux. Il était toujours étendu sur le dos. Au-dessus de lui, très loin, il voyait le plafond du centre de contrôle du LHC.

*Oh, mon Dieu... Mon Dieu...*

Dans vingt et un ans, il aurait soixante et un ans.

Et vingt et un an après cette vision...

Il serait mort.

Tout comme Théo.

*Bon sang...*

Il tourna la tête de côté, et il aperçut la pendule.

Les chiffres bleutés avançaient en silence : 22 :00 :11, 22 :00 :12, 22 :00 :13...

Il n'avait pas perdu connaissance.

Rien n'était arrivé.

La tentative de reproduction du Flashforward avait échoué, et...

Les témoins lumineux verts.

*Les lumières vertes sur la console de l'ALICE !*

Lloyd se mit debout. Théo se redressait, lui aussi.

— Que s'est-il passé ? demanda un des journalistes.

— Un bon gros rien du tout, répondit un autre.

— S'il vous plaît, disait Michiko. S'il vous plaît, tout le monde reste allongé sur le sol... Nous ne savons pas encore s'il n'y a pas de risques...

Théo flanqua une grande claque entre les omoplates de Lloyd. Celui-ci souriait largement. Il se tourna et embrassa le Grec.

— Les gars, dit Michiko en se redressant sur un coude, rien ne s'est produit.

Lloyd et Théo se séparèrent, et le Canadien traversa la pièce en direction de Michiko. Il lui saisit les mains et d'une traction la mit debout, avant de la serrer dans ses bras.

— Chéri, dit-elle, qu'y a-t-il ?

Il désigna la console. Elle écarquilla les yeux.

— *Shinjirarenai ! s'exclama-t-elle.* Tu as réussi !

Le sourire de Lloyd s'agrandit encore, si c'était possible.

— Nous l'avons eu !

— Vous avez eu quoi ? fit un des journalistes. Il ne s'est rien produit, bon Dieu !

— Oh, si ! répliqua Lloyd.

Théo était aux anges, lui aussi.

— Oh que si ! appuya-t-il.

- Mais *quoi* ? insista le même journaliste.
  - Le boson ! fit Lloyd.
  - Le quoi ?
  - Le boson de Higgs ! Nous avons obtenu le boson de Higgs !
- Un autre reporter étouffa un bâillement.
- Tu parles d'une nouvelle, grommela-t-il.

Lloyd était interviewé par un des journalistes.

— Que s'est-il passé ? demanda l'homme, un correspondant grognon du *Times* de Londres. Ou, plus précisément, pourquoi ne s'est-il rien passé ?

— Comment pouvez-vous affirmer qu'il ne s'est rien passé ? Nous avons eu le boson de Higgs !

— Personne ne s'y intéresse. Ce que nous voulons, c'est...

— Vous avez tort, coupa Lloyd d'un ton plein d'emphase.

C'est une avancée majeure. Ce qui pouvait arriver de plus énorme. Dans toute autre circonstance, ce résultat ferait la une de tous les journaux du monde.

— Mais les visions...

— Je n'ai aucune explication pour le fait qu'elles ne se soient pas reproduites. Mais l'événement d'aujourd'hui n'a rien d'un échec. Les scientifiques essaient de trouver le boson de Higgs depuis que Glashow, Salam et Weinberg ont prédit son existence, il y a un demi-siècle...

— Mais les gens espéraient entrevoir une autre tranche de l'avenir et...

— Je comprends, dit Lloyd. Mais trouver le Higgs est la raison d'être du Grand collisionneur de hadrons, laquelle n'est pas la quête débile d'une sorte de précognition. Nous savions qu'il nous faudrait aller bien au-delà des dix billions d'électronvolts pour produire le Higgs. C'est pourquoi les vingt pays qui participent au CERN ont construit ensemble le LHC. C'est pourquoi les États-Unis, le Japon, Israël et d'autres pays ont versé des milliards pour ce projet. C'était un programme scientifique primordial...

— Admettons, dit un journaliste. Le *Wall Street Journal* a estimé à plus de quatorze *milliards* de dollars le coût de l'arrêt de tout travail dans le monde. Ce qui fait de l'opération Kilauea l'entreprise la plus chère de toute l'histoire de l'humanité.

— Mais nous avons obtenu le Higgs ! Vous ne comprenez pas ? La théorie de l'interaction électrofaible et l'existence du champ de Higgs viennent d'être prouvées. Nous savons maintenant ce qui fait que les objets — vous, moi, cette table, cette planète — ont une masse. Le boson de Higgs charrie un champ fondamental qui dote les particules élémentaires d'une masse — *et nous venons de confirmer son existence* !

— Personne ne s'intéresse à votre boson, grinça le journaliste. Les gens ne peuvent pas prononcer ce mot sans ricaner.

— Appelez-le « la particule de Higgs », alors, beaucoup de physiciens le font. Mais quel que soit le nom que vous lui donnerez, c'est la découverte la

plus importante qui ait été faite dans le domaine de la physique au XXI<sup>e</sup> siècle. C'est vrai, nous ne sommes que dans la première décennie de ce siècle, mais je suis prêt à parier qu'à l'aube du xxif les gens regarderont en arrière et reconnaîtront que c'est la découverte la plus importante des cent années écoulées, dans le domaine de la physique.

— Tout ça n'explique pas pourquoi nous n'avons rien eu...

— Nous avons eu quelque chose ! répliqua Lloyd, exaspéré.

— Je voulais dire : pourquoi nous n'avons pas eu de visions.

Lloyd gonfla les joues et souffla brusquement.

— Écoutez, nous avons fait de notre mieux. Il est possible que le phénomène d'origine ait été un hasard impossible à reproduire. Le tout dépendait peut-être de conditions initiales qui ont changé subtilement. Peut-être que...

— Vous l'avez fait exprès, dit le journaliste.

Lloyd en resta bouche bée une seconde.

— Pardon ?

— Vous avez fait exprès d'échouer. Vous avez délibérément fait rater l'expérience.

— Nous n'avons absolument pas...

— Vous vouliez torpiller toute possibilité de poursuite judiciaire. Même après votre petit numéro devant les Nations unies, vous cherchiez un moyen pour que personne ne vous traîne devant les tribunaux. Et si vous démontriez que le CERN n'était pour rien dans le Flashforward la première fois...

— Nous n'avons rien simulé. Nous n'avons pas simulé le Higgs. Nous avons accompli une avancée scientifique majeure, bon sang !

— Vous nous avez tous trompés, dit l'homme du *Times*. Vous avez trompé la planète entière.

— Ne soyez pas ridicule, dit Lloyd.

— Oh ! ça va ! Si vous n'avez pas triché, alors pourquoi n'avez-vous pas réussi à nous donner un autre aperçu du futur ?

— Je... je ne sais pas. Nous avons essayé. Vraiment, nous avons essayé.

— Il y aura une enquête, vous savez...

Lloyd leva les yeux au ciel, mais il savait que le journaliste avait sans doute raison.

— Écoutez : nous avons fait tout ce que nous pouvions. Les fichiers informatiques le prouveront. Ils démontreront que le moindre paramètre expérimental a été scrupuleusement respecté. Bien sûr, il y a le problème du chaos et de la sensibilité aux conditions initiales, mais nous avons vraiment fait de notre mieux. Et le résultat n'a rien d'un échec... Il s'en faut même de beaucoup.

Le journaliste semblait sur le point d'objecter, peut-être de sous-entendre que les fichiers informatiques pouvaient avoir été maquillés, mais Lloyd leva une main pour le prendre de court.

— Néanmoins vous avez peut-être raison. Il est possible que cette



expérience prouve que le CERN n'a rien à voir avec ce qui est arrivé auparavant. En quel cas...

— En quel cas, vous êtes tiré d'affaire, dit le reporter avec aigreur.

Lloyd se rembrunit. Sur le plan légal, il était hors de cause pour ce qui était arrivé la première fois, bien évidemment. Mais sur le plan moral ? Sans l'absolution que pouvait conférer un univers-bloc, il était en effet hanté par toutes les morts et les destructions qu'il avait causées, et ce depuis le suicide de Dim.

Sans même le vouloir, il sentit ses sourcils se soulever.

— Je crois que vous avez raison, dit-il. Je crois que je suis tiré d'affaire.

## Chapitre 26

Chaque année, comme tout physicien, Theo attendait avec intérêt de savoir qui aurait l'honneur de recevoir le prix Nobel — qui rejoindrait Bohr, Einstein, Feynman, Gell-Mann et Pauli. Les chercheurs du CERN avaient décroché plus de vingt Nobel au fil du temps. Bien sûr, quand il vit l'en-tête du message dans sa BAL Internet, il n'eut pas besoin de décacheter une enveloppe pour savoir que son nom ne figurait pas sur la liste annuelle des personnes distinguées. Mais il était curieux de connaître le nom des collègues et amis qui avaient eu cette chance. Il cliqua donc sur le bouton « OUVRIR ».

Les lauréats étaient Perlmutter et Schmidt pour leurs travaux, réalisés en majeure partie plus de dix ans auparavant, et qui prouvaient que l'univers était en expansion perpétuelle et non menacé de s'effondrer sur lui-même. C'était typique : la récompense allait à des travaux achevés des années plus tôt, parce qu'il fallait du temps pour reproduire les résultats avancés, et qu'on devait explorer les ramifications de la recherche exposée.

*Bien*, se dit Théo, *le choix de cette année n'était pas si mauvais*. Il y aurait un peu d'amertume au CERN, à n'en pas douter. D'après la rumeur, McRainey préparait déjà une petite fête pour le triomphe de ses amis, même si c'était certainement un ragot calomnieux. Pourtant, Théo se demandait comme chaque année à la même époque si un jour il verrait son nom sur la liste.

Théo et Lloyd passèrent les quelques jours suivants à travailler sur la rédaction d'un texte concernant le Higgs. Bien que la presse ait déjà annoncé — sans grand enthousiasme — la production de la particule au monde entier, ils devaient encore exposer leurs résultats dans une publication spécialisée.

— Pourquoi cette différence ? demanda Lloyd pour la dixième fois peut-être. Pourquoi n'avons-nous pas obtenu le Higgs au premier essai ?

— Je n'en sais rien, répondit Théo. Nous n'avons rien modifié. Bien sûr, nous n'avons pas pu reproduire exactement les mêmes conditions d'expérimentation. Des semaines se sont écoulées depuis le premier essai, donc la Terre s'est déplacée de millions de kilomètres sur son orbite autour du soleil, et le soleil lui-même s'est déplacé dans l'espace, et...

— Le soleil ! s'exclama Lloyd.

Théo le regarda sans comprendre.

— Vous ne voyez donc pas ? La première fois que nous avons fait cette expérience, le soleil était levé, mais pas la dernière fois. Et si la première fois les vents solaires avaient créé des interférences avec notre matériel ?

— L'anneau du LHC se trouve cent mètres sous la surface et nous avons la meilleure protection contre les radiations qu'on puisse imaginer. Il n'y a aucun moyen qu'une quantité significative de particules ionisées ait pu l'atteindre.

— Hmm..., fit Lloyd. Et pour les particules dont on ne peut pas se protéger ? Les neutrinos ?

Théo grimaça.

— Pour eux, il ne devrait pas y avoir de différence, que nous soyons exposés au soleil ou non.

Seul un ou deux neutrinos sur deux cents millions qui traversent la Terre touchent réellement quelque chose, le reste se contentant de passer de l'autre côté sans aucun effet.

Très concentré, Lloyd pinça les lèvres.

— Mais il se peut que la quantité de neutrinos ait été particulièrement élevée le jour où nous avons effectué la première expérience, dit-il.

Quelque chose le titillait, en rapport avec ce que Gaston Béranger lui avait dit quand il avait énuméré tout ce qui était arrivé à 17 heures ce 21 avril.

— Béranger m'a dit que quelqu'un au Sudbury Neutrino Observatory avait relevé une éruption juste avant que nous lancions notre expérience.

— Je connais quelqu'un au SNO, dit Théo. Wendy Small. Nous étions ensemble après la licence.

Inauguré en 1998, le Sudbury Neutrino Observatory se trouvait sous deux kilomètres d'épaisseur de roche précambrienne et c'était le détecteur de neutrinos le plus sensible au monde.

Lloyd désigna le téléphone et Théo s'en approcha.

— Vous connaissez l'indicatif ?

— Pour Sudbury ? 705, probablement, c'est celui en vigueur pour tout le nord de l'Ontario.

Théo composa le numéro, parla à une standardiste, raccrocha, recommença.

— Allô, dit-il en anglais. Wendy Small, je vous prie. (Un moment d'attente.) Wendy, ici Théo Procopides. Quoi ? Oh, très amusant... (Il couvrit le microphone de sa main libre et glissa à Lloyd :) Elle a dit : « Je te croyais mort. » (Lloyd fit mine de réprimer un grand sourire.) Wendy, je t'appelle du CERN, et je suis avec quelqu'un : Lloyd Simcoe. Ça ne te dérange pas que je mette le haut-parleur ?

— *Le* Lloyd Simcoe ? fit la voix de Wendy. Ravie de faire votre connaissance.

— Bonjour, dit Lloyd d'une petite voix.

— Voilà, reprit Théo, comme tu le sais certainement, hier nous avons essayé de reproduire le phénomène de déplacement temporel et ça n'a pas marché.

— J'ai cru le remarquer, oui, dit Wendy. Tu sais, dans ma vision je regardais la télé. Sauf que c'était en trois dimensions. On en était au dénouement d'un policier et depuis je meurs d'envie de savoir qui est le meurtrier.

*Moi aussi*, songea Théo.

— Désolé que nous ayons échoué.

Lloyd décida d'intervenir :

— J'ai cru comprendre que le Sudbury Neutrino Observatory avait relevé un afflux de neutrinos juste avant que nous lancions notre première expérimentation, le 21 avril. Ces neutrinos étaient dus à des taches solaires ?

— Non, ce jour-là le soleil était plutôt calme. Ce que nous avons détecté, c'était un jaillissement extra-solaire.

— Extra-solaire ? Vous voulez dire : qui provenait d'ailleurs que du système solaire ?

— Exact.

— Quelle en était la source ?

— Vous vous souvenez de la supernova 1987A ? demanda Wendy.

Théo secoua la tête. Lloyd sourit.

— C'était le son produit par Théo quand il a fait « non » de la tête.

— J'ai entendu les grincements, dit Wendy. Bon, écoutez : en 1987, on a détecté la plus grande supernova depuis trois cent quatre-vingt-trois ans. Une étoile supergéante bleue de type B3 baptisée « Sanduleak — 69°202 » a explosé en bordure du Grand Nuage de Magellan.

— Le Grand Nuage de Magellan ! dit Lloyd. Ce n'est pas la porte à côté !

— Cent soixante-six mille années-lumière, pour être précis, dit la voix de Wendy. Ce qui signifie, évidemment, qu'en réalité Sanduleak a explosé au pléistocène, mais que nous n'avons vu l'explosion qu'il y a vingt-deux ans. Mais les neutrinos voyagent sans entrave presque éternellement. Et, pendant l'explosion de 1987, nous avons détecté un jaillissement de neutrinos qui a duré près de dix secondes.

— Je vois.

— Sanduleak était une étoile très particulière. Normalement, ce sont les supergéantes rouges, et pas les bleues, qui se transforment en supernova. Quoiqu'il en soit, après avoir explosé sous forme de supernova, ce qui reste de l'étoile s'effondre en général pour former une étoile à neutrons ou un trou noir. Si Sanduleak s'était effondrée sur elle-même pour former un trou noir, nous n'aurions jamais dû détecter les neutrinos, parce qu'ils n'auraient pas pu s'échapper. Mais avec une masse de vingt fois le soleil, nous avons pensé que Sanduleak était trop petite pour former un trou noir, du moins d'après les théories de l'époque.

— Hmm, fit Lloyd.

— Mais en 1993, Hans Bethe et Gerry Brown ont formulé une théorie selon laquelle les condensats de kaons permettent à une étoile de plus petite masse de s'effondrer sur elle-même pour créer un trou noir. Les kaons n'obéissent pas au principe d'exclusion de Pauli.

Le principe d'exclusion professait que deux particules d'un type donné ne pouvaient occuper simultanément le même état énergétique.

— Pour qu'une étoile se transforme en étoile à neutrons, poursuivit Wendy, tous les électrons doivent se combiner avec les protons pour former des neutrons, mais comme les électrons obéissent au principe d'exclusion, quand vous essayez de les mettre ensemble ils ne cessent d'occuper des niveaux d'énergie de plus en plus élevés au lieu de se regrouper, ce qui produit une résistance à l'effondrement continu. C'est en partie pourquoi il faut commencer par une étoile assez massive pour créer un trou noir. Mais si les électrons étaient convertis en kaons, alors ils pourraient tous occuper le niveau d'énergie le plus bas, ce qui créerait beaucoup moins de résistance et rendrait théoriquement possible l'effondrement d'une étoile plus petite en trou noir. Gerry et Hans ont donc dit : supposons que c'est ce qui s'est passé pour Sanduleak. Supposons que ses électrons se sont transformés en kaons. Alors l'étoile aurait pu se transformer en trou noir. Et combien de temps faudrait-il pour que s'opère la conversion des électrons en kaons ? Ils ont défini qu'il faudrait dix secondes, ce qui veut dire que des neutrinos ont pu s'échapper pendant les dix premières secondes de la supernova, mais qu'ensuite les autres ont été aspirés dans le trou noir. Et, comme je l'ai dit, dix secondes est la durée exacte du jaillissement de neutrinos observé en 1987.

— Fascinant, lâcha Lloyd. Mais quel rapport y a-t-il avec le jaillissement qui s'est produit quand nous avons fait notre expérience la première fois ?

— Eh bien, ce qui se forme à partir d'un condensat de kaons n'est pas réellement un trou noir, expliqua Wendy. C'est plutôt une parasingularité intrinsèquement instable. Aujourd'hui nous les appelons des « trous bruns », d'après l'expression de Gerry Brown. En fait, cette chose devrait s'inverser à un certain moment, avec les kaons qui se reconvertissent spontanément en électrons. Quand ce phénomène se produit, le principe d'exclusion de Pauli entre en action, ce qui provoque une pression massive en opposition à la dégénérescence et force l'ensemble à une expansion presque instantanée. À ce stade, les neutrinos devraient être en mesure de s'échapper — au moins jusqu'à l'inversion complète du processus, quand les électrons redeviennent des kaons. Sanduleak était donc vouée à rebondir, à un moment ou à un autre, et, dans les faits, cinquante-trois secondes avant votre déplacement temporel, notre détecteur de neutrinos a enregistré un jaillissement en provenance de Sanduleak. Bien sûr, le détecteur et tout son matériel d'enregistrement ont cessé de fonctionner dès le début du déplacement temporel, c'est pourquoi j'ignore quelle a été la durée du second jaillissement, mais en théorie il aurait dû être plus long que le premier. Peut-être de l'ordre de deux à trois minutes.

(Elle ajouta, d'un ton soudain presque nostalgique :) Pour tout dire, au début j'ai pensé que le jaillissement dû à l'inversion de Sanduleak était la cause du déplacement temporel. J'étais prête à prendre un billet d'avion pour Stockholm quand vous avez déclaré que c'était votre collisionneur qui avait tout provoqué.

— Eh bien, c'était peut-être le jaillissement, effectivement, dit Lloyd. Ce qui expliquerait pourquoi nous n'avons pas réussi à réitérer les effets présumés de l'expérience.

— Non, non, dit Wendy. Ce n'était pas le jaillissement dû à l'inversion, du moins pas seul. Souvenez-vous, le jaillissement a commencé cinquante-trois secondes avant le déplacement temporel, et ce déplacement a parfaitement coïncidé avec le début de vos collisions. Mais peut-être que la concomitance du jaillissement touchant la Terre et de votre expérience a créé les conditions qui ont provoqué le déplacement temporel. Et sans le même jaillissement quand vous avez reproduit votre expérience, il ne s'est rien produit.

— Si je comprends bien, dit Lloyd, en gros nous avons recréé des conditions sur Terre qui n'ont pas existé depuis une fraction de seconde après le Big Bang, et dans le même temps nous avons été bombardés par un paquet de neutrinos qu'un trou brun en inversion avait crachés ?

— C'est à peu près ça, approuva Wendy. Comme vous pouvez l'imaginer, les chances que la chose se reproduise sont incroyablement faibles. Ce qui n'est sans doute pas plus mal.

— Sanduleak va-t-elle subir de nouveau le phénomène d'inversion ? demanda Lloyd. Pouvons-nous nous attendre à un autre jaillissement de neutrinos ?

— C'est probable. En théorie, l'inversion se produira encore à plusieurs reprises, c'est une sorte d'oscillation entre l'état de trou brun et celui d'étoile à neutrons, jusqu'à ce qu'un état de stabilité soit atteint et que Sanduleak devienne une étoile à neutrons permanente, mais non rotative.

— Quand se produira la prochaine inversion ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Mais si nous attendons le prochain jaillissement, et que nous faisons notre expérience à ce moment précis, peut-être que nous parviendrons à reproduire l'effet de déplacement temporel, non ?

— C'est quelque chose qui n'arrivera jamais, répondit Wendy.

— Pourquoi donc ? demanda Théo.

— Réfléchissez, les gars. Il vous a fallu des semaines entières pour préparer cet essai de reproduction de votre expérience, et que personne ne coure de risque. Mais les neutrinos n'ont quasiment pas de masse. Ils voyagent dans l'espace à une vitesse qui approche celle de la lumière. Il est impossible de prédire quand ils arriveront, et puisque la première inversion a duré moins de trois minutes — elle était terminée quand mes détecteurs se sont remis en marche —, vous ne seriez pas au courant à temps du prochain

jaillissement. Une fois qu'il se serait déclenché, vous n'auriez que trois minutes ou moins pour mettre en marche votre accélérateur.

— Mince..., souffla Théo. Mince alors...

— Désolée de ne pas avoir de meilleures nouvelles à vous annoncer, dit encore Wendy. Bon, j'ai une réunion dans cinq minutes. Désolée, mais il faut que j'y aille.

— D'accord, merci, dit Théo. Au revoir.

— Au revoir.

Le Grec coupa le haut-parleur et se tourna vers Lloyd.

— Impossible à reproduire, laissa-t-il tomber. Le monde ne va pas aimer ça...

Il alla s'asseoir sur la chaise la plus proche.

— Merde, marmonna Lloyd.

— J'allais le dire. Vous savez, maintenant que nous savons que le futur n'est pas immuable, je ne m'inquiète plus autant au sujet du meurtre. Il n'empêche, j'aurais bien aimé voir *quelque chose*. N'importe quoi. J'ai l'impression... Bon sang, j'ai l'impression qu'on m'a laissé en plan, vous comprenez ce que je veux dire ? Comme si tout le monde sur la planète voyait le vaisseau mère, alors que moi j'étais dans un coin en train de pisser.

## *Chapitre 27*

Le LHC réalisait maintenant quotidiennement des collisions de noyaux de plomb à mille cent cinquante TeV. Certaines correspondaient à des expériences planifiées de longue date, remises au goût du jour. D'autres participaient des tentatives continues visant à établir une base théorique originale pour le déplacement temporel. Théo interrompit ses contrôles des données informatisées relatives à ALICE et au CMS pour lire ses e-mails :

« Des Nobélisés supplémentaires annoncés », disait le titre du premier message.

Bien évidemment, on ne décerne pas le Nobel uniquement aux physiciens. Cinq autres prix étaient attribués chaque année, et leur annonce avait lieu des jours à l'avance : en chimie, en physiologie ou médecine, en économie, en littérature, et pour la promotion de la paix dans le monde. Le seul qui intéressait vraiment Théo était celui de physique, même s'il portait un certain intérêt à celui de chimie. Il ouvrit le message pour en lire le contenu.

Il ne s'agissait pas du Nobel de chimie, mais de celui de littérature. Théo allait expédier cet e-mail dans le néant informatique quand le nom du lauréat retint son attention.

Anatoly Korolov. Un romancier russe.

Après que M. Cheung de Toronto lui eut cité ce nom dans sa vision, Théo avait effectué des recherches. Le nom de Korolov s'était révélé très répandu, et sans réel relief. Aucune personne le portant ne sortait du lot.

Mais un écrivain nommé Korolov venait de remporter un prix Nobel. Théo passa aussitôt sur le site Britannica Online. Le texte de présentation concernant Korolov était des plus succincts :

« Korolov, Anatoly Sergueïevich : Romancier et polémiste russe, né le 11 juillet 1965 à Moscou. »

Théo fit la moue. Ce type était d'un an plus jeune que Lloyd. Bien sûr que personne n'avait à reproduire les résultats expérimentaux décrits dans un roman. Il poursuivit sa lecture :



« Publié en 1992, le premier roman de Korolov, *Pered voskhodom solntsa* (« Avant le lever du soleil ») décrit de l'intérieur la période suivant l'effondrement de l'Union soviétique. Le personnage principal, Sergueï Dolonov, est un membre déçu du parti communiste, qui traverse une série tragi-comique de rituels attachés à son passage à l'âge adulte, alors que dans le même temps il tente de comprendre les bouleversements qui affectent son pays. Il finit par devenir un homme d'affaires prospère à Moscou. Parmi les autres romans de Korolov, on peut citer *Na kulichkakh* (*A la fin du monde*), 1995 ; *Obyknovennaya istoriya* (« Une histoire banale »), 1999 ; et *Moskvityanin* (« Le Moscovite »), 2006. De ces oeuvres, seule *Na kulichkakh* a été traduite et publiée en langue anglaise. »

Nul doute qu'il aurait droit à une notice plus fournie dans la prochaine édition, se dit Théo. Il se demanda si Dim avait lu les écrits de ce romancier au gré de ses études sur la littérature européenne.

Etait-il possible que la vision de Cheung se soit référée à ce Korolov ? Et en ce cas, quel lien avait-il avec Theo ? Ou avec Cheung, d'ailleurs, dont les intérêts semblaient plus orientés vers le commerce que vers la littérature ?

Michiko et Lloyd se promenaient dans les rues de Saint-Genis, en se tenant la main, et ils profitaient à plein de la brise tiède du soir. Après quelques centaines de mètres parcourus en silence, la jeune femme fit halte.

— Je pense savoir ce qui n'a pas marché.

Lloyd la regarda sans répondre, mais tout son visage posait la question qu'il n'exprimait pas.

— Réfléchis à ce qui s'est passé, dit-elle. Tu as conçu une expérience qui aurait dû produire le boson de Higgs. La première fois que tu l'as lancée, pourtant, elle s'est soldée par un échec. Et pourquoi ?

— Le flux de neutrinos venu de Sanduleak, répondit-il.

— Oh ? Il se peut que ce paramètre ait joué dans le déplacement temporel... mais comment aurait-il pu empêcher la production du boson ?

Lloyd haussa les épaules.

— Eh bien, il... il... Hmm, c'est une bonne question.

Ils se remirent à marcher d'un pas tranquille.

— Il ne pouvait pas avoir d'effet sur la production de bosons, reprit la Japonaise. Je ne doute pas qu'il y ait eu un flux de neutrinos au moment de l'expérience, mais il n'aurait pas dû interférer avec la production de bosons de Higgs. Les bosons *auraient dû* apparaître.

— Mais ils ne sont pas apparus.

— Précisément, dit-elle. Mais il n'y avait personne pour les observer. Pendant presque trois minutes, il n'y a eu aucun esprit conscient sur Terre —

personne, nulle part, qui aurait pu constater la création d'un boson de Higgs. De plus, il n'y avait personne pour observer *quoi que ce soit*. C'est pourquoi les cassettes vidéo semblaient vides. Elles semblaient vides, comme s'il n'y avait rien sur les bandes que de la neige électronique. Mais imagine qu'elles aient justement enregistré autre chose que cette neige, imagine que les caméras aient bien enregistré ce qui se produisait : un monde non résolu. Sans observateurs qualifiés — puisque la conscience de tout le monde était ailleurs —, il n'y avait aucun moyen de résoudre la mécanique quantique à l'oeuvre. Impossible de choisir entre les diverses réalités possibles. Ces enregistrements vidéo montrent une sorte de néant fait de parasites, ce qui peut être en réalité la superposition de tous les états possibles.

— Je doute fort que la superposition de tous les états possibles prenne l'aspect de la neige qu'on voit sur les écrans quand il n'y a plus d'émission.

— Eh bien, ce n'est peut-être pas l'image réelle. Mais, que ce soit ça ou pas, il est évident que toutes les informations rattachées à cette période de trois minutes ont été oblitérées, d'une façon ou d'une autre. Les lois physiques régissant ce qui s'est passé ont empêché tout enregistrement de données pendant ce laps de temps. Sans aucun être conscient pour la connaître, la réalité n'existe pas.

Lloyd fronça les sourcils. Se pouvait-il qu'il se soit trompé du tout au tout ? L'interprétation transactionnelle de Cramer expliquait tout dans le domaine de la mécanique quantique sans avoir recours à des observateurs qualifiés... mais peut-être que de tels observateurs avaient un rôle à jouer dans le processus.

— Il est possible que..., commença-t-il. Mais non, non, ça ne peut pas marcher. Si tout était irrésolu, alors comment les accidents se produiraient-ils ? Un avion qui s'écrase, c'est un fait résolu, une possibilité qui devient un fait concret.

— Bien sûr, dit Michiko. On ne parle pas de trois minutes écoulées pendant lesquelles les avions, les trains, les voitures et les chaînes de montage ont continué à fonctionner sans intervention humaine. On parle de trois minutes pendant lesquelles rien n'était résolu, où toutes les possibilités existaient, rassemblées dans une sorte de « blanc ». Mais à la fin de ces trois minutes, la conscience est revenue et le monde s'est de nouveau réduit à un état unique. Et, malheureusement, mais inévitablement, cet état a été le plus logique, puisqu'il y avait eu trois minutes d'absence : il s'est résolu en un monde dans lequel les avions s'étaient écrasés et les voitures avaient eu des accidents ; mais toutes ces choses ne se sont pas produites pendant les trois minutes. Elles n'ont en fait jamais eu lieu. Nous sommes simplement passés de l'état où les choses étaient avant ces trois minutes à celui où elles devaient logiquement être ensuite.

— C'est... c'est dingue, balbutia Lloyd. Ce n'est pas... une façon réaliste de voir les choses.

Ils passaient devant un café. Une chanson braillarde, avec des paroles en

français, se déversait à l'extérieur malgré les portes closes de l'établissement.

— Non, ce n'est pas irréaliste. C'est de la physique quantique. Et le résultat est le même : ces gens sont toujours aussi morts, ou aussi gravement blessés, comme si les accidents avaient réellement eu lieu. Je ne suggère pas qu'on peut changer cela... même si je le souhaiterais de tout mon cœur.

Lloyd serra un peu plus fort la main de Michiko et ils continuèrent à avancer dans la rue, vers le futur.

# **TROISIEME PARTIE**

## **VINGT ET UN ANS PLUS TARD AUTOMNE 2030**

*Le temps perdu ne se rattrape jamais.*

John H. Aughey

## *Chapitre 28*

Le temps passe. Tout change.

En 2017, une équipe de physiciens et de spécialistes du cerveau travaillant principalement à Stanford ont défini un modèle théorique du déplacement temporel. Le modèle de l'esprit humain basé sur la mécanique quantique et proposé par Roger Penrose trente ans plus tôt s'est révélé exact dans ses grandes lignes, même si Penrose s'était trompé sur un certain nombre de détails. Dès lors, il n'était pas vraiment surprenant qu'un certain nombre d'expériences importantes ressortissant du domaine de la physique quantique aient eu un effet sur la perception.

Toutefois, les neutrinos demeuraient un élément clé de l'équation. Depuis les années 1960, on savait que le soleil émettait, pour une raison inconnue, seulement la moitié des neutrinos qu'il aurait dû émettre — la célèbre énigme dite « problème neutrino-solaire ».

Le soleil est alimenté par la fusion de l'hydrogène. Quatre noyaux d'hydrogène — chacun étant un proton simple — s'assemblent pour former un noyau d'hélium, lequel consiste en deux protons et deux neutrons. Dans le processus de conversion de deux des protons originellement fournis par l'hydrogène en neutrons, deux neutrinos des électrons devraient être éjectés... mais un des deux neutrinos issus d'électrons qui devraient atteindre la Terre disparaît avant de le faire, comme si cela lui était interdit, comme si l'univers savait que le processus de la mécanique quantique sous-jacent à la conscience deviendrait instable si un trop grand nombre de neutrinos étaient présents.

En 1998, la découverte de la masse insignifiante des neutrinos rendit crédible une solution avancée de longue date pour expliquer l'énigme des neutrinos solaires : si les neutrinos ont une masse, la théorie suggérerait qu'ils pouvaient changer de type en voyageant, et sembler avoir disparu pour des systèmes de détection primitifs. Mais au Sudbury Neutrino Observatory, qui était en mesure de détecter toutes les variantes des neutrinos, on nota un manque persistant entre la quantité supposément produite et celle qui atteignait la Terre.

Le principe anthropique fort voulait que l'univers privilégie l'émergence

de la vie, et l'interprétation de Copenhague de la physique quantique affirmait qu'il nécessite des observateurs qualifiés. D'après l'état des connaissances quant à l'interaction entre les neutrinos et la conscience, le problème des neutrinos solaires semblait être la preuve que l'univers se donnait beaucoup de mal pour encourager l'existence de tels observateurs.

Bien évidemment, des jaillissements occasionnels de neutrinos extra-solaires se produisent, mais dans les circonstances normales ils demeurent tolérables. Pourtant, quand les circonstances ne sont pas normales — par exemple, lorsqu'un jaillissement exceptionnel de neutrinos se combine à des conditions qui n'ont pas existé depuis le Big Bang —, alors un déplacement temporel survient.

En 2018, l'Agence spatiale européenne lança la sonde *Cassandra* à destination de Sanduleak 69°202. Il lui faudrait quelques millions d'années pour atteindre son objectif, mais c'était sans grande importance. Ce qui était crucial maintenant, en 2030, était que *Cassandra* se trouvait à deux virgule cinq billions de kilomètres de la Terre — et par conséquent plus proche de deux virgule cinq billions de kilomètres des restes 3de supernova 1987A —, soit une distance que la lumière, et les neutrinos, mettraient trois mois à parcourir.

*Cassandra* emportait avec elle deux instruments. Le premier était un détecteur de lumière, braqué directement sur Sanduleak, l'autre une invention récente — un émetteur de tachyons —, qui visait la Terre. *Cassandra* ne pouvait détecter directement les neutrinos, mais si Sanduleak sortait un tant soit peu de son état de trou brun, elle émettrait de la lumière et des neutrinos, et il serait facile de déceler la lumière.

En juillet 2030, *Cassandra* détecta une émission lumineuse provenant de Sanduleak. La sonde envoya instantanément une émission de tachyons à très basse énergie (et donc à très grande vitesse) vers la Terre. Quarante-trois heures plus tard, les tachyons arrivaient à destination et déclenchaient les alarmes.

Subitement, vingt et un ans après le premier déplacement temporel, les terriens disposaient d'un délai de trois mois s'ils voulaient avoir un nouvel aperçu de ce qui les attendait dans le futur, et ils pouvaient tenter l'aventure avec des chances très raisonnables de succès. Bien entendu, 1 essai devrait avoir lieu au moment précis où les neutrinos venus de Sanduleak passaient à travers la Terre — et ce ne pouvait être une coïncidence que l'heure calculée de l'événement tombe le mercredi 23 octobre 2030, à 17 h 21, heure de Greenwich —, c'est-à-dire au moment exact où avait commencé la période de deux minutes comportant toutes les visions du futur.

Les Nations unies débattirent de la question avec une rapidité surprenante. Certains avaient estimé que, le présent étant différent de ce que les premières visions avaient décrit, il était très possible que la nouvelle série de visions n'ait pas plus de réalité. Mais la réaction générale fut à 1 opposé : presque tout le monde voulait entrapercevoir le futur. L'effet Ebenezer était

toujours aussi puissant. Et, bien sûr, il y avait à présent une nouvelle génération née après 2009. Tous ceux qui en faisaient partie se sentaient mis de côté, et ils exigèrent d'avoir la même chance que leurs parents : une vision de ce que pouvait leur réserver l'avenir.

Comme auparavant, le CERN représentait la clé qui ouvrait la porte du futur. Mais Lloyd Simcoe, qui avait maintenant soixante-six ans, ne participerait pas à la tentative de reproduction de la première expérience. Il avait pris sa retraite deux ans plus tôt, et avait refusé de revenir au CERN. Entre-temps, toutefois, lui et Théo s'étaient partagé les honneurs d'un prix Nobel. Il leur avait été remis en 2024, non pas en regard du rôle qu'ils avaient joué dans le déplacement temporel, ni même pour le boson de Higgs, mais pour leur mise au point conjointe du Collisionneur tachyon-tardyon, cette invention grosse comme un four à micro-ondes qui avait mis au rencart les énormes accélérateurs de particules du TRIUMF, de Fermilab et du CERN. Une grande partie des installations du CERN étaient maintenant à l'abandon, même si le modèle original du Collisionneur tachyon-tardyon s'y trouvait.

Peut-être l'échec de son mariage avec Michiko, après dix ans de vie commune, motivait-il le refus de Lloyd de participer à la tentative de reproduction de l'expérience initiale. Oui, lui et Michiko avaient bien eu une fille ensemble, mais toujours, au fond d'elle-même et sans s'en rendre compte dans les premiers temps, Michiko avait eu le sentiment diffus que Lloyd avait une part de responsabilité dans la mort de sa première fille. Elle s'était étonnée elle-même le jour où elle avait formulé cette accusation, lors d'une dispute. Mais dès cet instant le fait était devenu incontournable pour elle.

Il ne faisait aucun doute qu'ils s'étaient sincèrement aimés, mais ils avaient fini par reconnaître qu'ils ne pouvaient plus vivre ensemble. Le divorce n'avait pas été particulièrement douloureux, au contraire de celui des parents de Lloyd. Michiko était retournée vivre au Japon, avec leur fille Joan. Il leur rendait visite une fois par an, à Noël.

Lloyd n'était pas indispensable pour la reproduction de l'expérience, même si son aide aurait été plus qu'utile. Mais il s'était remarié et il était heureux ; et, oui, c'était Doreen, la femme qu'il avait découverte dans sa vision. Et, oui, ils habitaient maintenant un cottage, dans le Vermont.

En revanche, Jake Horowitz, qui avait quitté le CERN depuis longtemps pour travailler au TRIUMF avec sa femme, Carly Tompkins, avait accepté de revenir pour quelques mois. Carly l'avait accompagné. Ils étaient ensemble depuis déjà dix-huit ans et avaient trois enfants adorables.

Comme quelque trois cents autres personnes, Theodosios Procopides travaillait toujours au CERN, où il dirigeait le programme TTC. Théo, Jake, Carly et une équipe squelettique oeuvraient d'arrache-pied pour préparer le Grand collisionneur de hadrons, après cinq années d'inactivité, avant que les neutrinos venus de Sanduleak atteignent la Terre.

## *Chapitre 29*

Théo, à présent âgé de quarante-huit ans, était personnellement enchanté que la réalité de 2030 soit différente de ce que les visions de 2009 avaient laissé supposer. Pour sa part il s'était laissé pousser la barbe, de sorte qu'il ne donnait plus l'impression d'avoir besoin de se raser dès l'après-midi venu. Le jeune Helmut Drescher avait dit qu'il voyait le menton de Théo dans sa vision et la barbe du Grec était un des petits artifices qui lui permettaient d'affirmer son libre arbitre.

Mais plus la date de la reproduction approchait, plus il sentait monter en lui une appréhension diffuse. Il voulait se convaincre que c'était simplement la nervosité de décevoir le monde une nouvelle fois si quelque chose allait de travers, mais le LHC semblait fonctionner à merveille et il dut reconnaître que ce n'était pas la bonne raison.

Non, en vérité il redoutait l'approche de la date à laquelle, d'après les visions de 2009, il mourrait.

Il en vint à ne plus pouvoir manger ni dormir. S'il avait réussi à déterminer l'identité de la personne qui voulait le tuer, les choses auraient peut-être été plus faciles : il lui aurait suffi d'éviter cette personne. Mais il n'avait pas la moindre idée de qui avait appuyé/appuierait sur la détente.

Enfin, inévitablement, le lundi 21 octobre 2030 arriva, cette même date qui, au moins dans une version de la réalité, était gravée au laser sur sa pierre tombale. Il se réveilla au petit matin, trempé d'une sueur glacée.

Au CERN, il restait encore un tas de choses à faire. Dans deux jours seulement, les neutrinos de Sanduleak atteindraient la Terre. Théo s'efforça de se concentrer sur ce problème, mais même quand il fut dans son bureau il se rendit compte qu'il était incapable de réfléchir.

Peu après 10 heures, il n'y tint plus et quitta le centre de contrôle du LHC, non sans avoir mis une casquette beige et des lunettes à verres miroirs. On ne risquait pourtant pas d'être ébloui à l'extérieur. La température était relativement fraîche et le ciel plutôt nuageux. Mais plus personne ne sortait sans se protéger le crâne et les yeux. Si la diminution de la couche d'ozone avait fini par être stoppée, rien d'efficace n'avait encore été entrepris pour la



raffermir.

Le soleil se reflétait sur les cimes rocheuses du Jura. Un car Globus Gateway attendait sur l'aire de stationnement. Le CERN à présent déserté en partie n'avait rien d'une attraction recommandée dans le *Guide Michelin*, et avec le tapage entourant la prochaine reproduction du phénomène, aucun touriste n'était autorisé sur le site. Ce car avait été affrété pour amener des journalistes depuis l'aéroport. Ils venaient couvrir les préparatifs de l'expérience.

Théo se dirigea vers sa voiture, une Ford Octavia rouge, modèle solide et fiable. Il avait passé sa jeunesse à jouer avec des accélérateurs de particules qui coûtaient des milliards et il n'avait pas besoin d'un coupé sport pour affirmer sa valeur personnelle.

L'auto l'identifia quand il approcha et il hocha la tête pour signifier qu'il voulait monter à son bord. La portière du côté conducteur remonta en coulissant sur le toit. On pouvait encore acheter des modèles avec portières à charnières verticales, mais les places de stationnement étaient devenues tellement rares et étroites dans les centres urbains que ce nouveau système était beaucoup plus adapté.

Théo s'installa à l'intérieur du véhicule et lui indiqua la destination qu'il souhaitait.

— À cette heure de la journée, répondit la voiture d'une voix masculine bien timbrée, ce sera plus rapide en prenant la rue Meynard.

— D'accord, dit Théo. Tu conduis.

La Ford s'éleva du sol et démarra.

— Musique ou infos ? demanda-t-elle.

— Musique.

La voiture diffusa la musique qu'il appréciait tout particulièrement en ce moment, le dernier album d'un group pop coréen. Mais les mélodies ne parvinrent pas à le détendre. Bon sang, il savait bien qu'il n'aurait jamais dû se trouver ici, en Suisse, mais le Grand collisionneur de hadrons demeurerait l'installation de son genre la plus importante au monde. Avant l'invention du TTC, les diverses tentatives pour ranimer le projet du Supercollisionneur supraconducteur, torpillé par le Congrès américain en 1993, avaient toutes échoué. Et utiliser et réparer des accélérateurs de particules constituait un art en voie d'extinction. La plupart des gens qui avaient conçu l'accélérateur LEP original — le premier à avoir été installé dans le tunnel souterrain géant du CERN — étaient décédés ou à la retraite, et seuls quelques-uns ayant travaillé sur le LHC entré en service un quart de siècle plus tôt étaient encore en activité. L'expertise de Théo était donc indispensable ici, en Suisse. Mais il n'avait nullement l'intention de servir de cible.

La Ford s'arrêta devant l'adresse qu'il avait donnée : le quartier général de la police de Genève. C'était une bâtisse vieille de plus d'un siècle, à la façade noircie par les fumées d'échappement, alors même que les véhicules équipés de moteurs à combustion étaient interdits depuis 2021. Un ravalement

semblait plus qu'indiqué.

— Ouverture, dit Théo.

La portière disparut dans le toit de la voiture.

— Il n'y a pas de place de stationnement disponible dans un rayon de cinq cents mètres, l'informa la Ford.

— Alors fais le tour du pâté d'immeubles jusqu'à ce que je t'appelle quand je serai prêt à partir, ordonna Théo.

L'auto accusa réception de la demande. Théo coiffa sa casquette, mit ses lunettes et sortit. Il traversa la rue, gravit les marches et entra dans le bâtiment.

— Bonjour, dit un homme blond aux épaules massives, assis derrière un bureau. Je peux vous aider ?

— Oui, répondit Théo. Je voudrais voir l'inspecteur Drescher, s'il vous plaît.

Helmut junior avait effectivement été promu au grade d'inspecteur, un détail que Théo avait vérifié quelques mois plus tôt.

— Moot n'est pas là, dit le réceptionniste. Quelqu'un d'autre serait en mesure de vous aider, peut-être ?

Théo sentit son moral chuter. Drescher pourrait comprendre, mais expliquer la situation à un inconnu...

— J'espérais vraiment voir l'inspecteur Drescher. Il doit revenir bientôt ?

— Je ne peux vraiment pas vous... Oh, dites donc, ce doit être votre jour de chance : le voilà qui arrive.

Théo se retourna. Deux hommes ayant apparemment l'âge qui correspondait entraient dans le hall. Le Grec aurait été bien incapable de dire lequel était Drescher.

— Inspecteur Drescher ? fit-il d'une voix hésitante.

— C'est moi, dit l'homme de droite.

Helmut était devenu un adulte d'une certaine prestance, cheveux brun clair, yeux bleus et mâchoire volontaire.

— Comme je disais, commenta le planton derrière Théo. Votre jour de chance.

*Seulement si je suis encore vivant demain*, songea le physicien.

— Inspecteur Drescher, il faut que je vous parle.

Helmut se tourna vers son compagnon.

— On se voit tout à l'heure, Fritz.

Celui-ci acquiesça et s'éloigna.

Drescher ne montra en rien qu'il avait reconnu Théo. Bien sûr, vingt et un ans s'étaient écoulés depuis leur première et dernière entrevue, et si les médias avaient beaucoup parlé de la tentative de déplacement temporel, Théo avait été beaucoup trop occupé pour donner des interviews. Il avait laissé cette corvée à Jake Horowitz.

Drescher précéda Théo dans les entrailles du bâtiment. Il était vêtu simplement, mais le physicien ne put s'empêcher de remarquer qu'il portait

des chaussures très élégantes. L'inspecteur appliqua sa main ouverte sur un lecteur optique et un double battant s'ouvrit sur la pièce de la brigade. De nombreux ordinateurs guère plus épais qu'une feuille de papier encombraient les bureaux. Un mur entier était occupé par un plan de la circulation de Genève, avec chaque véhicule suivi grâce à son transpondeur. Théo chercha à repérer le sien qui devait tourner autour du pâté d'immeubles. D'après la ronde incessante des points lumineux, il n'était pas le seul.

— Asseyez-vous, dit Drescher en lui désignant la chaise en face de son bureau.

Il prit un ordinateur extra-plat et le plaça entre eux.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'enregistre notre conversation ? dit-il.

Aussitôt les mots apparurent en texte sur l'écran, précédés de la mention « H. Drescher ».

Théo secoua la tête. L'inspecteur fit un petit signe en direction de l'ordinateur et son visiteur comprit qu'il désirait une réponse orale.

— Non, dit-il.

L'écran afficha sa réponse après un point d'interrogation en surbrillance à la place de son nom.

— Et vous êtes ?

— Theodosios Procopides, dit Théo.

Il s'attendait que son nom rappelle quelque chose au policier, mais ce fut l'ordinateur qui réagit le premier. Une fenêtre s'ouvrit sur l'écran, avec l'orthographe correcte de son nom et quelques renseignements de base le concernant. Le point d'interrogation avant le « Non. » s'effaça pour être remplacé par « T. Procopides ».

— Et que puis-je pour vous ? demanda Drescher, qui n'avait toujours pas réagi.

— Vous ne savez pas qui je suis, n'est-ce pas ? dit Théo.

L'inspecteur eut une moue négative.

— La, hum, la dernière fois que nous nous sommes vus, je n'avais pas de barbe.

Drescher dévisagea Théo.

— Eh bien, je... oh ! Oh ! mon Dieu ! C'est *vous* !

Théo baissa les yeux sur l'ordinateur, qui avait fidèlement retranscrit ce bafouillage. Quand il reporta son attention sur le policier, celui-ci avait blêmi.

— Oui, c'est moi.

— Mon Dieu, souffla le policier. Cette histoire m'a hanté pendant des années... Vous savez, j'ai assisté à un tas d'autopsies depuis, et j'ai vu mon lot de cadavres. Mais le vôtre... Enfin, ce genre de spectacle, quand vous n'êtes qu'un gosse...

Il frissonna.

— Je suis désolé, dit Théo, qui marqua un temps avant d'ajouter : Vous vous souvenez de ma visite, peu après que vous avez eu cette vision ? C'était

au domicile de vos parents, la maison avec cet escalier aux marches sans montant ?

L'inspecteur hocha la tête.

— Je m'en souviens. Vous m'avez filé une sacrée frousse.

— Désolé pour ça aussi.

— J'ai essayé de chasser cette vision de ma mémoire, dit Drescher. Pendant toutes ces années, je me suis efforcé de ne pas y penser. Mais elle revient toujours, vous savez. Même après tout ce que j'ai pu voir d'autre, cette scène continue à me poursuivre.

Théo eut un petit sourire embarrassé.

— Oh, vous n'y êtes pour rien, fit Drescher avec un geste de la main pour balayer le sujet. Et votre vision, à vous, elle ressemblait à quoi ?

La question prit Théo au dépourvu. De toute évidence, Drescher avait toujours du mal à relier sa propre vision de ce cadavre avec la réalité de l'être humain assis face à lui.

— Je n'ai pas eu de vision.

— Oh. Oui, bien sûr..., fit le policier, gêné à son tour. Désolé.

Un silence pesant s'établit quelques secondes entre eux, que l'inspecteur finit par rompre :

— Vous savez, ça n'a pas eu que ce côté négatif. La vision, je veux dire. Elle m'a poussé à m'intéresser au travail de la police. Sans elle, je ne sais pas si je serais entré à l'académie.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans la police ?

— Sept ans, dont deux comme inspecteur.

Théo ignorait si c'était là un avancement rapide, mais il se prit à faire des calculs en rapport avec l'âge de Drescher. Celui-ci n'était pas allé à l'université. Théo passait beaucoup trop de temps avec les scientifiques et les diplômés divers, et il craignait toujours de se montrer sans le vouloir un peu condescendant envers une personne qui n'avait pas poussé ses études au-delà du lycée.

— C'est bien, fit-il pour dire quelque chose.

Drescher haussa les épaules, puis il se rembrunit en regardant son visiteur.

— Vous ne devriez pas vous trouver ici, ni dans le coin. En fait, vous ne devriez même pas être en Europe. Vous avez sans doute été tué dans Genève ou tout près, sinon je n'aurais pas été chargé de l'enquête. Si j'avais eu une vision de mon propre assassinat ici, aujourd'hui, vous pouvez parier que je serais à Hawaï à cette heure.

Ce fut au tour de Théo de hausser les épaules.

— Je ne voulais pas être ici, mais je n'avais pas le choix. Je travaille au CERN, je vous l'ai dit. J'appartenais à l'équipe qui a mené l'expérience avec le Grand collisionneur de hadrons, il y a vingt et un ans. Ils ont besoin de moi pour la reproduire, après-demain. Croyez-moi, s'il ne tenait qu'à moi, je serais ailleurs.

— Vous ne vous êtes pas mis à la boxe, n'est-ce pas ?

— Non.

— Parce que dans ma vision...

— Je sais, je sais. Vous avez dit que j'avais été tué pendant un match de boxe.

— Mon père adorait regarder la boxe à la télé, dit Helmut. Un sport un peu bizarre pour un marchand de chaussures, je suppose, mais il aimait ça. Je regardais souvent avec lui, même quand j'étais petit.

— Écoutez, fit Théo, vous savez d'une façon très particulière que je suis *réellement* en danger. C'est pour cette raison que je suis venu vous voir. J'ai besoin de votre aide, Helmut. Entre le moment présent et celui où l'expérience sera reproduite, soit dans... cinquante-sept heures.

Drescher lui désigna tous les ordinateurs ultraplats sur son bureau.

— J'ai beaucoup de boulot.

— Je vous en prie. Vous savez ce qui risque de m'arriver. La plupart des gens ne travailleront pas après-demain, pour pouvoir rester en sécurité chez eux pendant le déplacement temporel. Je déteste demander ça, mais vous pourriez consacrer ce temps à rattraper tout le travail que vous n'auriez pas fait aujourd'hui et demain...

— Je ne suis pas en congé mercredi, dit Drescher, et du menton il désigna les autres policiers présents dans la grande salle. Aucun de nous n'est de repos. Au cas où il y aurait des problèmes... Vous avez une idée de la personne qui risque de vous tirer dessus ?

— Non, aucune. Je me suis creusé la tête pendant vingt et un ans pour tenter de déterminer qui j'aurais bien pu mettre assez en rogne pour qu'on veuille ma mort, ou qui pourrait profiter de ma disparition. Mais je n'ai trouvé personne.

— Personne ?

— Eh bien, vous savez, ce genre de choses vous rend dingue, paranoïaque. Vous vous mettez à soupçonner tout le monde. Pendant un temps j'ai cru que mon vieux partenaire, Lloyd Simcoe, était le coupable. Mais je lui ai parlé hier encore. Il est dans le Vermont, et il ne prévoit pas de venir en Europe avant longtemps.

— S'il prend un supersonique, c'est un vol de seulement... quoi ? trois heures ?

— Je sais, je sais... Mais non, franchement, je suis sûr que ce n'est pas lui. Mais il y a quelqu'un, là, dehors, qui risque effectivement d'attenter à ma vie aujourd'hui même. Et je vous demande, je vous supplie d'empêcher cette personne de me tuer.

— Où devez-vous vous rendre, aujourd'hui ?

— Au CERN. Dans mon bureau, au centre de contrôle du LHC, ou dans le tunnel.

— Le tunnel ?

— Oui. Vous avez dû en entendre parler : il y a sous le CERN un anneau

souterrain de vingt-sept kilomètres de circonférence, à cent mètres sous la surface. C'est là que se trouve le LHC.

Drescher se mordilla la lèvre inférieure d'un air pensif.

— Laissez-moi parler au capitaine.

Il se leva, traversa la salle et alla frapper doucement à une porte close. Celle-ci coulisssa et Théo aperçut une femme brune, au visage sévère, de l'autre côté. Drescher entra dans la pièce et la porte se referma derrière lui.

Son absence sembla durer une éternité. Théo regarda autour de lui nerveusement. Sur le bureau se trouvait l'hologramme d'une jeune femme, son épouse ou son amie, et celui d'un couple plus âgé. Théo reconnut la femme : Frau Drescher. C'était certainement un cliché récent, car le prix des holocaméras n'était devenu accessible à un simple inspecteur que depuis deux ans tout au plus, et Théo vit que le temps avait été clément avec la mère d'Helmut junior. Elle était toujours séduisante et portait avec fierté le gris dans ses cheveux.

Enfin, la porte coulisssa de nouveau et Drescher ressortit. Il revint s'asseoir à son bureau.

— Je suis désolé, dit-il. Si quelqu'un avait proféré des menaces ou déjà commis...

— Laissez-moi parler à votre capitaine.

L'inspecteur grimaça.

— Elle refusera de vous recevoir. La plupart du temps, elle ne veut même pas *me* recevoir. (Il adopta un ton plus doux pour poursuivre.) Je suis réellement désolé, monsieur Procopides. Suivez mon conseil... Soyez prudent, c'est tout.

— Je pensais que vous, vous plus que n'importe qui, vous comprendriez...

— Je ne suis qu'un flic. J'obéis aux ordres... (Il prit un ton presque malicieux.) Par ailleurs, venir ici était peut-être une grossière erreur. Qui vous dit que ce n'est pas moi le type qui vous abattra ? Agatha Christie n'a pas écrit un roman dans ce genre, dans lequel c'est l'inspecteur l'assassin ? Ce serait assez ironique, non, alors que vous venez me voir ?

Théo était tétanisé. Son cœur battait follement et il ne savait pas quoi dire. Seigneur, il avait été tué avec un Glock, une arme très prisée des officiers de police partout dans le monde...

— Mais ne vous en faites pas, dit Drescher avec un sourire d'excuse. Je plaisantais. Je suppose que je voulais vous effrayer un peu, après la trouille que vous m'avez filée dans ma jeunesse.

Il fit néanmoins glisser son doigt sur l'écran de l'ordinateur pour effacer les dernières lignes de la transcription.

— Bonne chance, monsieur Procopides. Comme je l'ai dit, soyez simplement prudent. Pour des milliards de gens, le futur n'a pas correspondu à ce que leur vision indiquait. Je ne devrais pas avoir à vous le dire, puisque c'est vous le scientifique, mais il n'y a vraiment aucune raison valable de

penser que votre vision va se réaliser.

Théo appela sa voiture à l'aide de son téléphone cellulaire et s'y installa dès qu'elle arriva.

Drescher avait raison, évidemment. Le Grec se sentait un peu gêné d'avoir eu cette petite crise de panique. Probablement la faute à un cauchemar fait la veille, ajouté à l'anxiété qu'il éprouvait pour la reproduction de l'expérience. Il essaya de se détendre et contempla la campagne tandis que la Ford le ramenait au centre de contrôle du LHC. Le car était toujours là. Sa vue le rendit presque nostalgique. Les cars Globus Gateway étaient présents partout en Europe, depuis des dizaines d'années. Il n'avait jamais effectué un de leurs circuits touristiques, mais à l'adolescence lui et deux de ses amis les guettaient toujours, en juillet et en août. Les jeunes filles américaines qui cherchaient à vivre un été de sensations fortes voyageaient souvent à leur bord. À l'époque, Théo avait connu plus d'un soir romantique avec une étudiante américaine.

Mais ces souvenirs agréables se diluèrent peu à peu dans une tristesse insidieuse. Il pensait maintenant à son pays, et à Athènes. Il n'y était retourné que deux fois depuis les funérailles de Dim. Pourquoi n'avait-il pas consacré plus de temps à ses parents ? Il laissa la voiture choisir une place libre, sortit du véhicule et entra dans le centre de contrôle du LHC.

— Oh, Théo, fit Jake Horowitz qui venait vers lui dans le couloir décoré de mosaïques. Je vous cherchais, justement.

J'ai appelé votre voiture, mais elle m'a répondu que vous aviez été arrêté, ou quelque chose de ce genre.

— Cette Ford a le sens de l'humour, dit Théo. En réalité, j'ai rendu visite à quelqu'un que je croyais être un vieil ami.

— Il y a un problème avec le LHC, et Jiggs ne sait pas comment le résoudre.

— Oh ?

— Oui, quelque chose en rapport avec les groupes de cryostats. Le numéro 44, dans l'octant 3.

Théo fit la grimace. Le LHC n'avait pas fonctionné à pleine puissance depuis trois ans. Jiggs, âgé de trente-quatre ans, était le chef de la division de maintenance et il n'avait jamais vu le collisionneur utilisé à des niveaux de quatorze TeV et au-delà. Les réglages des cryostats étaient notoirement compliqués.

— Je vais aller y jeter un coup d'oeil.

À l'époque où trois mille personnes travaillaient au CERN, Théo n'aurait jamais eu à descendre seul dans le tunnel du LHC, mais avec l'équipe actuelle réduite au minimum, il lui sembla que c'était la meilleure solution. De plus, le tunnel était probablement l'endroit le plus sûr. Certes, un fou furieux pouvait toujours s'introduire dans l'enceinte du CERN, avec l'intention d'abattre Théo, mais un tel intrus serait arrêté bien avant de pouvoir atteindre le tunnel.

Par ailleurs, personne hormis Jake et Jiggs, en qui il avait entière confiance, ne saurait jamais qu'il se trouvait là.

Il prit l'ascenseur pour descendre au niveau moins cent mètres. Dans le tunnel de l'accélérateur de particules, l'air était humide et tiède, et il y planait une odeur d'ozone et d'huile moteur. La lumière assez faible, d'un blanc bleuté, était dispensée par les néons accrochés à la voûte et ponctuée de l'éclat jaune des lampes d'urgence fixées aux murs. Les vibrations du matériel, le bourdonnement des pompes à air et le claquement des talons de Théo sur le ciment renvoyaient des échos sonores. En coupe transversale le tunnel était circulaire, si l'on exceptait le plancher plat, et son diamètre variait entre trois mètres cinquante et trois mètres quatre-vingts.

Comme il l'avait souvent fait durant toutes ces années, Théo regarda dans une direction puis dans l'autre. Il pouvait voir très loin et discerner la courbe très légère de l'ensemble.

Le fer en T rivé au plafond servait à guider le monorail que Jiggs avait laissé garé là. L'engin était constitué d'une cabine juste assez grande pour une personne, avec trois wagonnets destinés au transport de matériel plutôt que de gens et une deuxième cabine disposée à l'inverse de la première. Les wagonnets n'étaient guère plus que des paniers suspendus faits de métal peint en bleu. Chaque cabine était une structure ouverte, avec des phares montés au-dessus d'un pare-brise courbe et un épais pare-chocs en caoutchouc en dessous.

Le conducteur devait s'installer avec les jambes étendues devant, car la cabine n'était pas assez haute pour accueillir une personne assise normalement. Le nom « ORNEX » — le fabricant du monorail — était inscrit à l'avant de la cabine et flanqué de petits réflecteurs rouges, avec juste en dessous une large bande noire et jaune de marquage de sécurité. Ils voulaient avoir la certitude absolue que les cabines soient bien visibles dans le tunnel peu éclairé. Le monorail avait été amélioré en 2020. Il pouvait maintenant se déplacer à près de soixante kilomètres à l'heure, ce qui signifiait qu'il était capable d'effectuer le tour complet du tunnel en moins de trente minutes.

Théo prit une boîte à outils dans un des casiers de la zone d'embarquement et coiffa son casque jaune. Il plaça la boîte dans un des wagonnets, grimpa dans la cabine qui faisait face à la direction qu'il voulait emprunter — dans le sens des aiguilles d'une montre — et fit démarrer le petit convoi.

L'inspecteur Helmut Drescher s'efforçait de travailler. Il avait sept affaires en cours et le capitaine Lavoisier avait exigé qu'il avance un peu. Mais l'esprit de Moot ne cessait de revenir à la situation désespérée de Théo Procopides. Ce type lui avait fait plutôt bonne impression et il aurait aimé pouvoir l'aider. Il semblait en bonne forme pour quelqu'un qui devait approcher la cinquantaine. Le policier prit l'ordinateur qui avait transcrit leur entretien. La fenêtre biographique de Théo était toujours disponible et il



l'afficha. Né le 2 mars 1982, ce qui lui faisait donc quarante-huit ans. Un peu âgé pour être boxeur. Et puis, il n'avait pas le physique pour ce sport. Peut-être que dans une réalité alternative les visions avaient montré qu'il était entraîneur, ou arbitre. Mais non... Tout ça ne collait pas. Drescher n'avait pas sur lui la carte de visite que Procopides lui avait donnée vingt ans plus tôt, même s'il l'avait conservée et y avait jeté un coup d'oeil de temps à autre. Il se souvenait que la mention CERN y figurait. Donc, s'il était déjà physicien au moment des visions de 2009, il semblait très improbable qu'il se soit ensuite tourné vers une carrière sportive. Mais Moot se remémorait très clairement sa propre vision. L'homme en blouse blanche — le médecin légiste, il le savait maintenant — avait dit que le Grec avait été tué sur le ring et...

*Sur le ring.*

*Le ring...* le mot en anglais comme en allemand pour « anneau ». *Sur le ring*, c'est-à-dire : dans l'anneau...

Qu'avait dit Procopides pendant leur conversation ? « *Vous avez dû en entendre parler : il y a sous le CERN un anneau souterrain de vingt-sept kilomètres de circonférence, à cent mètres sous la surface. C'est là que se trouve le LHC.* »

Il avait eu la vision alors qu'il n'était encore qu'un gamin, un gamin qui regardait les matchs de boxe à la télévision, avec son père. Un gamin qui aimait le film *Rocky*. Quand le légiste lui avait parlé de *ring*, il avait compris qu'il s'agissait d'un match de boxe. Et depuis il n'y avait plus pensé.

« *Un anneau souterrain.* »

Merde. Procopides était peut-être *réellement* en danger. Drescher se leva de son bureau et retourna voir le capitaine Lavoisier.

Le groupe de cryostats défectueux se trouvait à dix kilomètres. Il faudrait environ dix minutes au monorail pour amener Théo là-bas. Le phare de la cabine tranchait dans l'obscurité. Il y avait des néons placés à intervalles réguliers sur toute la longueur du tunnel, mais il était inutile d'éclairer les vingt-sept kilomètres.

Enfin, le monorail arriva à destination. Théo le mit à l'arrêt, débarqua et trouva le panneau de commande de l'éclairage du secteur. Il alluma sur cinquante mètres devant et derrière lui. Puis il prit la boîte à outils et s'avança vers l'unité défectueuse.

Cette fois le capitaine Lavoisier l'approuva et donna à Drescher la permission d'agir comme garde du corps de Théo jusqu'à la fin de la journée. L'inspecteur prit sa voiture banalisée et se rendit au CERN. Il se doutait que l'établissement serait pareil à bien d'autres : le signal du transpondeur équipant le véhicule d'un employé lui permettait de franchir automatiquement les portes, mais lui dut s'arrêter et montrer son badge au système de sécurité pour obtenir le même résultat. Il en profita pour demander son chemin à

l'ordinateur de l'entrée. Le CERN comptait une dizaine de bâtiments, vides pour la plupart. Il lui fallut cinq minutes pour trouver le centre de contrôle du LHC. Il laissa sa voiture se poser sur l'asphalte et se hâta d'entrer.

Une jolie femme d'une cinquantaine d'années, au visage saupoudré de taches de rousseur, venait vers lui dans un couloir décoré de mosaïques. Moot lui montra son insigne.

— Je cherche Théo Procopides, dit-il.

— Il était par ici ce matin. Voyons si nous pouvons le trouver.

Elle le précéda au coeur du bâtiment, regarda dans deux pièces, mais Théo n'y était pas.

— Essayons le bureau de mon mari, dit-elle. Il travaille avec Théo.

Ils parcoururent un autre couloir et pénétrèrent dans une autre pièce.

— Jake, cet homme est officier de police. Il cherche Théo.

— Il est descendu dans le tunnel, répondit Horowitz, à cause d'un groupe de cryostats défectueux, à l'octant 3.

— Il a peut-être des ennuis, déclara Drescher. Vous pouvez me mener jusqu'à lui ?

— Des ennuis ?

— Dans une vision qui le concerne, il se fait abattre aujourd'hui. Et j'ai de bonnes raisons de penser que ça se passe dans le tunnel.

— Mon Dieu ! dit Jake. Euh, oui, bien sûr, je peux vous conduire jusqu'à lui, et... Oh ! non ! Il a dû prendre le monorail.

— Le monorail ?

— Un monorail fait le tour de l'anneau. Mais il l'a emmené à dix kilomètres d'ici.

— Vous n'en avez qu'un ?

— Il y en avait trois de plus, mais nous les avons vendus il y a des années. Nous n'en avons plus qu'un, oui.

— Vous pourriez voler jusqu'à la station d'accès éloigné, dit la femme. Il n'y a pas de route, mais vous pouvez facilement survoler les champs.

— Mais oui, bien sûr ! s'exclama Jake en souriant à sa femme. Belle et intelligente, comme toujours ! (Il se tourna vers Moot.) Allons-y.

Les deux hommes sortirent sans tarder sur le parking.

— Prenons ma voiture, dit l'inspecteur.

Ils s'installèrent, Drescher démarra et le véhicule décolla du sol. Il suivit les instructions de Jake pour quitter l'enceinte. Puis le physicien lui désigna une direction à travers les champs.

La voiture se mit à les survoler.

Théo examina le boîtier du groupe de cryostats. Pas étonnant que Jiggs ait eu des difficultés à le réparer : il l'avait fait en partant du mauvais port d'accès. Le panneau derrière lequel il avait travaillé était toujours ouvert, mais les potentiomètres que Jiggs devait bidouiller étaient cachés derrière un autre panneau.

Théo essaya d'ouvrir la porte qui lui aurait permis d'atteindre les bonnes commandes, mais rien ne bougea. Comme la porte était restée inutilisée des années dans cette atmosphère humide, la corrosion avait apparemment scellé le battant. Il fouilla dans sa boîte à outils à la recherche de quelque chose pour le forcer, mais il n'y avait là que quelques tournevis inappropriés pour ce genre de tâche. Il lui aurait fallu un pied-de-biche, ou son équivalent. Il jura en grec. Il pouvait retourner à la zone d'embarquement avec le monorail et y trouver l'outil qui convenait, mais l'opération lui semblait constituer une perte de temps ridicule. Il y avait certainement un objet dans ce tunnel qui ferait l'affaire. Il regarda en arrière. Sur les dernières centaines de mètres parcourues, il n'avait rien remarqué de ce genre, mais il était vrai qu'il n'avait pas non plus cherché. Et puis, il lui paraissait plus logique de continuer à avancer, au moins sur une courte distance. Il aurait peut-être de la chance.

La station d'accès éloigné était un vieux bunker en ciment dont le cube gris saillait au milieu d'un champ de colza. La voiture de Moot se posa sur la petite allée — il y avait une voie d'accès qui partait dans l'autre direction — et coupa le moteur. Jake et lui sortirent du véhicule.

Il était midi et, en ce mois d'octobre, le soleil n'était pas très haut dans le ciel. Mais au moins il n'y avait pas d'abeilles. En été, elles devenaient un véritable fléau. Les flancs des montagnes étaient couverts de conifères, mais ici c'étaient les arbres à feuilles caduques qui prédominaient, et le feuillage de beaucoup avait déjà changé de couleurs.

— Allons-y, dit Jake.

Moot hésita une seconde.

— Il n'y a pas de risque d'irradiation, n'est-ce pas ?

— Pas tant que le collisionneur est éteint. Il n'y a aucun risque.

Alors qu'ils approchaient du blockhaus, un hérisson s'enfuit et disparut dans les pousses de colza hautes de près de un mètre. Jake s'arrêta devant la porte. Elle était d'un modèle ancien, à gonds, avec un verrou. Et elle avait été forcée. Un pied-de-biche gisait dans l'herbe, à un mètre de là.

L'inspecteur s'approcha à son tour.

— Pas de corrosion, dit-il en indiquant le métal à l'endroit où le verrou avait été brisé. L'effraction est récente. (De la pointe de sa chaussure, il repoussa le pied-de-biche'.) L'herbe en dessous est encore verte. Ç'a dû se produire aujourd'hui, ou hier. Il y a quelque chose de valeur, en bas ?

— De valeur, oui, mais qu'on puisse revendre ? Pas à moins d'être dans le circuit du marché noir pour le matériel de physique obsolète.

— Vous avez bien dit que le collisionneur n'avait pas servi, récemment ?

— Pas depuis des années.

— Il pourrait s'agir de squatteurs... On pourrait vivre en bas ?

Jake grimaça.

— Je suppose que oui. Il fait froid et sombre, mais on est à l'abri de la pluie.

Moot avait une petite sacoche accrochée à sa ceinture. Il l'ouvrit et en sortit un boîtier électronique qu'il passa au-dessus du pied-de-biche.

— Beaucoup d'empreintes, constata-t-il.

Jake regarda le petit écran où les empreintes apparaissaient en surbrillance. Moot enfonça quelques touches. Après une dizaine de secondes, un texte défila à la place de l'image.

— Pas de correspondance dans nos dossiers. Celui qui a fait ça n'a jamais été arrêté en Suisse, ni dans un pays de l'Union européenne... Procopides se trouve à quelle distance de nous ?

Jake indiqua une direction.

— À environ cinq kilomètres, de ce côté. Mais il devrait y avoir deux aéroglisseurs garés en bas. Nous pourrions en prendre un.

— Il a un téléphone cellulaire ? Nous pouvons le contacter ?

— Il est à cent mètres sous terre, rappela Jake. Les cellulaires ne fonctionnent pas.

Ils entrèrent dans le blockhaus.

Théo avait parcouru environ deux cents mètres sans rien trouver qui aurait pu lui permettre de forcer la porte d'accès au groupe de cryostats. Il regarda en arrière. Le poste lui-même n'était plus visible, à cause de la courbure du tunnel. Théo allait s'avouer vaincu quand quelque chose attira son attention, devant lui. C'était quelqu'un qui s'affairait auprès d'un des aimants sextupolaires. La personne ne portait pas de casque, en infraction avec toutes les règles de sécurité. Théo envisagea de le héler, mais l'acoustique était si mauvaise dans l'anneau qu'il avait depuis longtemps renoncé à cette pratique. Bah, peu importait qui était ce type du moment qu'il avait une boîte à outils mieux fournie que la sienne.

Il lui fallut une pleine minute pour s'approcher de l'homme. Celui-ci travaillait près d'une des pompes à air. Le bruit qu'il faisait avait dû lui masquer celui des pas du Grec. Un peu plus loin, sur le sol du tunnel, reposait un aéroglisseur, un disque d'environ un mètre cinquante de diamètre avec deux sièges sous une verrière. Ces engins avaient été créés pour les terrains de golf. Ils étaient beaucoup plus maniables sur les pelouses que les vieilles voiturettes électriques.

À sa grande époque, le CERN comptait des milliers d'employés que Théo ne connaissait même pas de vue, mais 331 aujourd'hui ils n'étaient plus que quelques centaines ici et il fut surpris de voir quelqu'un dont le visage ne lui était pas familier.

— Eh, fit-il.

L'homme, grand, mince, la cinquantaine, avec des cheveux blancs et des yeux gris sombre, fit volte-face. Manifestement, il était surpris. Il avait bien une boîte à outils, mais...

Il avait ouvert un large panneau d'accès sur le flanc de la pompe à air et venait tout juste d'insérer à l'intérieur un appareil qui ressemblait à une petite

malles en aluminium, avec sur le côté une minuterie aux chiffres bleus luminescents.

Des chiffres qui effectuaient un compte à rebours.

## *Chapitre 30*

Une série de casiers métalliques était alignée contre un mur du blockhaus. Jake y prit un casque jaune et fit signe au policier de l'imiter. Il y avait un ascenseur à côté d'un escalier. Jake enfonça le bouton d'appel, et ils attendirent un temps interminable que la cabine apparaisse.

— Celui qui a commis l'effraction doit toujours être en bas, dit le physicien. Sinon la cabine aurait été au niveau du sol.

— Et s'il avait emprunté l'escalier ? dit Moot.

— Possible, mais cent mètres, c'est l'équivalent d'un immeuble de trente étages. Et descendre à pied une telle hauteur, c'est épuisant, croyez-moi.

Ils montèrent dans l'ascenseur et Jake l'actionna. Le trajet vers les profondeurs s'effectua à une lenteur exaspérante. Il leur fallut plus d'une minute pour atteindre le niveau du tunnel. Ils sortirent de la cabine. Un aéroglisser se trouvait à quelques mètres, et Jake se dirigea vers lui sans hésiter.

— Vous n'avez pas dit qu'il y en aurait deux ?

— C'est ce à quoi je m'attendais, oui, répondit Horowitz.

Il s'installa sur le siège conducteur et l'inspecteur prit place à côté de lui. Jake alluma les phares et enclencha les ventilateurs verticaux. L'engin se souleva légèrement du sol et ils partirent dans le tunnel aussi vite qu'il leur était possible, en allant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. En chemin, le tunnel se redressait sur une certaine distance. Il affectait ce même trajet en ligne droite aux abords des quatre grands détecteurs, afin d'éviter le rayonnement du synchrotron. Au milieu de la section rectiligne, ils virent la chambre de vingt mètres de haut, maintenant vide, qu'occupait jadis le détecteur CMS avec son aimant de quatorze mille tonnes. À l'époque de sa construction, le CMS avait coûté presque cent millions d'euros. Après le développement du Collisionneur tachyon-tardyon, le CERN avait mis en vente le CMS ainsi qu'ALICE, qui avait été logé dans une chambre similaire, à un autre point du tunnel. Le gouvernement japonais avait acheté les deux pour les utiliser sur le site de leur accélérateur KEK de Tsukaba. Michiko Komura avait d'ailleurs supervisé le démontage de ces deux énormes engins

et leur réassemblage au Japon. Le son des moteurs de l'aéroglossier se répercuta dans la vaste chambre où on aurait pu caser un petit immeuble d'appartements.

— C'est encore loin ? demanda l'inspecteur.

— Nous y sommes presque.

Théo regarda l'homme qui était toujours accroupi devant la pompe à air.

— *Mein Gott*, grommela l'inconnu.

— Vous, fit Théo en français. Vous êtes qui, d'abord ?

— Bonjour, docteur Procopides.

Le physicien se détendit un peu. Si ce type connaissait son nom, ce n'était pas un intrus. D'ailleurs son visage éveillait un vague souvenir...

L'homme regarda le tunnel derrière lui, dans la direction par laquelle il était venu, puis il glissa la main sous son blouson en cuir et sortit un pistolet.

Le coeur de Théo fit un bond dans sa poitrine. Des années plus tôt, après que le jeune Helmut eut mentionné un Glock 9 mm, Théo avait regardé sur le Web à quoi ressemblait cette arme. Celle qui le menaçait maintenant était en tout point identique à ce qu'il avait vu alors. Avec un chargeur qui, si sa mémoire était bonne, pouvait contenir quinze balles.

L'homme baissa les yeux vers son pistolet, comme s'il était lui aussi étonné de le voir dans sa main. Puis il haussa légèrement les épaules.

— Un petit souvenir que j'ai rapporté des États-Unis. Là-bas, il est beaucoup plus facile de s'en procurer un... Et, oui, je sais à quoi vous pensez. (Il désigna la mallette en aluminium avec son écran à cristaux liquide, qui égrenait toujours le compte à rebours.) Vous vous dites : « C'est peut-être bien une bombe. » Et c'est exactement ça. J'aurais pu la poser n'importe où, mais je suis venu jusqu'ici parce que je voulais la cacher pour que personne ne la trouve. L'intérieur de ce boîtier m'a paru convenir à merveille.

— Qu'est-ce que... ? commença Théo d'une voix étrangement faible, et il se reprit pour parler avec plus de fermeté. Qu'est-ce que vous voulez faire ?

L'homme haussa encore les épaules.

— C'est évident, non ? Je m'efforce de saboter votre accélérateur de particules.

— Mais pourquoi ?

L'homme désigna Théo avec son arme.

— Vous ne me reconnaissez pas, hein ?

— Vous ne m'êtes pas inconnu, mais...

— Vous êtes venu en Allemagne, pour me rendre visite. Une de mes voisines vous avait contacté. Ma vision m'avait montré en train de regarder un flash infos enregistré dans lequel on parlait de votre mort.

— Oui, je me souviens, fit Théo.

Il ne parvenait pas à se remémorer le nom de cet homme, mais il se rappelait très bien leur entrevue, vingt ans plus tôt.

— Et pourquoi est-ce que je visionnais ce flash infos ? Pourquoi ce

reportage sur votre mort était celui que je voulais voir ? Parce que je vérifiais que rien ne m'incriminait. Je n'ai jamais voulu tuer qui que ce soit, mais je vous abattrai s'il le faut. Ce n'est que justice, après tout. Vous avez bien tué ma femme.

Théo voulut protester, affirmer qu'il n'avait jamais fait une chose pareille, mais tout lui revint en mémoire d'un coup. La femme de cet homme était tombée dans l'escalier d'une station de métro, pendant le déplacement temporel. Elle s'était brisé le cou.

— Nous n'avions aucun moyen de savoir ce qui allait se produire. Aucun moyen de l'empêcher.

— Mais si, vous auriez pu l'empêcher, bien sûr, rétorqua l'homme, et soudain Théo se souvint de son nom : Rusch, Wolfgang Rusch. Vous n'aviez pas à faire ce que vous avez fait. Essayer de reproduire les conditions de la naissance de l'univers ! Vouloir imiter l'oeuvre de Dieu ! La curiosité est un vilain défaut, dit-on. Mais c'était *votre* curiosité. Et elle a tué ma femme.

Théo ne savait quoi répondre. Comment expliquer la science — le besoin de savoir, la quête de la connaissance — à quelqu'un qui était si manifestement un fanatique ?

— Écoutez, dit-il, où en serait le monde si nous n'avions pas...

— Vous croyez que je suis fou ? s'emporta Rusch. Vous me croyez dingue, c'est ça ? Ah, mais non, je ne suis pas fou...

De la poche arrière de son pantalon, il sortit son portefeuille, et de la même main l'ouvrit et chercha à l'intérieur, jusqu'à en extirper une carte plastifiée jaune et bleu, qu'il lui montra.

C'était une carte d'identité de l'université Humboldt.

— Professeur titulaire, dit Rusch. Département de chimie. Doctorat à la Sorbonne. (En 2009, l'homme avait effectivement dit qu'il enseignait la chimie.) Si j'avais connu votre rôle dans cette monstruosité, à l'époque, je ne vous aurais pas parlé. Mais vous êtes venu me voir avant que le CERN reconnaisse qu'il était impliqué.

— Et maintenant vous voulez me tuer ? dit Théo.

Son coeur battait si fort que Théo s'attendait à le voir jaillir de sa poitrine et il sentait une sueur glacée recouvrir tout son corps.

— Ça ne fera pas revenir votre femme à la vie.

— Oh si, dit Rusch. Justement.

Il était réellement fou. Bon sang, pourquoi Théo était-il descendu seul dans ce maudit tunnel ?

— Pas votre mort, bien sûr, précisa Rusch. Mais ce que je suis en train de faire. Oui, ça va faire revenir Helena. Tout ça à cause du principe d'exclusion de Pauli.

Théo ne savait vraiment plus quoi dire. Ce type délirait.

— Quoi ?

— Wolfgang Pauli, dit Rusch. J'aime dire à mes étudiants que je lui dois mon prénom, même si c'est faux : c'est celui de mon grand-oncle paternel...



(Un court silence.) Le principe d'exclusion de Pauli s'appliquait seulement aux électrons, à l'origine : deux électrons ne pouvaient pas occuper simultanément le même état d'énergie. Plus tard, on a étendu ce principe à d'autres particules subatomiques.

Théo savait tout cela. Il fit de son mieux pour dissimuler la panique qui montait en lui.

— Et alors ?

— Alors je crois que le principe d'exclusion s'applique également au concept de moment présent. Toutes les preuves sont là : il ne peut y avoir qu'un seul moment présent. De tout temps, dans l'histoire humaine, nous nous sommes tous accordés sur quel moment est le moment présent. Jamais il n'y a eu un moment qu'une partie de l'humanité a considéré comme étant présent, une autre partie comme étant passé, une autre encore comme étant futur.

Théo ne voyait pas très bien où Rusch voulait en venir.

— Vous ne saisissez pas ? dit Rusch. Quand vous avez déplacé la conscience de l'humanité de vingt et un ans dans le futur — quand vous êtes passé du « moment présent » de 2009 à 2030 —, le « moment présent » que les gens auraient dû vivre en 2030 a été déplacé ailleurs. Le principe d'exclusion ! Vous ne pouvez pas superposer le « moment présent » de 2009 sur celui de 2030. Ces deux « moments présents » ne peuvent pas exister simultanément. Quand j'ai appris que vous alliez reproduire l'expérience à l'heure exacte décrite dans les visions, tout est devenu clair. La supernova Sanduleak oscillera entre ses différents états pendant encore des siècles et des siècles, et l'essai de demain ne sera certainement pas le dernier. Vous pensez que l'envie qu'a l'humanité de découvrir son futur sera satisfaite par un seul petit aperçu de plus ? Bien sûr que non. Depuis l'Antiquité, aucun rêve n'est plus séduisant que celui de connaître le futur. Chaque fois qu'il sera possible de déplacer la sensation du « moment présent », nous le ferons. En admettant que votre expérience réussisse demain, évidemment.

Théo coula un regard rapide vers la bombe. S'il lisait correctement l'affichage de la minuterie, il restait un peu plus de cinquante-trois heures avant qu'elle explose. Il s'efforçait de penser logiquement, mais il n'aurait jamais cru qu'on pouvait être aussi ébranlé par une arme braquée sur vous.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Que s'il n'y a pas d'ouverture ici en 2030 pour que la conscience de 2009 s'y glisse, alors ce premier bond dans le temps n'aura jamais lieu ?

— Exactement !

— Mais c'est impossible : le premier bond temporel a *déjà* eu lieu. Nous l'avons tous vécu il y a vingt et un ans.

— Nous ne l'avons pas tous vécu, dit Rusch d'un ton dur.

— Euh, non, mais...

— Oui, il a eu lieu. Mais je vais l'annuler. Je vais réécrire rétroactivement les deux dernières décennies.

Théo n'avait pas envie de le contredire, mais ce fut plus fort que lui :

— Ce n'est pas possible.

— Si, c'est possible. Je le sais. J'ai déjà réussi.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que toutes les visions avaient en commun, la première fois ? demanda Rusch.

— Je ne vois pas...

— Des activités de loisir ! Dans son immense majorité, la population mondiale semblait être en vacances, ou profiter d'un jour férié. Et pourquoi ? On leur avait dit à tous de rester à la maison ce jour-là, en sécurité, parce que le CERN allait tenter de reproduire le déplacement temporel. Mais quelque chose s'est passé, quelque chose qui a annulé cette reproduction, simplement trop tard pour que les gens retournent au travail. Et c'est ainsi que l'humanité a bénéficié d'un jour de congé inattendu.

— Il est plus probable que ce que nous avons vu la première fois ait été uniquement une version de la réalité dans laquelle l'événement de précognition ne s'était jamais produit.

— Ridicule, trancha Rusch. Bien sûr nous avons vu des gens au travail — des commerçants, des vendeurs de rue, la police... Mais la plupart des magasins étaient fermés, n'est-ce pas ? Vous avez entendu les spéculations : que le mercredi 23 octobre 2030 serait un jour férié partout dans le monde. Mais nous sommes en 2030, et vous savez aussi bien que moi qu'un tel jour férié n'existe pas. Tout le monde avait quitté le travail pour se préparer à un déplacement temporel qui n'est jamais arrivé. Mais ils ont su qu'il ne se produirait pas, je veux dire que l'annonce de la panne du Grand collisionneur de hadrons a été diffusée plus tôt durant cette même journée. Eh bien, j'ai réglé ma bombe pour qu'elle explose deux heures avant l'arrivée des neutrinos de Sanduleak.

— Mais si ce genre de nouvelle figurait aux infos, quelqu'un l'aurait certainement appris dans sa vision. Et en aurait parlé.

— Non, je suis sûr que mon scénario est le bon. Je réussirai à mettre le CERN hors service. La conscience de la Terre de 2030 restera là où elle doit être, et le changement se propagera à rebours à partir de ce point, pour remonter vingt et une années et réécrire l'histoire. Ma chère Helena et toutes les victimes de votre arrogance retrouveront la vie.

— Vous ne pouvez pas me tuer, dit Théo, et vous ne pouvez pas me garder ici pendant deux jours. Des gens vont remarquer mon absence, et ils descendront ici à ma recherche. Ils trouveront votre bombe et la désamorceront.

— Vous marquez un point..., fit Rusch.

Sans cesser de viser Théo avec le Glock, il recula vers la bombe. Il la sortit de la pompe à air en la soulevant par sa poignée. Il dut remarquer l'expression du physicien, car il crut bon de dire :

— Ne vous inquiétez pas, le système de mise à feu n'est pas sensible aux chocs.

Il plaça la bombe sur le sol du tunnel et tripota le clavier de la minuterie, puis il tourna la mallette pour que Théo puisse voir le compte à rebours. Celui-ci fonctionnait toujours, mais était maintenant réglé sur cinquante-neuf minutes et cinquante-six secondes.

— La bombe explosera dans une heure, dit Rusch. Plus tôt que prévu, mais l'effet sera le même. Tant que les dommages créés dans le tunnel demanderont plus de deux jours de réparation, *Der Zwischenfall* ne sera pas reproduit. (Il se tut un instant, avant de paraître se décider.) Maintenant, nous allons marcher un peu, vous et moi. Je n'aurais pas confiance si nous prenions l'aéroglisser tous les deux. J'imagine que vous êtes venu avec le monorail, n'est-ce pas ? Nous ne le prendrons pas non plus. Mais en une heure nous pouvons parcourir à pied une distance suffisante pour ne pas risquer d'être blessés. (Il fit un geste avec le pistolet.) Alors allons-y.

Ils se mirent à marcher dans le tunnel, en allant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, mais ils avaient à peine avancé de dix mètres que Théo perçut un chuintement singulier derrière eux. Il se retourna, tout comme Rusch. Un autre aéroglisser venait d'apparaître là-bas, au bout de la courbure de l'anneau souterrain.

— Qui est-ce ? maugréa l'Allemand.

La tignasse rousse et grise de Jake Horowitz était aisément identifiable, même à cette distance, mais l'autre personne...

Seigneur ! Elle ressemblait à...

C'était bien lui. L'inspecteur Helmut Drescher, de la police genevoise.

— Je ne sais pas, dit Théo en feignant de plisser les yeux pour mieux voir.

L'aéroglisser se rapprochait rapidement. Il y avait tant de matériel monté sur les parois que, prévenu d'une telle arrivée, on pouvait facilement se dissimuler. Rusch laissa la bombe sur le côté du tunnel et se mit à reculer. Mais il était trop tard. Jake pointait l'index sur eux. Rusch rejoignit Théo et lui enfonça le canon de son arme dans le flanc. Le physicien n'aurait jamais cru que son cœur pouvait battre aussi vite et aussi fort.

Drescher avait dégainé son propre pistolet quand l'aéroglisser se posa à cinq mètres d'eux.

— Qui êtes-vous ? dit Jake à l'Allemand.

— Attention ! lança Théo. Il a une arme !

Rusch paraissait s'affoler. Mettre une bombe quelque part était une chose, mais une prise d'otage doublée d'un meurtre potentiel en était une autre. Néanmoins son arme ne quittait pas les côtes de Théo.

— Exact, lança-t-il. Alors reculez.

L'inspecteur s'était campé jambes écartées, pour avoir le maximum de stabilité, et il tenait à deux mains son pistolet braqué droit sur le cœur de Rusch.

— Je suis officier de police. Lâchez votre arme.

— *Nein.*

La voix de Drescher resta d'un calme absolu.

— Lâchez cette arme ou je fais feu.

Le regard de Rusch bondit à droite, puis à gauche.

— Si vous tirez, le docteur Procopides mourra.

L'esprit de Théo était en ébullition. Les choses s'étaient-elles passées ainsi ? Rusch devrait lui tirer dessus non pas une, mais trois fois. Dans un affrontement comme celui-ci, il lui logerait peut-être une balle dans la poitrine — et il n'en faudrait pas plus —, mais dès qu'il aurait fait feu Drescher l'abattrait.

— Reculez ! cria l'Allemand. Reculez !

Jake semblait aussi terrifié que Théo l'était, mais l'inspecteur ne flanchait pas.

— Lâchez votre arme. Vous êtes en état d'arrestation.

La panique de Rusch parut baisser pendant quelques secondes, comme s'il était seulement étonné de l'accusation. S'il était réellement professeur d'université, il n'avait sans doute jamais eu de problèmes avec la loi. Soudain il retrouva tout son aplomb.

— Vous ne pouvez pas m'arrêter,

— Oh si, je le peux, répliqua Moot.

— À quelle police appartenez-vous ?

— Celle de Genève.

Rusch eut un petit rire aigre et il enfonça un peu plus son arme dans les côtes de Théo.

— Dites-lui où nous nous trouvons.

Le Grec ne comprenait pas la question.

— Dans le Grand collisionneur de...

— Le pays, coupa Rusch.

Le physicien sentit son cœur se serrer.

— Oh... Nous sommes en France. La frontière traverse le tunnel.

— Donc, fit Rusch à l'adresse de Drescher, vous n'avez aucune autorité ici. La Suisse n'est pas un état membre de l'Union européenne. Si vous m'abattez en dehors de votre juridiction, vous commettrez un meurtre.

L'inspecteur parut hésiter une seconde et l'arme dans ses mains s'abaissa très légèrement. Mais il la releva aussitôt pour viser l'Allemand au cœur.

— Je m'occuperai de la paperasse plus tard, railla-t-il. Lâchez votre arme ou je tire.

Rusch se tenait si près de Théo que celui-ci pouvait sentir sa respiration, rapide, légère. Il n'était pas loin de l'hyperventilation.

— D'accord, dit-il. D'accord.

Il s'écarta d'un pas de Théo.

« Kablam ! »

La détonation se répercuta, assourdissante, dans le tunnel.

Le cœur de Théo s'arrêta...

... mais seulement une seconde.

La bouche de Rusch s'était ouverte mollement sous le coup de l'horreur, de la terreur, de la peur...

... pour ce qu'il venait de faire...

... tandis que Moot Drescher reculait en chancelant, basculait et tombait à la renverse. Le policier se reçut lourdement sur le dos et son arme lui échappa. Une tache de sang s'élargissait déjà au niveau de son épaule.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Jake. Mon Dieu !

Il s'élança pour ramasser l'arme de l'inspecteur.

Rusch semblait complètement hébété. Théo en profita, recula et l'attaqua par-derrière d'une clé au cou. Il pesa de son genou replié contre le creux des reins de Rusch. De son autre main, il tenta de lui arracher le Glock.

Jake avait récupéré l'arme de Drescher. Il voulut la pointer sur les silhouettes combinées de Théo et Rusch, mais il tremblait. violemment. Théo tordit le bras de Rusch qui lâcha le pistolet. Le physicien s'écarta alors précipitamment de l'Allemand. Jake pressa la détente, mais son tir alla percuter un néon de la voûte qui explosa dans une cascade d'étincelles et de débris de verre. Rusch s'était baissé pour ramasser le Glock. Pas plus lui que Théo sembla en mesure de le saisir, et finalement Théo donna un coup de pied dans le pistolet, l'expédiant à une dizaine de mètres dans le tunnel.

Ils étaient maintenant désarmés tous les deux. Drescher était entouré d'une mare de sang, mais toujours vivant, car sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement. Jake tira une deuxième fois et rata.

Rusch se rua vers le Glock. Conscient qu'il ne pourrait le devancer, Théo décida de fuir dans l'autre sens.

— Il a une bombe ! cria-t-il en passant devant Jake. Aidez Moot !

Horowitz hocha la tête. Rusch venait de reprendre son arme. Il fit demi-tour et se mit à courir, le pistolet pointé devant lui en direction de Jake, Moot et Théo qui détalait.

Le Grec n'avait jamais couru aussi vite, et ses pas éveillaient des échos secs dans le tunnel. Il aperçut devant lui la mallette en aluminium qui contenait la bombe. Il risqua un coup d'oeil en arrière. Jake s'était agenouillé auprès de Drescher dont il tenait toujours l'arme. Rusch les dépassa en les menaçant du Glock, puis il continua à reculer pour surveiller Jake jusqu'à ce qu'il s'estime hors de portée de ce piètre tireur. Alors il se retourna et reprit la poursuite.

Théo atteignit la bombe et la ramassa sans presque ralentir.

L'instant suivant il sautait dans l'aéroglesseur de Rusch et son pied écrasait la pédale de l'accélérateur. L'engin démarra et Théo regarda encore derrière lui.

Rusch rebroussait chemin. Jake semblait penser que l'Allemand était parti. Il avait posé l'arme de Drescher et faisait passer sa chemise par-dessus sa tête sans même l'avoir complètement déboutonnée, avec l'intention manifeste de s'en servir pour en faire un bandage compressif sur la blessure de l'inspecteur. Rusch n'eut donc aucun mal à grimper dans l'aéroglesseur qui

avait amené Jake et Moot, et il fonça derrière Théo.

Celui-ci disposait d'une bonne avance. Mais sa trajectoire n'avait rien de rectiligne. Non seulement il devait négocier la longue courbure du tunnel, mais il lui fallait aussi louvoyer entre le matériel qui saillait ici et là.

Il consulta la minuterie de la bombe : quarante et une minutes et dix-huit secondes. Il espérait que Rusch avait dit vrai en affirmant que les explosifs n'étaient pas sensibles aux chocs. Il y avait une série de boutons sans indication sur le côté de la mallette, et aucun moyen de savoir lequel positionnerait le compteur sur un délai plus important, ni lequel provoquerait la mise à feu immédiate. Mais s'il atteignait la station d'accès et réussissait à remonter à l'air libre, il aurait le temps d'abandonner la bombe au beau milieu d'un champ.

Son aéroglisseur avait tendance à tanguer désagréablement : Théo devait le pousser à une allure qui dépassait les limites de ses stabilisateurs gyroscopiques. Il jeta un coup d'oeil en arrière. Tout d'abord il faillit soupirer de soulagement car Rusch n'était visible nulle part, mais la seconde suivante il apparut à l'autre extrémité du tunnel.

Les ténèbres, droit devant. Théo n'avait activé l'éclairage de la voûte que sur une courte portion de l'anneau. Il espérait que Jake avait réussi à stopper l'hémorragie de Drescher. Bon Dieu... Il n'aurait pas dû prendre l'aéroglisseur. Il était certainement plus important de ramener l'inspecteur à la surface que de protéger le matériel dans le tunnel. Mais peut-être Jake penserait-il au monorail...

*Merde !* L'engin de Théo venait de toucher la paroi externe du tunnel et il tournoya un instant dans l'obscurité que déchiraient ses phares. Il s'arc-bouta sur le manche à balaie et parvint à redresser dans la bonne direction, mais à présent Rusch était à la moitié de la section visible de l'anneau, et non plus à l'autre bout.

L'Allemand avait toujours le Glock, bien sûr, mais un aéroglisseur n'était pas comparable à une voiture. Vous ne pouviez pas tirer dans les pneus pour le stopper. La seule méthode certaine pour arrêter ce genre de véhicule était de tuer le pilote. Courbé sur son siège, Theo appuya un peu plus fort sur la pédale de l'accélérateur.

Il faisait osciller son engin à droite et à gauche, monter et descendre autant qu'il était possible dans l'espace restreint, pour offrir une cible mouvante plus difficile à toucher.

Il remarqua les jalons sur les parois. Le tunnel était divisé en huit octants d'environ trois kilomètres et demi chacun, et chaque octant était subdivisé en trente sections d'un peu plus de cent mètres. D'après la signalétique, il était maintenant à l'octant 3, section 22. La station d'accès se trouvait à l'octant 4, section 33. Il pouvait y arriver...

Un impact !

Une pluie d'étincelles.

Le crissement du métal qui se déchire.

Bon sang, il avait relâché un instant son attention et l'aéroglisser avait effleuré une des unités cryogéniques. L'engin avait failli verser et précipiter au sol son conducteur et la bombe. Théo redressa sa trajectoire, mais un regard furtif en arrière lui confirma ses craintes : le choc l'avait ralenti et Rusch n'était plus maintenant qu'à cinquante mètres. Il faudrait qu'il soit vraiment bon tireur pour toucher Theo à cette distance et dans l'obscurité, mais s'il se rapprochait encore...

La portion suivante du tunnel était encombrée de matériel et Theo dut descendre l'aéroglisser à quelques centimètres du sol, mais son contrôle sur l'engin était mauvais à une telle vitesse, et le véhicule effectua une série de petits bonds comme un caillou plat lancé à la surface d'un lac.

Un autre regard à l'affichage lumineux. Trente-sept minutes.

« Blam ! »

La balle siffla sur le côté. Instinctivement, Théo se baissa. Le projectile ricocha sur des montants métalliques devant lui, illuminant le tunnel d'une gerbe d'étincelles.

Théo priaït pour que Jake et Drescher aient eu la bonne idée de descendre avec l'ascenseur. Si la cabine était toujours en haut, il ne pourrait attendre qu'elle arrive et il devrait tenter le tout pour le tout en gravissant les escaliers.

Il fit un nouvel écart, cette fois pour éviter une équerre soutenant un gros tuyau. Il regarda en arrière. L'aéroglisser de Rusch devait avoir les batteries plus chargées, car il avait encore réduit la distance.

La courbe du tunnel continuait à défiler et... Oui ! Il y était ! La station d'accès ! Mais...

Mais Rusch était beaucoup trop près, à présent. S'il stoppait son aéroglisser, l'Allemand le descendrait. Bon sang...

Théo serra les dents de rage quand il dépassa la station sans ralentir. Il se retourna sur son siège et la vit qui s'éloignait derrière lui. Rusch avait évidemment décidé qu'il ne le poursuivrait pas sur toute la longueur de l'anneau, et il tira une autre balle. Celle-là percuta l'aéroglisser et sa structure métallique vibra en réponse.

Théo poussa le moteur à fond. Ils continuaient leur course folle et...

Le son d'un choc puissant, dans son dos. Il regarda en arrière. L'aéroglisser de Rusch venait de percuter la paroi externe de l'anneau, et il s'était immobilisé. Théo lâcha un petit cri de victoire.

Il estima qu'ils avaient parcouru environ dix-sept kilomètres, donc la zone d'embarquement du monorail ne tarderait pas à apparaître devant lui. Il pourrait sortir et prendre l'ascenseur pour déboucher directement dans le centre de contrôle du LHC. Il espérait voir le monorail là, ce qui signifierait que Jake et Drescher avaient regagné la sécurité de la surface et...

Non ! Son aéroglisser ralentissait de plus en plus, ses batteries épuisées. L'engin se posa sur le sol et glissa encore sur quelques mètres avant de s'arrêter complètement. Théo saisit la mallette, descendit de son siège et se

mit à courir. Il avait participé une fois à une redite de la course entre Marathon et Athènes, mais c'était trente ans plus tôt. Son coeur cognait dans sa poitrine alors qu'il essayait d'aller plus vite.

« Kablam ! »

Une autre détonation. Rusch avait dû se débrouiller pour faire redémarrer son aéroglisseur. Théo continuait à courir, et il avait l'impression que ses jambes fonctionnaient comme des pistons. Mais ce n'était peut-être qu'une impression... Pourtant, là, devant lui, il aperçut la zone d'embarquement principale et une dizaine d'aéroglisseurs alignés contre la paroi. Encore vingt mètres...

Un coup d'oeil en arrière. Rusch se rapprochait très vite. Trop vite. Bon Dieu, il ne pouvait pas s'arrêter ici non plus, l'Allemand le tirerait comme un lapin.

Il obligea son corps à parcourir les derniers mètres et sauta dans le premier aéroglisseur qu'il lança dans le tunnel, toujours dans le sens des aiguilles d'une montre. Derrière lui Rusch abandonna son engin pour en prendre un autre, sans doute afin d'avoir des batteries pleines. La poursuite reprit.

La minuterie de la bombe indiquait vingt minutes, mais pour une fois Théo avait une avance presque confortable. Il en profita pour réfléchir un peu. Se pouvait-il que Rusch ait raison ? Y avait-il une chance de réparer tous les dégâts commis, d'effacer toutes ces morts survenues vingt et un ans plus tôt ? S'il n'y avait pas eu ces visions, la femme de l'Allemand serait sans doute toujours en vie, comme Tamiko. Et Dimitrios...

Mais aucun être humain conçu après les visions — donc né durant les vingt dernières années — ne serait le même. La sélection du spermatozoïde qui pénétrait un ovule dépendait d'un millier de paramètres. Si le monde évoluait différemment, si les femmes tombaient enceintes un autre jour, ou même quelques instants plus tôt ou plus tard, leurs enfants seraient différents. Quelque quatre milliards de personnes étaient nées durant les deux décennies écoulées. Et même s'il pouvait réécrire l'histoire, Théo en avait-il seulement le droit ?

L'engin de Théo continuait à filer dans le tunnel. Derrière lui, il vit Rusch qui émergeait au loin de la courbe.

Non. Non, il ne changerait pas le passé, même s'il en avait la possibilité. D'ailleurs il ne croyait pas réellement à ce que prétendait Rusch. Oui, le futur était modifiable. Mais le passé ? Non, le passé était forcément immuable. Sur ce point il avait toujours été en accord avec Lloyd Simcoe. Ce que disait l'Allemand était insensé.

Une autre détonation ! Le projectile le rata de peu et vint toucher la paroi devant lui. Mais il y aurait d'autres tirs, surtout si Rusch devinait ce que Théo avait en tête...

Un autre kilomètre défila. L'écran de la bombe indiquait maintenant onze minutes. Théo surveillait la signalétique murale. Ce devait être bientôt...



Là ! Exactement où il l'avait laissé !

Le monorail, qui pendait à la voûte. S'il réussissait à l'atteindre...

Une nouvelle détonation. La balle percuta son aéroglisseur et il en perdit presque le contrôle. Le monorail n'était plus qu'à une centaine de mètres. Théo lutta pour maîtriser le manche à balai, il injuria l'engin, lui ordonna d'aller plus vite, encore plus vite...

Le monorail avait cinq composants : une cabine à chaque extrémité, et trois wagonnets au milieu. Il fallait qu'il arrive à la cabine la plus éloignée. Le petit convoi se déplacerait dans la direction vers laquelle elle pointait.

Il y était presque...

Au lieu de ralentir progressivement, il freina brutalement. L'avant du véhicule s'inclina d'un coup en avant, racla le ciment du sol, dérapa dans des gerbes d'étincelles. Théo bondit à l'extérieur avec la bombe.

Une détonation.

*Seigneur !*

Un geyser de sang lui aspergea le visage.

Une douleur pire que tout ce qu'il avait connu lui brûla le corps.

La balle s'était logée dans son épaule droite.

*Mon Dieu...*

Il laissa tomber la mallette, se baissa pour la ramasser de sa main gauche et grimpa en titubant dans la cabine du monorail.

La douleur... Une douleur incroyable...

Il enfonça le bouton d'allumage.

Les phares du monorail montés au-dessus du pare-brise entrèrent en action et inondèrent le tunnel devant lui d'une lumière crue. Après la pénombre de la dernière demi-heure, Théo en fut ébloui.

Le convoi s'ébranla en geignant. Théo accéléra. Le monorail prit de la vitesse.

Le jeune homme craignait de s'évanouir tant la douleur était intense. Il regarda en arrière. L'aéroglisseur de Rusch contournait celui que Théo avait abandonné. Le monorail fonctionnait grâce à la lévitation magnétique et était capable d'atteindre une vitesse importante. Personne ne l'avait encore sollicité jusqu'à sa limite dans le tunnel...

*Jusqu'à maintenant.*

Huit minutes, disait la minuterie de la bombe.

Une autre balle miaula dans le tunnel, mais rata complètement sa cible. Théo eut le temps d'apercevoir l'aéroglisseur distancé qui disparaissait dans la courbe.

Il pencha la tête de côté, à l'extérieur de la cabine, pour être giflé par le déplacement d'air.

— Allez, dit-il. Allez...

Les parois de l'anneau défilaient à toute allure. Les générateurs de lévitation magnétique ronronnaient bruyamment.

Ils étaient là : Jake et Drescher, le physicien qui s'occupait de

l'inspecteur assis sur le sol et bien vivant, grâce au ciel. Théo leur fit un signe de la main quand le monorail passa à leur niveau en un éclair.

Les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres.

Soixantes secondes.

Il n'atteindrait jamais la station d'accès éloigné, il ne rejoindrait jamais la surface. Peut-être devrait-il simplement jeter la bombe par-dessus bord. Où qu'elle explose, elle mettrait le LHC hors service, mais...

Non.

Non, il était arrivé trop loin. Il n'avait pas de défaut fatal. Et sa chute n'était pas prédéterminée.

Si seulement...

Il jeta un oeil au minuteur, puis au marquage sur les parois.

Oui !

Oui ! Il pouvait réussir !

Il accéléra encore.

Et soudain le tunnel devint rectiligne.

Il écrasa le frein d'urgence.

Une autre pluie d'étincelles.

Métal contre métal.

Sa tête projetée en avant.

La douleur démultipliée dans son épaule.

Il s'extirpa de la cabine trop étroite et s'écarta en titubant du monorail.

Quarante-cinq secondes...

Encore quelques mètres d'un pas vacillant...

Jusqu'à l'entrée de l'énorme chambre vide, haute comme un immeuble de six étages, qui avait jadis abrité le détecteur CMS.

Il se força à continuer, et il plaça la bombe au centre du vaste espace.

Trente secondes.

Il fit demi-tour, courut aussi vite qu'il le pouvait, horrifié par tout ce sang qu'il avait laissé sur le sol en entrant...

Il rejoignit le monorail...

Quinze secondes.

Se hissa dans la cabine, appuya sur l'accélérateur...

Dix secondes.

L'engin se rua en avant le long de son rail...

Cinq secondes.

Aborda de nouveau une section courbe du tunnel...

Quatre secondes.

Théo était au bord de l'inconscience...

Trois secondes.

Accélérait encore...

Deux secondes.

Se couvrait la tête de ses deux mains et la douleur explosait dans son épaule comme il soulevait son bras droit...

Une seconde.

Il se demanda vaguement ce que le futur recelait...

Zéro !

« Ka-boom ! »

La déflagration déferla dans le tunnel.

Un éclair de lumière venu de l'arrière projeta une ombre énorme de la forme insectoïde du monorail sur la paroi de l'anneau...

Et puis...

Les ténèbres bienfaisantes, accueillantes, tandis que le monorail continuait à foncer dans l'anneau et que Théo s'affaissait sur le petit tableau de bord.

Deux jours plus tard.

Théo se trouvait dans la salle de contrôle du LHC. L'endroit était bondé, mais pas à cause des scientifiques ou des ingénieurs, car presque tout était maintenant automatisé. Néanmoins des dizaines de journalistes étaient présents, et tous étaient étendus sur le sol. Jake Horowitz était là aussi, bien sûr, ainsi que les invités d'honneur de Théo, l'inspecteur Helmut Drescher, le bras en écharpe, et sa jeune épouse.

Théo déclencha le compte à rebours, puis il s'allongea à son tour sur le sol et attendit.

## Chapitre 31

Lloyd Simcoe pensait souvent à Joan, sa fille de sept ans qui vivait à présent au Japon. Ils bavardaient tous les deux ou trois jours par l'intermédiaire du vidéophone, et il essayait de se convaincre que la voir et l'entendre était aussi agréable que la serrer dans ses bras, la faire sauter sur ses genoux, lui tenir la main lors d'une promenade dans un parc, ou essuyer ses larmes lorsqu'elle tombait et s'écorchait un genou.

Il l'aimait énormément et il était fier d'elle à un point que les mots ne pouvaient exprimer. En dépit de son prénom occidental, elle ne lui ressemblait pas du tout. Ses traits étaient purement asiatiques. En fait elle ressemblait beaucoup à la pauvre Tamiko, la demi-soeur que jamais elle ne connaîtrait. Mais les apparences ne comptaient pas. La moitié de ce que Joan avait venait de lui. Plus que son prix Nobel, plus que tous les articles qu'il avait écrits ou coécrits, plus que tout le reste, *elle* incarnait son immortalité.

Et même si elle était le fruit d'un mariage qui n'avait pas duré, Joan s'en sortait très bien. Lloyd n'en doutait pas moins que parfois elle aurait aimé que son père et sa mère soient toujours ensemble. Néanmoins l'enfant avait assisté au mariage de Lloyd et Doreen, et elle avait ravi le cœur de tout le monde en endossant le rôle de la petite fille qui porte les fleurs pour une femme qui serait bientôt sa belle-mère.

Belle-mère. Demi-soeur. Ex-femme. Ex-mari. Nouvelle femme. Des permutations. La panoplie des interactions humaines, des différentes manières de constituer une famille. Presque plus personne n'organisait de grande cérémonie pour les mariages, mais Lloyd avait insisté pour qu'il en soit ainsi. Dans la plupart des États et des provinces d'Amérique du Nord, les nouvelles lois stipulaient que si deux adultes vivaient ensemble assez longtemps ils étaient mariés, et que s'ils cessaient de vivre ensemble ils cessaient d'être mariés. C'est clair et simple, sans problème. Et sans toute cette souffrance que les parents de Lloyd avaient endurée, sans rien des simulacres et des disputes dont lui et Dolly avaient été les témoins abasourdis et désespérés.

Mais il avait tenu à la cérémonie. Il avait renoncé à trop de choses par peur de créer un autre foyer brisé et il était déterminé à ne plus jamais se

laisser décourager par ces considérations, ni par le passé. Et Dolly et lui avaient vécu une grande et belle fête, une soirée inoubliable de danses, de chants, de rires et d'amour.

Doreen était déjà ménopausée quand ils s'étaient mis en ménage, mais il existait maintenant des procédures et des techniques qui lui auraient permis d'avoir un enfant si elle l'avait voulu. Lloyd y était tout disposé. Il était déjà père, mais il ne voulait pas la priver du bonheur d'enfanter. Pourtant Doreen avait décliné la proposition. Elle avait eu une vie heureuse avant de le rencontrer, et elle en profitait encore plus maintenant qu'ils étaient ensemble, mais elle n'éprouvait pas le désir d'avoir un enfant. Elle ne recherchait pas l'immortalité.

Lloyd avait pris sa retraite et ils passaient beaucoup de temps dans leur cottage du Vermont. Leurs deux visions les avaient placés là lors de ce jour inoubliable. Ils avaient bien ri en meublant la chambre afin qu'elle ressemble dans les moindres détails à ce qu'elle était quand ils l'avaient vue pour la première fois, avec la vieille table de nuit et le miroir au cadre de pin.

Et à présent ils étaient étendus côte à côte dans leur lit. Elle portait même une chemise de travail Tilley bleu marine. Par la fenêtre on apercevait les feuillages aux magnifiques couleurs de l'automne. Ils avaient les doigts entrelacés. La radio était allumée et diffusait le compte à rebours annonçant l'arrivée des neutrinos de Sanduleak.

Lloyd sourit à Doreen. Ils étaient mariés depuis cinq ans déjà. Etant enfant d'un couple divorcé et ayant lui-même divorcé une fois, il supposait qu'il devrait s'abstenir de caresser le rêve naïf d'une vie de couple sans fin avec Doreen, mais il ne pouvait s'en empêcher. Avec Michiko ils avaient été bien assortis, mais lui et Doreen formaient le couple *parfait*. Elle avait été mariée, mais elle avait divorcé vingt ans plus tôt, avec la certitude qu'elle resterait seule jusqu'à la fin de sa vie.

Et puis ils s'étaient rencontrés. Lui était physicien et prix Nobel, elle peintre, deux mondes totalement différents, bien plus par certains aspects que celui japonais de Michiko comparé à celui américain de Lloyd. Et pourtant ils s'étaient magnifiquement accordés, et l'amour s'était épanoui entre eux, et à présent Lloyd séparait son existence en deux parties, celle avant Doreen, et celle actuelle.

La voix à la radio avait entamé le décompte :

— Dix secondes. Neuf. Huit.

Il la regarda et lui sourit, et elle lui sourit en retour.

— Six. Cinq. Quatre.

Il se demanda ce qu'il verrait du futur, mais il y avait une chose dont il ne doutait pas le moins du monde.

— Deux ! Une !

Quoi que le futur recèle, Doreen et lui seraient ensemble, toujours.

*Zéro !*

Brèvement, Lloyd vit une image figée de Doreen et lui, beaucoup plus âgés, plus âgés qu'il aurait cru possible, et puis...

Ils n'étaient pas morts, certainement. Il n'aurait sûrement rien vu si sa conscience avait cessé d'être.

Son corps avait peut-être dépéri, mais... Il y eut un aperçu fugace, un flash...

Un nouveau corps, tout en argent et en or, lisse et luisant...

Le corps d'un androïde ? Un corps de robot pour sa conscience humaine ?

Ou bien un corps virtuel, rien de plus — ou de moins — qu'une représentation de ce qu'il était à l'intérieur d'un ordinateur ?

Sa perspective changea.

Il contemplait maintenant la Terre depuis une altitude de plusieurs centaines de kilomètres. Des nuages blancs tourbillonnaient toujours autour d'elle, et la lumière du soleil se reflétait sur l'immensité des océans...

Mais...

Dans le court moment où il eut cette perception, il songea que peut-être ce n'étaient pas des océans, mais plutôt le continent nord-américain qui scintillait, toute sa surface recouverte d'une toile d'araignée de métal et de mécanismes, et la planète entière qui était littéralement devenue le World Wide Web.

Puis sa perspective changea encore, mais une fois de plus il vit la Terre, ou ce qu'il pensait être la Terre. Oui, oui, c'était sûrement cela, car il y avait la Lune qui se levait. Mais l'océan Pacifique était plus petit et ne s'étendait que sur un tiers de la surface visible et la côte ouest de l'Amérique du Nord n'avait plus du tout le même tracé.

Le temps s'écoulait frénétiquement. Les continents avaient eu des millénaires pour se déplacer.

Et il continuait à avancer...

Lloyd vit la Lune qui décrivait des spirales de plus en plus éloignées de la Terre, et puis...

La chose semblait instantanée, mais elle avait peut-être pris des milliers d'années...

La Lune qui s'effritait jusqu'à ne plus exister.

Un autre déplacement...

Et la Terre elle-même qui *se réduisait*, se ratatinait, s'amenuisait, devenait de la taille d'un caillou, et...

Le soleil, de nouveau, mais...

Incroyable...

Le soleil était maintenant à demi encastré dans une sphère métallique qui capturerait chaque photon d'énergie la touchant. La Lune et la Terre n'étaient plus. Elles étaient retournées à l'état de matière brute.

Lloyd poursuivit son voyage. Il vit...

Oui, c'était inévitable. Il en avait lu la relation d'innombrables années

plus tôt, mais il n'avait jamais pensé vivre pour le voir.

La galaxie de la Voie lactée, cette étendue d'étoiles que l'humanité appelait sa demeure, qui entrait en collision avec Andromède, sa voisine monstrueuse, dans un feu d'artifice de gaz interstellaires.

Et il poursuivait toujours son voyage, plus loin dans le futur.

Cela n'avait rien de comparable avec la fois précédente... Comme toutes choses dans l'existence.

Quand les premières visions s'étaient produites, le glissement du présent au futur avait semblé instantané. Mais s'il avait demandé un cent millième de seconde, qui l'aurait remarqué ? Et si ce cent millième de seconde avait été distribué en 0.00005 seconde par année franchie dans le futur, une fois encore, qui en aurait eu conscience ? Mais 0.00005 seconde pour huit *milliards* d'années donnait un résultat proche d'une heure, une heure à passer d'une vision du temps à une autre, sans jamais vraiment s'arrêter, sans jamais de matérialisation, sans qu'il y ait de déplacement de la conscience propre au moment, et pourtant avec la sensation, la perception, la vision de tout ce qui se déployait, le spectacle de l'univers qui grossissait et changeait, l'expérience de l'évolution de l'humanité, étape par étape, depuis l'enfance jusqu'à...

... jusqu'à ce qu'elle était destinée à devenir.

Lloyd ne voyageait pas réellement, bien sûr. Il se trouvait toujours en Nouvelle-Angleterre, et il n'avait pas plus de contrôle sur ce qu'il voyait ou sur ce que son corps de remplacement faisait que pendant sa première vision. Les changements de perspectives étaient sans aucun doute dus au repositionnement de ce qu'il était devenu au fil des millénaires. Il avait dû y avoir une forme de persistance de la mémoire analogue à la persistance rétinienne qui rendait possible le visionnage des films. Il touchait certainement chacune de ces périodes pendant un moment extrêmement court, sa conscience regardant si cette tranche du cube était occupée et, quand elle se rendait compte qu'elle l'était, quelque chose comme le principe d'exclusion — Théo lui avait envoyé un e-mail à propos de Rusch et de ses élucubrations apparentes — l'empêchait de s'y installer, la poussait à avancer plus loin, toujours plus loin dans le futur.

Lloyd s'étonnait de conserver une individualité. Il aurait pensé que pour survivre durant ces millions d'années l'humanité développerait une forme de conscience collective. Mais il ne perçut aucune autre voix dans son esprit. De ce qu'il pouvait constater, il demeurait une entité unique et indépendante, même si la frêle enveloppe physique qui l'avait naguère contenu avait cessé d'exister depuis longtemps.

Il avait vu la sphère de Dyson qui entourait à moitié le soleil, ce qui signifiait qu'un jour l'humanité maîtriserait une technologie fantastique, mais pour l'instant il n'avait relevé aucun indice d'une intelligence au-delà de celle des humains.

Et soudain il eut une révélation. Ce qui arrivait révélait qu'il n'existait pas d'autre forme de vie intelligente ailleurs, sur aucune des planètes des deux cents milliards d'étoiles qui constituaient la Voie lactée, ou plutôt — il s'interrompt pour se corriger — les six cents milliards d'étoiles constituant la supergalaxie formée par l'intersection de la Voie lactée avec sa grande soeur Andromède. Et pas plus sur une seule des planètes de n'importe quelle étoile dans les milliards d'autres galaxies qui composaient l'univers.

Toute conscience, où qu'elle soit, devait sûrement être en accord avec ce qui constituait le « moment présent ». Si la conscience humaine rebondissait ici et là, changeait, cela ne signifiait-il pas qu'il ne devait exister aucune autre conscience, aucun autre groupe rivalisant pour le droit d'affirmer quel moment particulier constituait le présent ?

Dans ce cas, l'humanité était terriblement seule dans l'immensité ténébreuse du cosmos, et la seule étincelle de sensation jamais née. La vie s'était joyeusement développée sur Terre pendant quatre milliards d'années avant de commencer à prendre conscience d'elle-même et pourtant, en 2030, personne n'avait réussi à reproduire cette sensation dans une machine. Être conscient que c'était avant et que c'est maintenant et que ce sera demain, voilà qui était un coup de chance unimaginable, un hasard, un événement aberrant qui ne s'était jamais produit auparavant et jamais ensuite dans l'histoire de l'univers.

Et peut-être que cela expliquait l'incroyable manque d'audace que Lloyd avait si souvent observé. Même en 2030, l'humanité ne s'était pas encore aventurée au-delà de la Lune. Depuis le petit pas d'Armstrong, soixante et un ans plus tôt, personne ne s'était posé sur Mars et il ne semblait y avoir aucun projet en ce sens. Certes Mars pouvait être éloignée de trois cent soixante-dix-sept millions de kilomètres de la Terre, quand les deux planètes se trouvaient des deux côtés opposés du soleil. Dans ces circonstances, un esprit humain sur Mars se trouverait à vingt et une minutes-lumière des autres esprits humains sur Terre. Même les gens qui se tenaient les uns à côté des autres étaient séparés dans le temps, puisqu'ils voyaient les autres non comme ils étaient, mais comme ils avaient été un billionième de seconde auparavant. Si un certain degré de désynchronisation était évidemment tolérable, il devait avoir une limite supérieure. Seize minutes-lumière étaient peut-être encore acceptables — soit la séparation de deux personnes se trouvant sur les côtés opposés d'une sphère de Dyson construite sur le rayon de l'orbite terrestre —, mais vingt et une minutes-lumière étaient trop. Peut-être même que seize minutes-lumière n'étaient pas admissibles pour les êtres conscients. Il ne faisait aucun doute que l'humanité avait construit la sphère de Dyson observée par Lloyd — et s'était ainsi isolée de l'immensité vide de l'extérieur —, mais peut-être que l'intégralité de sa surface interne n'était pas peuplée. Les gens pouvaient n'en occuper qu'une partie. Une sphère de Dyson, après tout, avait une surface des millions de fois plus étendue que celle de la planète Terre. Même en utilisant un dixième du territoire qu'elle offrait, l'humanité



aurait disposé de plus de terres qu'elle en avait jamais connu. La sphère pouvait moissonner tous les photons émis par l'étoile centrale, mais l'humanité ne parcourait peut-être pas toute sa surface.

Lloyd — ou ce que Lloyd était devenu — se retrouva à aller toujours plus loin dans le futur. Les images ne cessaient de changer.

Il songea à ce que Michiko avait dit : Frank Tipler et sa théorie selon laquelle toute personne ayant vécu ou qui vivrait jamais serait ressuscitée au point Oméga pour vivre de nouveau. La physique de l'immortalité.

Mais la théorie de Tipler était fondée sur l'hypothèse d'un univers fermé dont la masse était suffisante pour que sa propre attraction gravitationnelle finisse par provoquer l'effondrement de toutes choses pour revenir à une singularité. A mesure que les éons s'écoulaient, il devenait clair que ce phénomène ne se produirait pas. Oui, la Voie lactée et la plus proche galaxie étaient entrées en collision, mais même des galaxies entières étaient minuscules à l'échelle d'un univers en expansion constante et infinie. L'expansion pouvait ralentir jusqu'à atteindre presque le point de neutralité, et approcher le zéro asymptotique, mais elle ne s'arrêterait jamais. On n'arriverait jamais à un point Oméga. Et il n'y aurait jamais d'autre univers. C'était là la seule et unique itération de l'espace et du temps.

Bien sûr, si les astronomes du XXI<sup>e</sup> siècle avaient vu juste, le soleil de la Terre se serait dilaté pour se transformer en une géante rouge qui aurait englouti la coquille l'entourant. Mais l'humanité avait sûrement bénéficié de milliards d'années d'avertissements et s'était déplacée — en masse, si c'était ce que la physique de la conscience exigeait — ailleurs.

Du moins, Lloyd l'espérait. Il se sentait toujours déconnecté de tout ce qui se déroulait dans les images individuelles. Peut-être l'humanité avait-elle été soufflée comme la flamme d'une bougie quand son soleil était mort.

Mais lui — ou ce qu'il était devenu — était toujours vivant, il pensait et ressentait toujours.

Il devait y avoir quelqu'un d'autre avec qui partager tout cela.

À moins...

À moins que ce soit la façon qu'avait l'univers de sceller la faille inattendue provoquée par la pluie de neutrinos de Sanduleak au moment de leur tentative de reconstituer les conditions des premiers moments de l'existence.

Balayer toute vie étrangère. Ne laisser qu'un observateur qualifié — une forme omnisciente, qui regardait...

Qui regardait tout, décidait de la réalité par ses observations, verrouillait un *moment présent* stable, avançait au rythme inexorable d'une seconde par une seconde.

Un dieu...

Mais le dieu d'un univers vide, sans vie ni pensée.

Finalement le glissement à travers le temps prit fin. Lloyd était arrivé à destination, à l'ouverture : la conscience de cette lointaine année — si le mot

année avait encore un sens, après la disparition de la planète dont l'orbite permettait de la mesurer — ayant déménagé pour des royaumes encore plus lointains, laissant là un trou pour qu'il l'occupe.

L'univers était ouvert, bien sûr. Et bien sûr il était infini. La seule manière pour la conscience du passé de continuer à se propulser en avant était qu'il y ait toujours quelque point encore plus éloigné, que la conscience du présent chercherait à atteindre. Si l'univers était fermé, le déplacement temporel ne se serait jamais produit. Il fallait que ce soit une chaîne sans fin.

Et devant lui, maintenant...

Devant lui, maintenant, se trouvait le futur très lointain.

Dans sa jeunesse, il avait lu *La Machine à explorer le temps* de H.G. Wells. Et ce livre l'avait hanté des années durant. Non pas le monde des Éloi et des Morlocks. Même s'il n'était que préadolescent, il avait compris que c'était là une allégorie, une moralité sur la structure de classes de l'Angleterre victorienne. Non, ce monde de l'an 802701 après Jésus-Christ l'avait assez peu impressionné. Mais dans ce même roman le voyageur temporel de Wells avait effectué un autre voyage, quand il avait franchi des millions d'années dans le futur pour contempler le crépuscule du monde, lorsque les forces des marées avaient ralenti la rotation de la Terre jusqu'à ce qu'elle offre toujours la même face au soleil, un soleil boursoufflé et rougeoyant, tel un oeil menaçant à l'horizon, alors que des créatures semblables à des crabes se déplaçaient lentement le long d'une plage.

Mais ce qu'il avait devant lui maintenant paraissait encore plus désolé. Le ciel était sombre et les étoiles s'étaient tant écartées les unes des autres que seules quelques-unes étaient visibles. La seule touche de beauté était que ces étoiles, enrichies par les métaux forgés dans les générations de soleils qui étaient apparus et avaient disparu avant elles, brillaient de couleurs jamais vues dans le jeune univers que Lloyd avait connu jadis : des étoiles vert émeraude, des étoiles pourpres, des étoiles turquoise, pareilles à des gemmes sur le velours du firmament.

Et maintenant qu'il était arrivé à destination, Lloyd n'avait toujours aucun contrôle sur son corps synthétique. Il était un passager derrière des yeux de verre.

Oui, il était toujours solide et il avait conservé une forme physique. Il voyait de temps à autre ce qui semblait être son bras, parfait, sans tache ni défaut, plus semblable à du métal liquide qu'à quoi que ce soit de biologique, qui entrait dans son champ de vision et en sortait. Il se trouvait sur une surface planétaire, une vaste plaine de poudre blanche qui aurait pu être de la neige ou de la roche pulvérisée, ou encore quelque chose de totalement inconnu de la faible science de quelques milliards d'années en arrière. Il n'y avait pas trace de bâtiments. Si l'on possédait un corps indestructible, peut-être n'éprouvait-on pas le besoin ou le désir d'un abri. La planète ne pouvait être la Terre, disparue depuis longtemps, mais la gravité n'y était pas différente. Il n'était conscient d'aucune odeur, mais des sons lui parvenaient, étranges, éthérés,

quelque part entre le soupir du vent et la mélodie des bois dans un orchestre.

Son champ de vision changea quand il se tourna. Non, non, ce n'était pas cela — il ne se tournait pas, il portait simplement son attention sur un autre ensemble de données, des yeux situés à l'arrière de sa tête. Pourquoi pas ? Si vous en veniez à créer votre propre corps, vous corrigeriez certainement les défauts du modèle original.

Et dans ce nouveau champ de vision, il y avait une autre silhouette, une autre représentation de l'essence humaine. À sa grande surprise, il découvrit que le visage n'était pas stylisé, que ce n'était pas un simple ovoïde. Il avait des traits délicats, et si le corps de Lloyd semblait fait de métal liquide, celui de l'autre était en marbre vert liquide, veiné et poli, magnifique, une statue incarnée.

Il n'y avait rien de féminin ni de masculin dans cette silhouette, mais il sut en un instant qui ce devait être. Doreen, bien sûr, sa femme, sa bien-aimée, celle avec qui il voulait passer l'éternité.

Mais quand il étudia le visage, les traits ciselés, les yeux...

Ces yeux en amande...

Lloyd était étendu dans son lit quand l'expérience avait été reproduite, avec sa femme à côté de lui, afin qu'ils ne risquent pas de se blesser quand ils perdraient connaissance.

— C'était incroyable, dit-il quand tout fut terminé. Absolument incroyable.

Il tourna la tête, chercha la main de Doreen, et la regarda.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda-t-il.

De son autre main, elle éteignit la radio. Il vit qu'elle tremblait.

— Rien, dit-elle.

Il eut un pincement au coeur.

— Rien ? Pas du tout de vision ?

Elle secoua la tête.

— Oh, chérie. Je suis tellement désolé.

— Jusqu'où est allée ta vision dans le futur ? dit-elle.

Elle devait s'interroger sur le temps qu'elle avait passé inconsciente.

Lloyd ne savait trop comment s'expliquer.

— Je n'en suis pas sûr.

Ce voyage avait été stupéfiant, mais c'était un crève-coeur de savoir que Doreen ne vivrait pas pour le voir en entier, elle aussi.

Elle fit de son mieux dans le registre du courage.

— Je suis une vieille femme, dit-elle. Je pensais que je disposerais peut-être d'encore vingt ou trente ans, mais...

— Je suis sûr que ce sera le cas, fit-il en essayant d'en paraître convaincu. J'en suis sûr.

— Mais tu as eu une vision..., dit-elle.

— Oui. Mais c'était... c'était dans très longtemps.

— Allumage télé, ordonna Doreen d'une voix où pointait une certaine anxiété. ABC.

Une des peintures au mur se transforma en écran de télévision. Doreen se redressa sur un coude pour mieux voir.

— ... grande déception, disait le présentateur, une femme d'une quarantaine d'années. Jusqu'ici, personne n'a dit avoir eu de vision. La reproduction de l'expérience au CERN a semblé fonctionner, mais personne ici à ABC News, ni personne d'autre qui nous ait appelés n'a mentionné de vision. Apparemment, tout le monde a perdu connaissance, pendant peut-être une heure, d'après les premières estimations. Comme il l'a fait toute cette journée, Jacob Horowitz est avec nous en direct du CERN. Il faisait déjà partie de l'équipe qui a provoqué le premier déplacement temporel il y a plus de vingt ans. Docteur, qu'est-ce que cela signifie, d'après vous ?

Jake fit une moue dépitée.

— Eh bien, si l'on part de l'hypothèse qu'un déplacement temporel s'est bien produit, et nous n'en sommes pas sûrs pour l'instant, il a dû nous projeter assez loin dans le futur pour que toutes les personnes vivantes actuellement soient... Hem, il n'y a pas moyen de dire les choses autrement, donc voilà : toutes les personnes actuellement vivantes étaient mortes à cette époque. Si le déplacement temporel a été de, disons, cent cinquante ans, la chose n'a rien de très étonnant, mais...

— Silence, dit Doreen au téléviseur depuis le lit, avant de s'adresser à son mari. Mais toi, tu as eu une vision. C'était aussi loin dans le temps que cent cinquante ans ?

— Non, fit doucement Lloyd. Plus. Beaucoup plus.

— C'est-à-dire ?

— Des millions d'années. Des milliards d'années, même.

Doreen eut un petit rire bas.

— Oh ! allons, mon chéri ! Tu as dû rêver... Oui, tu seras vivant dans ce moment futur, mais tu seras en plein rêve.

Lloyd réfléchit à cette interprétation. Se pouvait-il qu'elle ait raison ? Et si tout cela n'avait été qu'un rêve ? Mais c'était tellement net, tellement réaliste...

Et il avait soixante-six ans, bon Dieu ! Quelle que soit la dimension du déplacement temporel, s'il avait eu une vision, des personnes plus jeunes que lui devaient en avoir eu une aussi. Mais Jake Horowitz avait un quart de siècle de moins que lui et chez ABC News les employés de vingt à trente ans ne devaient pas manquer.

Or aucun d'entre eux n'avait dit avoir eu une vision.

— Je ne sais pas, avoua-t-il enfin. Ça ne ressemblait pas à un rêve.

## *Chapitre 32*

Le futur pouvait être modifié. Ils l'avaient découvert lorsque la réalité avait dévié de ce qui avait été dévoilé dans la première série de visions. Ce futur pouvait être changé aussi, sûrement.

Dans un avenir relativement proche un procédé assurant l'immortalité, ou quelque chose qui s'en approchait fort, serait développé, et Lloyd Simcoe s'y soumettrait. Ce ne serait rien d'aussi simple que l'encapsulage des télomères, mais quel qu'il soit ce procédé fonctionnerait, au moins pour des centaines d'années. Plus tard son corps biologique serait remplacé par un corps robotisé plus résistant et il vivrait assez longtemps pour voir la Voie lactée embrasser Andromède.

Il ne lui restait donc plus qu'à trouver un moyen pour s'assurer que Doreen profite elle aussi du traitement d'immortalité. Quels qu'en soient le prix, les critères, il ferait en sorte que sa femme en bénéficie.

Sans aucun doute d'autres personnes que lui, déjà vivantes, deviendraient immortelles. Il ne pouvait être le seul à avoir eu cette vision. Après tout, il n'avait pas été seul, à la fin.

Mais, comme lui, ils n'ébruiaient pas la chose parce qu'ils essayaient encore de comprendre le sens de ce qu'ils avaient vu. Un jour peut-être, tous les humains vivraient éternellement, mais pour ce qui concernait les générations actuelles — celles des gens vivants en 2030, ils ne seraient qu'une poignée à ne jamais connaître la mort.

Lloyd les trouverait. Un message sur Internet, peut-être. Rien de trop direct, non. Un appel subtil. Peut-être en proposant à toute personne intéressée par la sphère de Dyson d'entrer en contact avec lui. Même ceux qui n'avaient pas compris ce dont ils étaient témoins au moment de leur vision auraient fait des recherches depuis le retour de leur conscience au présent.

Oui, il les trouverait. Il trouverait les autres immortels.

Ou bien eux le trouveraient.

Il songea que c'était peut-être Michiko qu'il avait vue dans cette plaine blanche, dans ce lointain futur.

Puis il reçut l'e-mail, qui l'invitait à Toronto : « Je suis l'homme de jade que vous avez découvert à la fin de votre vision. »

Du jade, et non du marbre vert. Bien sûr. Il n'avait parlé à personne de cette partie de sa vision. Après tout, comment dire à Doreen qu'il avait vu Michiko, mais pas elle ?

Mais il ne s'agissait pas de Michiko.

Lloyd décolla de Montpellier et atterrit à l'aéroport de Pearson. C'était un vol international, mais son passeport canadien lui permit de passer la douane rapidement. Un chauffeur l'attendait à la sortie de la porte, avec un écran plat sur lequel était inscrit « SIMCOE ». La limousine vola — littéralement — au-dessus de la route 407 pour rejoindre Yonge Street.

— Si vous pouviez sauver de la mort une très petite portion de l'espèce humaine, qui choisiriez-vous ? demanda M. Cheung à Lloyd qui était maintenant assis sur le canapé orange, dans le salon du vieil Asiatique. Comment auriez-vous l'assurance que vous avez sélectionné les plus grands penseurs, les plus grands esprits ? Il existe plusieurs méthodes, je n'en doute pas. En ce qui me concerne, j'ai décidé de choisir les lauréats du prix Nobel. Les meilleurs médecins ! Les plus grands scientifiques ! Les plus grands écrivains ! Et, oui, les plus grands humanistes, ceux qui ont reçu le Nobel de la paix. Bien sûr, on peut contester le choix des Nobel chaque année, mais les sélections qui sont faites sont de loin les plus *justes*. Nous *avons donc commencé* à approcher les lauréats. Nous l'avons fait subrepticement, bien entendu. Vous imaginez le tollé qui se serait ensuivi si le public avait appris que l'immortalité est possible, mais qu'elle est refusée aux masses ? Il ne comprendrait pas. Il ne comprendrait pas que le procédé est d'un coût à peine croyable et qu'il risque fort de le rester pendant encore des dizaines d'années. Oh, avec le temps, peut-être, nous trouverons des méthodes moins onéreuses, mais au départ nous ne pourrions traiter que quelques centaines de personnes.

— Dont vous faites partie ?

Cheung haussa les épaules.

— Je vivais à Hong Kong, docteur Simcoe, mais j'en suis parti pour une excellente raison. Je suis un capitaliste, et les capitalistes estiment que ceux qui font le travail ont le droit de prospérer à la sueur de leur front. Le procédé de l'immortalité n'existerait pas sans les milliards que mes entreprises ont investis dans son développement. Oui, je me suis moi-même sélectionné pour le traitement et je pense que c'était mon droit.

— Si vous recherchez les lauréats du Nobel, que pensez-vous de mon partenaire, Theodosios Procopides ?

— Ah, oui. Il semble prudent d'administrer le procédé selon un ordre d'âge décroissant. Mais oui, il en profitera, en dépit de son jeune âge. Pour les lauréats conjoints d'un Nobel, nous traitons tous les membres de l'équipe en même temps... J'ai déjà rencontré Théo, vous savez. Il y a vingt et un ans. Ma vision originale avait un rapport avec lui et quand il a recherché des

renseignements concernant son assassin, il est venu me rendre visite.

— Je m'en souviens. Nous étions à New York ensemble et il a pris l'avion pour venir ici. Il m'a parlé de son entretien avec vous.

— Vous a-t-il rapporté ce que je lui avais dit ? Je lui ai dit que les âmes étaient en rapport avec l'immortalité, et que la religion ne s'occupait que des récompenses. J'ai ajouté que je le voyais accomplir de grandes choses et qu'un jour il recevrait une grande récompense. Même à l'époque je soupçonnais la vérité. Après tout, j'aurais dû n'avoir aucune vision : je devrais être mort aujourd'hui, ou au moins ne pas me déplacer sans aide, et d'un pied léger. Bien sûr, je ne pouvais être certain que mes équipes de chercheurs développeraient un jour une technique d'immortalité, mais c'était un sujet qui m'intéressait depuis très longtemps et l'existence d'une telle chose aurait expliqué la bonne santé que j'avais dans ma vision, en dépit de mon âge avancé. Je voulais que votre ami sache, sans pour autant lui dévoiler tous mes secrets, que s'il réussissait à survivre assez longtemps, la plus grande des récompenses lui serait offerte : une vie sans limite... Vous le voyez souvent ?

— Je ne le vois plus.

— Pour ma part, je suis heureux que sa mort ait été évitée. Plus heureux que vous l'imaginez.

— Si vous vous inquiétiez à son sujet et que vous disposiez de l'immortalité, pourquoi ne pas lui avoir donné votre traitement avant le jour où les premières visions ont montré qu'il risquait de mourir ?

— Notre procédé stoppe la sénescence biologique, mais il ne rend absolument pas invincible, même si, comme vous avez pu le constater dans votre vision, les corps de substitution finiront par remédier à ce petit problème. Si nous avions investi des millions dans Theo et qu'il avait fini assassiné, nous aurions gaspillé des ressources précieuses.

— Vous avez souligné le fait que Théo est plus jeune que moi. C'est très vrai. Je suis déjà un vieil homme.

Cheung s'esclaffa.

— Vous êtes un enfant ! J'ai plus de trente ans de plus que vous.

— Ce que je veux dire, rectifia Lloyd, c'est que si l'on m'avait fait cette proposition quand j'étais plus jeune, en meilleure santé...

— Docteur Simcoe, d'accord, vous avez soixante-six ans. Mais vous avez passé tout ce temps avec des soins apportés par une médecine moderne de plus en plus sophistiquée. J'ai consulté votre dossier médical...

— Vous avez fait *quoi* ?

— Je vous en prie... C'est la vie éternelle que je propose. Vous pensez sérieusement que le secret médical est un obstacle pour quelqu'un dans ma position ? Comme je le disais, j'ai consulté votre dossier. Votre cœur est en excellent état, votre tension impeccable, votre taux de cholestérol maîtrisé. Sérieusement, docteur Simcoe, vous êtes en meilleure santé que n'importe quel homme de vingt-cinq ans pouvait l'être il y a un siècle.

— Je suis marié. Et pour ma femme ?

— Je suis désolé. Mon offre ne concerne que vous.

— Mais Doreen...

— Elle profitera de la fin de son espérance de vie, encore une vingtaine d'années, je suppose. Vous pourrez vivre tout le temps avec elle. Un jour, elle s'éteindra. Je suis chrétien, docteur Simcoe, et je crois que des choses meilleures nous attendent... Enfin, la plupart d'entre nous. Je me suis montré sans pitié dans cette existence et je m'attends à être sévèrement jugé... raison pour laquelle je ne suis pas pressé de recevoir ma récompense. Mais votre femme... Je sais beaucoup de choses sur son compte et je pense que sa place au paradis est assurée.

— Je ne suis pas sûr de vouloir continuer à vivre sans elle.

— Sans le moindre doute, elle voudrait que vous continuiez, même si elle-même ne le peut pas. Et pardonnez-moi d'être aussi abrupt, mais elle n'est pas votre première épouse, pas plus d'ailleurs que vous n'êtes son premier mari. Je ne dénigre pas l'amour que vous éprouvez, mais vous comme elle représentez une phase dans la vie de l'autre.

— Et si je décide de ne pas participer ?

— Mon domaine de compétences est l'industrie pharmaceutique, docteur Simcoe. Si vous décidez de ne pas participer, ou si vous feignez d'accepter, mais que vous nous donnez des raisons de mettre en doute votre sincérité, vous recevrez une injection de mnémonase. Ce produit effacera tous vos souvenirs à court terme. Vous oublierez toute cette entrevue. Si réellement vous ne désirez pas l'immortalité, prenez cette option, je vous en prie. Elle est sans douleur et n'entraîne aucun effet secondaire. Et maintenant, je dois réellement avoir une réponse. Que choisissez-vous ?

Doreen alla chercher Lloyd à l'aéroport de Montpellier.

— Dieu merci tu es de retour à la maison ! dit-elle dès qu'il eut récupéré ses bagages. Que s'est-il passé ? Pourquoi n'as-tu pas pris l'avion précédent ?

Il serra sa femme dans ses bras. Bon sang, comme il l'aimait... Et comme il détestait être loin d'elle.

— Pff. J'ai complètement oublié que le vol de retour était à 16 heures... (Il fit la moue, puis réussit à arborer un petit sourire contrit.) Je crois que je me fais vieux...



## *Chapitre 33*

Théo était assis dans son bureau, celui-là même qui avait été celui de Gaston Béranger il y avait bien longtemps.

Aujourd'hui le CERN n'était plus une structure assez importante pour nécessiter un directeur général. Aussi Théo, en sa qualité de directeur du TTC, s'était installé ici. Ce vieux Gaston était toujours actif : il sévissait désormais à l'université d'Orsay, à Paris, où il était professeur émérite de physique. Lui et Marie-Claire profitaient d'un mariage heureux et d'un fils aimant et studieux, ainsi que d'une fille.

Théo regardait par la fenêtre. Un mois s'était écoulé depuis le grand black-out, le Flashforward durant lequel tout le monde avait perdu connaissance pendant une heure. Mais Klaatu pouvait être fier d'eux, car on n'avait signalé aucun accident mortel de par le monde.

Théo était toujours en vie. Il avait évité son propre meurtrier. Il allait vivre encore... bah, qui pouvait dire ? Des dizaines d'années, certainement. Et soudain il se rendit compte qu'il ne savait pas ce qu'il ferait de tout ce temps.

C'était l'automne. Un peu tard pour aller sentir le parfum des roses, sans doute. Mais une petite promenade, pourquoi pas ?

Il se leva, laissa la porte intérieure coulisser, celle extérieure faire de même, et alla jusqu'à l'ascenseur. Il descendit au rez-de-chaussée, parcourut un couloir, traversa le hall et sortit du bâtiment.

Le ciel était nuageux, mais Théo mit quand même ses lunettes de soleil.

Adolescent, il avait effectué le parcours Marathon-Athènes. À la fin de la course, il avait cru que son cœur ne s'arrêterait plus de cogner dans sa poitrine, et que sa respiration ne reviendrait jamais à la normale. Il gardait un souvenir très vivace de ces moments, quand il avait franchi la ligne d'arrivée, après avoir accompli ce trajet historique.

D'autres instants restaient gravés dans sa mémoire, bien sûr. Son premier baiser ; sa première expérience sexuelle ; des images particulières — comme des cartes postales dans son esprit — de ce voyage à Hong Kong ; la remise de son diplôme à l'université ; le jour de sa rencontre avec Lloyd ; le match de crosse où il s'était cassé le bras. Et leur première expérience avec le LHC, le

faux raccord dans le temps...

Mais tous ces moments importants remontaient à deux décennies au moins.

Que s'était-il passé ces derniers temps ? Quelles expériences marquantes, quelles peines délicieuses, quelles joies délirantes avait-il connues ?

Il marchait tranquillement. L'air frais, revigorant, donnait à toutes choses une netteté, une définition, une clarté qui avait manqué depuis...

Depuis qu'il avait commencé à enquêter sur sa propre mort.

Vingt et une années, avec une seule obsession.

Le capitaine Achab avait-il eu des souvenirs marquants ? Oh, oui... quand il avait perdu sa jambe, sans aucun doute. Mais ensuite, après qu'il eut entamé sa quête de la baleine blanche ? Tout cela n'était-il pour lui qu'une sorte de brouillard confus qui engloutissait tout, mois après mois, année après année ?

Mais non. Non. Théo n'était pas Achab. Il avait accompli beaucoup de choses entre 2009 et aujourd'hui, maintenant en 2030.

Et pourtant il ne s'était jamais laissé aller à faire des projets. Il avait continué à travailler, ça, oui, et il avait eu plusieurs promotions, mais...

Des années plus tôt, il avait lu un livre sur un homme qui à dix-neuf ans avait appris qu'il risquait d'avoir la maladie de Huntington, un trouble héréditaire qui le priverait de ses facultés avant qu'il atteigne la cinquantaine. Cet homme s'était alors consacré à se faire un nom avant que le temps qui lui était imparti soit écoulé. Mais Théo n'avait pas fait cela. Il avait beaucoup progressé dans ses travaux en physique, tout le monde en convenait, d'ailleurs il avait reçu le prix Nobel. Mais même cet événement — la cérémonie et la remise de la médaille — était flou dans sa mémoire.

Une éclipse de vingt et une années. Même en sachant que le futur n'était pas immuable, même en se promettant de ne pas laisser sa recherche de son assassin potentiel absorber sa vie, deux décennies s'étaient écoulées, perdues en grande partie, peut-être pas mises entre parenthèses, mais affadies, réduites, certainement.

Pas de défaut fatal ? Il y avait de quoi rire.

Théo continuait à marcher. Un chœur d'oiseaux pépiait en fond sonore.

Pas de défaut fatal ? Voilà bien la pensée la plus arrogante qu'il ait eue. Il avait un défaut fatal, une *hamartia*, c'était évident. Mais c'était l'image miroir de celle d'Œdipe, qui lui avait cru pouvoir échapper à son destin. Théo, à l'inverse, avait su que son futur pouvait être modifié, mais il avait été continuellement poursuivi par la peur de ne pas réussir à se montrer plus malin que sa destinée.

Et c'est pourquoi il ne s'était pas marié, pourquoi il n'avait pas eu d'enfants. En cela, il était encore moins bien loti que le capitaine Achab.

Et il n'avait pas lu *Guerre et Paix*. Ni la Bible. En fait, il n'avait pas lu un seul roman depuis peut-être dix ans.

Il n'avait pas voyagé, sauf dans les endroits où sa vieille quête d'indices

l'avait mené.

Il n'avait pas appris à cuisiner, ou à jouer au bridge.

Il n'avait pas gravi le Mont Blanc, même partiellement.

Et à présent, de façon incroyable, soudaine, il avait, sinon tout le temps qu'il voulait, du moins beaucoup plus de temps.

Il avait son libre arbitre, et un avenir à bâtir.

C'était une pensée enivrante. *Que veux-tu faire quand tu seras grand ?* C'était vrai, il ne portait plus de tee-shirts décorés de personnages de dessins animés. Il avait quarante-huit ans. Pour un physicien, c'était vieux, trop, selon toute vraisemblance, pour toute autre découverte capitale.

*Un avenir à bâtir.* Mais comment le définirait-il ?

Comme une série de moments ayant la netteté d'un rayon laser. Des souvenirs purs comme le diamant. Un futur *vécu*, savouré, un futur fait de moments d'une clarté si tranchante que parfois ils couperaient et parfois ils brilleraient d'un éclat si intense qu'ils seraient douloureux à contempler. Mais parfois aussi ils seraient porteurs d'une joie absolue, vertigineuse, le genre de joie qu'il n'avait pas goûtée une seule fois en vingt et un ans.

Mais à partir de maintenant, il allait *vivre*.

Mais par quoi commencer ?

Le nom surgit de son passé, de son subconscient.

Michiko.

Elle se trouvait à Tokyo. Il avait reçu une carte de vœux informatique à Noël, et une autre pour son anniversaire.

Elle avait divorcé de Lloyd. Son second mari. Depuis, elle ne s'était pas remariée.

Il pourrait faire un saut au Japon, lui rendre une petite visite. Ce serait un moment merveilleux.

Oui, mais tant d'années avaient passé, tant d'eau avait coulé sous les ponts...

Elle lui avait toujours plu. Elle était tellement intelligente ! C'est ce qu'il s'était d'abord dit : quel esprit incroyable, quelle finesse de pensée. Mais il ne pouvait nier qu'elle était jolie, aussi. Peut-être même plus que jolie : gracieuse, calme, assurée, et toujours habillée impeccablement, à la dernière mode.

Mais...

Vingt et un ans avaient passé. Elle devait avoir rencontré quelqu'un, depuis tout ce temps, non ?

Non. Personne. Il aurait entendu les rumeurs. Bon, d'accord, il était plus jeune qu'elle, mais c'était sans réelle importance, n'est-ce pas ? Elle avait maintenant, quoi... ? cinquante-six ans ?

Il ne pouvait quand même pas faire sa valise et sauter dans un avion pour Tokyo.

Pourquoi pas ?

*Un avenir à bâtir. ... Une vie à vivre...*

Qu'avait-il à perdre ?

Rien du tout, décida-t-il. Rien du tout.

Il fit demi-tour et retourna vers le bâtiment. Il emprunta l'escalier plutôt que l'ascenseur et gravit les marches deux à deux, en faisant claquer ses semelles.

Bien évidemment, il allait d'abord l'appeler. Quelle heure était-il à Tokyo ?

Il entra dans son bureau.

— Quelle heure, à Tokyo ? dit-il dans la pièce vide.

— 20 h 18, répondit un de ses innombrables systèmes informatisés.

— Appel : Michiko Komura, Tokyo, dit-il.

Les sonneries électroniques émanèrent en sourdine du haut-parleur. Son cœur se mit à battre plus vite. Un écran plat s'éleva au centre de son bureau, montrant le logo de Nippon Telecom.

Et elle apparut. Michiko.

{1} « Base-ball » prononcé à la japonaise. (*NdT*)

{2} Parodie du préambule de la constitution américaine : « Nous, Peuple des États-Unis, en vue de former une Union plus parfaite ». (*NdT*)